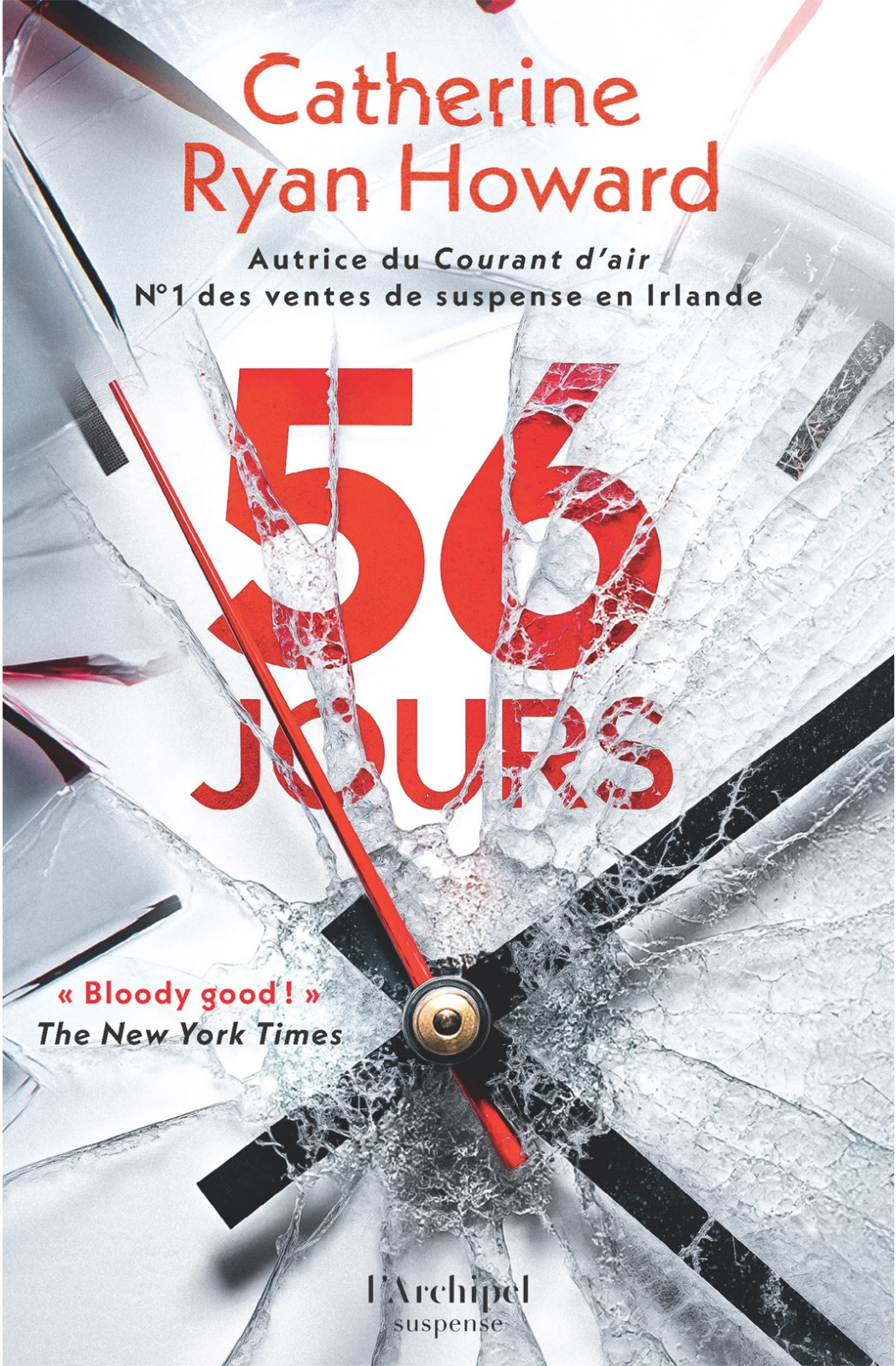
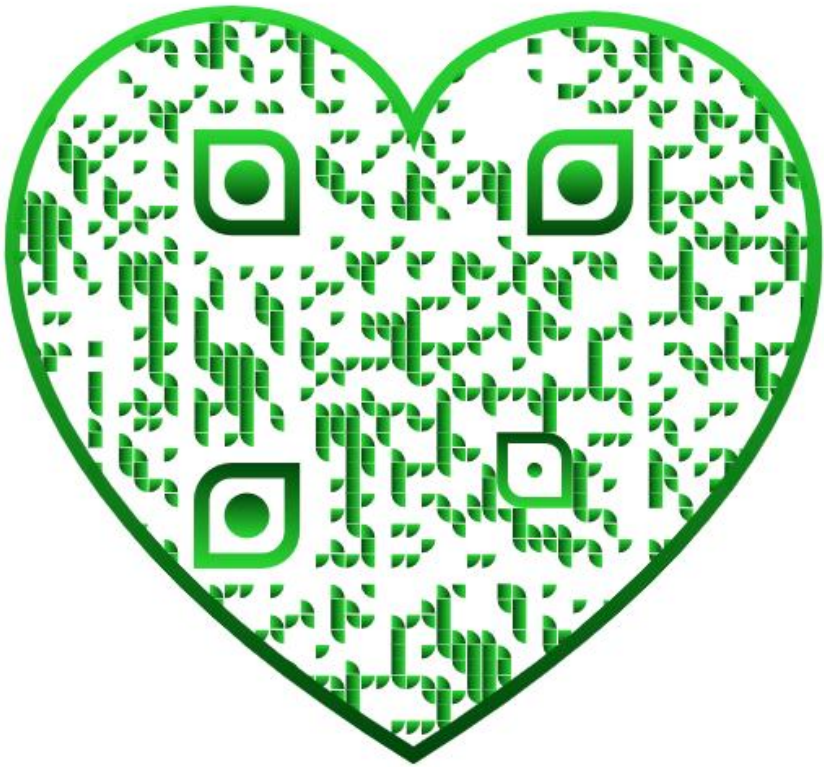
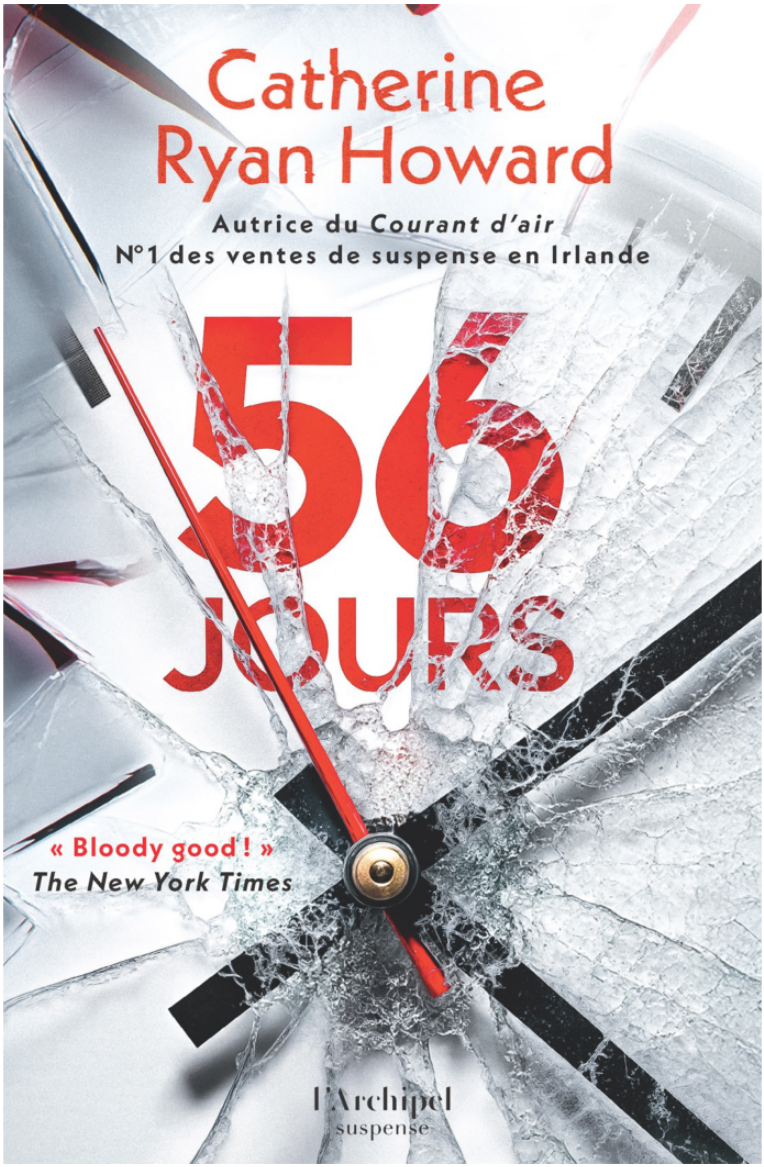

Catherine
Ryan Howard
Autrice du *Courant d'air*
N°1 des ventes de suspense en Irlande
56
JOURS
« Bloody good ! »
The New York Times
L'Archipel
suspense




Catherine
Ryan Howard
Autrice du Courant d'air
N°1 des ventes de suspense en Irlande
56
JOURS
« Bloody good ! »
The New York Times
L'Archipel
suspense

DE LA MÊME AUTRICE

Le Courant d'air, L'Archipel, 2025 ; Pocket, 2026.

CATHERINE RYAN HOWARD

56 JOURS

traduit de l'anglais (Irlande)
par Sebastian Danchin

L'Archipel

Ce roman a été publié sous le titre
56 Days
par Corvus, Londres.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

e-ISBN 978-2-8098-5318-6

Copyright © Catherine Ryan Howard, 2021.
Copyright © L'Archipel, 2026, pour la traduction française.

Sommaire

Aujourd’hui
56 jours plus tôt
Aujourd’hui
53 jours plus tôt
Aujourd’hui
50 jours plus tôt
56 jours plus tôt
Aujourd’hui
35 jours plus tôt
53 jours plus tôt
Aujourd’hui
34 jours plus tôt
50 jours plus tôt
33 jours plus tôt
48 jours plus tôt
Aujourd’hui
32 jours plus tôt
35 jours plus tôt
29 jours plus tôt
Aujourd’hui
28 jours plus tôt
26 jours plus tôt
Aujourd’hui
26 jours plus tôt
23 jours plus tôt
Aujourd’hui
23 jours plus tôt
78 jours plus tôt
23 jours plus tôt
78 jours plus tôt

23 jours plus tôt
78 jours plus tôt
Aujourd’hui
23 jours plus tôt
64 jours plus tôt
22 jours plus tôt
Aujourd’hui
61 jours plus tôt
21 jours plus tôt
56 jours plus tôt
18 jours plus tôt
23 jours plus tôt
18 jours plus tôt
Ce soir
3 jours plus tard
Note de l’auteur
Remerciements

À Iain Harris,
parce que je ne savais pas
quoi t'offrir pour tes quarante ans,
et juste parce que…

Aujourd'hui

On pourrait croire à l'une de ces vidéos virales filmées dans une résidence huppée dont les occupants, tous des trentenaires chics et chocs, font leur gym à l'abri des balustrades en verre fumé de leur balcon pendant que la planète est en feu. À ceci près que ceux-ci, comme figés, se contentent de s'observer les uns les autres ou de regarder ce qui se passe en contrebas, la main sur la bouche. Ils sont tous pâles, pieds nus, les cheveux en bataille. L'aube commence tout juste à poindre, ils ont été réveillés en sursaut, et le spectacle n'a rien de glamour.

Tous ces gens pourraient avoir fait leurs études ensemble, à l'exception de l'occupante de l'Appartement 4, nettement plus âgée que ses voisins. Elle est propriétaire alors que les autres sont locataires. La terrasse de son appartement en rez-de-chaussée est meublée d'une table bistrot avec ses chaises, le tout entouré de plantes en pot parfaitement taillées, alors que les patios voisins servent à remiser des vélos, quand ils ne sont pas vides. Samedi dernier, elle a menacé de dénoncer aux *gardaí*[1] l'occupant de l'Appartement 17 s'il ne stoppait pas immédiatement la fête organisée chez lui, mettant son ultimatum à exécution car il s'entêtait. C'est une femme bien conservée et généralement bien habillée, ce qui n'est pas le cas ce matin-là. Négligée pour une fois, sans maquillage, elle est vêtue d'un bas de pyjama en coton rose pâle et d'une doudoune rembourrée dont les pans s'agitent alors qu'elle traverse à grands pas le jardin de l'immeuble.

Elle est surtout la seule à connaître le code de l'alarme à incendie. Celle-ci s'est déclenchée cinq minutes plus tôt, réveillant toute la résidence.

Bien qu'il n'y ait jamais eu d'incendie ici, c'est la quatrième fois que l'alarme s'est mise en route. Les résidents se sont plaints à plusieurs reprises auprès du syndic que le système est mal réglé, qu'il suffit d'une odeur de toast brûlé ou de la fumée d'une cigarette dans une pièce mal aérée pour qu'il se déclenche, mais le syndic ne veut rien savoir. À force, cette sirène n'est plus un gage de sécurité, mais une source d'agacement, et lorsque son hululement a retenti quelques minutes plus tôt, ils se sont tous contentés de sortir, sur les terrasses et les balcons, afin de s'assurer par acquit de conscience qu'ils n'apercevaient pas de flammes ou de fumée.

C'est avec surprise qu'ils découvrent cette fois deux *gardaí* en uniforme dans le jardin intérieur.

Tous observent la scène, intrigués.

L'occupante de l'Appartement 4 discute avec les deux agents tout en respectant la distance de deux mètres imposée par les restrictions sanitaires. Elle tend un doigt en direction de l'un des logements du rez-de-chaussée, plus précisément celui du coin à droite, à l'extrémité de la résidence en U. Un appartement doté d'un patio entouré d'une rambarde. La petite terrasse concernée est déserte, sa porte coulissante fermée. On distingue pourtant la lueur du plafonnier du salon à travers de fins rideaux gris.

Que se passe-t-il ?

Qui habite là ?

Personne ne le sait. La résidence des Crossings est relativement récente, ses occupants se contentent d'échanger les banalités d'usage devant les boîtes à lettres, dans le local des poubelles ou le parking. Ils s'adressent des sourires timides, le vendredi ou le samedi soir, à l'heure où tout le monde ou presque descend dans l'entrée accueillir le livreur du dîner. Les habitants des Crossings sont habitués à vivre côte à côte dans l'indifférence. Chacun entend la télé du voisin et perçoit les odeurs qui s'échappent de sa cuisine, mais personne n'a jamais pris la peine de se présenter.

Même ces dernières semaines, alors que tout le monde était confiné chez lui, ils ont veillé à s'ignorer superbement chaque fois qu'ils prenaient l'air sur les balcons et les terrasses, dans le jardin intérieur de l'immeuble, soucieux de préserver leur précieuse intimité. L'esprit de camaraderie qui crève l'écran des petites vidéos mal filmées que l'on peut voir sur le Net – quelqu'un qui annonce les numéros du loto à la cantonade à l'aide d'un mégaphone, un film projeté sur la façade d'un immeuble à la façon d'un drive-in pour que tout le voisinage en profite, les applaudissements rituels le soir à heure fixe – semble les avoir épargnés. Ils ont gardé leurs distances dans tous les sens de l'expression. Pas question de se laisser aller à trop de familiarité, en prévision du jour où la vie reprendra un cours normal, une échéance que tous espèrent proche, d'autant qu'on attend dans la journée une annonce du gouvernement.

L'un des *gardaí* lève lentement la tête et dévisage l'un après l'autre les curieux. Il retire son masque d'une main gantée de bleu, révélant un visage poupin auquel on ne s'attendrait pas à la vue de sa silhouette maigre. Très jeune, vingt-cinq ans tout au plus, il a le front couvert d'un voile de transpiration.

— Fausse alerte, annonce-t-il d'une voix sonore en agitant les bras. Rentrez chez vous.

Et comme personne ne bouge, il insiste d'une voix ferme :

— Allez !

L'un après l'autre, les résidents des Crossings regagnent leurs

pénates, de peur qu'on les prenne pour de vulgaires voyeurs, mais que sont-ils d'autre ? C'est la première fois qu'un événement digne d'intérêt vient rompre la monotonie des semaines passées, si l'on excepte les fausses alertes précédentes.

Et on voudrait qu'ils ne mettent pas le nez dehors ?

La plupart des portes coulissantes restent ouvertes, chacun boit son café du matin derrière sa baie vitrée de façon à voir sans être vu. On devine des couples qui maugréent, estimant qu'ils ont le droit de savoir de quoi il retourne. Ils vivent là, après tout. Quant à ceux qui vivent seuls, ils se demandent s'il a pu y avoir un cambriolage, ou pire. Un résident victime d'une attaque, peut-être ? Dans la situation actuelle, combien de temps faudrait-il pour qu'on s'en aperçoive si un drame se produisait vraiment ?

La résidence ne se trouve pas loin du centre de Dublin. Avant la crise, elle baignait dans la rumeur permanente des moteurs, des grincements de freins et des coups de klaxon qui montaient de l'artère voisine.

Depuis quelques semaines, la ville s'est arrêtée, les rues se sont vidées et les magasins ont fermé leurs portes, et le seul bruit qui parvient aux résidents est le pépiement des oiseaux.

Alors, dans le silence de ce petit matin blême, le hurlement des sirènes qui approchent leur fait soudain l'effet d'une agression.

---

1. Membre d'An Garda Síochána, ou Garda, police nationale de la République d'Irlande. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

56 jours plus tôt

— Allez-y.

Ce sont les tout premiers mots qu'il lui adresse.

Ils sont tous les deux sur le point de rejoindre la file qui s'étire devant les caisses automatiques du supermarché Tesco. On est vendredi midi et c'est la cinquième fois cette semaine qu'elle vient acheter là sa pitance quotidienne : un sandwich anonyme, un sachet de quartiers de pomme et une bouteille d'eau dont elle vient de s'apercevoir qu'elle était aromatisée, ce qu'elle déteste. Sur le moment, elle s'est arrêtée près d'un stand d'œufs de Pâques (Pâques ? Déjà ?), hésitant à rebrousser chemin pour la changer alors qu'elle ne boira probablement rien de toute façon.

C'est à cet instant précis qu'elle lève les yeux et le voit. Il lui cède la place poliment dans la queue.

Il est nettement plus grand qu'elle, à peu près du même âge. Une silhouette ni trop musclée, ni trop molle. Une tignasse d'épais cheveux foncés qu'il a dû mettre une éternité à domestiquer à l'aide de gel. Il porte un costume bleu avec une chemise blanche et une cravate bleu marine, mais les manches de sa veste sont fripées, ses épaules de guingois. Sa chemise est déboutonnée, le col légèrement de travers, tout comme sa cravate. Il a le teint animé, les joues mal rasées.

À son air séduisant, elle devine qu'ils vivent dans des mondes différents, qu'ils ne traversent pas l'existence de la même façon. Être doté d'un visage aussi avenant est un avantage marqué. Un atout naturel dont le bénéficiaire n'a même pas conscience.

Elle se demande quel effet cela fait de vivre de façon aussi privilégiée.

Il émane de lui une intensité que l'on sent bouillonner sous la surface. Elle lui fantasme tout un quotidien. Il travaille beaucoup et ne lâche rien, entouré d'une bande d'amis avec lesquels il boit des pintes au pub les soirs de match. Il brûle les mauvaises calories en faisant du jogging. Il possède une face cachée dont il partage le secret, de façon inattendue, avec un proche qu'il aime et respecte.

— Pas de souci. Je n'ai pas pris la bonne, répond-elle en agitant la bouteille d'eau aromatisée.

Elle repart en direction des armoires réfrigérées en sentant peser son regard sur elle.

Son cœur bat plus fort.

— Joli sac.

Elle vient de sortir du supermarché et marche sur le trottoir. Elle ne sait pas qui lui a parlé, n'est même pas sûre que ces deux mots soient à son intention.

Elle tourne la tête en direction de la voix et le découvre sur le seuil d'un immeuble. Il la regarde droit dans les yeux. Il a coincé sous son bras, l'écrasant à moitié, le sandwich qu'il vient d'acheter. Sur ses traits flottent l'ombre d'un sourire et une expression qu'elle est incapable de décoder.

Elle s'immobilise.

— Mon… ?

— Votre sac, dit-il en tendant le doigt.

Il fait forcément allusion au tote bag dans lequel sont enfermés ses achats puisque son sac à main, qu'elle porte en bandoulière contre son autre hanche, est invisible.

Le sac de toile, de couleur bleue, est orné d'une navette spatiale à califourchon sur un avion survolant les gratte-ciel de Manhattan. Elle soulève le sac, le regarde, et reporte son attention sur lui.

— Merci. Il vient de l'Intrepid, un musée à…

— New York, finit-il à sa place. Celui qui se trouve sur un porte-avions, c'est bien ça ?

Pas un seul instant il n'a affiché la moindre suffisance, s'exprimant au contraire avec un enthousiasme touchant.

— Vous l'avez visité ? insiste-t-il.

— Oui.

Elle n'a pas envie de donner le sentiment d'être contente d'elle, alors elle ajoute :

— Une fois.

— C'était bien ?

Elle hésite. Elle va devoir faire un choix.

On s'imagine souvent que les décisions susceptibles de changer le cours de votre existence portent sur des sujets essentiels. Une demande en mariage. Un déménagement. Un nouveau boulot. Elle sait, au contraire, que ce sont les moments les plus anodins qui viennent tout bouleverser. Des moments tels que celui-ci.

Plusieurs options s'offrent à elle. Répondre sèchement, ou avec désinvolture, et mettre un terme immédiat à la rencontre.

À moins de prolonger celle-ci, susciter une suite, ouvrir une porte.

Elle arbore, sur l'écran de son téléphone, une citation que l'on attribue à Abraham Lincoln : « Le sens de la discipline se mesure à la capacité de choisir entre ce que l'on désire tout de suite et ce que l'on désire le plus. » Le sens de la discipline n'a jamais été un problème pour elle. C'est la peur qu'elle a besoin de combattre. De son point de

vue, choisir entre ce que l'on désire tout de suite et ce que l'on désire le plus est avant tout une question de courage. Là, tout de suite, elle voudrait fuir, bloquer les écoutilles, fermer la porte. Battre en retraite. Rester dans sa zone de confort.

Son désir le plus ardent serait de vivre pleinement, mais il lui faudrait accepter la souffrance et la peur. Commencer par traverser un champ de mines.

Cette rencontre en est potentiellement un.

Ciara serre dans son poing les anses du sac de toile et s'imagine en train de se pousser elle-même dans le dos en murmurant : *Vas-y. Tu peux y arriver*. Elle reste sourde à la vague de chaleur qu'elle sent monter en elle, tel un signal d'alarme. Elle se convainc que tout ça est sans importance, qu'il s'agit d'une simple conversation, que les individus des deux sexes font de même à longueur de journée, chaque jour, partout dans le monde…

— Oui, ose-t-elle. Mais ce n'est pas aussi génial que le Kennedy Space Center.

Il bat des paupières, surpris.

Il s'approche.

Elle laisse passer une femme avec une poussette double et s'autorise un pas en avant.

— Vous savez quoi ? Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui soit capable de citer les noms des cinq navettes spatiales, dit-il.

— Et moi, je n'ai jamais rencontré personne qui savait qu'il y en a six.

Elle se mord la lèvre et tous ses globules rouges affluent vers ses joues. Pourquoi diable lui a-t-elle sorti un truc pareil ? À quoi pensait-elle ?

— Six ? répète-t-il, surpris.

Elle a tout gâché. Déjà.

Puisque le mal est fait, autant enfoncer le clou.

— Il y a *Challenger*, s'explique-t-elle en regardant fixement le trottoir fissuré à côté de son pied droit. Celle qui a explosé au lancement le 28 janvier 1986. *Columbia*, perdue le 1er février 2003 au moment où elle rentrait dans l'atmosphère. *Atlantis*, *Endeavour* et *Discovery* que l'on peut toutes voir, notamment *Atlantis*, exposée au Kennedy Space Center. Sans oublier *Enterprise*, qui a servi de véhicule test. Elle a volé, mais jamais dans l'espace. Elle ne possédait ni le bouclier thermique ni les moteurs nécessaires, mais elle est le *premier* orbiteur. Le terme exact, même si les gens ont tendance à parler de « navettes spatiales », les autres étant de simples fusées. La navette *Enterprise* est celle que l'on peut voir à l'Intrepid Museum.

Le silence qui suit son explication est presque douloureux.

Elle s'oblige à relever la tête, à croiser son regard, va marmonner de vagues excuses en prétendant devoir regagner son travail, prête à s'enfuir loin de ce désastre absolu, lorsqu'il lui propose :

— J'allais boire un café. Je peux vous en offrir un ?

Ce ne sont pas les coffee shops qui manquent dans cette rue, et la plupart d'entre eux prennent leur rôle très au sérieux. Il y en a un qui torréfie lui-même ses grains et vous demande de patienter cinq minutes pour un café filtre ordinaire, servi tiède, et dans une seule taille de gobelet. À côté se trouve un endroit au nom curieusement orthographié KAPH/É, mais l'endroit le plus couru est encore la camionnette, installée à côté de la station-service, dont le menu rédigé à la craie ne vante pas des crus réputés, mais le degré d'innocuité de ses préparations : le Somnolent, l'Endormi et le Ronfleur.

Ciara éprouve un certain soulagement en voyant son compagnon négliger tous ces hauts lieux et pousser la porte de la succursale d'une chaîne sans âme.

— Ça vous va ? s'enquiert-il en s'effaçant afin de la laisser passer.

— Super.

Elle s'avance et lui dit par-dessus son épaule :

— J'aime les endroits qui proposent un bon café à un prix raisonnable, et…

— Vous êtes en train de me dire que j'ai réussi le premier test, c'est bien ça ?

Il ponctue sa question d'un clin d'œil et elle éclate de rire en espérant ne pas paraître trop nerveuse.

À cause des implications du mot *premier*.

Parce qu'elle doit réussir le test, elle aussi.

Parce qu'elle vient de poser le pied dans un champ de mines dont elle ne mesure pas l'étendue. Elle ne sait pas combien de temps il lui faudra pour le traverser, elle ignore s'il lui faudra longtemps pour se sentir en sécurité. Son compagnon a mis à profit le trajet d'une minute qui les a conduits jusque-là pour lui dire qu'il s'appelle Oliver et travaille dans une agence d'architecture au dernier étage du grand immeuble de bureaux qui se dresse de l'autre côté de la rue. Lui-même n'est pas architecte, mais plus exactement ce que l'on nomme, dans le jargon du métier, un « technologue en architecture ». À l'entendre, les architectes sont chargés de concevoir des bâtiments alors que les technologues en architecture se concentrent sur leur réalisation. Il s'est évertué à la convaincre que son rôle n'est pas aussi intéressant qu'il y paraît, sa fonction consistant essentiellement à remplir des tableaux et envoyer des mails. Quand elle lui a demandé si son métier tenait de la vocation, il a répondu par l'affirmative, précisant qu'il s'était rabattu sur l'architecture en comprenant un jour qu'il ne serait

jamais astronaute.

À son tour, il lui a demandé ce qu'elle faisait dans la vie.

Elle a répondu qu'après avoir enterré son propre rêve de devenir astronaute, elle avait trouvé un emploi dans une entreprise technologique dont l'une des plateformes européennes a élu domicile dans une tour de verre et d'acier située à quelques minutes de là. Elle a brandi le badge qu'elle porte autour du cou, attaché à un cordon bleu vif.

— Enchanté, Ciara, a-t-il réagi.

— Moi de même.

Debout au comptoir du coffee shop, elle demande un cappuccino. Il en commande deux.

— À emporter ? suggère-t-il à Ciara. On trouvera peut-être une petite place le long du canal.

— Avec plaisir.

Elle évite d'afficher sa satisfaction à l'idée qu'il souhaite prolonger leur rencontre, si c'en est une, en prenant le temps de déguster leurs cafés ensemble.

Elle part l'attendre un peu plus loin et le voit sortir un billet de dix euros du fond de sa poche. La barista, une ado âgée de dix-sept ou dix-huit ans tout au plus, le dévisage subrepticement. Ciara se demande s'il a conscience d'être maté et, si c'est le cas, comment il le vit. Se sent-il simplement regardé, ou bien admiré ? Elle devine les contours de sa silhouette sous ses vêtements et se demande quelle sensation elle éprouverait en caressant sa peau. Si elle est à l'orée d'une rencontre…

Elle s'imagine ce qu'elle ressentirait entre ses bras musclés.

Elle s'empresse de chasser ces pensées.

Elle ne met pas de sucre dans son cappuccino, contrairement à son habitude, en tire la conclusion que, si jamais cette histoire va plus loin, elle ne pourra plus jamais sucrer son café.

Le soleil a joué à cache-cache avec les nuages toute la journée et lorsqu'ils ressortent, un ciel presque bleu les accueille. Les bords du canal sont pris d'assaut par les salariés des bureaux voisins à l'heure du déjeuner, mais ils finissent par dénicher un petit coin sur le muret de la station-service, près de l'écluse.

Ils s'y installent tranquillement.

— Alors, dit-il. Parlez-moi du Kennedy Space Center.

— Que voulez-vous savoir ?

— Racontez-moi ce qui pourrait me rendre jaloux, moi qui n'y suis jamais allé.

Elle lui parle du tour en bus qui permet de passer à côté des rampes de lancement, du bâtiment d'assemblage de véhicules, de la célèbre horloge bleue que l'on voit à la télé à l'heure du compte à rebours. Elle lui raconte le film projeté en IMAX et lui décrit le Rocket Garden.

Le simulateur qui vous donne l'impression de décoller à bord d'une navette, dans lequel on se retrouve d'abord sur le dos avant de basculer vers l'avant en s'échappant de son siège, comme en apesanteur. De l'Apollo Center où l'on peut voir une vraie fusée Saturn V couchée sur le flanc. De la navette *Atlantis*, un engin magnifique qui a traversé l'espace.

— On la découvre d'un seul coup, sans s'y attendre. La surprise est totale. Dans une immense salle de projection, plongée dans l'obscurité, on commence par visionner un documentaire consacré au programme des navettes. À la fin, l'écran remonte en révélant la vraie navette. Là, dans toute sa splendeur, sous vos yeux. Les portes de sa soute grandes ouvertes, elle est légèrement penchée, on a l'impression qu'elle flotte dans l'espace. C'est incroyable. Dans le public, tout le monde en avait le souffle coupé. Le temps d'en faire le tour, de prendre un maximum de photos et de lire toutes les explications, je suis retournée en arrière et j'ai assisté à la séance suivante, rien que pour voir la réaction des gens. C'était…

Elle s'interrompt, paniquée, en croyant lire sur le visage d'Oliver une expression amusée.

— C'est juste que je rêvais d'y aller depuis toute petite, c'était un peu comme… comme un rêve éveillé.

Un long silence s'installe.

— J'aimerais *vraiment* y aller, finit-il par dire.

Elle pousse intérieurement un « ouf » de soulagement.

— Vous devriez, dit-elle.

— Le souci, c'est que je déteste la chaleur.

— Ce n'est pas ça qui doit vous arrêter. Les locaux sont entièrement climatisés, sans parler des brumisateurs. En plus, il ne fait pas forcément une chaleur tropicale en Floride. J'y suis allée en mars et c'était très agréable.

— Un voyage entre filles, ou bien… ?

Elle feint de ne pas s'apercevoir qu'il part à la pêche aux infos, il feint de ne pas remarquer qu'elle n'est pas dupe.

— J'y allais pour mon boulot, essentiellement, explique-t-elle. Un congrès à Orlando dont j'ai réussi à m'échapper, heureusement.

Ciara pose les yeux sur le canal. Elle le trouve magnifique de près. L'eau, parfaitement immobile, reflète sans une ride le paysage. La météo est suffisamment clémente pour que les gens profitent des bancs, sans aller jusqu'à retirer leurs manteaux ou s'asseoir sur l'herbe. Un flot continu d'employés de bureau et de joggeurs franchit dans les deux sens l'étroit pont de planches de l'écluse en passant à côté d'une pancarte qui annonce : ATTENTION ! EAU PROFONDE. Leur ballet rend Ciara nerveuse, elle préfère plonger le nez dans son café.

Elle sent qu'il l'observe.

— Vous êtes de Cork, ou je me trompe ? tente-t-il.

— Au départ. Ma famille s'est installée sur l'île de Man quand j'avais sept ans.

— L'île de Man ? Je crois bien n'avoir jamais rencontré quelqu'un de là-bas.

La remarque la fait sourire.

— L'île compte pourtant plusieurs milliers d'habitants. Mon père y a grandi, il a pensé que ça me plairait aussi d'y vivre.

— C'était le cas ?

— Pas à l'époque, non. Vers la fin, ça allait. Et vous ?

— Je suis originaire de Kilkenny, mais mes parents bougeaient tout le temps.

— Depuis quand vivez-vous à Dublin ?

— Laissez-moi réfléchir…

Il fait semblant de calculer.

— Six semaines.

— Six *semaines* ?

— Six semaines et demie, plus exactement. Je suis arrivé un mardi.

— Où viviez-vous il y a sept semaines ?

— À Londres. Et vous ?

— Depuis combien de temps je suis à Dublin ?

Elle imite son exemple en feignant de chercher dans sa mémoire.

— Eh bien, lundi prochain, ça fera… sept jours.

— Sept *jours* ? Et moi qui croyais être le petit nouveau.

Elle rit.

— Non, c'est moi qui gagne à ce jeu-là.

— Et avant ?

— À Cork, depuis la fin de mes études universitaires, que j'ai effectuées à Swansea. Vous êtes en présence d'une membre de la promo 2017.

Le visage d'Oliver trahit si bien le calcul qui s'effectue dans sa tête qu'elle hésite à préciser : « J'ai vingt-cinq ans », mais ce serait de la triche.

Elle connaît peut-être mal les règles du jeu, mais tout de même.

— Et vous ? Où êtes-vous allé à la fac ?

— Newcastle, répond-il d'une voix distante.

Ciara perçoit aussitôt un changement chez lui. Elle l'a perdu en chemin. Mais où ? Elle sait déjà qu'elle passera plusieurs nuits blanches à se poser la question en repensant mille fois à leur conversation, en quête du mot de trop, de l'erreur qu'elle va regretter amèrement.

— Je vais être en retard.

Il a prononcé la phrase une fraction de seconde avant d'avoir

retroussé sa manche au niveau du poignet où se trouve sa montre.

Il se lève et elle l'imite, par défaut.

— Oui, moi aussi, ment-elle. Eh bien… merci pour le café.

Il se mordille la lèvre inférieure d'un air indécis.

— En fait…, se lance-t-il. J'avais l'intention d'aller voir le nouveau documentaire consacré à la mission Apollo. Lundi soir. Il est programmé dans un tout petit cinéma. Je me disais, mais seulement si ça te… si ça vous dit, que… on aurait pu y aller ensemble ?

Elle ouvre la bouche pour répondre, mais le changement de cap est si inattendu qu'elle en reste sans voix.

— Putain, je suis décidément nul à ce petit jeu, dit-il, gêné.

Ce petit jeu.

Elle aimerait répondre que non, pas du tout, que pas un instant elle ne le trouve nul, mais comment le lui dire sans lui donner l'impression qu'elle donne au petit jeu en question une connotation qu'il n'a pas forcément ?

Elle se contente de lui adresser un sourire rassurant.

— Super. Avec plaisir. Et oui, on peut se tutoyer…

Il répond qu'il s'occupe de prendre les billets et ils se donnent rendez-vous au pied de l'immeuble où il travaille à 17 h 30 le lundi suivant. Il lui donne son numéro de portable au cas où, et elle lui envoie un SMS dans la foulée pour qu'il ait le sien. Ils repartent ensemble et se séparent devant son bureau en s'adressant un petit signe de la main. Elle attend de lui avoir tourné le dos et prend longuement sa respiration.

Et c'est ainsi que tout commence.

Aujourd'hui

Techniquement parlant, c'est l'heure de pointe en ce vendredi matin, mais Leah roule dans des artères désertes. Elle rejoint Kimmage en un temps record et trouve une place juste devant la maison. La rue est plongée dans le silence, ses habitants privés de leurs raisons habituelles de se lever tôt puisqu'ils n'ont pas besoin de quitter leur nid pour entamer la journée. Les transports sont à l'arrêt depuis plusieurs semaines, les écoles fermées, les touristes absents. Même la manie qu'ils avaient tous de faire un jogging matinal au début du confinement semble en voie de disparition.

Le pays tout entier a fini par perdre l'envie de s'occuper, on le sent à mille détails. Leah se demande combien de kilos de pâte à pain maison ont fini à la poubelle.

Elle baisse sa vitre et boit lentement son café. Un café servi sous ses yeux, avec des mains gantées, par un barista qui prenait des précautions dignes d'un fabricant de bombe artisanale. Un cappuccino qu'elle a récupéré avec ses propres mains desséchées par l'abus de gel hydroalcoolique. Un cappuccino avec deux sucres seulement, parce qu'elle n'a pas osé en réclamer un troisième, les clients n'ayant plus le droit de sucrer eux-mêmes un café qu'ils achètent au péril de leur vie.

Pas question de le laisser refroidir après tant de sacrifices.

De sa main libre, Leah baisse le pare-soleil et détaille son visage dans le miroir de courtoisie. Elle avait déjà besoin qu'on lui fasse les racines avant que soit ordonnée la fermeture des salons de coiffure. Ses mèches, brunes presque jusqu'aux oreilles, donnent l'impression de s'arrêter net en cours de route. Comme tous les matins où elle est à la bourre, elle est partie de chez elle les cheveux mouillés et ils ont dessiné un casque frisé en séchant. Elle pensait s'être maquillée, mais si c'est le cas, tout s'est effacé en l'espace d'une demi-heure. Seule une trace de fond de teint sur le col de sa chemise blanche témoigne de ses efforts.

Il est grand temps qu'elle se reprenne.

D'une certaine façon, elle préférerait avoir un boulot différent. Passer ses journées tranquillement installée derrière un bureau, avec l'autorisation de télétravailler. (Le mot *obligation* serait plus idoine.) Il lui arrive de s'imaginer dans la peau de l'une de ces femmes qui vivent seules, délivrée provisoirement de toutes ces contraintes sociales qui l'épuisent. Elle aurait enfin le temps de s'occuper d'elle-même, de suivre sur YouTube les tutos de yoga dont tout le monde fait des gorges chaudes, de prendre le temps d'ouvrir les livres de recettes

minceur que ses proches lui offrent depuis des années, de marcher pendant des heures sur la plage, au pied des falaises ou en forêt, jusqu'à en avoir les joues rouges et le corps tout courbaturé d'avoir renoué avec la nature (encore faudrait-il qu'elle ait jamais noué quoi que ce soit avec celle-ci), de sortir du confinement rajeunie et revigorée. Leah version 2.0.

Sans aller aussi loin, elle aimerait vraiment repeindre son salon et perdre quelques kilos.

Un bip qui s'échappe de son portable, sur le siège passager, lui annonce l'arrivée d'un SMS.

Elle en connaît l'expéditeur avant même de voir KARLY s'afficher à l'écran.

Il s'agit du sergent Karl Connolly, au prénom duquel elle a ajouté un Y pour l'énerver, ce qui a fonctionné au-delà de ses espérances. Leah ne récupère pas son téléphone pour autant et s'accorde une longue gorgée de café. Quand un nouveau bip se fait entendre, elle laisse échapper un juron, se débarrasse de son cappuccino dans le porte-gobelet et descend de voiture.

Il faudrait qu'elle sonne à la porte afin de signaler sa présence, mais elle est de méchante humeur ce matin. Elle se dirige vers la baie vitrée de la pièce de devant, cherche des doigts le creux dont Karl lui a signalé la présence sous le rebord en ciment de la fenêtre et sent rapidement l'extrémité pointue d'une clé.

Leah la sort de sa cachette et se glisse à l'intérieur de la maison.

Tout est silencieux et une odeur de renfermé lui emplit les narines. Si le plancher poussiéreux du rez-de-chaussée est nu, ce n'est pas le cas de l'escalier qui arbore une horrible moquette orange vif et brun chiasse. Leah gravit lentement les marches en les testant l'une après l'autre afin de ne pas trahir sa présence par un craquement intempestif. Pas un bruit ne filtre du premier étage, mais ce calme est trompeur.

Il est soigneusement entretenu par l'occupant des lieux.

Celui-ci ne dort pas, il attend même sa visite.

Il n'est pas impossible qu'il l'ait entendue entrer.

Elle atteint le palier sur lequel s'ouvrent quatre portes. La première donne sur une pièce remplie d'outils et de matériel de construction : un établi, ce qui ressemble à une ponceuse, des cartons étiquetés CARREAUX CRAQUELÉS BLANCS 10X20. La porte suivante ouvre sur une salle de bains en cours de rénovation, la troisième accueille la chaudière. Quant à la quatrième, elle permet d'accéder à la grande chambre qui donne sur le devant de la maison.

Le battant est entrouvert. Elle se plante devant et l'écarte brusquement d'un grand coup de pied qui l'envoie se fracasser contre

le mur de la pièce.

Elle est instantanément agressée par le papier peint, acheté en même temps que la moquette diarrhéique de l'escalier. Le motif cachemire d'un bleu vif fait mal aux yeux.

Vient ensuite l'odeur, un mélange de sueur, de sexe et d'alcool qui a longtemps mijoté dans l'air surchauffé de la pièce.

Elle regrette de n'avoir pas enfilé de masque. Dieu seul sait quels miasmes flottent dans cette atmosphère confinée.

— Alors ? C'est quoi, le problème ? rugit-elle.

Karl, allongé sur le lit, est probablement nu sous le drap-housse qu'il a réussi à détacher du matelas afin d'en envelopper la partie inférieure de son anatomie. L'opération n'aura pas été facile puisqu'il a les bras écartés, les mains surélevées par rapport aux épaules, tel le Christ en croix.

À défaut d'être cloués sur la tête de lit, les poignets de Karl y sont simplement menottés.

— Deux paires de menottes ? s'étonne Leah. Où es-tu allé pêcher la seconde ?

— C'est bon, râle Karl. Fous-toi de moi.

— Je vais me gêner.

— J'aurais juré t'avoir entendu te garer il y a cinq bonnes minutes.

— Tu es comme ça depuis longtemps ?

— Toute la nuit.

— Tu as dormi ?

Karl voudrait hausser les épaules, mais il grimace de douleur à la première ébauche de mouvement.

— J'ai somnolé. Dis, tu ne crois que tu pourrais me libérer avant de poursuivre ton interrogatoire ? Je serais mieux traité en prison.

— Comment as-tu réussi à m'envoyer des textos dans cette…

— Siri, la coupe Karl en montrant du menton son portable sur la table de chevet.

— Tu lui apprendras l'orthographe à ta Siri, précise Leah.

— C'est ça, prends ton temps.

— Tu as déjà de la chance que je sois venue. Je serais curieuse de savoir si tu avais un plan B.

— Je me doute que tu jubiles, Leah, mais je te signale que je ne sens plus mes mains.

Elle lève les yeux au ciel et se décide enfin à tirer une clé de la poche de son pantalon. Elle s'approche du lit.

— Je te demanderai de veiller à rester soigneusement enveloppé dans ce drap.

Karl laisse échapper un ricanement.

— Comme si tu n'étais pas tentée par un tel spectacle.

— Je te signale que je l'ai déjà vu une fois, ce spectacle. Je n'en ai pas conservé un souvenir impérissable.

Elle tire à elle le poignet droit de Karl, qui pousse un cri de douleur, et introduit la petite clé dans le trou de la serrure.

— Alors ? C'était qui cette fille ? Et où est-elle ?

— Va savoir.

— Je vois que tu es toujours aussi romantique, Karl.

— Ce n'est pourtant pas la première fois que tu déverrouilles une paire de menottes, bordel ! Comment se fait-il que tu mettes autant de…

Un déclic se fait entendre et les mâchoires métalliques s'écartent suffisamment pour que Karl puisse libérer son poignet.

Son bras retombe sur le lit. Il essaye prudemment de plier le coude, c'est tout juste s'il parvient à le bouger de quelques centimètres en émettant une bordée d'injures. Il finit par renoncer en fermant les yeux.

— Elle a laissé les clés sur place, au moins ? s'enquiert Leah en faisant le tour du lit afin de détacher le poignet gauche.

— Elle les a emportées en me disant qu'elle comptait les jeter dans les toilettes et tirer la chasse. Ça ne lui aura servi à rien, la cuvette n'est pas raccordée au système d'évacuation.

Leah lui répond par une grimace.

— Dans ce cas, comment fais-tu pour… ?

— J'ai installé des toilettes chimiques dans la cabane de jardin.

— Elle le savait ?

Il adresse à Leah un sourire en coin.

— Non, ce qui ne l'a pas empêchée de…

— Si jamais tu finis ta phrase, le menace-t-elle, je te jure que je te rattache.

La seconde paire de menottes retirée, Karl se penche en avant en s'efforçant douloureusement de ramener ses bras le long du corps. Chaque progrès d'un centimètre est salué par un chapelet de jurons marmonnés entre ses dents.

— Ces vacheries de bras me font un mal de chien.

— Ça t'apprendra, réagit Leah en reculant de quelques pas. J'imagine que cette mystérieuse furie habite près d'ici ?

— Aucune idée, rétorque Karl. Je ne lui ai pas posé la question.

— Putain, Karl ! Au train où ça va, tu pourrais bien retrouver ta photo un beau matin sur Snapchat et je n'aurai aucun moyen de te sauver la mise ce jour-là.

Le phénomène est relativement récent. Des *gardaí* sont régulièrement pris pour cible sur les réseaux sociaux. La dernière

vidéo qui a retenu l'attention des huiles de la police montrait une fête chez un trafiquant de drogue connu à laquelle participait avec enthousiaste un *garda* local.

— Je ne lui ai pas dit que j'étais flic, se défend Karl, comme si l'idée était saugrenue alors qu'il s'est retrouvé menotté à son lit pour avoir voulu se livrer à des petits jeux érotiques avec une inconnue, en contravention des restrictions dues à l'épidémie de Covid-19.

— Comment as-tu justifié le fait d'avoir des menottes chez toi ?

— Je n'ai rien justifié du tout. On n'était pas vraiment là pour bavarder, si tu veux tout sav…

— Je ne veux *rien* savoir.

Leah examine la seconde paire de menottes et découvre des traces de peinture bleue au niveau de la serrure, ainsi que deux initiales griffées dans le métal, près de la charnière : E.M.

Elle secoue la tête.

— Sérieusement, Karl ?

— Quoi ?

Il relève la tête, constate qu'elle tient les menottes et croise son regard. Il a réussi à replier ses bras et reste figé dans cette position, comme si la moitié supérieure de son corps était enfermée dans un plâtre invisible.

— Ne fais pas l'étonné. Tu sais très bien de quoi je parle. Ce sont les menottes d'Eddie Moynihan. Ces taches bleues, ces initiales… Le malheureux en parle dans le rapport qu'il a dû remplir quand il croyait les avoir perdues.

— Il les a effectivement perdues. Il a oublié de les retirer à cet imbécile sous coke qu'on a sorti de force d'une fête à Trinity Hall il y a quelques semaines.

— Tu sais pourtant qu'il tangue sur une mer agitée, lui reproche Leah.

— Ne compte pas sur moi pour le plaindre. Ce type est une merde.

— Et ça t'aurait fait mal de l'aider un peu ?

— Mais je l'aide ! s'exclame Karl. Je l'aide à quitter la police où il n'a pas sa place.

Le portable de Leah se met en branle.

Le numéro du commissariat de Sundrive Road s'affiche à l'écran, piquant sa curiosité. Pourquoi diable cherche-t-on à la joindre alors que Karl et elle ne prennent leur service qu'une demi-heure plus tard ? Et pourquoi ne pas les contacter par radio ?

— Leah ? fait une voix masculine lorsqu'elle décroche. On a un problème.

Elle reconnaît la voix de Stephen, l'un des types de son service.

— Tu peux parler ? lui demande-t-il.

— Oui, répond Leah. Je t'écoute.

— On a reçu un appel à l'aube de notre copine des Crossings, celle qui a monté cette association de copropriétaires dont elle est l'unique membre. On a pensé qu'elle nous faisait perdre notre temps, une fois de plus, si bien que… euh…

Il se racle la gorge.

— Alors on a envoyé sur place Ant et Dec.

— Vous avez fait *quoi* ?

Les deux nouvelles recrues du service ont l'air de premiers communiants, et comme l'un d'eux se prénomme Declan, ils ont été surnommés Ant & Dec, comme le célèbre tandem d'animateurs de la télé anglaise, avec leur look d'éternels ados.

— On n'a pas imaginé que ça pouvait être sérieux, se justifie Stephen. Cette bonne femme téléphone tous les deux jours pour nous signaler que ses voisins ont des invités.

— De quoi s'agissait-il cette fois ?

— On a retrouvé un corps dans l'un des appartements du rez-de-chaussée. Et ni en pyjama ni dans son lit.

— Merde, grommelle Leah.

— Par chance, elle a également appelé les secours et Paul Philips était au volant de l'ambulance. Il a tout de suite compris de quoi il retournait en arrivant sur place, si bien qu'il a fortement conseillé à Ant et Dec d'appeler papa-maman.

Deux bleus-bites sur une scène de crime, sans aucun gradé pour leur expliquer la différence entre leur cul et leur coude. Les premiers flics dépêchés sur place alors qu'on est potentiellement au démarrage d'une enquête criminelle. Sans avoir davantage de détails, Leah sait que l'affaire s'emmanche mal pour l'accusation le jour du procès.

Elle se pince l'arête du nez et serre les paupières.

Elle rouvre les yeux et voit Karl qui l'observe d'un air interrogateur.

— Je sais bien que ce n'est pas glorieux, poursuit Stephen à l'autre bout du fil, mais on n'a jamais imaginé…

— On parlera de votre manque d'imagination plus tard. Je suis avec Karl, on file directement sur place. Envoie-moi l'adresse exacte par SMS, en même temps que des voitures de patrouille. Contacte l'identité judiciaire et le médecin légiste. Si jamais les uns ou les autres arrivent avant nous, dis-leur de sécuriser la zone. Personne n'est autorisé à quitter la résidence jusqu'à nouvel ordre. Appelle aussi Ant et Dec et veille à ce que l'un des deux monte la garde à l'entrée de l'appartement concerné pendant que l'autre m'attend à l'entrée de l'immeuble. Recommande-leur bien de retenir leur souffle jusqu'à mon arrivée. Ne parle à personne de cette histoire tant que je ne t'ai pas rappelé. Et prie le ciel qu'on arrive à démêler ce merdier avant que le commissaire soit alerté. Compris ?

— Compris.

Leah met fin à la communication et lance les menottes d'Eddie sur le lit où elles atterrissent lourdement sur l'entrejambe de Karl qui tressaille de douleur.

— Habille-toi, lui ordonne-t-elle sans attendre qu'il se soit remis. Il faut qu'on y aille. Une urgence.

53 jours plus tôt

Le pire ne serait pas qu'il ait oublié leur rendez-vous. Le pire serait qu'il l'observe de loin et la voie poireauter comme une imbécile. Pour éviter ce genre de mésaventure, Ciara arrive avec vingt minutes d'avance et achète, au Starbucks voisin, un café qu'elle déguste lentement, assise sur une table de la terrasse, tout en surveillant sa montre. À la demie, elle s'accorde une minute de plus tout en croquant une pastille à la menthe pour chasser le café de son haleine.

À peine a-t-elle franchi le coin de la rue qu'elle l'aperçoit. Il l'attend à l'endroit convenu, comme promis.

Une vague de soulagement l'envahit.

Il se retourne et lui fait signe. Elle lui rend son geste en s'efforçant de donner l'impression qu'elle arrive directement de son boulot.

Il porte la même tenue que le vendredi précédent, mais elle n'y connaît rien aux costumes de mecs, si bien qu'il a très bien pu en enfiler un autre. Sa cravate est d'une couleur différente, en tout cas. Il a passé en bandoulière l'épaisse lanière d'une besace de vieux cuir. Il n'a pas de manteau ou de blouson alors qu'elle se félicite d'en avoir enfilé un car la soirée s'annonce fraîche. Elle a choisi une tenue de boulot standard, mais version chic : une robe noire, des bottes et des collants noirs, son vieux manteau d'hiver de couleur verte, un sac noir.

C'est bizarre de le voir se diriger vers elle, un sourire aux lèvres, alors qu'ils ne se connaissaient pas trois jours auparavant. Elle a réussi à oublier dans l'intervalle à quel point il est séduisant.

Le plaisir de sonder son regard.

Celui d'être regardée à son tour.

Il tend les bras avant même qu'elle ait pu se demander quel geste accompagnera leurs retrouvailles, quel malaise risque de s'emparer d'eux s'ils ne réagissent pas l'un et l'autre de la même façon. Leur étreinte est banale et polie, chacun se contente de serrer l'autre sans le moindre soupçon d'intimité. Elle en profite pour respirer le parfum dont il s'est aspergé il y a moins de cinq minutes, à en juger par sa prégnance. Le simple fait de se trouver si près, de le toucher et d'être touchée par lui, même furtivement, lui donne le vertige. Elle est la première surprise de sa réaction, au point de ne pas entendre les paroles qu'il prononce lorsque leurs deux corps se séparent et qu'il s'élance en direction du centre-ville.

— Pardon ? dit-elle.

— Je disais qu'on n'aurait peut-être pas dû. Je veux dire, se saluer

de cette façon-là.

Il enfonce les mains dans ses poches.

— Tu es au courant qu'ils ont annulé le défilé ? C'est sans doute aussi bien. De toute façon, c'est essentiellement un piège à touristes.

Elle finit par comprendre. Il fait allusion au défilé de la Saint-Patrick.

Tout en marchant l'un à côté de l'autre, elle surprend le regard que posent sur lui les femmes dont ils croisent la route. Elle ressent à la fois une sensation d'invisibilité et de supériorité.

Ces femmes n'ont peut-être pas remarqué sa présence, c'est pourtant elle qui l'accompagne. Elle éprouve un sentiment de fierté pour le moins curieux.

Il lui explique qu'à l'époque où il vivait à Londres, la Saint-Patrick était l'une des fêtes les plus courues de l'année. Il fallait réserver sa place dans les pubs irlandais bondés, au milieu de fêtards déguisés en farfadets qui buvaient de la bière verte, ce à quoi les gens ne se seraient jamais abaissés en Irlande. Il en a gardé le souvenir de l'une des pires cuites de sa vie. Son frère était en vacances chez lui, ce qui n'a rien arrangé.

Il lui demande si elle a des frères et sœurs.

— Non, répond-elle. Je fais partie de l'espèce des enfants uniques.

— Une espèce aussi rare que les licornes dans ce pays.

— Ou les farfadets, sourit-elle. Mais tu me parlais de ton frère, tu en as d'autres… ?

— Non, juste nous deux.

— Il vit ici ?

— Non, il s'est installé en Australie depuis un petit moment. À Perth. Il a toute la panoplie : une maison avec un crédit, des gamins, un boulot stable.

Il laisse s'écouler un court silence.

— Je le vois mal rentrer un jour. Il est tombé amoureux de la météo locale.

Ils traversent l'artère menant à Baggot Street Bridge.

— Quel est ton film préféré ? l'interroge-t-elle.

— Celui de mon frère est *Le Parrain, II*.

Elle éclate de rire.

— Et le tien ? insiste-t-elle.

— *Jurassic Park*.

— Moi, je n'en ai pas. Avant que tu ne me poses la question. Je ne sais pas comment font les gens pour choisir.

— C'est comme moi avec la nourriture.

— Dans ce domaine-là, j'établis des catégories. Mon cocktail préféré, ma pizza préférée, mon sandwich préféré, mais ça s'arrête là.

— Alors je t'écoute.

— Les sandwiches au fromage fondu. Bien grillés, avec de la mayonnaise sur le dessus. Il faut forcément qu'il y ait de la mayonnaise et non du beurre, c'est le meilleur moyen de les dorer à point. Pour la pizza, c'est avec des morceaux de poulet rôti et des oignons rouges. Quand les proportions sont parfaites, c'est irrésistible. En ce qui concerne les cocktails… En fait, je ne bois pas beaucoup, mais j'adore le French 75.

— C'est quoi ?

— Gin, jus de citron, une larme de sirop de sucre de canne et le tout arrosé de prosecco. Ou de champagne, selon le prix. En gros, c'est de la limonade pour les grands.

— Et où sert-on le meilleur French 75 de Dublin ?

— Là, tu m'en demandes trop. Du moment qu'on le sert dans une flûte et qu'il y a des bulles, ça me convient. Pour être tout à fait honnête, je peux même me passer de la flûte.

— Eh bien, déclare-t-il en s'arrêtant le temps d'une révérence et d'un geste de la main digne du maître d'hôtel d'un grand restaurant. Ma présence ici depuis six semaines fait de moi un vrai Dublinois…

— Un vieux de la vieille !

— … de sorte que je connais l'endroit idéal pour déguster un cocktail. Près du cinéma, par-dessus le marché.

Il tend le coude en direction de sa compagne afin qu'elle puisse glisser son bras dans le creux du sien.

— Si mademoiselle veut bien se donner la peine…

Tout en déambulant à travers une ville anormalement calme, même pour un lundi soir, ils discutent de leurs boulots respectifs, des émissions qui passent à la télé, de la possibilité que d'autres événements à venir soient annulés à cause de ce virus inconnu. Il lui explique que de nombreuses multinationales ont mis en place le télétravail pour leurs salariés. Elle lui répond qu'elle le sait bien et il lève les yeux au ciel pour avoir oublié qu'elle est employée par une grosse boîte. Elle lui annonce qu'elle serait surprise d'être encore au bureau à la fin de la semaine, que tout le monde autour d'elle s'attend à une annonce officielle. La bascule a déjà eu lieu dans d'autres services. Elle estime qu'elle serait tout aussi efficace si elle travaillait depuis chez elle. Le souci, c'est que les milliers d'employés de sa boîte travaillent les uns sur les autres dans des espaces fermés où ils respirent de l'air recyclé, se servent des mêmes toilettes, sans oublier ceux qui reviennent d'un déplacement à l'étranger à bord d'avions pleins à craquer en passant par des aéroports bondés. La difficulté est de lutter contre une menace potentielle et non contre une réalité concrète. Tout du moins pour le moment. Quelqu'un a eu la rougeole au boulot il y a un an et le même phénomène s'est produit. Non pas

que les patrons soient des bienfaiteurs de l'humanité, c'est juste qu'une épidémie affecte le chiffre d'affaires. Autant laisser les salariés travailler depuis chez eux pendant un moment, même si la mesure semble extrême.

— Nous y voilà, annonce-t-il.

Pendant qu'elle lui débitait son petit discours, il l'a entraînée à l'écart de Grafton Street et ils se trouvent devant un bel hôtel. On distingue, à travers les baies vitrées sombres du rez-de-chaussée, une atmosphère chaude et accueillante. Des feuillages d'un vert profond courent tout autour du portique. De l'autre côté d'une double porte en verre bordée d'un liseré d'or, elle aperçoit un imposant escalier recouvert d'une moquette épaisse. Un portier ganté en uniforme, un chapeau haut de forme sur la tête, stationne devant l'entrée. Des drapeaux étrangers se laissent doucement caresser par la brise au-dessus des lettres d'or qui annoncent le nom de l'hôtel : le Westbury.

Ciara en a entendu parler, mais elle ne savait pas du tout qu'il se trouvait là, dans cette rue, dans ce pâté de maisons qu'elle aperçoit de loin lorsqu'elle passe dans l'artère voisine.

— Ils servent des cocktails extraordinaires, explique-t-il.

— Super.

Elle a voulu y mettre le ton afin de manifester de l'enthousiasme, mais la vue du portier l'a refroidie. Un videur de luxe, en quelque sorte. Elle a honte de ses bottes de faux cuir aux extrémités usées, de sa robe bon marché, de son manteau de laine qui bouloche au niveau des manches ; c'est le troisième hiver d'affilée qu'elle le porte. Si elle avait su qu'il l'emmènerait dans un endroit pareil, elle se serait habillée différemment. Peut-être même aurait-elle acheté un truc neuf pour l'occasion.

Elle aurait dû s'en douter. Oliver est un habitué des endroits de ce genre, il s'y sent à sa place parce que c'est le cas. Son visage, son costume, son assurance discrète. Il se dirige vers l'entrée comme si le portier n'existait pas, ce qui est apparemment la règle. Non seulement le type leur tient la porte, mais il les accueille l'un et l'autre avec un grand sourire.

Oliver, qui a retiré son bras de celui de Ciara en s'avançant, lui pose une main dans le creux des reins alors qu'ils partent à l'assaut du grand escalier. Le geste n'a rien de directif ou de possessif, il se veut seulement rassurant. Elle en arrive à se demander s'il a perçu son malaise.

Une hôtesse, une brune sophistiquée, les accueille à son poste sur le palier et les dirige vers le bar. Quand elle annonce : « Par ici », c'est à lui qu'elle s'adresse, soulignant ces deux mots par un regard filtrant à travers ses longs cils noirs.

Le bar est un festival de miroirs et de meubles vernis, de lustres en cristal, de verre, de marbre et de cuir. Des centaines de bouteilles de toutes les couleurs sont alignées derrière le comptoir. L'éclairage, comme partout dans l'hôtel, est à la fois tamisé et chaleureux. Un vrai feu se consume dans une cheminée au fond de la pièce. Des serveurs en livrée n'attendent que l'occasion de s'occuper de la clientèle.

Ciara, qui se croirait dans un décor de cinéma, reste un instant hypnotisée.

Le lieu est quasiment vide, quelques clients sont réunis autour d'une table près de la cheminée. L'hôtesse dirige les nouveaux venus dans la direction opposée, vers un box en arc de cercle.

Ciara lui confie son manteau qui disparaît dans un somptueux vestiaire, elle espère que personne ne remarquera, à la vue de l'étiquette, qu'il vient de Primark. Elle s'en veut aussitôt d'avoir pensé à un détail aussi bête. À son tour, Oliver confie sa veste de costume à l'hôtesse sans un regard pour elle.

Ils s'installent. Il déboutonne les poignets de sa chemise dont il remonte les manches. Ses avant-bras, très blancs, sont couverts d'épais poils noirs. Il arbore une lourde montre.

— Alors, qu'en dis-tu ? demande-t-il en embrassant d'un geste le décor de la pièce.

— Pour être honnête, je trouve ça un peu miteux. Ils seraient bien inspirés de donner un bon coup de propre, non ?

Il sourit.

— Et encore, tu n'as pas vu les toilettes. Elles sont répugnantes.

— Pire que ces toilettes à la turque qu'on trouve en France ?

— On en arriverait à les regretter.

L'échange se fait du tac au tac et elle se sent de mieux en mieux à chaque réplique réussie, avec l'impression d'avoir sauté hors d'une tranchée et réussi à se mettre à couvert en échappant au feu de l'ennemi.

Un serveur s'approche avec deux cartes.

— Nous allons prendre…

Il se tourne vers elle.

— Comment s'appelle ton cocktail, déjà ?

— Deux French 75, si vous avez.

— Excellent choix, réagit le serveur. Souhaitez-vous que je vous laisse la carte ?

— S'il vous plaît, dit-elle en tendant la main. Merci.

Elle se tourne vers Oliver.

— Voyons un peu ce qu'ils proposent…

Elle souhaite en réalité regarder les prix. Elle feuillette la carte en faisant semblant de s'intéresser au large choix proposé. Elle essaye de

ne rien laisser paraître en découvrant enfin ce qu'elle cherche : 24 euros. Le cocktail.

— En parlant de toilettes, déclare Oliver en se glissant hors du box. J'ai bu un litre de café aujourd'hui…

— Alors bonne chance !

— Et si je ne suis pas revenu dans cinq minutes…

— … je patiente cinq minutes de plus, finit-elle à sa place. C'est bon, je connais la vanne.

Elle le suit des yeux alors qu'il quitte le bar, puis elle ouvre son sac sur ses genoux, à la recherche de son portefeuille. Elle feuillette les billets froissés qui s'y trouvent : juste de quoi financer deux tournées de cocktails et le retour en taxi. Sauf si c'est lui qui paye. Ce qui est probable.

Mais tout de même.

Elle glisse deux doigts dans la petite poche intérieure du sac et touche avec soulagement le plastique dur de sa carte bancaire dont elle sent les caractères en relief lorsqu'elle la caresse.

Elle aimerait autant ne pas l'utiliser, mais elle pourra toujours s'en servir, le cas échéant.

Ils viennent de commander un troisième cocktail lorsqu'il annonce :

— Tu ne vas jamais me croire.

Elle a les joues en feu, se sent molle de partout, la langue pâteuse. Elle n'est pas soûle, mais elle n'avait pas prévu de boire autant, c'est-à-dire plus que de raison. Il faut dire qu'elle n'a pas déjeuné. Elle en était incapable, l'appétit coupé à l'approche de leur rendez-vous. Elle rapproche le verre d'eau posé devant elle en se promettant de le vider avant d'avaler une autre goutte d'alcool.

— Dis toujours.

Il brandit son téléphone.

— La séance est commencée depuis dix minutes.

— Tu plaisantes ?

— En se pressant, on pourrait encore arriver à temps. Le cinéma est tout près, ils en sont probablement encore aux bandes-annonces.

— Ce serait grave si…, réagit-elle à l'instant précis où il ajoute :

— Ou alors on pourrait rester ici.

Ils rient de concert.

— Je déteste me presser, avoue-t-il.

— Moi aussi.

— Et j'aime bien boire.

— Moi aussi.

— Et je t'aime bien.

— Il faut bien reconnaître que je suis très aimable.

Il rit. Elle l'impressionne.

Après une telle repartie, elle s'impressionne elle-même.

— Alors, dit-elle en se raclant la gorge.

Elle veut changer de sujet de conversation, le temps de cuver son alcool.

— Tu viens souvent ici ?

— Non ! Ne me fais pas ce coup-là.

— Sérieusement, je veux savoir.

— C'est la deuxième fois, reconnaît-il. La fois précédente, c'était dans le cadre de mon travail. J'avais envie…

Il serre entre ses doigts la tige de la flûte qu'il fait tournoyer avant de s'arrêter lorsque son contenu fait mine de déborder.

— J'avais envie de revenir ici… mais pas pour le boulot. L'endroit te plaît ?

Leurs regards se croisent et elle s'aperçoit que, jusque-là, alors qu'ils sont assis presque à côté l'un de l'autre, elle l'a à peine regardé.

Ce qui est aussi bien, à voir la façon dont il l'observe à cet instant précis…

Elle n'a jamais vraiment compris qu'on puisse utiliser l'adjectif *perçant* pour décrire un regard, mais elle sait pourquoi à présent. Il ne se contente pas de la dévisager, elle a l'impression qu'il la regarde à l'intérieur, au-delà du vernis de leur conversation. On pourrait le croire doté de rayons X à la place des yeux, de la capacité de s'introduire jusqu'à la véritable Ciara, celle qui se recroqueville sur elle-même et se protège des suites de cette soirée si elle tourne mal.

Elle détourne les yeux qu'elle pose sur son verre.

— Oui, l'endroit me plaît, répond-elle. En fait… Disons que ce n'est pas exactement le genre de bar que je fréquente habituellement.

L'alcool qui pétille dans ses veines désintègre des murs qui ont commencé à s'effriter tout au long de la soirée. Elle ne doit pas les laisser s'effondrer complètement, mais au moins peut-elle glisser son visage au niveau d'une trouée et s'adresser à lui directement sans avoir besoin de quitter son retranchement.

— Honnêtement, je n'ai pas les moyens. En règle générale, tout du moins. Si j'avais su, je me serais habillée en conséquence. J'ai bien cru que le portier allait me barrer le passage en me disant : « Désolé, ma chérie. Mais les toilettes de Primark sont bannies ici. »

— Un type qui utiliserait dans la même phrase l'expression *ma chérie* et le mot *toilettes* pour parler de fringues ? Je serais curieux de savoir d'où il vient.

Elle lui donne une petite tape amusée sur le bras.

— Tu vois très bien ce que je veux dire.

— Pour info, je te trouve ravissante comme ça.

Elle marmonne un remerciement, le nez plongé dans son verre.

— C'est plutôt bien, non ?

Elle ne sait pas s'il fait allusion au bar ou au cocktail.

Ou alors à cette soirée, en sa compagnie.

— Je vais te dire ce que m'inspire ce lieu.

Elle veille à bien articuler tous les mots, à les laisser sortir moins vite qu'ils ne fusent dans sa tête. Elle l'espère, en tout cas.

— Ce bar est raffiné sans être ostentatoire. Il a même un petit côté mystérieux. Jamais on ne soupçonnerait sa présence en passant devant l'hôtel, mais il suffit d'entrer et de s'asseoir pour que sa beauté soit révélée. J'adore ça. J'adore découvrir des endroits nouveaux, ça m'incite à m'interroger sur ce que dissimulent les façades devant lesquelles je passe tous les jours. Quelle *nouvelle* merveille m'attend ? Il y a toujours une ville cachée derrière celles qu'on connaît. Il y en a même plusieurs. Toutes dissimulées au vu et au su de tout le monde.

— Si je comprends bien, réplique Oliver, tu aimes les secrets.

— Non.

Elle a réagi trop vite, de façon trop brutale. Alors elle répète plus lentement, plus doucement :

— Non. C'est… C'est juste que ça me fait penser à un bar que je connais à New York. Un bar dont on ne peut absolument pas soupçonner l'existence, à moins que quelqu'un vous initie. Il est invisible depuis la rue et n'est annoncé par aucune pancarte, on y entre uniquement en franchissant une porte secrète au fond d'un autre bar.

— Présenté comme ça, on doit être épuisé en arrivant au but.

— C'est surtout parfaitement inutile. Pourquoi ne pas se contenter de servir des boissons correctes, d'être aimable avec les clients et de se passer de toutes ces conneries ? Mais c'est le propre des secrets. Empêcher les gens d'accéder à certains trucs. D'accéder à la vérité, bien sûr, mais aussi au vécu, à la connaissance… C'est une façon de mettre les autres à distance. Toi, et toi seul, décide qui fait partie ou non des initiés, ce qui est…

Ciara s'arrête. Elle a perdu le fil. Elle ne sait plus où elle voulait en venir. La douce chaleur de l'alcool a envahi son corps.

— Ce ne sont pas tant les secrets qui me plaisent. J'aime surtout découvrir des réalités cachées qui existent depuis toujours. Les secrets, c'est différent. C'est destructeur.

Un grand silence.

Elle ose se tourner vers lui, le regarder, et s'aperçoit qu'il la dévisage. L'espace d'une seconde, elle se demande s'il ne va pas l'embrasser et elle espère que non car elle ne se sent pas prête, elle ne s'y est pas préparée, sans compter qu'elle est un peu soûle et qu'elle préférerait ne pas l'être en pareil cas, mais il se contente de hocher la

tête et de dire : « Je comprends ce que tu veux dire », après quoi il lui annonce son intention de se rendre à nouveau aux toilettes.

— Encore ?

— J'ai trop bu, se défend-il d'un air grave.

— Je vais devoir y aller moi aussi. J'attends que tu sois revenu.

— Je peux me retenir.

— Moi aussi, dit-elle avec un geste de la main. Vas-y.

Cette fois, elle profite de son absence pour s'obliger à vider son verre d'eau en trois longues gorgées. Puis elle récupère sur la table une serviette à cocktail propre au nom du Sidecar Bar où ils se trouvent, la replie et la glisse dans son sac. Quand elle relève la tête, elle découvre le serveur qui l'observe en souriant avec un air de conspirateur et elle lui adresse un sourire coupable :

— Un souvenir.

— J'en déduis que tout se passe bien, dit-il.

— Je crois.

— Moi aussi.

Il pose la nouvelle commande sur la table, lui adresse un clin d'œil et s'éloigne.

Il attend qu'ils aient vidé leurs verres pour lui proposer de s'en aller. Elle n'en revient pas qu'il soit aussi tard, presque 22 heures, elle n'a pas vu le temps passer, elle lui en fait la remarque. Elle s'aperçoit qu'il a réglé la note pendant qu'elle était aux toilettes et proteste, pour la forme, avant de le remercier.

Il glisse à nouveau la main dans le creux de ses reins lorsqu'ils redescendent l'escalier, mais de façon plus appuyée cette fois. Elle a gardé son manteau replié sur son bras, de sorte qu'elle sent sa chaleur à travers le tissu de sa robe. Pourvu qu'il ne sente pas l'élastique de ses collants. Elle se demande ce qu'il pense.

Leurs reflets leur apparaissent sur la vitre sombre de la porte et elle constate avec étonnement qu'ils forment un beau couple.

Elle s'étonne surtout de la rapidité avec laquelle tout s'est passé, entre le moment où ils étaient de simples inconnus dans un supermarché et celui où il se retrouve à côté d'elle, une main dans son dos.

C'est peut-être aussi facile que ça, après tout.

Mais quelle sera la suite ?

Sans doute iront-ils ailleurs, le temps d'avaler un dernier verre pour la route ou bien de s'arrêter dans un snack encore ouvert – et Dieu sait qu'elle a besoin de manger – à moins que…

— Pouvez-vous nous appeler un taxi ? demande Oliver au portier, qui n'est plus le même que tout à l'heure.

Elle tique intérieurement. Elle aimerait savoir où il compte l'emmener en taxi, sans mettre en péril l'équilibre fragile de ce qui va suivre. À la façon de quelqu'un qui voyage dans le temps, elle embrasse avec la plus grande précaution un présent qui s'est déjà transformé en passé, savourant d'avance un avenir auquel elle ne veut rien changer.

Elle a davantage de mal à masquer sa réaction lorsqu'un taxi s'arrête, qu'Oliver ouvre la portière et lui fait signe de se glisser sur la banquette sans monter à son tour.

Elle comprend brusquement qu'il ne compte pas l'accompagner.

Il se penche vers elle, une main sur le toit de l'auto, leurs yeux à la même hauteur.

— Je rentre chez moi à pied, dit-il.

Une vague de déception déferle sur elle.

— Oui, bien sûr, balbutie-t-elle.

— Tu es libre jeudi soir ? On pourrait aller voir ce fameux documentaire.

Elle hoche la tête. Lui adresse un sourire fugitif.

— Oui.

— Je t'envoie un SMS.

— D'accord. Génial.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Il referme la portière arrière et s'approche de celle de devant dont la vitre est baissée. Il tend la main vers le siège passager, elle comprend aussitôt qu'il vient de déposer de l'argent pour la course, et puis il fait un signe au chauffeur.

Il salue Ciara de la main alors que la voiture démarre.

Elle ne comprend pas très bien ce qui vient de se passer. Il a envie de la revoir, c'est clair, mais pas ce soir ? Plus maintenant ?

— Où on va, ma jolie ? demande le chauffeur par-dessus son épaule.

Le sentiment de confiance qui lui a permis jusque-là de négocier la soirée se dissipe. Elle ne sait plus où elle en est. Autant tourner la page.

— Chez moi, répond-elle distraitement avant de comprendre que le chauffeur a besoin d'une adresse précise.

Aujourd'hui

Leah se range derrière une voiture de patrouille garée sur un emplacement interdit le long de la façade incurvée d'une résidence en brique, verre et acier, tout à côté de la Harold's Cross Road. Karl avale la dernière gorgée de son petit déjeuner, une canette de Red Bull, à l'instant précis où elle coupe le moteur.

Un agent en uniforme les attend devant ce qui doit être l'entrée principale : une double porte en verre surmontée de l'inscription « Les Crossings » en lettres dorées. L'agent, les pouces accrochés à son gilet pare-balles, se dandine d'un pied sur l'autre. Il se trouve encore trop loin pour que Leah puisse savoir s'il s'agit de Dec ou d'Ant. Même de plus près, elle ne verrait probablement pas la différence. Elle ne sait d'ailleurs pas lequel est Dec et lequel est Ant, elle opte provisoirement pour la première solution.

Les renforts ne sont pas encore arrivés, il est vrai que moins de dix minutes se sont écoulées depuis qu'elle a raccroché avec Stephen.

Elle sort son portable, à la recherche du SMS promis : le corps se trouve dans l'Appartement 1. Pourvu que ce ne soit pas trop loin. Plus près ce sera de l'entrée du bâtiment, moins de gens remarqueront leur manège et plus ils auront de chances de tout régler en douceur.

Elle se tourne vers Karl.

— Tu as compris ta mission ?

— Nettoyer la merde géante que ces deux-là ont étalée avec leurs petits bras ?

— Ce n'est pas leur faute, Karl, mais celle de l'abruti qui les a dépêchés sur place. En plus, on ne sait même pas encore ce qu'ils ont fichu en arrivant, alors évite de te la jouer comme d'habitude.

— Avec humour et charme, c'est ça ?

— En parfait sale con.

Karl pose la main sur sa poitrine comme s'il venait de recevoir une balle en plein cœur.

— Ils sont tout jeunes dans le métier, insiste Leah. Je te demande juste de te montrer conciliant.

— Tu devrais soigner ton petit cœur sensible, réplique Karl en ouvrant sa portière. Je crois avoir aperçu une trousse de secours à l'arrière…

Ils sont à peine descendus de voiture que le jeune agent se précipite.

— Inspectrice Leah Riordan, se présente-t-elle, et voici le sergent Karl Connolly. Vous êtes… ?

— Michael, répond le jeune *garda* en retirant son masque. Agent Michael Creedon.

— Résumez-nous la situation, Michael.

Leah note avec satisfaction qu'il prend le temps d'ouvrir son carnet avant de lui répondre.

— Eh bien… euh, on est arrivés sur place aux alentours de 7 h 30, dit-il en consultant ses notes. 7 h 26, précisément. L'une des…

— 7 h 26 ? le coupe Karl. Vous êtes sûr ?

— Oui, je l'ai noté dans…

— Pas 7 h 27 ?

Le jeune *garda* rougit et Leah envoie un coup de coude dans les côtes de son équipier en faisant signe à Michael de continuer.

— Euh oui, alors…

Il s'éclaircit la gorge.

— L'une des résidentes nous attendait. Une certaine Gillian Fannin, qui occupe l'Appartement 4. C'est elle qui a prévenu le commissariat.

— Qu'a-t-elle signalé exactement ? s'enquiert Leah.

— Elle s'est plainte d'une odeur dans le couloir en provenance d'un appartement voisin du sien. Le 1, trois portes plus loin, mais dans le même couloir. Elle a pensé dans un premier temps qu'il s'agissait de nourriture avariée, mais comme ça empirait… Elle s'est décidée à toquer ce matin, mais la porte était ouverte.

— Ouverte comment ?

— Elle dit que la porte était tirée, mais pas totalement fermée. Le pêne n'était pas engagé. Elle a légèrement poussé le battant avec l'intention d'appeler au cas où il y aurait quelqu'un, mais elle a aussitôt battu en retraite à cause de l'odeur, le temps de regagner son appart' et d'appeler la police. Elle a passé deux appels, en fait : le premier au commissariat, le second aux services de secours pour qu'ils envoient une ambulance.

— Si je comprends bien, elle n'a pas pénétré dans l'appartement ?

— D'après elle, non.

— Comment était la porte quand vous êtes arrivé sur place ?

— Comme elle l'avait décrite, répond Michael. À moins de la tirer fort, elle ne se ferme pas toute seule.

— Elle sait qui vit dans cet appartement ?

— Elle pense que c'est un jeune type, la vingtaine ou la trentaine, sans plus de détails. Elle ne l'a pas vu depuis un moment, deux ou trois semaines apparemment. J'ai essayé de trouver le nom sur les boîtes à lettres, mais il n'y a que des numéros. Pas de noms.

— Bien vu, réagit Leah, histoire de jeter un os à son jeune collègue.

C'est tout juste si elle ne voit pas Karl lever les yeux au ciel à côté d'elle.

— Les secours sont entrés ?

— Un des secouristes…

Il consulte à nouveau ses notes.

— Un certain Paul Philips qui est entré brièvement. Il est ressorti immédiatement en disant que ce n'était pas de leur ressort. Il nous a conseillé d'appeler le commissariat pour expliquer la situation. Selon lui, il n'a pas touché au corps, qui était en état de décomposition avancée. À vue de nez, la situation remonte à plusieurs semaines.

— L'ambulance est repartie ?

— Je crois qu'ils l'ont garée sur l'arrière, près de l'entrée du parking. Philips s'est proposé de confirmer la mort pour vous éviter d'attendre l'arrivée du médecin légiste.

— Oui, ils ont l'habilitation nécessaire de nos jours, mais on va voir. Vous êtes entré ?

— Moi non, mais Declan, oui. Très brièvement. Le corps se trouve dans la salle de bains, la porte à l'entrée du couloir, de sorte qu'il n'a pas eu besoin d'aller loin. D'après lui, il n'y avait personne dans l'appart', en dehors du…

Il se racle à nouveau la gorge.

— Il est resté quelques secondes à peine.

Leah se fait la réflexion que le jeune flic a eu tout le loisir de contaminer la scène de crime, mais les dégâts ne seront peut-être pas aussi importants qu'elle a pu le redouter.

— La porte d'entrée est l'unique accès à l'appartement ?

Michael secoue la tête.

— Les appartements du rez-de-chaussée disposent d'une terrasse fermée, mais il est facile d'enjamber la balustrade. La porte-fenêtre du 1 a l'air fermée, de l'extérieur, mais je n'ai pas vérifié si elle était verrouillée. Je voulais toucher le moins de choses possible.

Il tend le doigt par-dessus son épaule gauche.

— L'immeuble dispose aussi d'une entrée latérale et de deux issues de secours. Toutes deux sous alarme, d'après Mme Fannin. Il y a également un parking souterrain dont l'entrée donne sur l'arrière du bâtiment.

— Des allées et venues ?

— Pas de ce côté-ci. L'heure joue en notre faveur. J'ai aperçu un type qui voulait sortir pour aller courir, mais il a accepté de rentrer chez lui sans que j'aie besoin d'insister. En revanche, des véhicules ont pu entrer ou sortir.

— Très bien, Michael, je vous laisse tout mettre en place avec le sergent Connolly pendant que je vais voir de quoi il retourne à l'intérieur. Les renforts ne devraient plus tarder. Dès qu'ils seront là,

veillez à verrouiller l'accès au parking souterrain comme au reste de l'immeuble. On va essayer d'agir rapidement et discrètement avant que tout le monde soit debout.

Michael fait la grimace.

— Je crains fort qu'on n'ait pas cette chance, inspectrice. En arrivant, on pensait passer par l'entrée située sur le côté. On a compris en l'ouvrant que c'était en fait une issue de secours. Le système d'alarme s'est déclenché en réveillant tout l'immeuble. À notre arrivée dans le jardin intérieur où se trouvait Mme Fannin, on avait… euh, tous les occupants nous observaient depuis leurs balcons.

— Super, marmonne Karl.

— L'essentiel est que personne ne sorte, déclare Leah en s'adressant à Michael.

Elle ajoute à l'intention de Karl :

— Je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur. Tu t'occupes du reste ?

— Oui, cheffe.

Leah prie muettement pour Michael Creedon en pénétrant à l'intérieur du bâtiment.

L'une des portes en verre de l'immeuble est maintenue en position ouverte à l'aide d'un extincteur. La présence d'un clavier et d'un détecteur de badge indique que seuls les résidents ont libre accès au bâtiment en temps ordinaire.

À peine Leah a-t-elle pénétré dans le hall que l'odeur la prend à la gorge. Une pancarte fixée au mur lui indique la direction de l'Appartement 1, sur la droite, mais le coude du couloir l'empêche de savoir si elle se trouve encore loin du but. À en juger par la forme et la taille de l'immeuble, il lui reste une bonne dizaine de mètres à parcourir. Un courant d'air frais lui parvient à travers la porte en verre ouverte, derrière elle, et pourtant…

Elle reconnaît sans peine la puanteur écœurante et âcre de la chair humaine en état de putréfaction. Un mélange délétère de parfum bon marché périmé et de viande qui aurait tourné au soleil. L'odeur dans le hall d'entrée, sans être insoutenable, est suffisamment marquée pour que Leah sache ce qui l'attend.

Elle pense au pauvre Declan qui monte la garde devant l'appartement depuis tout ce temps. Cette histoire ne manquera pas d'alimenter pour longtemps les discussions avec ses copains, autour d'une bière. En espérant qu'il ne conclue pas son récit en déclarant : « C'est ce jour-là que j'ai décidé de démissionner. »

Leah fouille désespérément les poches de son blazer dont elle exhume triomphalement un vieux paquet de pastilles à la menthe dans un reste d'emballage. L'avantage d'être mal organisée de naissance et de choisir sa tenue du jour en fonction de sa propreté apparente.

Elle sort deux pastilles, l'une d'elles poisseuse de grains de poussière

qu'elle chasse d'un doigt, puis elle les remet dans sa poche gauche et sort de celle de droite un masque dont elle passe les élastiques autour de ses oreilles.

Le hall d'entrée, petit mais lumineux, est fermé par une double porte en verre, située face à celle qu'elle vient de franchir, qui donne sur le jardin intérieur de l'immeuble. Leah découvre à travers le battant vitré une pelouse tondue à ras, des arbres d'un beau vert, des bancs en bois et une fontaine dont elle sait qu'elle lui donnera envie de pisser dès qu'elle en entendra le murmure. Les bâtiments qui entourent le jardin dessinent un U légèrement incurvé que viennent fermer deux grilles de fer forgé. L'accès destiné aux véhicules de secours, probablement.

Elle compte trois étages d'appartements, une trentaine au total si chacun d'eux dispose d'un balcon. Les logements de plain-pied disposent de petits patios privatifs, de la taille d'un emplacement de parking, protégés par des balustrades métalliques. Celles-ci, basses, sont faciles à franchir, comme le faisait remarquer Michael quelques minutes plus tôt. Leah n'aperçoit personne dans le jardin intérieur et il lui est difficile de voir, depuis son poste d'observation, s'il y a du monde sur les balcons.

Elle fait volte-face.

Près des portes d'entrée se trouve un distributeur de gel hydroalcoolique tout neuf. Elle cherche où appuyer avant de se rendre compte que l'appareil est équipé d'un détecteur de mouvement. Elle se sert et se frotte les mains avec le gel transparent en reniflant l'air.

Un parfum de citronnelle parvient à ses narines. Pas mal.

Au-dessus de l'armature métallique qui sert habituellement à accrocher l'extincteur s'étale une rangée de notices dans leurs cadres. La première, intitulée RÈGLEMENT DE L'IMMEUBLE, dresse la liste en vingt-trois points des obligations imposées aux résidents des Crossings.

On se croirait à l'école, pense Leah. *Ou alors en prison*.

Le deuxième cadre abrite un avis officiel jaune vif consacré au Covid-19. La notice date car elle se limite à trois recommandations : se laver les mains, tousser dans son coude et ne jamais s'approcher de quelqu'un à moins de deux mètres.

Le troisième avis détaille les règles de sécurité en cas d'urgence. Leah sort son portable et compose le numéro du syndic imprimé en rouge en haut de l'affiche. Un répondeur prend instantanément le relais et précise le numéro à joindre en dehors des heures de bureau.

Elle regarde l'heure sur l'écran du téléphone : 8 h 45.

Elle compose le nouveau numéro de mémoire. Au bout de deux sonneries, elle tombe sur le même message.

— Putain ! Génial, gronde-t-elle à voix haute.

Elle laisse son nom, son grade et son numéro matricule en exigeant d'être rappelée immédiatement.

Elle s'intéresse ensuite aux boîtes à lettres. Quatre rangées de casiers étroits, munis de portes en Inox, alignées assez bas sur le mur du fond. Elle tire de la poche de son pantalon une paire de gants bleus en latex qu'elle enfile et étire sur les poignets de son blazer pour une protection plus hermétique. De l'index, elle écarte le rabat du casier qui porte le numéro 1 et glisse un œil à l'intérieur.

Elle aperçoit une enveloppe blanche sans pouvoir lire le nom inscrit dessus.

Elle s'engage dans le couloir en passant devant les ascenseurs. Les néons du plafond s'allument automatiquement sur son passage. Le couloir fait un coude à gauche et elle découvre trois portes. Un agent monte la garde devant la porte de l'Appartement 1, les bras croisés. Declan… comment déjà ? Casey, peut-être ?

Il porte deux masques l'un sur l'autre, une bande bleue de deux centimètres en intissé dépasse du masque en tissu noir qui lui couvre le visage, du nez au menton. *Ce n'est pas une mauvaise idée*, se dit-elle. Un voile de transpiration brille sur le front du jeune *garda* et le peu que l'on voit de son visage est gris.

— Allez m'attendre dehors, lui dit-elle. Le temps de respirer un peu d'air frais.

Declan ne se fait pas prier. Leah n'a pas fini sa phrase qu'il s'éloigne déjà.

La porte de l'appartement est entrebâillée de quelques centimètres à peine. Leah ne remarque ni trace ni tache sur le battant, le chambranle ou la poignée. On dirait qu'une ampoule brille à l'intérieur. Leah récupère dans sa poche les deux pastilles de menthe qu'elle glisse dans sa bouche en soulevant son masque d'un doigt. Elle les laisse fondre sur sa langue jusqu'à sentir le goût mentholé, puis elle expire à l'intérieur du masque une bouffée d'air à la menthe. Le répit sera de courte durée, l'enrobage des pastilles commence à se déliter, mais c'est mieux que rien.

Elle repousse le battant dont la serrure semble intacte et découvre un couloir étroit. Un plancher, des murs blancs, un miroir au cadre argenté accroché sur celui de gauche, au-dessus d'une console. La lumière qu'elle apercevait de l'extérieur est celle d'un plafonnier, mais d'autres lumières brillent dans l'appartement.

À droite se trouve une porte, partiellement ouverte sur le couloir, qui l'empêche de voir le reste du logement.

Leah a l'impression de se trouver en présence d'un mur d'odeur.

Le terme *odeur* convient mal, dans la mesure où il est normalement nécessaire d'inspirer pour en détecter une. Les émanations d'un corps

en décomposition envahissent vos narines, prennent possession de votre bouche et vous emportent la gorge. Elles s'accrochent à la peau, aux vêtements et aux cheveux. Elles font pleurer. Il ne s'agit plus d'une odeur, mais d'une invasion. D'une agression impitoyable.

La brillante idée des pastilles de menthe n'aura pas duré longtemps. Les molécules mentholées sont pulvérisées instantanément.

Leah prend son courage à deux mains et s'avance.

50 jours plus tôt

Leo Varadkar doit s'exprimer en direct depuis Washington. Faute de disposer d'une télé dans son studio, Ciara a trouvé en ligne un site qui diffuse la déclaration en streaming. Elle s'est allongée sur le canapé, son ordinateur portable sur le ventre.

Le jour n'est pas encore levé aux États-Unis et le Premier ministre rejoint un podium éclairé par des spots au pied d'un immeuble majestueux enveloppé par la nuit, le visage solennel.

Elle se demande à quoi il pense. Médecin de formation, il sait forcément mieux de quoi il parle que la plupart des politiques.

Il entame son intervention d'une voix claire et lente, guidé par un prompteur invisible tout en regardant la caméra bien en face.

Le virus sévit désormais partout sur la planète.

Aucun de nous n'a jamais été confronté à une telle épidémie.

Nous vaincrons la maladie.

La déclaration terminée, les commentateurs prennent le relais en studio et Ciara referme son ordinateur en pleurant à chaudes larmes, à son grand étonnement.

Ce n'est pas de la peur qu'elle ressent. Pas une peur physique, en tout cas. Le virus est arrivé en Irlande, mais sa réalité lui paraît lointaine. D'après ce qu'on sait, il s'agirait d'une grippe bénigne. Elle fait confiance à ceux qui sont censés la protéger et qui sont déjà à l'œuvre, bien sûr, mais tout ça est…

Inquiétant.

Elle a entendu les mêmes phrases mille fois, mais dans des films de science-fiction ou des longs métrages postapocalyptiques pleins de zombies, pas dans la bouche du leader irlandais, contraint de s'exprimer en pleine nuit de l'autre côté de l'Atlantique.

Il ne s'agit pas de fiction, cette fois.

Ça se passe en *vrai*.

Sa mère lui a raconté que les images les plus effrayantes qu'elle a pu voir à la télé le 11 septembre 2001 étaient celles du nuage de fumée qui s'échappait des tours en ruines et s'élevait dans le ciel de Manhattan. Une vision familière, même pour quelqu'un comme sa mère qui n'a jamais mis les pieds à New York, tout simplement parce qu'elle avait vu la ville dévastée et détruite des dizaines de fois à la télévision comme au cinéma. À l'heure où la réalité rattrapait la fiction, ces images devenaient impensables. Le banal et l'incompréhensible se télescopaient avec une violence inouïe en provoquant une sorte de dissonance cognitive, ainsi que l'avait

exprimé sa mère qui avait lu cette expression quelque part, sans doute dans l'un des livres de développement personnel dont elle était friande.

Et si Ciara était en proie au même syndrome ?

Incapable de gérer le stress qui la gagne, elle trouve une autre raison de s'inquiéter : pourquoi Oliver ne l'a-t-il pas appelée ?

Ils sont censés se retrouver dans quelques heures à peine, mais il ne lui a donné aucune nouvelle depuis qu'il l'a poussée dans un taxi à leur sortie du Westbury trois jours plus tôt. Elle est épuisée à force d'être inquiète, minée par les efforts qu'elle consent pour ne pas l'être. Peut-être ne l'a-t-il pas contactée, par téléphone ou SMS, parce que le rendez-vous était déjà fixé. Ils n'ont pourtant pas décidé d'un horaire et d'un lieu, à moins qu'il ne s'attende à la retrouver au pied de l'immeuble où il travaille comme la dernière fois, puisqu'ils devaient déjà aller voir ce film ensemble. Auquel cas il considère le SMS promis comme une simple formalité, et il n'est pas surprenant qu'il attende la dernière minute.

À moins qu'il n'ait changé d'avis.

Ce silence radio peut s'expliquer de deux façons contraires, et c'est tout le problème.

Est-il seulement encore possible d'aller au cinéma, après l'allocution du Premier ministre ?

Ciara soulève le couvercle de son ordinateur et surfe sur les sites d'information, à la recherche des dernières nouvelles, jusqu'à ce qu'elle tombe sur un compte rendu publié dix minutes plus tôt. Elle déroule la liste des mesures d'urgence. Fermeture des crèches, des écoles et des universités. Les musées, les théâtres et autres institutions culturelles sont également fermés. Les rassemblements de plus de cent personnes à l'intérieur et cinq cents personnes en extérieur sont interdits, et elle trouve que c'est beaucoup. Les commerces, les bars et les restaurants ont l'autorisation de rester ouverts, mais les mesures de distanciation physique sont applicables immédiatement. Il est recommandé de limiter les interactions sociales au strict minimum. Autant de mesures claires qui ne le sont pas vraiment. Nulle part il n'est fait mention des cinémas, doit-on les considérer comme des institutions culturelles ? Ou bien faut-il les ranger dans la même catégorie que les bars et les commerces qui peuvent rester ouverts à condition de limiter le nombre des clients ? Oliver a parlé d'un petit cinéma, peut-être celui-ci accueille-t-il moins de cent personnes, si tant est qu'autant de monde s'intéresse à un documentaire consacré à la conquête de l'espace un jeudi soir. Surtout en ce moment. Et puis, en quoi consiste exactement la limitation des « interactions sociales » ? Si l'interaction sociale de Ciara se limite à Oliver, est-ce acceptable ?

Et s'il décidait, *lui*, de ne pas l'inclure dans son cercle social ?

Frustrée, elle se frotte les yeux en serrant les paupières.

Il fallait que ça arrive maintenant. Comme par hasard.

Après tout ce temps, alors que semble germer une graine, voilà que survient une vacherie de pandémie mondiale, comme on en voit une fois par siècle.

Un truc pareil, ça ne s'invente pas.

Elle sursaute en entendant sonner son téléphone, coincé entre deux coussins du canapé. En essayant de le récupérer, elle décroche sans le vouloir, sans avoir pu se préparer psychologiquement à parler à celui dont le nom s'affiche sur l'écran : OLIVER.

— Allô ?

Elle qui voulait donner l'impression de répondre d'une voix désinvolte, c'est raté.

— Ciara ?

Incapable de rester en place, elle se lève.

— Bonjour, Oliver. Comment ça va ?

— Bien. À condition d'oublier cette épidémie de malheur. Et toi ?

— Pareil.

— Tu as suivi l'allocution de Leo ?

— Ouais.

Elle fait les cent pas devant sa fenêtre.

— Cette histoire est un peu surréaliste, non ? poursuit-il.

— Très.

— Tu fais exprès de répondre par monosyllabes, ou bien… ?

— Non.

Il éclate de rire.

— Bon, parlons de ce soir. Je ne sais pas si le cinéma sera encore ouvert… En plus, je ne suis plus vraiment certain d'avoir envie d'y aller. Tu as déjà vu *Alerte !*, par hasard ?

— Le film où le médecin de *Grey's Anatomy* se fait mordre par un singe ?

— Le raccourci est osé, mais c'est bien ce film-là.

— Alors oui. Mais il y a des années.

— Et tu te souviens de la scène dans un cinéma où l'on voit les microbes sortir de la bouche des spectateurs ? À l'époque, j'avais trouvé ça drôle, mais avec ce qui se passe en ce moment…

Il soupire.

— Je ne sais pas. Je dramatise peut-être.

— Mouais, réagit-elle, faute de savoir où il veut en venir.

Pas question de lui montrer son jeu avant qu'il ait abattu le sien.

— On aurait pu changer de programme ? suggère-t-il. On aurait

pu…

— Oui.

— … aller boire un verre, par exemple. Tu es au boulot ?

Elle s'en veut mortellement d'avoir répondu trop vite.

— Je me disais qu'on aurait pu se donner rendez-vous au même endroit que la dernière fois. Devant l'immeuble de l'agence où je travaille. Sauf si…

— Non, non. C'est parfait. Je travaille chez moi aujourd'hui, mais j'habite tout près et…

— On peut se retrouver ailleurs, si tu préfères.

— Non, non. C'est bien. Faisons comme ça.

— On dit 17 h 30 ?

— À tout à l'heure.

Il raccroche et elle retombe sur le canapé, épuisée, le temps de savourer son soulagement.

Elle n'a pas tout foutu en l'air.

Pas encore, en tout cas.

En dehors de la foule des clients du supermarché Tesco qui sortent en trombe armés de sacs de courses géants, Baggot Street connaît une animation ordinaire. Tous les magasins restent ouverts, à commencer par le fleuriste. C'est également le cas des cafés, des pubs et des restaurants. Ciara s'étonne juste de voir autant de passants avec des gants alors qu'il ne fait pas froid, mais c'est peut-être une vue de l'esprit. Elle est sans doute à l'affût de preuves que tout le monde regarde les infos à la télé, comme elle. Elle se sent ridicule en tirant sur la manche de son manteau pour ne pas effleurer des doigts le bouton du feu à hauteur du passage piéton. Il lui reste à espérer que personne n'a vu son geste. Surtout *lui*.

Ça ne risque pas, car il est en retard.

Tout en l'attendant, elle essaye de ne plus penser à sa réaction idiote en s'intéressant aux deux agents de sécurité en uniforme noir qui montent la garde devant Tesco. L'un d'eux tire sur une cigarette cachée dans le creux de sa main pendant que l'autre lui parle avec animation en lui montrant le supermarché. Une femme en tailleur les rejoint, qui regarde nerveusement à l'intérieur du magasin par-dessus son épaule. Sans doute le trio s'étonne-t-il de voir autant de monde arpenter les rayons.

Oliver se matérialise soudain devant elle. Il s'excuse de son retard tout en lui faisant la bise. Un petit courant électrique traverse Ciara. Elle ressent la même vibration au creux de l'estomac que la dernière fois, au point de se demander si c'est ce qu'on appelle avoir des papillons dans le ventre.

Il explique son retard par une réunion qui s'éternisait. Ses patrons, persuadés qu'il ne se passerait rien, n'ont rien anticipé, si bien que l'agence ferme ses portes dès le lendemain sans que personne ne sache comme va se dérouler la suite.

— C'est le grand flou, lui explique-t-il. Et vous ? Dans ta boîte ?

— Honnêtement, ça ne va rien changer pour moi. Je passe quatre-vingt-dix-neuf pour cent de mon temps devant un écran. La seule différence, c'est que je vais devoir payer moi-même le thé et les cafés… Mon canapé est infiniment plus confortable que ces horribles sièges ergonomiques qu'on nous impose.

— Tu fais quoi, au juste ? De l'encodage… ?

La question la fait sourire.

— De « l'encodage » ?

— Je connais le jargon informatique.

— Je vois ça.

— Je dois avouer, en fait je suis un grand fan de Wikipédia.

Elle rit.

— Je ne fais pas d'encodage. Je travaille pour un fournisseur de services web. Un service client informatique, si tu préfères. Je suis la technicienne de base qui vous demande si vous avez bien pensé à éteindre et rallumer votre ordinateur, même si c'est un peu plus compliqué que ça quand il s'agit d'utilisateurs du cloud. Mais c'est pas passionnant. On va le boire, ce verre ?

Il propose un pub de Harrington Road, à deux pas de là. Ils se mettent en route et marchent l'un à côté de l'autre, sans se toucher.

— Tu n'as pas l'intention d'aller te réfugier à Cork ? demande-t-il. Chez tes parents ?

Elle est désarçonnée par la question, en particulier par l'usage du mot *parents*, au pluriel.

— Pour quelle raison ?

— Je pose la question parce que c'est la solution choisie par l'un de mes collègues. Il rentre à Galway demain. Son père est généraliste, il prétend qu'on va bientôt nous obliger à rester enfermés chez nous et qu'on ne pourra plus se déplacer. Personnellement, je pense qu'il a surtout envie d'apporter son linge sale à sa mère. Il est un peu plus jeune que toi, et…

— Comment tu le sais ?

— Comment je sais quoi ?

— Qu'il est plus jeune que moi ? Tu connais mon âge ?

Oliver hausse un sourcil.

— Tu m'as dit que tu étais de la promo 2017, alors j'ai fait le calcul. Et j'en ai déduit que tu avais vingt-cinq ans.

— Bien joué.

— Bon, il m'a quand même fallu une calculette.

Ils traversent Baggot Street à hauteur du pont lorsqu'ils croisent un passant pressé, chargé de deux caisses de bière.

À chacun ses priorités, pense Ciara.

— Et toi, tu as quel âge ? lui demande-t-elle.

Ils arrivent au pub, qui ressemble surtout à un bar pour fans de sport. Un homme âgé est assis dans la zone fumeur, devant l'entrée, un paquet de cigarettes et un briquet soigneusement alignés sur la table, à côté de sa pinte de bière.

— Vingt-neuf ans. Tout pile, précise-t-il.

Ils découvrent une salle étroite et longue, le bar sur la gauche. Le lieu regorge de coins et de recoins, de box douillets dans lesquels se réfugier. Tous vides. Les écrans qui pendent du plafond sont branchés sur Sky Sports. Aucune musique de fond ne vient brouiller la logorrhée des commentateurs. Si elle n'avait pas vu ce type avec sa pinte dehors, Ciara aurait été persuadée que le pub était fermé.

Elle fait remarquer à Oliver qu'il a des goûts pour le moins éclectiques lorsqu'il s'agit de boire un verre.

— Ouais, enfin…

Il lui pose à nouveau la main dans le dos et la dirige doucement vers le box le plus proche de la porte, isolé par une cloison en vitrail.

— J'ai choisi notre destination du jour en fonction de son potentiel infectieux.

— Charmant.

Elle se glisse sur la banquette.

— Si on changeait de sujet de conversation ? dit-elle. Je m'enfouirais volontiers la tête dans le sable pendant une heure ou deux.

— Pas de souci. Tu prends quoi ?

— Un verre de blanc, s'il te plaît.

— Une préférence ?

— N'importe quoi, tant que le vin est glacé et que ce n'est pas du chardonnay…

— C'est fou ce que tu es exigeante.

Il lui adresse un clin d'œil avant de s'éloigner.

Tournée vers la fenêtre, elle entend le barman rejoindre Oliver quelques instants plus tard. Il devait se tenir dans la pièce voisine. Tout en préparant la commande, il lui explique qu'il est en train de réaménager l'espace pour se conformer aux instructions gouvernementales en matière de distanciation physique, en prévision de la Saint-Patrick.

Ciara voit mal comment des hordes de types bourrés, le jour le plus festif de l'année, vont bien pouvoir respecter les deux mètres de distance imposés dans un pub comme celui-ci, mais le barman n'a pas

l'air inquiet. Tant mieux pour lui.

— Voilà.

Oliver pose délicatement sur la table un verre de vin blanc et sa propre pinte, puis il se glisse sur la banquette à côté d'elle tout en laissant entre eux les trente centimètres de rigueur.

— Ils sont en train de redisposer les tables, explique-t-il en montrant du menton la pièce voisine.

— Oui, j'ai entendu.

— Ils ont déjà condamné plusieurs box.

— Condamné comment ?

— Avec de la rubalise noir et jaune.

— Ça… ça fait peur.

— Je dirais surtout que c'est surréaliste si je n'avais pas déjà épuisé mon quota hebdomadaire pour cet adjectif. Disons plutôt : sans précédent. Quoi qu'il en soit…

Il pose une main sur l'avant-bras de Ciara et le serre furtivement.

— Parlons d'autre chose. On va essayer, tout du moins. Pourquoi as-tu décidé de venir t'installer à Dublin ?

Elle est persuadée de le lui avoir déjà expliqué.

— Pour le boulot. Oh, et puis les raisons habituelles. J'avais envie de changer d'horizon. De m'embarquer dans une nouvelle aventure. De prendre un nouveau départ. Disons que c'était un moyen d'atteindre mes objectifs. On verra bien…

— Et tu avais prévu de sortir avec un inconnu croisé dans un supermarché ?

Sortir.

Elle n'ose le regarder, sentant le rouge lui monter aux joues sachant qu'il l'observe. Le silence interminable qui s'installe est presque douloureux, au point qu'elle redoute de se trouver réduite en cendres.

— Je comprends, finit-il par réagir. C'est la raison pour laquelle je suis venu ici, moi aussi. En quittant Londres.

Elle se tourne vers lui et constate qu'il fixe un point invisible, un souvenir assez lointain. Elle voudrait lui demander à quoi il pense, elle aimerait savoir ce qui a bien pu se passer dans sa vie à Londres, mais elle a la conviction que le moment est mal choisi, que toute question serait prématurée.

— À la tienne, dit-il en levant son verre.

— Aux nouveaux départs.

Deux tournées plus tard, le barman les rejoint et leur annonce qu'il a l'intention de fermer. Il s'excuse abondamment et ils l'assurent qu'ils comprennent parfaitement. En dehors d'eux, le pub est vide, ils sont les seuls clients depuis que le type installé dehors est reparti, une heure plus tôt. Il est clair que le barman n'a pas envie de les avoir

dans les pattes s'il veut pouvoir ouvrir le lendemain après avoir tout réorganisé. Il y a même de la rubalise sur le box d'en face. Pour les aider à avaler la pilule, il leur offre une dernière tournée, mais il n'est pas encore 21 heures lorsqu'ils décident de s'en aller.

— On pourrait aller chez moi, suggère nonchalamment Oliver.

Elle accepte avec la désinvolture dont elle est capable à ce stade d'ivresse et se glisse hors de la banquette avec le plus de grâce possible. C'est-à-dire bien moins qu'elle ne le souhaiterait. Mais Oliver a le regard flou, lui aussi, il met plus de temps que nécessaire pour enfiler sa veste de costume, elle en déduit qu'ils sont gentiment soûls tous les deux, ou pas loin.

Elle espère qu'il aura de quoi grignoter chez lui, manger leur fera du bien.

Ils arrivent en vue de son immeuble bras dessus, bras dessous. Elle ne se souvient plus de ce qui s'est passé dans l'intervalle, qui a fait quoi le premier, mais ce n'est pas pour lui déplaire. Ils ont longé le canal à un moment, en direction de son appartement à elle, ce qu'elle a omis de préciser car elle n'a pas envie qu'il lui propose d'aller chez elle, ce serait prématuré, après quoi ils ont tourné à gauche, elle croit avoir aperçu un parc sur leur droite à un moment… Ils font face à présent aux portes en verre d'un bâtiment moderne en forme de U. Oliver cherche ses clés. Au-dessus de l'entrée, une inscription en lettres dorées annonce : Les Crossings.

Elle prononce à voix haute le nom de la résidence en ajoutant un point d'interrogation à la fin.

Après autant de verres sans rien manger, ce nom lui paraît ridicule.

— À cause de Harold's Cross, lui explique Oliver.

— Je ne comprends rien.

Il éclate de rire.

— C'est le nom du quartier. Harold's Cross.

— Oh.

Il pose un badge en plastique sur le détecteur et l'un des battants s'écarte avec un grésillement. Ils s'avancent dans un hall d'entrée tout en verre. La lumière qui s'échappe du plafond éblouit Ciara.

À travers les portes vitrées opposées, elle devine le jardin paysagé, sa fontaine centrale entourée de bancs au milieu d'arbres et de parterres de fleurs. Des immeubles d'appartements dressent leurs silhouettes sur trois des côtés de la cour, leurs balcons déserts, des lueurs tamisées s'échappant des rideaux.

— Tu as des colocataires ? s'enquiert-elle.

— Je vis seul. C'est un logement fourni par mon boulot. Temporairement. Je ne paye pas de loyer pendant trois mois.

— Et ensuite ?

— Ensuite, on verra.

Il arbore un petit sourire qui pourrait laisser croire à Ciara qu'elle aura son mot à dire sur la suite.

Putain, il faut absolument qu'elle mange un truc.

Il l'entraîne, au-delà des ascenseurs, dans un couloir troué de part et d'autre de portes, assez éloignées les unes des autres, derrière lesquelles pas un bruit ne filtre. Elle le voit ouvrir sa porte, ornée du chiffre 1, et découvre avec soulagement un éclairage feutré, sachant qu'après tout ce temps et ces quelques verres de blanc, son maquillage ne ressemblera plus à rien.

— Entre, dit-il avec un geste théâtral.

Elle sourit et accepte l'invitation, ses bottes à talon rendent un son creux sur le plancher.

Il prend le manteau de Ciara et lui propose de découvrir les lieux, un exercice qui se limite à une visite du salon au cours de laquelle il pointe du doigt les portes fermées des deux chambres et celle, entrouverte, de la salle de bains avec sa douche à effet de pluie et son carrelage métro.

Au fond du séjour se trouve une cuisine ouverte clinquante. Sur les murs de la pièce, peints en blanc, s'étalent des affiches aux motifs abstraits.

— Ils étaient déjà là, précise Oliver.

Un canapé de cuir brun en forme de L fait face à un cube de verre sombre, incorporé dans le mur, dans lequel s'allume un feu lorsque Oliver appuie sur un interrupteur. Au-dessus de la cheminée artificielle s'étale un écran plat plus grand que la table de la salle à manger de Ciara. Oliver tire les rideaux devant la baie vitrée – une porte coulissante, plus exactement – qui donne sur le jardin intérieur.

Pas un bibelot, pas un objet personnel en vue. Rien qui puisse humaniser le vaste espace, sinon un magazine ouvert sur le canapé. L'appartement ne respire pas tant la propreté clinique que l'absence de vie, comme s'il s'agissait d'un appart-hôtel.

Il émane de la cuisine la même froideur, la même impression étrange de vide. Rien ne traîne sur le plan de travail, en dehors d'une bouteille d'huile d'olive et d'un rouleau de papier absorbant.

— Mon appart' tiendrait tout entier dans cette pièce, remarque-t-elle.

Il se retourne et la rejoint.

— Je reconnais volontiers que cet endroit est trop grand pour moi. J'ai l'impression de tourner en rond ici.

Il laisse s'écouler un battement avant d'ajouter :

— Tout seul.

Leurs regards se croisent, une étincelle jaillit entre eux, un éclair qui

traverse un ciel sombre.

— En attendant, je suis là, déclare Ciara qui s'empresse de meubler le silence avant que son visage tout entier prenne feu, trahissant son malaise et sa gêne.

— Et j'en suis très heureux.

Il s'est exprimé d'une voix douce, et voilà qu'il s'approche.

Elle le laisse faire.

Il lui enlace la taille et l'attire à lui jusqu'à ce que leurs joues se touchent. Elle sent la caresse de son souffle, parfumé à la bière. La soudaineté de ce moment d'intimité déstabilise Ciara, qui se laisse aller, aidée par le vin blanc.

Elle se sent moins angoissée. Elle découvre une version plus courageuse d'elle-même.

Peut-être même une personne différente.

Il pose ses lèvres sur sa tempe et murmure :

— Je ne voudrais pas t'infecter.

Elle entend, elle *sent* le sourire dans sa voix. Elle glisse une main le long de sa taille et rejoint le creux de ses reins. Sa peau est brûlante sous sa chemise. De son autre main, elle lui caresse le bras, puis l'épaule, découvre sa peau au niveau du cou, prend son menton entre ses doigts, l'attire à elle.

— Je suis prête à en courir le risque, souffle-t-elle contre ses lèvres.

Selon ses calculs, ils ont passé ensemble dix heures pendant lesquelles ils se sont contentés de discuter. Mais quand la bouche d'Oliver trouve la sienne, les mots seraient incapables de traduire leur aveu : deux êtres esseulés qui éprouvent l'envie, le besoin insatiable de se toucher. La tendresse laisse place à l'urgence, on pourrait croire qu'ils s'efforcent d'échapper à la barrière de leur peau.

Elle déboutonne sa chemise et trouve un fin duvet sombre sur sa poitrine. Elle y pose les deux mains, remonte jusqu'aux clavicules et aux épaules, à rebrousse-poil. Il recule d'un pas pour se débarrasser de sa chemise et elle aperçoit pour la première fois l'épaisse cicatrice qui serpente le long de son flanc.

Il surprend son regard et se tourne afin qu'elle puisse mieux voir.

— Je sais, dit-il. Impressionnant, non ?

Le fil argenté de peau neuve est large d'un bon centimètre et trace un sillon sinueux, de l'omoplate gauche jusqu'à la taille. Des petits points plus clairs, réunis par paire, courent sur toute la longueur, lointaine mémoire des agrafes qui ont autrefois permis de refermer la plaie.

Elle en effleure le tracé sur toute sa longueur.

— Que t'est-il arrivé ?

— Ce n'est pas une histoire terrible, soupire-t-il, comme résigné à l'idée de la raconter. Je me suis retrouvé mêlé à une bagarre. J'avais

dix-sept ans. Un soir où j'avais trop bu, je me suis cru plus fort que je n'étais en regardant un type de travers. Il m'attendait à la sortie. Il a cassé une bouteille contre un mur. J'ai eu de la chance que ça ne soit pas pire, je sais…

Il se tourne vers elle.

— Je trouve tout de même que c'était cher payé pour un moment de folie. Même pas de folie, de bêtise. Résultat des courses, je me retrouve avec ce truc sur le corps qui raconte une histoire qui n'a rien à voir avec qui je suis.

— Je suis sincèrement désolée.

— Ce n'est pas ta faute.

— Ce n'est pas la tienne non plus.

Il détourne le regard.

— Ça, je ne sais pas.

Elle caresse sa joue et redresse son visage, l'obligeant à la regarder.

Ce n'est plus le moment d'avoir des états d'âme. De trop réfléchir.

Elle éprouve un sentiment de paix étrange. Comme par miracle, la petite voix dans sa tête s'est tue.

Tout au long de ces derniers jours, elle a eu l'impression qu'une porte s'ouvrait avec une infinie lenteur. Et voilà qu'elle arrive enfin à s'y glisser.

Je peux y arriver, se dit-elle.

C'est plus facile qu'elle ne l'imaginait, mais elle avance maintenant sur des sables mouvants.

Aucune importance. Elle relève la tête et l'embrasse.

D'un pas, elle franchit l'obstacle et se jette dans l'inconnu.

56 jours plus tôt

— Allez-y.

Ce sont les tout premiers mots qu'il lui adresse.

Ils sont tous les deux sur le point de rejoindre la file qui s'étire devant les caisses automatiques du supermarché Tesco. On est vendredi midi et c'est la cinquième fois cette semaine qu'il vient acheter un sandwich, tous les jours vers la même heure depuis qu'il travaille dans une agence d'architecture, de l'autre côté de la rue.

C'est également la cinquième fois cette semaine qu'il remarque son manège.

Il ne l'aurait pas remarquée s'il n'avait pas vu son tote bag orné d'un dessin figurant une navette spatiale. C'est ce sac qui a attiré son attention le premier jour, lundi. Il l'a revue le mardi. Quand l'expérience s'est répétée le lendemain, il a trouvé la coïncidence étrange. Trois jours d'affilée. Mais quand c'est à nouveau arrivé le jeudi, il a trouvé ça vraiment bizarre.

Ce jour-là, il a aussi remarqué la façon dont elle tenait ce sac. Par les anses, avec un mouvement de balancier, alors qu'il était manifestement vide. Pourquoi ne pas le garder plié dans une main, ou coincé sous son bras, ou encore enfermé dans le petit sac à main qu'elle porte en bandoulière, en attendant d'y ranger ses courses au moment de passer à la caisse ?

On aurait pu penser qu'elle avait envie de le montrer à la terre entière.

De le *lui* montrer.

C'est à ce moment-là qu'il s'est mis à réfléchir. Comment se faisait-il qu'il n'ait jamais vu dans ce supermarché d'autres employés avec un badge identique au sien pendu autour du cou à l'aide d'un cordon ? Comment expliquer qu'elle se trouve là exactement au même moment que lui tous les jours alors qu'il ne prend jamais sa pause à la même heure, en fonction de sa charge de boulot ?

Cinq jours de suite ?

Aujourd'hui, il l'a repérée près des frigos réservés aux boissons fraîches, à l'entrée du magasin. Il a vu en premier le sac de toile qu'elle tenait à la main, ainsi que le manteau d'hiver de couleur verte qu'elle porte en permanence.

Il a eu toute la semaine pour enregistrer jusqu'au moindre détail.

Au cas où.

Elle mesure une tête de moins que lui et doit avoir à peu près le

même âge. Elle est mince sans être maigre, avec une légère mollesse au niveau des joues et du menton. Il la trouve séduisante de façon discrète. Les cheveux châtains, une coupe sans artifice, des mèches qui se balancent comme des rideaux en lui caressant les épaules quand elle marche.

Son badge, pendu à un cordon bleu vif, affiche un code-barres, une petite photo d'identité et le sigle d'une entreprise technologique dont le siège européen occupe un immeuble entier à quelques minutes à pied. Sur le badge figurent quelques lignes qu'il n'est pas en mesure de déchiffrer de loin.

Jamais il ne l'a surprise en train de l'observer, ce qui ne veut rien dire. Elle peut très bien l'ignorer volontairement.

À moins qu'il ne soit tout bonnement parano.

Il est passé à côté d'elle en se dirigeant vers le fond du magasin où il a attendu son tour au rayon traiteur avant de passer sa commande habituelle : poulet farci-mayo sur du pain de seigle. Soucieux de ne surtout pas chercher des yeux le manteau de laine vert émeraude dans les allées du supermarché, il a sorti son téléphone afin de consulter les gros titres de l'actualité sur un site d'information. Le moment venu, il a rejoint les caisses et constaté qu'elle s'apprêtait à prendre place dans la queue. En même temps que lui, comme par hasard. Il a traîné volontairement de façon à la laisser venir et c'est à cet instant précis qu'elle a relevé la tête et que leurs regards se sont croisés.

Il a cru voir briller une lueur dans ses yeux. Reste à savoir si c'était de la surprise, ou bien si elle l'a reconnu, d'autant qu'il pense précisément au même moment : *Je l'ai déjà vue quelque part.*

Ailleurs qu'au supermarché, dans d'autres circonstances.

Mais où ?

Quand ?

— Pas de souci. Je n'ai pas pris la bonne, répond-elle en agitant la bouteille qu'elle s'apprête à échanger.

Elle lui tourne le dos et s'éloigne dans la direction opposée.

Alors il pense : *Je t'ai bien eue.*

Il se doutait bien que retourner en Irlande n'était pas sans risque, mais il a estimé que suffisamment de temps s'était écoulé pour qu'on l'ait oublié. En outre, il a adopté le nom de jeune fille de sa mère. Rompu tout contact avec ceux qu'il avait connus ou connaissait encore le jour où il a quitté Londres, à l'exception de deux personnes : son frère, en qui il a toute confiance, et Dan, son psy, qui est tenu par le secret professionnel. Oliver dispose à présent d'une nouvelle couverture. Il ne prend aucun risque. Aucun.

Pas question de reproduire ce qui est arrivé à Londres. Mais à présent qu'il a vu cinq jours de suite cette fille dont la tête lui est vaguement familière, il n'est pas loin de se monter une mayonnaise.

Qui est cette fille ?

Quel *rôle* joue-t-elle ?

Une fois dehors, Oliver se glisse dans la première encoignure de porte et sort à nouveau son portable. Il ouvre le navigateur et tape son nom dans la barre de recherche. Le nom dont il se sert dorénavant. Rien de nouveau, toujours les mêmes résultats. Il vérifie sur Twitter en veillant à entrer l'URL twitter.com/ireland. La page @ireland apparaît, accompagnée d'une barre de recherche. Comme il ne possède pas de compte, c'est encore le meilleur moyen de procéder à des recherches sans avoir besoin de s'identifier, mais il ne trouve rien. C'est peut-être encore sa parano.

Et là, d'un seul coup, tout s'enclenche.

Il lève les yeux de son écran et la voit qui passe devant lui en balançant son putain de sac.

Il n'avait rien prévu, rien prémédité, et c'est tout le problème. C'est déjà comme ça qu'il a eu des ennuis à Londres la dernière fois, comme autrefois.

Il ne réfléchit pas, il fonce.

Il ouvre la bouche et les mots « Joli sac » sortent tout seuls.

Elle s'arrête net sur le trottoir et pâlit.

— Mon… ?

Il le regrette déjà. Il a tort de lui adresser la parole. Il le sait bien, pourtant. Il n'est pas idiot. Mais si avoir affaire à une journaliste n'est pas l'idéal, c'est pire encore d'imaginer qu'elle puisse le croire trop naïf pour ne pas s'en être aperçu.

De toute façon, le mal est fait.

— Votre sac, dit-il en tendant le doigt.

Elle regarde machinalement son tote bag et reporte son attention sur lui.

— Merci, répond-elle. Il vient de l'Intrepid, un musée à…

— New York, finit-il à sa place. Celui qui se trouve sur un porte-avions, c'est bien ça ?

Elle a visiblement bien préparé son coup. Autant voir jusqu'à quel point elle s'est renseignée.

— Vous l'avez visité ? interroge-t-il.

— Oui. Une fois.

C'est malin de sa part. Quelques détails suffisent à rendre sa version des faits convaincante, puisqu'elle n'a visité l'endroit qu'une seule fois.

— C'était bien ? insiste-t-il.

— Euh…

Son hésitation achève de le convaincre que ses soupçons sont justifiés.

À cet instant, la crainte des conséquences au sujet de son avenir

passe à l'arrière-plan, il est surtout fier de l'avoir démasquée. Même s'il ne peut se payer le luxe de le lui dire, de lui expliquer qu'il n'est pas dupe. S'en prendre à elle ne fera que confirmer les soupçons de cette fille et viendra alimenter le torchon pour lequel elle écrit.

Alors il opte pour une solution à peine moins satisfaisante : il fait l'idiot, se réjouissant d'avance de la voir patauger.

Pourquoi faudrait-il qu'il continue à payer ?

On ne peut donc pas lui foutre la paix ?

Bon, d'accord. Le coup de la navette spatiale était bien vu, sachant que le t-shirt aux armes de la NASA a constitué l'une des pièces à conviction dont on a le plus parlé autrefois, mais il sait déjà qu'elle ne pourra pas tenir à ce petit jeu. C'est impossible. Ce sac est une couverture transparente et il n'aura aucun mal à la piéger, à la démasquer.

— Oui, finit-elle par répondre. Mais ce n'est pas aussi génial que le Kennedy Space Center.

Il bat des paupières, surpris. Puisqu'elle veut jouer à ça…

Il s'approche, à l'affût du moindre signe de gêne sur ses traits. Non seulement elle reste sans réaction, mais elle s'autorise un pas en avant.

— Vous savez quoi ? Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui soit capable de citer les noms des cinq navettes spatiales.

— Et moi, je n'ai jamais rencontré personne qui sache qu'il y en a six.

Elle s'est exprimée sur un ton où se mêlent défi et condescendance, ce qui le déstabilise. Si cette fille est journaliste, ne devrait-elle pas tout tenter pour l'amadouer ? Jamais elle ne se montrerait hautaine si son objectif était de lui délier la langue.

À moins qu'elle cherche à le bluffer, à brouiller les pistes.

— Six ? répète-t-il, surpris.

Alors elle les nomme toutes. Loin de s'en contenter, elle va jusqu'à lui dire ce qu'est devenue chacune d'elles. Avec des dates précises. Elle n'oublie pas la navette *Enterprise*, précisant qu'elle a été le premier orbiteur. Le tout sans ciller, ce qui renforce ses soupçons qu'elle s'est bien préparée et récite de mémoire.

Sauf si…

Il en profite pour étudier son badge de plus près. La photo d'identité est bien la sienne, même si sa coupe de cheveux est plus longue et l'éclairage peu flatteur. Elle est censée s'appeler CIARA W, il n'a pas réussi à voir son nom de famille, et occuper la fonction de CONCIERGE INFORMATIQUE, quelle que soit la signification réelle d'un tel intitulé.

Le badge a l'air vrai.

Du coup, il ne sait plus quoi penser.

Elle n'est peut-être pas journaliste, après tout. Elle peut très bien

bosser pour cette grosse boîte, à deux pas de là, et se passionner vraiment pour les navettes spatiales. Ce qui expliquerait ce tote bag avec son logo, comme sa présence dans ce Tesco tous les midis puisqu'elle travaille tout à côté.

En revanche, ça n'explique pas pourquoi il l'a croisée cinq jours de suite à des heures différentes. Il est vrai que c'est toujours dans les mêmes eaux, à vingt minutes ou une demi-heure près, mais tout de même.

Ce détail est un caillou dans sa chaussure qui l'empêche de baisser la garde.

Il lui faut en apprendre davantage s'il veut en avoir le cœur net.

— J'allais boire un café. Je peux vous en offrir un ?

Il l'emmène un peu plus loin chez Insomnia, une chaîne dont toutes les succursales se ressemblent. Il n'est pas certain d'avoir suffisamment d'argent liquide sur lui et il n'a pas l'intention de se servir d'une carte bancaire devant elle. S'il ne s'est pas trompé sur le compte de cette fille, elle peut très bien connaître le nom de jeune fille de sa mère, lui apportant la confirmation qu'elle espère.

Elle veut un cappuccino, alors il en commande deux et suggère qu'ils aillent les boire le long du canal, s'ils arrivent à trouver de la place.

Elle accepte l'invitation avec enthousiasme, ce qui ranime ses soupçons.

En même temps, elle va l'attendre à l'autre bout du comptoir pendant qu'il paye. Il a trouvé un billet de dix euros au fond de sa poche. Si elle voulait vraiment savoir qui il est, ne serait-elle pas restée à côté de lui dans l'espoir de jeter un coup d'œil à son portefeuille ?

Il n'est plus sûr de rien.

Quelle fatigue…

La météo est changeante depuis ce matin, mais le soleil brille quand ils retournent dans la rue. Ils finissent par dénicher un petit coin sur le muret de la station-service, avec vue sur le canal. Il attend qu'ils se soient installés pour l'interroger au sujet du Kennedy Space Center.

Il n'y est jamais allé, mais il a lu des articles sur le Net et vu des reportages à la télé. Quand il était gamin, ils allaient uniquement en vacances en France et, depuis ce qui s'est passé, il lui est impossible de se rendre aux États-Unis.

Avez-vous déjà été arrêté(e) ou condamné(e) pour un délit ou un crime réprouvé par la morale publique ?

Ciara ne semble en rien déstabilisée par la curiosité qu'il manifeste au sujet du Kennedy Space Center, bien au contraire. Elle lui raconte le tour en bus qui passe à côté des rampes de lancement, mentionne le

BAV (le Bâtiment d'assemblage des véhicules) et la célèbre horloge bleue utilisée pour le compte à rebours. Elle lui raconte le film projeté en IMAX et lui décrit le Rocket Garden, qui porte apparemment bien son nom. Le simulateur qui vous donne l'impression de décoller à bord d'une navette et dont elle précise qu'il fait mal au cou. L'Apollo Center où l'on peut voir une vraie fusée Saturn V et la navette *Atlantis*.

— On la découvre d'un seul coup, sans s'y attendre. La surprise est totale. Dans une immense salle de projection, plongée dans l'obscurité, on commence par visionner un documentaire consacré au programme des navettes. À la fin, l'écran remonte en révélant la vraie navette. Là, dans toute sa splendeur, sous vos yeux. Les portes de sa soute grandes ouvertes, elle est légèrement penchée, on a l'impression qu'elle flotte dans l'espace. C'est incroyable. Dans le public, tout le monde en avait le souffle coupé. Le temps d'en faire le tour, de prendre un maximum de photos et de lire toutes les explications, je suis retournée en arrière et j'ai assisté à la séance suivante, rien que pour voir la réaction des gens. C'était…

Si elle lui joue la comédie, elle est forte. *Très* forte. Les doutes d'Oliver doivent se lire sur son visage car elle le regarde brusquement en s'apercevant qu'elle est allée trop loin.

— C'est juste que je rêvais d'y aller depuis toute petite, c'était un peu comme… comme un rêve éveillé, s'empresse-t-elle d'ajouter.

— J'aimerais *vraiment* y aller, finit-il par réagir.

Ce qui est vrai.

Il la sent soulagée.

— Vous devriez.

— Le souci, c'est que je déteste la chaleur.

Ce qui est faux.

— Ce n'est pas ça qui doit vous arrêter. Les locaux sont entièrement climatisés, sans parler des brumisateurs. En plus, il ne fait pas forcément une chaleur tropicale en Floride. J'y suis allée en mars et c'était très agréable.

— Un voyage entre filles, ou bien… ?

Elle feint de ne pas s'apercevoir qu'il part à la pêche aux infos, il feint de ne pas remarquer qu'elle n'est pas dupe.

— J'y allais pour mon boulot, essentiellement. Un congrès à Orlando…

L'un des colocs d'Oliver à Londres a participé à un congrès là-bas un an plus tôt. Un congrès étrangement consacré au tourisme durable. Toujours est-il qu'Oliver connaît l'existence du palais des congrès d'Orlando. Il a même été surpris d'apprendre son existence, persuadé que la ville se limitait à ses manèges et ses souris géantes en short rouge. Quand il a manifesté son étonnement, son coloc lui a expliqué

que la ville disposait du plus grand espace de congrès des États-Unis et d'un parc hôtelier inférieur seulement à celui de Las Vegas. L'histoire de la fille colle apparemment, reste à savoir si elle dit la vérité.

Les yeux plongés dans les eaux du canal, elle boit son cappuccino en silence et il en profite pour l'observer.

— Vous êtes de Cork, ou je me trompe ? tente-t-il.

Sans être particulièrement doué lorsqu'il s'agit d'identifier un accent, il a cru reconnaître le sien.

— Au départ, dit-elle. Ma famille s'est installée sur l'île de Man quand j'avais sept ans.

Il croit bien n'avoir jamais rencontré quelqu'un de là-bas. Il sait juste que l'île de Man se trouve en mer d'Irlande et qu'on y organise des courses de moto.

Lorsqu'elle lui demande d'où il est lui-même originaire, il répond qu'il vient de Kilkenny.

Personne ne se souvient d'où il vient. Les gens savent juste où ça s'est passé, si bien qu'il peut s'autoriser à lui lâcher des bribes de vérité. Quand elle lui demande depuis combien de temps il vit à Dublin, il continue sur sa lancée en avouant qu'il est arrivé six semaines auparavant.

— Où viviez-vous il y a sept semaines ?

— À Londres. Et vous ?

— Depuis combien de temps je suis à Dublin ?

Elle feint de chercher.

— Eh bien, lundi prochain, ça fera… sept jours.

— Sept *jours* ?

Et elle a croisé sa route cinq jours de suite ?

— Et moi qui croyais être le petit nouveau.

Elle rit.

— Non, c'est moi qui gagne à ce jeu-là.

— Et avant ?

— À Cork, depuis la fin de mes études universitaires, que j'ai effectuées à Swansea. Vous êtes en présence d'une membre de la promo 2017.

Il effectue un rapide calcul dans sa tête.

Diplômée en 2017… Si elle avait dix-sept ou dix-huit ans à son entrée à l'université, elle doit avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Elle dit avoir déménagé à l'île de Man à l'âge de sept ans… donc aux alentours de 2002.

Un an avant ce qui s'est passé. Deux ans avant le procès.

— Et vous ? s'enquiert-elle. Où êtes-vous allé à la fac ?

— Newcastle, répond-il distraitement.

Il réfléchit qu'elle ne vivait pas en Irlande au moment des faits, mais

il ne sait pas quoi en penser. Le calendrier tombe bien. Un peu trop bien. Quand bien même elle dirait la vérité, les faits divers irlandais ont fort bien pu provoquer des remous jusqu'à l'île de Man.

Il ressent brusquement une grande fatigue, provoquée par ce jeu du chat et de la souris. Par la nécessité permanente de rester sur ses gardes. Aujourd'hui encore, aussi longtemps après les faits.

S'efforcer de savoir qui est vraiment cette fille l'a épuisé, d'autant qu'il n'est pas plus avancé à présent.

Il y a forcément un moyen d'en apprendre davantage sur elle.

— Je vais être en retard, dit-il en regardant sa montre alors qu'il dispose encore d'une vingtaine de minutes avant de retourner travailler.

Il se lève et elle l'imite.

— Oui, moi aussi. Eh bien… merci pour le café.

Il a une idée.

— En fait…, se lance-t-il. J'avais l'intention d'aller voir le nouveau documentaire consacré à la mission Apollo. Lundi soir. Il est programmé dans un tout petit cinéma. Je me disais, mais seulement si ça te… si ça vous dit, que… on aurait pu y aller ensemble ?

Il ne parvient pas à déchiffrer l'expression de la fille.

Est-elle choquée, mal à l'aise ou paniquée ?

Il a peut-être poussé le bouchon trop loin. Si on lui a vraiment demandé de l'approcher, elle devrait être ravie de la proposition. D'un autre côté, si elle sait qui il est, il comprend qu'elle hésite à l'idée de passer du temps avec lui.

— Putain, je suis décidément nul à ce petit jeu, dit-il en détournant les yeux.

Elle se reprend et lui répond qu'elle accepte avec plaisir, et que oui, ils peuvent se tutoyer. Il lui propose de prendre les billets d'avance et de la retrouver à 17 h 30 devant l'immeuble où il travaille. Elle lui demande l'adresse et il la lui donne.

— Je te laisse mon numéro de portable, ajoute-t-il. En cas d'empêchement de dernière minute.

— Volontiers.

Il égrène les chiffres qu'elle tape au fur et à mesure sur l'écran de son téléphone. Ainsi qu'il l'espérait, elle lui envoie aussitôt un texto afin qu'il dispose de son numéro.

— Je t'ajoute dans mes contacts comme « la Fille de la Navette spatiale », précise-t-il.

Elle sourit.

— Ça me va.

— Mais je vais quand même entrer ton nom de famille, enchaîne-t-il, l'air de rien, en faisant semblant d'être absorbé par l'écran de son portable. Tu t'appelles Ciara… ?

— Wyse, répond-elle. W-Y-S-E.

Mission accomplie.

Elle le raccompagne jusqu'à son travail, après quoi ils se disent au revoir d'un geste.

Il pénètre dans l'immeuble lorsqu'il s'aperçoit qu'elle ne lui a pas demandé son nom de famille.

Oliver prend l'ascenseur jusqu'au quatrième étage et prend à gauche où se trouvent les bureaux de l'agence KB. Le vendredi est traditionnellement réservé aux réunions de chantier, de sorte que les postes de travail sont pratiquement tous inoccupés. Il rejoint le sien et tourne l'écran de son ordinateur afin que personne ne puisse voir à quoi il s'occupe si jamais l'un de ses voisins regagne son poste.

Il ouvre la page Google et tape *Ciara Wyse* dans la barre de recherche. Il enfonce la touche ENVOI et la liste des résultats s'affiche à l'écran.

Une Ciara Wyse a récemment pris sa retraite de principale d'un collège local. Une autre a posté son CV sur le site d'un cabinet comptable de Donegal. Sur les réseaux sociaux, plusieurs comptes au même nom ont été ouverts au nom d'adolescentes tandis que Pinterest se fait l'écho de la créativité d'une Ciara Wyse en matière de tatouages.

Rien ne correspond.

Il s'intéresse ensuite aux profils LinkedIn. Il se rend sur le site et vérifie ses paramètres de confidentialité, conçus pour masquer son identité tout en lui permettant de consulter les pages des autres utilisateurs. Il tape le nom de la jeune femme et l'identifie d'emblée. Elle apparaît en tête de liste.

Elle a choisi une photo officielle sur laquelle elle arbore des cheveux plus longs et plus foncés. La rubrique Formation fait état d'études secondaires sur l'île de Man et d'une licence Gestion des entreprises à l'université de Swansea. Elle fait bel et bien partie de la classe 2017. Son expérience professionnelle mentionne plusieurs postes : trois emplois successifs au sein du service logistique de l'usine Apple de Cork, à son retour de Swansea, suivis de sa fonction actuelle dans le service d'assistance technique à la clientèle de Cirrus Web Services à Dublin. Il est précisé qu'elle occupe ce poste depuis le mois de février 2020. Son profil n'apporte aucun autre détail d'importance et ses relations se limitent à quelques dizaines de personnes, mais tout correspond à ce qu'elle lui a dit.

Ce qui ne change rien, dans la mesure où il s'agit uniquement d'une page sur un site où chacun se présente comme il l'entend. Il pourrait à

cet instant précis créer sa propre page en affirmant avoir suivi des études à Harvard et être astronaute à la NASA.

Pour être sûr, il a besoin d'une confirmation fournie par une source neutre.

Il effectue des recherches sur Twitter, Instagram et Facebook, sans rien découvrir qui ressemble à cette fille de près ou de loin.

Il tambourine des doigts sur son bureau, l'air pensif. Quelques instants plus tard, il retourne sur Google et tape Cirrus Web Services Dublin dans la barre de recherche.

Il note le numéro de téléphone correspondant au siège de Burlington Road. Il s'agit sans doute d'un centre d'appels situé loin du lieu de travail de Ciara, mais il n'a rien à perdre.

Il compose le numéro sur le téléphone posé sur son bureau et colle le combiné contre son oreille.

Une sonnerie plus tard, il est accueilli par un enregistrement : *Cirrus Irlande vous remercie de votre appel. Si vous connaissez le poste de votre correspondant, vous pouvez le composer maintenant. Sinon, composez le zéro, un opérateur va vous répondre. Veuillez noter que…*

Il enfonce la touche zéro. Un clic, une sonnerie, et une voix masculine chantante lui répond :

— Cirrus, bonjour. En quoi puis-je vous aider ?

— Euh… salut. Je ne suis pas certain d'avoir le bon numéro. Je suis bien au siège de Burlington Road ?

— Qui cherchez-vous à joindre, monsieur ?

— Ciara Wyse. Elle est…

Il s'empresse de retourner sur la fenêtre précédente sur son écran où s'affiche bientôt le profil LinkedIn.

— Elle est à l'assistance technique.

Un bruit de clavier lui répond à l'autre bout du fil.

— Je ne suis pas en mesure de vous la passer, mais je peux vous donner son numéro de poste, si vous le souhaitez.

— Si ça ne vous ennuie pas.

— Il s'agit du 5-4-1-0.

Il griffonne le numéro sur le bloc de Post-it posé à côté de son clavier, bien qu'il n'ait nullement l'intention de l'appeler.

Il n'est pas paranoïaque à ce point.

— Je vous remercie.

— Merci de votre appel à Cirrus Irlande, répond son correspondant en raccrochant.

Oliver est plus perplexe que jamais. Ou bien il est victime de l'opération la plus sophistiquée qu'il ait jamais vue, ou bien Ciara est effectivement qui elle prétend être.

Une fille sympa avec derrière la tête une idée vieille comme le

monde. Une idée banale. Elle a repéré un garçon qui lui plaît et souhaiterait faire sa connaissance dans l'espoir que ça prenne un tour… *romantique*.

Le mot même lui semble étranger, comme s'il appartenait à une langue inconnue.

Et si c'était le cas ? Ça n'ôte rien à la menace qui pèse sur lui. Il échappe à un danger pour tomber sur un autre.

Après tout, c'est de cette façon que tout a commencé à Londres.

Il ferait mieux d'effacer son numéro. D'oublier cette fille et d'apporter une box pour son déjeuner au lieu d'aller au supermarché. Quand bien même – et la précision est de taille – il parviendrait à se comporter comme si de rien n'était pendant un certain temps, la vérité finirait par éclater. Son secret est trop lourd pour rester caché très longtemps.

Il lui est tellement plus facile de rester à l'écart des autres. La seule façon d'échapper à son ombre est encore de rester dans l'obscurité.

Le souci, c'est qu'Oliver déteste l'obscurité.

Il saisit son portable et se met en quête du texto qu'elle lui a envoyé pour qu'il ait son numéro :

Pour mémoire : *Enterprise*, *Columbia*, *Challenger*, *Discovery*, *Atlantis* et *Endeavour*.

Avec l'émoji d'une fusée et celui d'un clin d'œil.

Le pouce d'Oliver reste suspendu au-dessus du SMS, prêt à l'effacer.

Ce serait le plus sage.

Mais il ne le fait pas.

Aujourd'hui

Leah repousse la porte de la salle de bains le temps d'aller visiter le reste de l'appartement, faisant fi provisoirement du spectacle horrifique qui se cache derrière le battant.

Elle tient à s'assurer, dans un premier temps, que rien d'autre ne l'attend ailleurs.

Personne d'autre.

Elle s'oblige à oublier la puanteur qui menace de la faire vomir afin de se concentrer sur les lieux, tout enregistrer dans les moindres détails. Il lui faut se dépêcher car elle ne tiendra pas longtemps. Trois autres portes s'ouvrent sur le couloir, béantes.

Sur sa droite, juste après la salle de bains, elle découvre une petite chambre meublée de façon spartiate. Des placards intégrés vides, un sommier à ressorts coincé contre le mur du fond, une table de salle à manger qui fait office de bureau.

Sur le plateau de la table se trouvent un ordinateur portable, des papiers et des stylos. Le couvercle rabattu de l'ordinateur arbore un autocollant au sigle de l'Agence KB. Une imprimante débranchée est posée à même le sol, sous la table.

Les stores à enroulement sont remontés, l'unique fenêtre de la pièce donne sur le jardin intérieur.

Au bout du couloir, face à la porte d'entrée, s'ouvre la chambre principale. Le grand lit est défait, les draps anthracite repoussés d'un côté, intacts sur l'autre versant du lit. Elle ouvre le tiroir de la table de nuit, il est vide et poussiéreux. Le dressing, utilisé au tiers de sa capacité, contient deux valises, une pile de jeans pliés, une rangée de chemises et de costumes sur cintre, des chaussettes et des sous-vêtements dans un tiroir.

La fenêtre de la chambre, plus large, donne également sur le jardin sans que l'on puisse voir celui-ci car les stores sont fermés. La lampe de chevet est allumée.

La porte à gauche du couloir donne sur un séjour ouvert. La cuisine, aménagée au fond de la pièce, rappelle à Leah celles que l'on voit habituellement sur les publicités Instagram des promoteurs immobiliers de Dublin : des cuisines blanches, lisses et cliniques comme il n'en existe jamais dans la réalité.

Celle-ci semble abandonnée, comme si elle ne servait jamais. Le plan de travail en L s'étale sur près de cinq mètres, mais il est désespérément vide, à l'exception de l'une de ces machines à café que vante George Clooney à la télé, d'un gant de cuisine oublié et d'un

trousseau de clés auquel est accroché un badge.

Le porte-clés affiche le sigle de la société VIVA PROPERTY.

Un comptoir de petit déjeuner marque la frontière entre la cuisine et le séjour dont l'ameublement se limite à un grand canapé de cuir brun et une petite table basse. Un immense écran plat est accroché au-dessus d'une cheminée artificielle. Sur les murs blancs pendent des gravures abstraites, évocatrices de celles que les grandes chaînes hôtelières achètent en nombre, conçues pour rompre avec la nudité des cloisons sans attirer l'œil.

Des voilages dissimulent la porte coulissante qui permet d'accéder à une petite terrasse. Leah les écarte d'un doigt et entrevoit deux chaises et une table sur laquelle reposent les restes d'une bougie à la citronnelle. La porte est fermée, mais elle s'ouvre facilement quand Leah en tire la poignée.

L'un des deux plafonniers du séjour est resté allumé.

Son inspection a duré une quarantaine de secondes, elle s'en accorde une vingtaine de plus avant de régurgiter le café avalé en guise de petit déjeuner.

Elle retourne dans le couloir et tire la porte de la salle de bains jusqu'à ce que le battant se replie contre le mur du couloir, sans s'y cogner pour autant, au cas où les techniciens de la police scientifique qui viendront tout à l'heure relèveraient des indices sur la poignée.

Elle a un premier aperçu du spectacle qui l'attend et sa gorge est secouée par un spasme.

Elle prend longuement sa respiration par le nez dans l'espoir de convaincre son cerveau qu'il reste des relents mentholés sous son masque. Vomir au beau milieu d'une scène de crime ne serait pas du meilleur effet.

Allez ! Plus vite ce sera terminé, mieux c'est.

Leah baisse les yeux.

La salle de bains n'a pas de fenêtre et le plafonnier est allumé. Le corps est agenouillé sous la pomme de douche, le visage appuyé contre le sol, bras sur les côtés. Un jean et un t-shirt. Pieds nus. Des cheveux bruns coupés court. Elle ne peut pas en jurer, faute de voir son visage, mais la victime est probablement de sexe masculin. Le seul moyen de s'en assurer serait de bouger le corps, ce qui est impossible à moins de déranger la scène de crime. Certaines parties du corps ont des formes curieuses. Gonflées par endroits, enfoncées à d'autres. Le cadavre est en état de décomposition avancé. Aucune trace apparente de blessure ou de sang, du moins de l'endroit où elle se trouve. Une mare putride entoure le corps, reliée à la bonde de la douche à la façon d'un phylactère. La peau…

Elle avale la montée de bile qui lui brûle la gorge et se redresse.

De la peau du mort, elle ne voit que celle de la plante des pieds, du

cou au niveau de la nuque et de l'avant-bras droit, du coude au poignet. Cette vision lui suffit amplement. La plante des pieds, violacée, est toute fripée ; quant à l'avant-bras, sa peau se détache par lambeaux, comme sous l'effet d'un mauvais coup de soleil.

Heureusement que les mouches ne sont pas de la partie, se rassure intérieurement Leah. Si la porte coulissante du balcon était restée ouverte, elle serait déjà ressortie en courant et chercherait dehors un endroit discret où vomir.

La salle de bains est ce qu'on appelle dans le jargon des décorateurs une *wet room*, à savoir que la douche est de plain-pied et le sol entièrement recouvert de marbre noir. Une cloison en verre maintenue par une armature métallique noire reste debout à côté de ce qui a été une porte de douche, désormais réduite à une myriade de fragments gros comme des diamants, éparpillés un peu partout. Elle en voit même qui brillent dans les cheveux du mort.

Elle se retourne.

Une armoire à pharmacie est fixée au mur. Elle ouvre la porte en miroir afin d'en examiner le contenu, ce qui lui prend quelques instants à peine car l'armoire est quasiment vide, comme le reste de l'appartement : des masques jetables empilés sur une étagère, un flacon de shampooing, une boîte de pansements, une plaquette de petits comprimés verts.

Elle s'approche et croit lire le numéro 542 sur la plaquette, ce qui confirme ses soupçons : il s'agit de Rohypnol, la drogue du violeur.

Elle referme l'armoire à pharmacie et s'intéresse au reste de la pièce.

En dehors de la tablette installée au-dessus du lavabo, il n'y a aucun autre rangement et elle a vite fait le tour des fournitures habituelles : une brosse à dents, quelques rouleaux de papier toilette et un flacon de savon pour les mains. Un drap de bain est pendu à un crochet près de la porte.

L'odeur obsédante fait progressivement remonter son café du matin jusqu'à l'œsophage.

Leah se retourne en direction du corps. S'approcher davantage risque de déplacer les éclats de verre sur le carrelage, et Dieu sait quoi d'autre, de sorte qu'elle se penche du mieux qu'elle le peut afin d'examiner la tête…

Elle est prise d'un haut-le-cœur en voyant un gros nœud de vers qui grouillent autour d'une plaie au niveau de la tempe gauche.

Elle est prise d'une furieuse envie de fuir cet endroit en vomissant ses tripes.

Elle se force à rester calme, quelques secondes suffiront…

Elle examine le carrelage mural au niveau de la blessure à la tête et ses yeux remontent lentement en ligne droite…

Là.

À hauteur de torse : une trace brune.

Du sang séché.

Le point d'impact.

35 jours plus tôt

Ciara se tient dans la petite cuisine, les mains à plat sur le plan de travail recouvert de Formica blanc qui a perdu son lustre depuis longtemps. Elle avance de trois pas et se retrouve dans le salon, qui sert aussi de salle à manger et de chambre à coucher, séparé de la cuisine par ce que les spécialistes de décoration intérieure à la télé appellent un *épi*.

Cinq enjambées la séparent du canapé, sept de plus pour atteindre la porte, deux autres jusqu'à la porte d'entrée. Elle rebrousse chemin et compte quatre pas jusqu'à la salle de bains.

Elle se plante devant le miroir du lavabo et s'assure qu'il est propre. Elle ouvre l'armoire à pharmacie et en détaille le contenu, comme si elle le découvrait pour la première fois. Elle a pourtant procédé à la même inspection moins d'une demi-heure plus tôt. À la réflexion, ces pansements pourraient évoquer aux yeux d'Oliver des plaies purulentes, aussi préfère-t-elle les cacher derrière un paquet de masques anticernes.

Prise d'un doute, elle cache aussi la crème dépilatoire.

À l'époque de ses études universitaires, elle a été gouvernante dans un hôtel d'une station balnéaire et les leçons héritées de cette expérience lui reviennent.

Toujours se mettre à la place du client, qu'il s'agisse de l'endroit où il est assis ou allongé, ou encore de ce qu'il voit.

Elle rabat le couvercle des toilettes sur lequel elle s'assoit en balayant la pièce des yeux.

La salle de bains est à l'image du reste de l'appartement, à la fois minuscule et ancrée dans les années 1970. Un lavabo, une baignoire et des toilettes vert avocat, un linoléum usé, un rideau de douche qui pend dangereusement à sa tringle. Celle-ci est déjà tombée à deux reprises depuis le peu de temps qu'elle vit ici, elle en garde même une marque rouge au front. Les joints du carrelage mural sont récents, c'est déjà ça, mais leur blancheur tranche piteusement avec les faïences jaunies par le temps.

Elle s'assure que le sol est propre, qu'il n'y reste pas un peu de poussière, des cheveux, un coton-tige maculé.

Rien à signaler.

La salle de bains n'a pas de fenêtre et la ventilation ne fonctionne pas, elle a toutefois veillé à dépoussiérer la petite grille qui laisse s'échapper l'humidité au-dessus de la baignoire. Elle a acheté une bombe désodorisante, la moins agressive possible, à l'odeur de « coton

doux », ainsi qu'il est précisé sur l'aérosol, même si elle a du mal à imaginer par quel miracle la douceur aurait une odeur. Elle se demande toutefois si la bombe n'est pas trop visible, posée sur le réservoir des toilettes… Elle se lève et la range sur la petite étagère, sous le lavabo.

En quatre pas, elle se retrouve dans la pièce qui sert à tout, sept de plus et elle rejoint le canapé.

Elle s'y assoit prudemment afin de ne pas froisser les jetés et les coussins, regarde partout au cas où elle aurait oublié un mouton, une toile d'araignée, une saleté quelconque.

Il n'y en a pas. L'appartement n'était pas aussi propre le jour où elle s'y est installée.

Elle se demande une fois de plus ce qu'il va en penser. Elle essaye de se mettre à sa place, de se souvenir de sa propre réaction avant que l'habitude ne prenne le relais. Pour un studio dans une tour vieillissante, il y a franchement pire. La baie vitrée s'ouvre sur un ciel dégagé car elle se trouve au dernier étage de l'immeuble le plus haut de cet ensemble en brique rouge, dans une ville dont les bâtiments restent en général peu élevés. À cette heure, le soleil couchant illumine la pièce dont les murs blancs reflètent la lumière naturelle en l'accentuant. La table carrée où elle prend ses repas est équipée de deux chaises. Le vieux canapé à l'assise défoncée, avec son jeté violet foncé qu'elle a acheté chez Penneys. Trois jetés, plus exactement, car ils sont minuscules et qu'il en fallait plusieurs pour recouvrir l'ensemble. Un bureau qui fait office de coiffeuse. Le mur duquel se détache le faux hêtre de ce qui ressemble à un placard et qui est en réalité un lit pliant dont les draps et les oreillers sont retenus par des lanières en Velcro. La tapisserie passée figurant un lever de soleil sur Dublin, accrochée près de la porte de la cuisine. Une tapisserie trop grande pour ce studio, fixée trop haut et légèrement de travers. Rien n'est assorti ici et rares sont les objets qui lui appartiennent, à part le mug de la NASA transformé en porte-crayon et les livres fatigués qui sont rangés à côté.

En les regardant un peu plus tôt, elle s'est demandé s'ils la valoriseraient à ses yeux. Il y a là plusieurs bouquins consacrés aux astronautes des missions Apollo qui sont allés sur la Lune, le récit d'une start-up de la tech qui a échoué lamentablement, un ouvrage relatant les déboires des occupants de la station Mir dans les années 1990, mais aussi un polar, le roman d'un jeune auteur qui figure en tête des meilleures ventes depuis au moins un an, un exemplaire d'*Orgueil et Préjugés*, jauni par le temps, qu'elle a lu et relu.

En revanche, elle a caché dans un tiroir du bureau le livre qu'elle lit en ce moment, un roman sentimental historique.

De même, elle a coupé les anthères des lis roses disposés dans un

vase sur la table, au cas où il ne saurait pas qu'il faut éviter de les toucher si on ne veut pas se tacher.

Un dernier regard circulaire lui confirme que tout est bien rangé. Loin de la rassurer, cette ultime vérification produit l'effet opposé. Tout est si parfait que ça ne peut pas durer, ne fût-ce que pendant les quelques minutes à venir.

Elle regarde l'heure sur l'horloge numérique de la télé.

Il est presque 20 heures. Il sera là d'une seconde à l'autre.

Cinq pas et elle regagne la cuisine. Elle ouvre le placard et s'assure que les deux verres à vin sont propres, sans résidu de calcaire ou empreinte de doigt. Qu'il y a des glaçons dans le freezer. Qu'une odeur chimique de nettoyant ne s'échappe pas du four quand on l'ouvre, qu'aucune frite calcinée ne noircit la sole.

— Tu crois peut-être qu'il s'est donné autant de mal avant ta première visite chez lui ? se demande-t-elle à voix haute.

Bien sûr que non. Mais il vit dans un logement neuf. Et beaucoup plus grand.

Si elle veut l'impressionner, il faut qu'elle se donne du mal.

Le grésillement de l'interphone.

Elle se précipite.

— Allô ?

Comme s'il pouvait s'agir de quelqu'un d'autre.

Elle prend longuement sa respiration en s'obligeant à calmer les battements de son foutu cœur.

— Salut, répond sa voix que le haut-parleur rend métallique. C'est moi.

— Sixième étage, lui rappelle-t-elle, alors qu'elle le lui a déjà précisé dans deux SMS différents.

Pour toute réponse, elle entend la porte se refermer lourdement. Elle regagne la pièce principale, le temps d'une ultime vérification.

Dans l'attente du carillon de l'ascenseur et du claquement de la porte blindée à l'autre extrémité du palier, elle s'accorde un dernier regard dans le miroir et aperçoit une trace de mascara sous l'œil gauche. Comment a-t-elle fait ? Et quand ?

D'un doigt mouillé de salive, elle l'efface.

Le carillon.

Le claquement de la porte blindée.

Elle ouvre la porte du studio et passe la tête dans le couloir. Il porte un jean, un t-shirt et un blouson de cuir noir. Il tient d'une main les anses d'un sachet de papier kraft et de l'autre le goulot d'une bouteille de vin. Il lui sourit.

Chaque fois qu'elle le voit de près de cette façon, venant à sa rencontre, elle n'arrive pas à y croire.

Que ça puisse durer, alors que trois semaines se sont écoulées.

Elle lui rend son sourire.

— Tu as trouvé.

— Pas du premier coup, avoue-t-il, l'air penaud. J'ai commencé par me tromper de bâtiment…

Elle éclate de rire car elle lui avait bien recommandé de suivre ses instructions à la lettre. La résidence est constituée de plusieurs blocs identiques, sans la moindre indication, le tout desservi par plusieurs entrées différentes.

Elle recule afin de le laisser entrer.

Il se penche pour l'embrasser, la bouteille de vin qu'il tient à la main se colle contre elle. À travers la fine toile de son chemisier, le verre est glacé et elle en est désarçonnée, tout comme elle l'est par la présence de ce grand corps masculin musclé dans la minuscule entrée de son studio.

Au même moment, une clé tourne dans la serrure de l'appartement d'en face.

Merde.

La porte s'entrouvre des quelques centimètres concédés par la chaîne de sécurité. Une femme âgée, les paupières plissées, cheveux blancs réunis en un chignon serré, une main bleutée aux jointures tordues et aux ongles jaunes serrée sur le masque qui lui couvre le nez et la bouche, les observe à travers l'entrebâillement.

Maura, la flic autodésignée du sixième étage.

— Les visites sont interdites ! aboie-t-elle.

Ciara pousse Oliver à l'intérieur.

— Seulement à partir de minuit, Maura.

— Parce qu'il sera reparti à cette heure-là ?

— Euh… à vrai dire, il vient s'installer ici. Il va vivre avec moi. Pas de souci, ne vous inquiétez pas.

Ciara ponctue sa phrase d'un sourire.

Les paupières de Maura ne sont plus que des meurtrières.

— Je ne vois pas ses affaires.

— Elles arrivent demain.

— C'est trop petit pour deux.

— On se débrouillera.

— J'imagine que Niall est au courant ?

— Absolument, répond Ciara avec un geste d'adieu de la main tout en refermant le battant. Bonne soirée, Maura. N'hésitez pas à me dire si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Elle referme la porte.

Elle se retourne et le voit au milieu du salon-chambre-salle-à-manger, qui observe le décor de la pièce avec un intérêt marqué. Elle

maudit muettement Maura de s'être interposée, d'avoir gâché ses plans minutieusement chorégraphiés.

Elle voulait se trouver là, le dévisager au moment où il découvrirait les lieux. Elle voulait être témoin de sa réaction.

— Alors je vis ici, maintenant ? plaisante-t-il.

— Tu as fait connaissance avec ma charmante voisine, Maura. Si on était en Allemagne de l'Est, elle aurait enregistré le numéro de la Stasi sur son téléphone.

— Qui est Niall ?

— Le propriétaire.

Oliver feint de s'éponger le front.

— Ouf.

— Accessoirement, c'est aussi mon ex-mari.

— Bien sûr.

— … et le père de mon enfant caché.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre.

— Que j'avais un enfant ou bien que Niall était le père ?

— Les deux.

— Cela dit, il me laisse vivre gratuitement ici tant que j'accepte de coucher avec lui, alors…

— Très bonne affaire.

— En fait, se reprend Ciara, tu ne trouverais pas ça drôle si tu voyais Niall.

— Pourquoi ? À quoi ressemble-t-il ?

— À quelqu'un de son âge. C'est-à-dire dans les quatre-vingt-cinq ans.

Oliver rit.

Ils ont déjà abordé le sujet de leurs ex respectifs. Elle lui a parlé du seul qui a vaguement compté, Jack, qu'elle a connu à la fac. Ils ont été amis dans un premier temps avant de rester ensemble pendant un an et demi, après l'obtention de leur diplôme. Et puis leur histoire a pris l'eau, il lui a reproché de ne pas apprécier les gentils garçons, mais la vérité était qu'il n'en était pas un.

Oliver lui a parlé d'une fille rencontrée à l'université et dont il avait longtemps cru qu'elle était la bonne. Jusqu'à ce qu'elle parte travailler à l'étranger pendant un an. Ils avaient poursuivi leur relation malgré la distance, du moins le croyait-il, mais elle lui avait avoué à son retour avoir rencontré quelqu'un d'autre, et voilà.

Si l'on oublie les passades avec des colocataires (ce qui leur est arrivé à tous les deux), ils n'ont vécu avec quelqu'un ni l'un ni l'autre. Ils ne croient pas davantage aux vertus des applis de rencontre, ils ont échangé leur lot d'histoires horribles à ce sujet. Ils prétendent tous les deux être des dragueurs nuls, incapables de convaincre quiconque de

leurs qualités propres, mais trois semaines se sont écoulées depuis leur rencontre et ils se voient toujours.

— Tu veux que je te fasse le tour du propriétaire ? lui propose-t-elle. Je te préviens, ça pourrait bien durer dix secondes.

— Ton studio me plaît, déclare-t-il en regardant autour de lui. C'est…

— Idéal pour un claustrophobe ?

Elle exagère, ce n'est pas dramatique à ce point. C'est la première fois qu'elle a de la visite et le voilà, avec son mètre quatre-vingts, si bien qu'elle se demande s'il ne trouve pas le lieu oppressant, surtout comparé à son appartement. Il doit bien se douter qu'elle n'est pas dupe.

Et le lit. Ce putain de lit. Trop petit pour lui, à tous les coups. Elle s'imagine déjà la suite de la soirée. Tout va bien se dérouler et il passera la nuit ici, mais ce n'est qu'un accident de parcours et ils continueront de se voir chez lui.

Elle n'en prendra pas ombrage.

— J'aurais plus volontiers dit que ce studio est *fonctionnel*. C'est bien conçu, en fait. On voit rarement des baies vitrées aussi grandes dans les immeubles de cette époque.

Il pose sur la table son sachet en papier, la bouteille de vin, et lève les bras.

— Euh… les toilettes ?

Elle lui désigne la porte de la salle de bains.

— Là.

Il s'éclipse et elle en profite pour emporter le sachet et la bouteille dans la cuisine.

La salle de bains se trouve de l'autre côté de la cloison. Tout en ouvrant le sachet, elle entend couler l'eau du lavabo pendant une éternité. Il se lave les mains, comme recommandé. Quand il la rejoint, flotte autour de lui le parfum légèrement citronné du gel antibactérien dont elle se sert.

— Où est ton lit ? s'enquiert-il.

Elle lui montre la fausse armoire.

— Là.

— Tu veux dire qu'il se replie contre le mur ? s'étonne-t-il avec une joie presque enfantine.

— Crois-moi, ça n'a plus rien d'amusant au bout de cinq minutes.

— Tout est parfaitement rangé. Où se trouvent tes affaires ?

Elle lui explique qu'elle est arrivée de Cork avec une seule valise et la sacoche contenant son ordinateur. Une amie était censée lui apporter le reste dans la camionnette de son père, mais à cause de l'épidémie… Heureusement que le studio était partiellement équipé.

Poêles, casseroles, table à repasser… Elle s'est procuré le reste chez Penneys avant la fermeture imposée du magasin. En attendant que tout redevienne comme avant, ses cartons sont restés dans le garage de ses parents.

— À vrai dire, ça me convient très bien, dit-elle. Je ne suis même pas certaine d'aller chercher toutes mes affaires.

Il s'est arrêté en chemin chez un traiteur où il a acheté un plat pour deux qu'ils n'ont plus qu'à réchauffer au four. Ciara, qui a cru reconnaître des lasagnes dans la barquette en alu, s'aperçoit en lisant l'étiquette qu'il s'agit en réalité d'un *bobotie*. Elle n'a aucune idée de ce que c'est. Il n'a pas retiré le prix et elle ne peut s'empêcher de penser à tout ce qu'ils auraient pu s'acheter au supermarché pour la même somme s'ils avaient fait l'effort de cuisiner. Elle tire du sachet un récipient en plastique contenant une salade, ainsi que deux tartelettes au citron. Le vin a reçu une médaille quelconque.

Elle coule un regard dans sa direction.

Penché en avant, la tête de côté, il déchiffre les dos de ses livres.

Elle règle la température du four conformément aux instructions figurant sur la barquette du *bobotie*. Il y en a pour une éternité avant qu'elle puisse l'enfourner, elle aurait dû y penser plus tôt. Elle pose la bouteille sur le plan de travail et l'essuie à l'aide d'une lingette antibactérienne, puis elle répète la manœuvre avec les récipients du traiteur. Elle se débarrasse de la lingette dans la poubelle et se lave les mains, puis elle sort les verres à vin et les remplit avant de ranger la bouteille dans le frigo.

Ensuite, elle se lave à nouveau les mains.

La vie ordinaire désormais, qui n'a pourtant rien d'ordinaire.

Elle ne croit pas vraiment à l'utilité de nettoyer les bouteilles et les provisions, mais il est très à cheval là-dessus. Il lui a expliqué avoir entendu une émission de radio à ce sujet cette semaine. De son côté, elle a lu plusieurs articles sur Internet. Les magasins d'alimentation ne désemplissent pas en ce moment, les gens touchent à tout avant de reposer ce qui ne les intéresse pas, sans compter ceux qui toussent…

« On n'est jamais trop prudent », estime Oliver, qui souffre d'asthme. Il n'a pas envie de courir de risque avec ce virus, et elle n'a aucune intention de porter la responsabilité de l'avoir contaminé.

Elle le rejoint avec les deux verres (cinq pas les séparent) et lui tend le sien.

— Tiens.

Il le prend, glisse son bras libre autour de la taille de Ciara et l'attire doucement à lui.

— Tu vas bien ? lui demande-t-il.

Elle respire son odeur.

— Maintenant, oui.

— Tu as regardé la télé ?

Elle hoche la tête.

La nouvelle est tombée moins de deux heures auparavant. Le Premier ministre a précisé qu'il n'entendait pas utiliser le mot *confinement*, mais c'est bien de ça qu'il s'agit. À compter de minuit le soir même, et pendant une période de quinze jours, tout le monde a l'obligation de rester cloîtré chez lui. On est uniquement autorisé à sortir pour acheter à manger ou faire de l'exercice, de façon « brève » et dans un rayon de deux kilomètres autour de chez soi. La règle s'applique à tous, à l'exception de ceux qui occupent un emploi essentiel. Les visites sont interdites et les rencontres sont proscrites, même à l'extérieur.

Ciara a conscience qu'elle va devoir gérer la panique qu'elle sent poindre en elle, mais elle se soucie avant tout de savoir quelles implications cela pourra avoir sur Oliver et elle.

Elle sent qu'il se pose la même question, sans oser la verbaliser.

Incapable de tenir plus longtemps, elle le sonde :

— Que proposes-tu ?

Ses intestins se nouent à la vue du haussement d'épaules qu'il lui adresse.

Ne seraient-ils pas sur la même longueur d'onde ? A-t-elle pu se méprendre sur la nature de leur relation ?

Paniquée, elle rétropédale et tente de minimiser, les mots sortent de sa bouche sans qu'elle prenne le temps de réfléchir.

— Comme j'habite à moins de deux kilomètres de chez toi, je me disais… on pourrait peut-être se promener ensemble, en gardant nos distances, non ? Je sais que c'est tordre le bras à la règle, mais ça devrait aller, tu ne crois pas ?

Elle insiste en le voyant froncer les sourcils.

— À ton avis, c'est vraiment mal si je vais chez toi et que tu viens ici ? De toute façon, ni toi ni moi n'irons au boulot. Et ni toi ni moi ne voyons personne d'autre.

Rougissante, elle regrette aussitôt ses paroles. Elle suppose qu'il ne voit personne d'autre, mais elle n'en sait rien, après tout.

Le pire est en train d'arriver. En dépit des progrès qu'a enregistrés leur relation, un geste idiot suffirait à tout gâcher.

Il recule d'un pas et, l'espace d'un instant terrible, elle s'imagine qu'il la croit contagieuse, qu'elle vient de lui révéler par inadvertance sa nature négligente, qu'elle ne se lave pas assez bien les mains et respecte mal les mesures de distanciation physique.

Contre toute attente, il lui prend la main et l'emmène vers le canapé.

Ils s'assoient et elle avale une gorgée de vin pour ne plus parler à tort et à travers.

— À vrai dire…

Il serre furtivement la main de Ciara qu'il tient toujours dans la sienne.

Bon Dieu, ne me fais pas languir.

Il a décidé de la larguer, c'est ça ?

Peut-on être larguée par un garçon avec lequel on n'est pas encore vraiment ?

— Je n'ai pas vraiment envie de contourner ces mesures. Elles n'ont pas été prises sans raison.

Elle se sent presque paralysée par la résignation. Elle a l'impression de se dégonfler de l'intérieur, à la façon d'un ballon qui éclaterait dans une gangue de papier mâché. Elle n'a qu'une envie à présent : enlever ses chaussures, s'écrouler sur ce canapé et boire à elle seule la bouteille de vin.

Elle voudrait qu'il s'en aille.

Elle voudrait qu'il reste.

Il est vrai qu'en dépit des apparences, ils ne se connaissent pas vraiment. Cet épisode jette une lumière crue sur la réalité.

Entre deux discussions sur leurs films préférés, leur cursus à la fac et leurs projets d'été, ils ont négligé de s'interroger mutuellement sur leurs réactions respectives face à une épidémie planétaire.

— Et si… ? tente-t-il.

Elle se tourne vers lui, portée par l'espoir que tout n'est pas perdu, tout en s'efforçant de n'en rien montrer. Il affiche une mine perplexe, à moins qu'il ne soit gêné par ce qu'il voudrait lui dire.

— Quoi ? insiste-t-elle.

— Je me demandais si…

Il prend longuement et posément sa respiration avant de tout lâcher d'un bloc.

— En fait, il y a deux chambres chez moi. Ça nous permettrait de vivre dans le même lieu, sans s'inquiéter des mesures sanitaires. De toute façon, je suis avec toi quand je ne travaille pas, de sorte que ça ne changerait pas grand-chose. Tu ne crois pas ?

Il avale sa salive.

— Et puis ça ne nous engage à rien. Il s'agit d'un arrangement provisoire. Pendant quinze jours. Il suffit de se laisser porter et de voir où ça nous mène. Un jour à la fois. Si jamais ça ne marche pas, tu as ce studio, si bien que…

Il se tait et pose sur elle un regard plein d'espoir.

Elle aurait envie de lui sourire et d'accepter, mais il lui faut d'abord s'assurer qu'elle a bien compris.

— Que veux-tu dire exactement ?
— Je veux dire…
Il lui serre affectueusement la main.
— Ciara, pourquoi ne viendrais-tu pas vivre chez moi ?

53 jours plus tôt

— C'est surtout parfaitement inutile. Pourquoi ne pas se contenter de servir des boissons correctes, d'être aimable avec les clients et de se passer de toutes ces conneries ? Mais c'est le propre des secrets. Empêcher les gens d'accéder à certains trucs. D'accéder à la vérité, en premier lieu, mais aussi au vécu, à la connaissance… C'est une façon de tenir les autres à distance. C'est vous qui décidez qui fait partie ou non des initiés, ce qui est…

Ciara s'arrête. Elle donne le sentiment d'avoir perdu le fil.

— Ce ne sont pas tant les secrets qui me plaisent. J'aime surtout découvrir des réalités cachées qui existent depuis toujours. Les secrets, c'est différent. C'est destructeur.

Les secrets sont destructeurs.

La formule fait « tilt » dans la tête d'Oliver.

Lui qui surfait sur une vague d'ivresse confortable grâce à ce cocktail recommandé par Ciara, voilà qu'il sent monter en lui des bouffées de chaleur désagréables.

Un voile de sueurs froides lui envahit les tempes, il a les joues en feu.

Il est brusquement persuadé d'avoir commis une erreur majeure.

Il a choisi ce bar d'hôtel parce qu'il se trouve dans les entrailles du Westbury et que personne ne risque de les voir. Les clients sont principalement des voyageurs venus de pays étrangers dans lesquels ils retourneront bientôt. Il a soudain besoin d'air frais, la panique lui comprime la poitrine.

Il sent bien qu'elle l'observe.

Une goutte de transpiration menace de rouler le long de sa tempe droite, celle que Ciara a sous les yeux.

— Je comprends ce que tu veux dire, articule-t-il péniblement.

Il s'est lancé dans cette mission dans le seul but de recueillir des informations sur cette fille afin de savoir une bonne fois pour toutes si elle est dangereuse.

C'est en tout cas ce dont il a voulu se persuader. Sans s'inquiéter de voir avec quelle impatience il attendait ce rendez-vous.

Tout a fonctionné comme prévu dans un premier temps. Il n'a même pas pris la peine d'acheter des places pour ce documentaire, il ne voyait pas l'intérêt de prendre le risque d'un tel rendez-vous pour rester assis à côté d'elle dans l'obscurité d'une salle de cinéma. L'intérêt de cette rencontre était de parler avec elle. Il avait prévu de

s'apercevoir à un moment qu'il s'était trompé sur l'heure de la séance, de lui proposer d'aller prendre un verre en attendant l'heure du film. Il n'a pas eu besoin de recourir à ce subterfuge, elle lui a ouvert un boulevard avec son histoire de cocktail.

Il était clair qu'elle ne regardait pas sa montre et ne voyait pas l'heure tourner à mesure que les tournées s'enchaînaient. Mieux encore, elle s'en fichait. Tout marchait comme sur des roulettes. Trop bien, même, au point qu'il a oublié la *vraie* raison de cette rencontre.

C'est toujours pareil avec lui quand il essaye de paraître normal. Il finit par trop bien simuler. Il aime bien cette fille, sa compagnie, ce qu'elle suscite chez lui.

Le danger est là, il ne peut pas se payer le luxe de se sentir bien avec elle.

C'est invariablement de cette façon que tout dérape.

— Désolé, s'excuse-t-il, je vais devoir retourner aux toilettes.

— Encore ?

Elle fronce les sourcils.

— J'ai trop bu.

— Je vais devoir y aller moi aussi. J'attends que tu sois revenu.

— Je peux me retenir.

C'est faux. Il se sent fiévreux, à la limite de se sentir mal.

Il s'est laissé embarquer à son insu.

— Moi aussi, réplique-t-elle avec un geste de la main. Vas-y.

Il redescend en hâte l'escalier en se tenant à la rampe dorée. Les marches couvertes d'une épaisse moquette tanguent sous ses pieds, comme s'il avait rompu les amarres. La porte d'entrée se trouve en face de lui quand il parvient au rez-de-chaussée, mais le portier est là, qui aide un couple en taxi à sortir des valises du coffre. Il bifurque à gauche et remonte une longue enfilade de marbre poli en direction d'une porte automatique donnant sur l'arrière de l'hôtel, descend précipitamment les quelques marches en priant le ciel qu'il puisse sortir…

Les battants transparents s'écartent avec une lenteur insoutenable, il se glisse à travers l'ouverture et se retrouve dans le noir d'une rue déserte. Juste en face de lui se trouve un institut de bronzage coincé entre une salle de sport et un magasin de fournitures médicales. La seule âme qui vive est une livreuse Deliveroo postée un peu plus loin avec son vélo, son visage bleuté par l'écran de son portable.

Il s'adosse contre un mur et aspire goulûment l'air vif de la nuit.

Il en a assez, il n'en peut plus de tous ces faux-semblants. Il rêve d'accepter le sort que lui a réservé la vie, de se mettre en règle avec le destin. Mais, chaque fois qu'il a voulu couler une dalle de béton sur

son passé, elle se fendillait avant même d'être achevée.

Alors pourquoi se torturer en s'entêtant ?

Il se tétanise en entendant le soupir pneumatique de la porte automatique qui s'ouvre, persuadé que Ciara l'a suivi, mais c'est une inconnue qui sort de l'hôtel.

Plus âgée, elle a cette maigreur des gens austères, avec une longue queue-de-cheval blonde qui pend jusqu'au milieu du dos. Elle marche sur des hauts talons très fins, une pochette de la taille d'une grande enveloppe sous le bras.

Il s'aperçoit qu'il offre au monde la silhouette d'un garçon dégingandé fiévreux, tapi dans l'ombre d'une rue déserte, en lisant un réflexe de peur sur le visage de la femme.

— Désolé, s'excuse-t-il en levant une main en signe de défense tout en s'avançant dans la lumière qui s'échappe de la porte automatique.

Elle reste pétrifiée, les paupières papillonnantes.

L'effet conjugué de son décolleté en V et de l'éclairage de la porte révèle à Oliver, à la naissance du cou, une cicatrice pâle de quelques centimètres dont la netteté laisse supposer qu'elle est le résultat d'une ancienne opération.

Il repense à sa propre cicatrice, à tous les mensonges qu'il a inventés pour en expliquer la présence.

— Je ne voulais pas vous effrayer, insiste-t-il.

Les traits de la femme se détendent et elle émet un son entre rire et soupir.

— Seigneur, dit-elle. J'ai bien cru avoir une crise cardiaque.

Elle s'empare de la pochette coincée sous son bras qu'elle entreprend de fouiller.

— J'ai compris. L'univers cherche à se venger de moi au prétexte que fumer est mauvais pour la santé.

— Désolé, s'excuse une nouvelle fois Oliver.

Elle sort de la pochette un vieux paquet tout fripé au rabat déchiré. Elle en sort deux cigarettes et lui en tend une.

— Je ne fume pas vraiment, réagit-il.

Elle hausse les épaules.

— Moi non plus.

Il accepte la cigarette et la pochette d'allumettes aux armes de l'hôtel qu'elle lui tend.

Fumer n'est jamais aussi agréable que l'anticipation d'avoir une cigarette aux lèvres, mais la première bouffée lui fait pourtant du bien. Au point de ne pas se soucier que Ciara puisse sentir l'odeur du tabac sur ses vêtements quand il la rejoindra à l'étage. Il trouvera une excuse, évoquera un coup de fil qui l'a obligé à sortir sur le trottoir, un

inconnu qui fumait à côté de lui.

— Vous passez une bonne soirée ? l'interroge la femme.

Il est incapable de répondre à la question. Il tourne la tête pour ne pas lui recracher la fumée dans le nez.

— Ça va.

— Vous êtes venu prendre un verre, ou bien dîner ?

— Prendre un verre.

Il tire une autre bouffée.

— Et même plus d'un. Et vous ?

— Je dîne au restaurant.

— Et alors ?

— Le repas est délicieux, mais pas la personne avec laquelle je dîne.

— Un mauvais rencart ?

Elle éclate d'un rire nerveux, comme si l'idée même d'un rencart était grotesque.

— Un mauvais patron. Un mauvais boulot. C'est un dîner professionnel.

— Que faites-vous dans la vie ?

Elle tire brièvement sur sa cigarette.

— Je suis une sorte de chasseuse de têtes.

Elle recrache un épais nuage de fumée.

— Je recrute des gens dans la finance. Un truc ennuyeux au possible.

Elle approche la cigarette de son visage et observe le bout incandescent qui dévore le papier.

— C'est l'occasion de sortir et de dîner gratuitement. Au train où ça va, on risque de ne pas avoir l'occasion de recommencer souvent d'ici Pâques…

Elle aspire une bouffée en grimaçant.

— Quand vous affirmiez ne pas vraiment fumer, c'était vrai ? remarque Oliver.

— Ça se voit tant que ça ? Non, pas régulièrement. J'aime surtout l'odeur du tabac, et l'alibi imparable qu'il vous fournit le cas échéant, quand vous avez épuisé votre quota de pauses toilettes. La cigarette est mon issue de secours.

Elle écrase son mégot contre le mur

— Et votre rendez-vous à vous, c'est un rencart ?

Son regard appuyé lui fait comprendre que la question n'est pas anodine.

— À vrai dire, je n'en sais rien.

Il ajoute intérieurement : *Je l'espère*, ce dont il est le premier surpris.

Cette réaction l'inquiète aussitôt.

— Bon…

La femme lui adresse un petit salut en se dirigeant vers la porte coulissante.

— Quoi qu'il en soit, passez une bonne soirée.

Il remonte à l'étage avec l'intention de mettre un terme à ladite soirée à la première occasion. Il règle la note pendant que Ciara est aux toilettes, de façon à gagner du temps. Il demande au serveur d'emporter la fin de son cocktail et boit de l'eau dans l'espoir de diluer la quantité d'alcool qui circule dans ses veines. Il a besoin de conserver toute sa vigilance jusqu'au moment où il proposera de lever le camp, sa posture rigide et le malaise physique qui l'assaille lui rappelant qu'il serait dangereux de baisser la garde.

Si Ciara a remarqué le changement intervenu chez lui, elle n'en montre rien. Elle est un peu ivre, elle aussi. On le remarque à son regard, à ses pupilles dilatées, aux mots qu'il lui arrive de bégayer.

Peut-être ne possède-t-elle pas un don d'observation aigu. Elle ne lui a posé aucune question au sujet de son absence prolongée, n'a fait aucune réflexion sur l'odeur de fumée qui imprègne ses vêtements et parfume son haleine. Il n'a même pas eu besoin d'inventer un mensonge pour se justifier.

Un mensonge de plus.

Il surveille le niveau du verre à cocktail de Ciara, elle en avale à peine les dernières gouttes qu'il propose de lever le camp.

Elle hoche la tête avec enthousiasme.

— Bien sûr. Allons-y.

Elle marche de façon hésitante, si bien qu'il l'aide gentiment en lui posant une main dans le dos lorsqu'ils redescendent l'escalier. Le manteau de Ciara est replié sur son bras, de sorte qu'il sent sa chaleur à travers le tissu fin de sa robe.

Il se demande ce qu'elle ressent à cet instant.

Leurs reflets se matérialisent sur la vitre sombre de la porte et il s'étonne intérieurement du beau couple qu'ils forment.

Plus encore de la rapidité avec laquelle se sont déroulés les événements.

Ils ne se connaissaient pas il y a trois jours encore, et voilà qu'ils sont l'un à côté de l'autre, qu'il s'autorise à l'effleurer, qu'elle lui raconte sa vie. Cette rapidité même lui semble dangereuse, il a l'impression d'aborder un virage à pleine vitesse au volant d'une auto sans frein.

Ils quittent l'atmosphère chaleureuse de l'hôtel et retrouvent la nuit sur le trottoir après avoir franchi la porte-tambour.

— Pouvez-vous nous appeler un taxi ? demande-t-il au portier, qui n'est plus le même que tout à l'heure.

Du coin de l'œil, il surveille la réaction de Ciara, mais elle reste

impassible.

Le portier s'élance sur la chaussée et adresse de grands signes aux véhicules circulant sur l'artère toute proche. Des phares illuminent la moitié inférieure de sa silhouette et un taxi recule jusqu'à la porte de l'hôtel. Précédant le portier, Oliver se précipite et ouvre la portière arrière en invitant Ciara à se glisser sur la banquette.

Elle lui adresse un sourire reconnaissant, mais son expression se fige lorsqu'il ne fait pas mine de vouloir monter à son tour.

Il se penche vers elle, une main sur le toit de l'auto, leurs yeux à la même hauteur.

— Je rentre chez moi à pied, ment-il.

La déception se lit sur son visage.

— Oui, bien sûr, balbutie-t-elle.

— Tu es libre jeudi soir ? On pourrait aller voir ce fameux documentaire.

Il n'a aucune intention de la revoir, mais cette invitation évite les explications désagréables et c'est tout ce qui compte à ses yeux à cet instant précis : se tirer de ce mauvais pas sans heurt.

Elle hoche la tête. Lui adresse un sourire fugitif.

— Oui.

— Je t'enverrai un SMS.

— D'accord. Génial.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Il referme la portière arrière et s'approche de celle de devant dont la vitre est baissée. Il tire de sa poche un billet de vingt euros qu'il laisse tomber sur le siège passager. Le chauffeur fronce les sourcils et pose sur lui un regard interrogateur. Il lui fait comprendre d'un signe qu'il ne monte pas. Le chauffeur hausse les épaules et libère le frein à main.

Oliver salue Ciara de la main alors que la voiture démarre.

Dans un sens, il a eu de la chance. Les élucubrations de Ciara au sujet des secrets lui ont ouvert les yeux en lui évitant de… de se laisser aller comme il le faisait en début de soirée. Il éprouvait un sentiment de sécurité artificiel. Il relâchait sa défense. Il tombait sous le charme.

Il prend trop de plaisir en sa compagnie, et c'est bien le problème.

Il se dirige vers Grafton Street où il n'aura aucun mal à trouver un taxi. Ils auraient pu prendre le même, c'est vrai, mais il ne sait pas où elle habite et il est hors de question de révéler sa propre adresse. Il existe une différence entre baisser la garde pendant quelques heures et commettre une erreur si monumentale qu'il serait contraint de tout recommencer de zéro.

Une fois de plus.

Aujourd'hui

L'entrée des Crossings commence à s'animer. Les renforts réclamés par Leah sont arrivés en même temps que la police scientifique. Un technicien spécialisé dans les scènes de crime décharge son matériel à l'arrière d'une camionnette et Tom Searson, l'un des adjoints du médecin légiste, enfile sa combinaison stérile un peu plus loin. Elle lui adresse un signe de la main auquel il répond. Les bandes de police bleu et blanc s'agitent sous l'effet d'une légère brise, leurs extrémités nouées autour de potelets, de réverbères et de cônes de signalisation. Des agents en uniforme font les cent pas sur le trottoir en chemisette, malgré le froid que n'a pas encore dissipé le soleil matinal. Quelques badauds observent la scène depuis le trottoir opposé, mais on ne voit encore aucun journaliste. Avec tout ce ramdam et l'absence de sujets d'actualité, en dehors du décompte des décès quotidien publié par le ministère de la Santé, il est probable que les médias seront bientôt là.

Leah s'étonne de voir que l'agent Michael Creedon, un porte-bloc à la main, a été chargé de monter la garde à l'entrée du périmètre de sécurité, une responsabilité qui lui donne un sentiment artificiel d'autorité. Leah éprouve une certaine fierté à l'idée que Karl se soit montré plutôt sympa avec lui sur ses conseils.

Michael discute avec un collègue en uniforme. En s'approchant, elle reconnaît ce dernier. Il s'agit de Declan, le masque sous le menton, la mine infiniment moins chiffonnée que précédemment. Elle lui adresse un signe de tête en passant sous la bande de police et voit du coin de l'œil les deux jeunes recrues échanger un regard. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne remarque rien, mais le message est clair.

Michael : *Dis-lui.*

Declan : *Et puis quoi encore ? Ferme ta gueule.*

Elle s'immobilise et fait signe à Declan de la rejoindre d'un mouvement de tête. Il obéit, non sans avoir jeté un nouveau regard entendu à son collègue.

Super. Merci de m'avoir foutu dans la merde.

Évite plutôt de t'enferrer.

— Racontez-moi comment ça s'est passé dans l'appartement, lui demande-t-elle.

Il hausse les épaules sans croiser son regard.

— Bien.

— Vous n'avez touché à rien ?

— J'avais enfilé des gants.

Nous y voilà.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé, insiste Leah. Même avec des gants, on peut laisser des traces. Ou bien effacer des empreintes et abîmer des indices essentiels. Tout le monde peut se tromper, mais vous avez peut-être de la chance car tout indique que ce type s'est drogué pour tromper son ennui et qu'il s'est cogné la tête contre le carrelage en passant à travers sa porte de douche. Si ça se trouve, votre erreur n'aura pas de conséquences, mais ce n'est pas à vous de décider ce qui est important ou non. Ça, c'est mon boulot. Alors répondez à ma question : qu'avez-vous touché ?

Le court silence qui suit vient à bout de la détermination de Declan.

— J'ai peut-être fait une bêtise, reconnaît-il en se raclant la gorge. J'en suis même sûr.

— Alors évitez d'en commettre une seconde en me cachant la vérité, lance Leah.

— Le pommeau de la douche coulait un peu. Sans réfléchir, par réflexe…

— Vous avez fermé le robinet.

— Oui, avoue-t-il avec une mine piteuse.

Elle essaye de revoir dans sa tête la robinetterie : elle se souvient d'une manette chromée plate qu'il faut pousser vers le bas pour couper l'eau.

— Montrez-moi.

Il serre le poing et donne un petit coup sur un objet invisible. Il est probable qu'il a frappé le levier avec le tranchant de la main.

— Je suis désolé, madame.

— Ne vous bilez pas pour ça jusqu'à preuve du contraire. J'aurais pu avoir le même réflexe.

C'est faux aujourd'hui, mais c'était vrai à l'époque où elle débutait dans le métier, comme lui.

— Si le corps était plus frais, enchaîne-t-elle, on aurait fait appel aux secours qui auraient tenté de le retourner et la scène de crime aurait été autrement plus chahutée. Je sais déjà que vous ne commettrez plus la même erreur la prochaine fois.

Elle espère avoir raison.

— Montrez-vous plus attentif à l'avenir. Et bravo pour n'avoir pas vidé tripes et boyaux sur place. Ce n'était pas une partie de plaisir.

Par-dessus l'épaule du jeune agent, Leah voit arriver Karl. Elle congédie Declan d'un geste et s'éloigne de quelques pas afin de discuter de la situation avec son équipier, loin des oreilles indiscrètes.

— De quoi tu lui parlais ? interroge d'emblée Karl.

— Rien d'important. Et toi, où étais-tu ?

— Dans le parking souterrain.

— Alors ?

— Il faut un badge pour y accéder, mais pas pour ressortir. La barrière s'ouvre automatiquement. Chaque résident dispose d'un box précis et il n'y a pas de véhicule garé sur l'emplacement réservé à l'Appartement 1. En revanche, j'y ai trouvé un Caddie de chez Lidl auquel il manque une roue. Ce qui me fait dire…

— Que le box est inoccupé depuis un moment, termine Leah à sa place.

— Soit quelqu'un a pris la voiture de l'occupant du 1, soit il n'en avait pas. Il faudra visionner les vidéos de surveillance pour le savoir. Tu as eu des nouvelles du syndic de l'immeuble ?

— Pas encore. Si jamais ces gens ne me contactent pas dans les cinq minutes, j'envoie une putain de voiture à l'adresse de leurs bureaux. Tu parles d'un numéro d'urgence !

— Tu crois que les syndics sont considérés comme des « salariés essentiels » ? demande Karl en traçant dans l'air des guillemets imaginaires. À moins que ce ne soit le cas, il n'y aura personne sur place.

— Tout bien réfléchi, reprend Leah, je ne pense pas que l'Appartement 1 soit occupé de façon permanente. Je n'ai quasiment rien retrouvé sur place : aucun objet personnel, un minimum de vêtements. On dirait un Airbnb. Ce qui aurait le mérite d'expliquer l'absence de véhicule, non ? Ou que personne n'ait signalé la disparition de ce type depuis quinze jours. Il s'est peut-être retrouvé coincé là au moment du confinement.

— Quinze jours ? répète Karl en faisant la grimace. Tu as dégueulé ?

— Il était là depuis deux semaines au moins. Je ne te dis pas l'odeur. En tout cas, ta sollicitude me touche, mais la réponse à ta question est non. J'ai résisté, ce qui n'aurait pas été ton cas.

— Avec ma gueule de bois en plomb, tu as probablement raison. Qui est la victime ?

— Un homme, me semble-t-il, répond Leah. Sur le ventre dans la douche. À genoux, plus exactement. La porte vitrée explosée. Comme c'était du verre de sécurité, il y en a partout. La victime a une plaie à la tête, les vers s'en donnent à cœur joie. Il semble avoir éclaté la porte de la douche en tombant avant de se fracasser le crâne contre le carrelage mural.

— Tu penches pour un accident ?

— Peut-être.

— La douche coulait toujours ?

— Non, répond Leah au terme d'une légère hésitation.

Techniquement parlant, elle a raison, puisque le goutte-à-goutte d'une douche mal fermée ne coule pas à proprement parler.

— Devine un peu ce que j'ai trouvé dans l'armoire à pharmacie ?

Tu vas adorer : du Rohypnol.

Karl hausse les sourcils.

— Que faisait-il avec un truc pareil ?

— Si tu veux mon avis, il passait à travers les portes de douche.

— Mais pourquoi se droguer lui-même ?

— Aucune idée. Il s'ennuyait peut-être pendant le confinement ? Ce qui me dérange, c'est que la porte de l'appartement était entrebâillée.

— Et alors ? répond Karl avec un haussement d'épaules. Il a très bien pu mal refermer la porte sans s'en apercevoir en rentrant chez lui.

— En plus, il était tout habillé. Dans une douche.

— Rien de surprenant s'il est tombé dedans.

— Peut-être.

— Il y a toujours un détail qui cloche, remarque Karl.

— Quoi qu'il en soit, c'est officiellement une scène de crime. J'ai contacté le commissaire. Apparemment, il penche aussi pour un accident, mais autant s'en assurer pour éviter les mauvaises surprises.

— Tu lui as parlé de Laurel et Hardy ?

Leah lui répond par la négative d'un mouvement de tête.

— L'occasion ne s'est pas présentée.

— Ça viendra. La merde finit invariablement par remonter à la surface.

— Ce qui ne m'oblige pas à la ramasser à mains nues. Sinon, qu'a donné le porte-à-porte ?

— Je viens tout juste de commencer, se défend Karl. Comme les gens sont tous calfeutrés chez eux, ça va prendre un moment.

— De combien d'hommes dispose-t-on ?

— J'ai trois binômes. Un par étage.

— Tu leur as bien recommandé de rester sur le palier et d'interroger les voisins depuis le couloir ? Avec un masque ?

— Tu me prends pour qui ? Leur nounou ?

Un détail capte l'attention de Karl derrière Leah.

— Attends une seconde. C'est quoi, cette dégaine d'influenceur ?

Leah, perplexe, se retourne. Elle voit un type s'approcher de Michael à l'entrée du périmètre de sécurité. En costume et cravate avec des chaussettes fantaisie, une grosse montre chromée au poignet, il doit approcher de la trentaine. Sa tenue est si moulante que Leah redoute d'être accusée de harcèlement rien qu'à regarder ce type. Comment peut-il s'asseoir sans que craquent les coutures ? Et comment diable a-t-il réussi à enfiler des vêtements aussi collants ?

— Si cet olibrius n'est pas un agent immobilier, déclare Karl, je renonce définitivement à l'alcool. Pourquoi faut-il que ces gens-là s'habillent toujours comme s'ils gagnaient des fortunes ?

— C'est le meilleur moyen de gagner la confiance des clients. Ça t'ennuierait de ne pas t'en prendre à la caste des agents immobiliers aujourd'hui ? Me retrouver dans un espace fermé en pleine pandémie avec un corps en putréfaction m'a amplement suffi.

Michael la montre du doigt au nouvel arrivant et le type en costume moulant se précipite.

— Kevin O'Sullivan, se présente-t-il. Société Viva Property.

Il allait tendre la main lorsqu'il se reprend en reculant d'un pas.

— Désolé, l'habitude, se justifie-t-il.

Il jette autour de lui un regard circulaire.

— Pourquoi toute cette agitation ? Que se passe-t-il ?

— Nous avons trouvé un corps en décomposition, répond sèchement Karl.

Leah s'avance d'un pas et s'interpose avant que Karl n'ait le temps d'en révéler davantage.

— Je suis l'inspectrice Leah Riordan et voici mon collègue, le sergent Karl Connolly. Nous avons reçu ce matin un appel nous signalant qu'une forte odeur s'échappait de l'Appartement 1 dont la porte était entrouverte. Je suis au regret de vous annoncer que nous avons trouvé un individu décédé dans l'appartement en question. Tout indique que le corps se trouvait là depuis un certain temps.

Kevin affiche une expression horrifiée et craintive.

— Oh, merde, balbutie-t-il en posant une main sur sa bouche.

Arrête un peu de te toucher le visage, se dit intérieurement Leah.

— Qu'est-il arrivé ?

— Nous n'en savons encore rien.

— Mais… euh, il s'agit d'un crime ?

— Nous ne tarderons pas à le savoir. Pouvez-vous nous fournir l'identité de l'occupant de cet appartement ? Procéder à l'identification du défunt et prévenir sa famille est notre priorité à ce stade.

— Euh… oui, bien sûr.

Kevin glisse une main dans la poche intérieure de sa veste dont il ressort une feuille pliée en quatre sur laquelle figure une liste de noms. Il passe celle-ci en revue d'un coup d'œil.

— Ah ! Eh bien, figurez-vous que non, je ne suis pas en mesure de vous dire de qui il s'agit. L'appartement est actuellement loué au nom d'une société, l'Agence KB, domiciliée à Baggot Street. Une agence d'architecture, me semble-t-il. Ces gens seront mieux en mesure que moi de vous dire qui vit là. Je veux dire, euh… qui *vivait* là.

Leah se tourne vers Karl. Ce dernier acquiesce et s'éloigne.

— Vous pourriez vous montrer plus précis ? poursuit Leah à l'adresse de Kevin ? L'appartement a été loué à cette agence le temps

de quelques semaines, d'un mois ?

— Non, elle le loue depuis toujours. Et même depuis le début, je crois. Presque deux ans. Ils louent deux appartements dans la résidence. La durée du bail est de douze mois, mais ils y logent des employés sur des périodes courtes, ou bien des clients de passage.

Tout en parlant, il ne cesse d'observer le manège des équipes de la police scientifique, derrière Leah.

— Qui s'occupe du nettoyage entre deux séjours ?

— Ils passent par notre intermédiaire, répond Kevin. Sauf en ce moment, à cause du confinement.

— Parlez-moi du système de surveillance.

— Nous en avons un, évidemment.

Leah résiste à l'envie de lui dire que ce n'est pas une grande nouvelle puisqu'elle a sous les yeux plusieurs caméras installées sur le pourtour du bâtiment. Elle lui met les points sur les I.

— Je vais avoir besoin de visionner ces images.

On discerne chez son interlocuteur un certain flottement.

— Vous me demandez de vous les montrer, c'est ça ? Vous n'avez pas besoin de… d'un mandat ou… ?

— Il s'agit uniquement d'images enregistrées par des caméras de surveillance, Kevin.

— Ah oui, bien sûr, rougit-il. Il faut…, c'est-à-dire, je vais devoir aller les chercher. Le local de surveillance ne se trouve pas ici.

— Combien de temps vous faut-il ?

— Le local se trouve près de l'aéroport, je dirais une heure pour y aller et une autre pour revenir. Mais je ne sais pas combien de temps peut prendre le chargement des images. De quel délai auriez-vous besoin ?

— Quelle est la fréquence de recyclage des images ?

Kevin réfléchit, le front plissé.

— Une semaine, peut-être ?

— Dans ce cas, le plus longtemps en arrière possible, pour l'ensemble des caméras. Si jamais quelqu'un cherche à vous mettre des bâtons dans les roues, expliquez-lui la situation en lui donnant mes coordonnées. Tenez…

Elle tire d'une poche de son blazer une carte professionnelle usée qu'elle lui tend.

— Montrez ça à qui de droit. Sinon, avez-vous un concierge sur place ? Quelqu'un qui aurait l'ensemble des clés de la résidence, et la possibilité de désarmer l'alarme à incendie ?

— On a bien quelqu'un, mais pas ici.

— Alors faites-le venir immédiatement. Sa présence nous sera utile.

— Je l'appelle tout de suite.

— Dites-lui bien que c'est urgent.

Kevin hoche la tête avec véhémence, comme s'il se voyait confier une mission périlleuse, puis il s'éloigne sans attendre.

À peine a-t-il disparu que Karl rejoint Leah en rempochant son portable.

— Bon. L'Agence KB est effectivement une agence d'architecture. Leur numéro bascule automatiquement sur le portable d'une standardiste en télétravail. Elle ne sait rien et me dit qu'il faut s'adresser au gérant. Elle le contacte et lui demande de me rappeler.

— On a un souci.

— Un seul ? ricane Karl.

— Les vidéos du système de surveillance ne vont pas au-delà d'une semaine.

— Si ce type est mort accidentellement, les caméras ne nous auraient de toute façon servi à rien. Et puis ça fait quoi, en tout ? Près de cent soixante-dix heures à visionner ? Je te laisse imaginer mon impatience.

Leah pousse un soupir.

— Moi qui rêvais de m'acheter un petit plat tout fait et de traîner sur mon canapé ce soir…

— Pourquoi ça ? Tu étais pressée de mettre sur pause ta vie sociale trépidante ? Je me faisais la réflexion ce matin, Leah. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, on est tous confinés, mais j'en arrive à me demander si tu vois la différence avec avant.

— Ce matin quand, précisément ? Avant ou après que je t'ai trouvé à poil menotté aux montants de ton lit ?

— Si tu m'avais vraiment vu à poil, tu en aurais gardé des séquelles.

— Dieu soit loué de m'avoir épargné ça.

— Pour en revenir à nos moutons, on n'a aucun moyen d'identifier ce type ? Pas de papiers ou de…

— J'ai aperçu une enveloppe dans sa boîte à lettres, se souvient-elle. Mais comme il était là en transit, ce courrier ne lui est probablement pas destiné. Il peut très bien s'agir d'une pub.

Elle montre du menton l'entrée de l'immeuble.

— Allons vérifier.

— Après vous, patronne, lui répond Karl en s'effaçant.

34 jours plus tôt

Tôt le lendemain, Ciara se réveille dans la douce moiteur du lit d'Oliver.

Ils ont vidé la bouteille de vin après le dîner en regrettant de ne pas en avoir une autre. Oliver a proposé qu'ils aillent ensemble en acheter une dans un bar du quartier avant de suggérer gentiment qu'ils poursuivent leur chemin jusque chez lui. Elle a passé sa journée à nettoyer son studio de fond en comble, allant jusqu'à dépenser de l'argent pour des accessoires de déco dont elle n'avait pas vraiment besoin, tout ça parce qu'il insistait depuis dix jours pour voir son cadre de vie. En désespoir de cause, elle avait fini par accepter, et voilà qu'au bout de deux heures, il parle de partir.

— Ça te permettra de découvrir ta nouvelle chambre, a-t-il plaisanté.

Il ne s'agit pas d'une découverte, à la vérité, mais elle ne peut le lui avouer. Quelques jours plus tôt, pendant qu'il prenait une douche, elle a entrebâillé l'unique porte close de l'appartement. Elle a été déçue en constatant qu'il s'agissait d'une simple chambre d'amis.

Un sommier sans tête de lit collé contre un mur, face aux placards intégrés. Un matelas tout neuf dans son emballage plastique, à la verticale. Les stores enrouleurs de la fenêtre étaient tirés jusqu'en bas et il flottait dans la pièce une légère odeur de peinture fraîche, comme si la pièce était inoccupée depuis longtemps.

— Tu n'as aucune envie de dormir dans mon lit escamotable, avait-elle déclaré. Je me trompe ?

Il avait souri en retour.

— Oh, ce n'est pas dormir dans ton lit qui me dérange…

Elle avait éclaté de rire en se détournant pour qu'il ne la voie pas piquer un fard.

Ils font l'amour de façon plus naturelle et spontanée que les deux ou trois premières fois, lorsque l'amour physique était la conclusion logique de soirées au cours desquelles Ciara, pressentant la suite, s'obligeait à boire pour vaincre ses scrupules, museler la voix dans sa tête qui la mettait en garde, oublier la sensation que sa peau était allergique à celle d'Oliver. Au départ, elle préférait fermer les yeux et barricader son esprit du mieux qu'elle le pouvait, cherchant à se convaincre que surmonter ses réticences lui permettrait de mieux supporter la suite. Elle ne s'était pas trompée, chaque nouvelle fois avait été plus facile que la précédente, à la façon d'une danse dont elle

mémorisait chaque pas jusqu'à ce qu'elle devienne un automatisme. Pourtant, il lui arrivait encore de s'étonner de la nudité de la peau d'Oliver contre la sienne, de son poids lorsqu'il la chevauchait, des parties de son corps qui envahissaient le sien.

Elle roule sur le côté et l'observe.

Il dort encore, lui tournant le dos, aussi loin d'elle que la largeur du lit le lui permet. Il respire lentement et profondément. C'est toujours de cette façon que se terminent leurs nuits communes : comme dégoûtés, alors qu'ils se sont endormis dans les bras l'un de l'autre, sa tête sur la poitrine d'Oliver.

Elle aperçoit l'extrémité supérieure de sa cicatrice au-dessus du drap.

Elle se remet sur le dos et fixe le plafond blanc et lisse. Elle déteste cette étape, celle du petit matin. La lumière du jour n'épargne jamais personne, Ciara la considère comme une ennemie intime. La partie d'elle qui dépasse des couvertures se trouve réduite à un visage bouffi qui porte encore des traces du maquillage de la veille, et le reste, caché à la vue, n'existe plus.

Elle se sent vulnérable et nue.

Elle aimerait pouvoir enfiler ses sous-vêtements et un t-shirt avant de s'endormir, lui expliquer que c'est un besoin chez elle, mais elle n'en a pas été capable jusque-là. Elle croit sentir entre ses cuisses une moiteur avec laquelle elle craint de souiller ses draps. Elle n'en peut plus de ne pas savoir quelle heure il est.

À chaque fois, dès le réveil, elle attend impatiemment le moment de rentrer chez elle et d'entamer la journée à son rythme. Prendre une douche. Se maquiller. Enfiler des vêtements propres.

Se reconstruire, redevenir celle qui le retrouvera tout à l'heure, pour déjeuner ou dîner, déguster un verre de vin dont ils savent tous les deux qu'il sera la première étape du processus qui la conduira à nouveau ici.

Elle choisira une tenue dont elle sait qu'il la lui retirera, du moins l'espère-t-elle parce qu'elle y verrait le signe que leur histoire se poursuit.

À compter de demain, la suite se déroulera ici, dans cet appartement. Il n'y aura pas d'ailleurs. Elle ne se sent pas prête, mais la décision est déjà prise. Elle a accepté.

Parce qu'elle souhaite continuer à le voir et que c'est la seule solution à ce stade.

En l'espace de trois samedis, elle a vu Dublin perdre son âme.

Le premier week-end, le lendemain de sa rencontre avec Oliver chez Tesco, les pubs étaient encore ouverts, même si la parade de la Saint-Patrick avait été annulée et que les touristes venus en masse pour

l'occasion n'avaient pas encore fui la ville. Ils continuaient de traîner autour de Stephen's Green avec leurs iPhone et leurs sacs Carrolls Irish Gifts, trop emmitouflés pour un printemps aussi clément, à nourrir les pigeons et, accessoirement, les mouettes. Ciara s'était étonnée de leur insouciance en les voyant se comporter comme si de rien n'était, comme s'ils n'avaient pas remarqué que les rares autochtones marchaient vite dans les rues d'un air anxieux, leurs sacs de courses à la main, le regard furtif, évitant d'approcher quiconque. Même les Italiens, forcément au courant de ce qui allait se produire, faisaient preuve d'un détachement inouï. Le seul signe de changement était cet ado au visage dissimulé derrière un masque qui pivotait sur lui-même en filmant à trois cent soixante degrés le spectacle de la rue avec son téléphone. Il commentait la scène avec un accent allemand, surpris d'être le seul à se protéger le visage. Sur le moment, Ciara l'avait trouvé alarmiste.

Une semaine plus tard, les touristes étaient repartis et la grande majorité des commerces avaient fermé leurs portes de façon préventive. Les rues étaient quasiment désertes, et ceux qui sortaient encore portaient sur la situation une vision contrastée. Ciara a vu deux femmes d'une vingtaine d'années, assises à la terrasse d'un café encore ouvert, échanger un regard entendu en voyant passer un individu pressé avec des gants en latex et un masque FFP2, et non un simple masque chirurgical. À leurs pieds étaient posés des sacs cartonnés ornés du sigle d'un magasin de vêtements chics et elles buvaient leur café l'une à côté de l'autre sans respecter les deux mètres de rigueur.

Un peu comme si le type au masque pensait à la fin du monde imminente alors que les deux femmes n'avaient pas lu les journaux.

Ciara en a fait l'expérience depuis, le plus curieux est de s'apercevoir qu'elle peut se trouver elle-même écartelée entre ces deux postures. Un après-midi ensoleillé et frais, elle a enfilé une jolie robe et s'est longuement coiffée avant de se rendre chez Oliver. Le ciel était bleu, les oiseaux chantaient et elle se sentait bien. Elle a quitté son studio un peu plus tôt que de coutume, pendant le Six One – le journal télévisé de 18 h 01 sur la chaîne RTÉ – et non après, si bien qu'elle a raté le rituel des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse : le décompte quotidien des décès et des nouveaux cas déclarés, leur total depuis le début de la pandémie.

Le temps de quelques minutes, elle a voulu tout oublier.

De l'autre côté du canal s'étendait un chantier de construction entouré d'une clôture bleue sur laquelle avaient été placardées des affiches pendant la nuit. Toutes les mêmes, leur surface fripée et tavelée de bulles signalant un collage hâtif. De l'endroit où elle se trouvait, seul l'intitulé était lisible : VOUS POUVEZ EMPÊCHER LA PROPAGATION DU COVID-19 ! D'un seul coup, elle s'est retrouvée plongée

dans un décor de film catastrophe hollywoodien, à ceci près qu'il s'agissait de la réalité, et que celle-ci est terrifiante.

Ce matin, le premier du confinement officiel, on pourrait penser qu'un drame est survenu pendant la nuit. La circulation est clairsemée et seul résonne autour d'elle le bruit de ses pas, le claquement sonore des talons de ses bottes sur le petit chemin qui longe le canal. Elle passe devant une pharmacie dans la vitrine de laquelle est scotchée une affiche manuscrite : FLACONS DE GEL EN STOCK – 50 ML POUR 4,99 € – PAS PLUS DE 3 PAR CLIENT ! Encore les clients devront-ils patienter car les lumières sont éteintes à l'intérieur et une grille métallique barre la porte. Les silhouettes immobiles de plusieurs grues se dressent au-dessus des toits, telles les aiguilles d'une pendule géante arrêtée.

Lorsque Ciara arrive en vue de son immeuble, elle n'a croisé qu'un seul piéton, un homme âgé qui promène son petit chien. Il est descendu du trottoir sur la file des bus pour respecter l'écart de deux mètres de rigueur. Ciara entre dans la résidence sans rencontrer quiconque, à l'exception d'un voisin en jogging qui fait la planche sur le gazon humide de rosée.

Les instructions gouvernementales relatives au Covid-19 ont fait leur apparition dans l'entrée du bâtiment, à côté d'une liste de numéros d'urgence et d'un énorme flacon de gel pour les mains posé sur un tabouret près de la porte, dans une mare visqueuse. En glissant sa clé dans la serrure, Ciara calcule dans sa tête le nombre d'appartements que compte l'immeuble, de mains qui se sont posées sur la poignée qu'elle serre entre ses doigts. La résidence d'Oliver compte nettement moins de logements, et donc d'habitants, ce qui vient renforcer chez elle la notion que s'installer là-bas ne serait pas une si mauvaise idée.

Une fois chez elle, elle referme la porte d'un coup de pied et file à la salle de bains se laver les mains. Dans l'obscurité, parce qu'elle n'est pas prête à actionner l'interrupteur tant qu'elle n'aura pas les mains propres.

Oliver pense qu'il faut se montrer prudent, et comme ils comptent affronter la crise ensemble, elle se sent obligée de se conformer à son avis. Elle trouve apaisantes ces ablutions rituelles. N'importe quelle règle reposant sur une série de mesures précises produirait sans doute sur elle le même effet. Raison de plus lorsqu'il s'agit de minimiser le risque d'attraper un virus mortel.

Elle se déshabille et se laisse caresser par le jet brûlant de la douche jusqu'à ce qu'une épaisse vapeur envahisse la salle de bains. (Elle se dit que la douche d'Oliver est bien plus agréable, un argument de poids.) Elle s'enveloppe dans un drap de bain et laisse une traînée de gouttelettes dans son sillage en traversant le séjour jusqu'au coin

cuisine. Elle se prépare du thé et un toast beurré en se demandant quelles affaires emporter.

De quoi peut avoir besoin une fille qui s'installe chez un type qu'elle connaît à peine à la suite d'une alerte sanitaire planétaire, alors que le pays tout entier entre en confinement et qu'elle vit ordinairement dans une boîte d'allumettes ?

La réponse tombe d'elle-même : le mieux est de tout prendre, d'autant que ses maigres possessions tiennent dans une valise.

Tout en sortant ses sous-vêtements de leur tiroir pour les déposer dans la valise, elle n'arrive toujours pas à croire qu'elle emménage chez lui. Il s'agit d'une simple mesure provisoire, qui durera quelques semaines tout au plus. Pas question de lâcher ce studio. Elle ne prend aucune décision définitive.

Pas encore, en tout cas.

En y réfléchissant bien, elle bénéficie d'une chance incroyable. À commencer par les circonstances (un mot détestable qu'elle se promet de ne plus jamais utiliser quand tout ce cirque sera terminé) qui la conduisent là où elle a toujours voulu aller en lui faisant brûler les étapes.

Le temps lui dira si c'est souhaitable.

Quand Oliver ouvre la porte à Ciara, il lui présente dans sa main tendue une clé chromée ordinaire, celle de l'appartement, et le badge noir qui permet d'accéder au hall d'entrée de l'immeuble.

— Si j'avais eu le nécessaire, explique-t-il, je t'aurais offert le tout enrubanné, ou bien dans un paquet-cadeau.

Elle lui sourit, tend un bras pour récupérer la clé tout en faisant mine de l'enlacer avec l'autre, mais il retire brusquement sa main et recule vivement.

Une ombre indéchiffrable passe fugitivement sur son visage, à laquelle succède une expression plus aisément identifiable : de la gêne.

— Tu n'as pas eu le temps de te laver les mains, dit-il en baissant la tête. Désolé.

— Oui, c'est vrai. J'oubliais.

Elle se dirige vers la salle de bains lorsqu'il se défend :

— Je ne veux pas avoir l'air d'un sale con, mais avec mon asthme…

— Pas du tout, tu as bien fait, réagit-elle. Sincèrement.

Elle ne comprend pas vraiment pourquoi il lui a tendu cette clé avant de se reprendre, mais c'est sans importance.

Elle se raisonne pour ne pas s'offusquer de son geste. C'est vrai qu'il est asthmatique. De toute façon, elle aurait dû se laver les mains sans

qu'il ait besoin de le lui demander.

Elle écarte la porte de la salle de bains avec le coude et s'approche du lavabo, puis elle fait couler l'eau.

On dit que le Covid se manifeste par une toux sèche, de la fièvre, des courbatures et des douleurs. Apparemment, certains malades souffrent également de maux intestinaux. Ciara aime mieux ne pas penser aux conséquences d'un tel cauchemar si elle tombait malade chez Oliver, alors que l'appartement compte une seule salle de bains. Le mieux serait de se procurer le nécessaire, en cas d'urgence. Acheter du paracétamol, du sirop pour la toux et de l'Imodium ne serait pas un luxe… Du savon liquide antibactérien, si elle en trouve, ce dont elle doute. Il n'y en a plus dans les rayons de son Tesco depuis quinze jours.

En se regardant dans la glace, elle remarque la présence d'un autre miroir derrière elle. La porte de l'armoire à pharmacie. Autant procéder à un inventaire complet de son contenu.

Les deux étagères ne contiennent apparemment que des produits personnels. Un shampooing épaississant. Des rasoirs. De l'huile de rasage. Deux boîtes de préservatifs, l'une d'elles ouverte, dans laquelle il reste deux ou trois emballages. Une plaquette quasiment épuisée de comprimés verts sur laquelle s'étale le chiffre 542 : des antihistaminiques, probablement. Les seuls médicaments qu'elle aperçoit sont des pansements gastriques achetés en supermarché et un tube de gel Deep Freeze.

Elle se fait la réflexion, en refermant l'armoire à pharmacie, que celle-ci ne contient pas de Ventoline.

Elle retrouve Oliver dans la chambre d'amis où il vient de poser sa valise sur le lit. Il flotte dans la pièce une odeur de produits ménagers, elle en déduit qu'il a procédé à un grand nettoyage pendant son absence.

— Je t'assure que je ne suis pas parano, se justifie-t-il en la voyant apparaître sur le seuil. Malgré les apparences.

Elle balaie l'argument d'un geste.

— Aucun souci. Vraiment.

Le store est à moitié relevé et on voit, par la fenêtre entrouverte, le jardin de la résidence à travers les branches d'un arbre. En s'approchant, elle constate que la fenêtre, équipée d'un frein, ne s'écarte pas davantage.

Oliver se plante derrière elle et l'enlace.

— Je voudrais qu'on se sente en sécurité ici, lui glisse-t-il dans les cheveux. Que tu te sentes bien.

— Je sais. Honnêtement, tout va bien. Moi aussi, j'ai envie qu'on se

sente en sécurité.

Elle se retourne et lève sa bouche en direction de la sienne.

Il l'embrasse furtivement et s'écarte aussitôt.

— À propos, dit-il. Tu n'as pas embrassé quelqu'un d'autre, par hasard ? C'est pour ça que tu ne voulais pas me laisser t'accompagner ?

— Non, pas du tout. Cela dit, j'ai abondamment léché les boutons des passages piétons entre ici et chez moi, alors…

Il rit et l'embrasse à nouveau, plus longuement cette fois. De façon plus appuyée.

L'instant suivant, il la serre contre lui et tourne la tête afin qu'ils soient joue contre joue. Elle le prend par la taille avec un soupir de contentement en se laissant aller.

— C'est comment, dehors ? s'enquiert-il.

— Étrange. Rien à voir avec hier.

— J'imagine que c'est rassurant, non ? C'est bien la preuve que les gens prennent la crise au sérieux.

— Je ne suis pas certaine que ce soit le cas de tout le monde.

Elle se détache de son étreinte et ouvre la fermeture Éclair de sa valise dont elle soulève le rabat. Il a écarté les portes des placards intégrés en prévision de sa venue, et même accroché des cintres. Il est clair qu'elle dormira dans sa chambre, mais c'est gentil de sa part de lui proposer cette pièce pour y ranger ses affaires, même si elle en a très peu.

Elle entreprend de vider sa valise.

— Que veux-tu dire ? l'interroge-t-il.

— J'ai appelé ma mère de chez moi et passé le plus clair de ce coup de fil à lui expliquer que la règle des déplacements à moins de deux kilomètres la concernait aussi. En lui précisant pourquoi.

Elle lève les yeux au ciel.

— Elle est persuadée que les gens dramatisent, ajoute-t-elle.

Oliver laisse s'écouler un court silence avant de demander :

— Tu lui as dit ?

— Quoi ? Je lui ai dit quoi ?

— À mon sujet ? Au sujet de cet appartement ?

— On voit bien que tu ne connais pas ma mère, rétorque Ciara qui sort une robe noire et la défroisse. Elle m'aurait répondu : « Non, non et NON ! » Elle n'était déjà pas d'accord pour que je m'installe à Dublin. Si elle apprenait ce qui se passe, elle prendrait sa voiture et me ramènerait à Cork par la peau du dos. À vrai dire…

Elle accroche la robe à un cintre et se tourne vers lui.

— Je n'ai rien dit à personne. Et toi ?

— Je comptais en parler à mon frère, mais rien ne m'y oblige.

— Tu peux, si tu veux. Notre histoire n'est pas clandestine. C'est

juste que…

— … quand on y réfléchit…

— … c'est aussi bien comme ça. Non ?

— Oui. C'est également ce que je me disais.

— Je ne parle pas uniquement de mon installation ici à cause du confinement, mais aussi…

— De tout le reste, conclut-il à sa place.

— Si tu savais ! Il suffit de raconter autour de soi qu'on entame une relation avec quelqu'un pour que le cirque commence. On te pose mille questions, pire que pendant l'Inquisition espagnole.

Oliver affiche un sourire narquois.

— Parce que nous avons entamé une relation ?

— Tu sais très bien ce que je voulais dire. Techniquement parlant, deux personnes qui sortent ensemble entament une relation.

— Tu t'es bien rattrapée.

— Je pense aussi.

— En plus, c'est le cas.

Elle croise son regard.

— Tu le penses ?

— Tu n'en as pas envie ?

— Et toi ?

— Je t'ai posé la question en premier.

— Si tu as envie de jouer à ce petit jeu…

— Il faut bien s'occuper.

Elle éclate de rire.

— Je crois bien que ça me plairait, reconnaît-elle.

— Moi aussi.

— Alors allons-y.

Ils échangent un regard interrogateur et gêné qui laisse place à un grand rire. Puis Ciara, les joues en feu, recommence à vider sa valise.

Oliver s'avance pour l'aider.

Un mug de la NASA est posé sur un jean. Il s'en empare.

— Alors, comme ça, tu aimes les boulettes de viande, remarque-t-il.

Faute de comprendre à quoi il fait allusion, elle affiche sa perplexité.

— J'aime quoi ?!!

Oliver lui désigne l'insigne de la NASA sur le mug. Un rond bleu, constellé d'étoiles blanches, que traverse un trait rouge.

— C'est le surnom du sigle original, parce qu'il est rond et ressemble à une boulette de viande. Le logo des années 1980, celui qui se limite aux quatre lettres du mot NASA, s'appelle le ver de terre.

Il laisse s'écouler un instant.

— Tu ne savais pas ?

— Non.

Elle ramasse une pile de vêtements et la range dans le placard.

— En tout cas, je préfère de loin la boulette de viande. J'ai horreur du nouveau logo. Il est si laid.

Elle met quinze bonnes secondes à pendre une robe à un cintre et à replier deux t-shirts, sans qu'Oliver pipe mot. Lorsqu'elle se retourne, elle constate qu'il examine attentivement le mug.

— Hé oh, dit-elle.

Il relève la tête.

— Ça va ? Tu es littéralement hypnotisé par ce truc.

— Je me demandais à quoi correspond ce trait rouge, se défend-il.

Il lui montre du doigt le V de travers qui traverse le rond bleu.

— Ce n'est pas une aile ?

Il hausse les sourcils.

— Le rond bleu est une planète, poursuit-elle, les étoiles figurent l'espace, l'anneau orbital symbolise la navigation spatiale et ce truc rouge représente une aile d'avion.

Elle se retient d'ajouter : « Je crois », puisqu'elle en est sûre.

Oliver lui sourit.

— On en apprend tous les jours.

50 jours plus tôt

Dès le milieu de la matinée, la nouvelle a fait le tour de l'agence : le Premier ministre Leo Varadkar doit s'exprimer depuis Washington.

Le seul moniteur sur lequel il est possible de regarder les chaînes de télé est celui de la salle de réunion. Tout le monde s'y entasse avec des cafés et des viennoiseries poisseuses, profitant de la pause de 11 heures.

Oliver arrive le dernier. Jonas, un Suédois qui a rejoint son poste le même jour que lui, est debout à l'entrée de la pièce. Ils se saluent d'un mouvement de tête.

— Ça y est, murmure Jonas, les yeux brillants d'excitation.

Depuis un mois qu'il travaille à l'agence, il a passé plus de temps à écumer le Net au sujet du coronavirus qu'à travailler. Depuis quinze jours, il ne parle que de la propagation de l'épidémie en Italie du Nord. Oliver le sait parce que Jonas lui rapporte tout ce qu'il déniche en ligne.

En début de matinée, il a trouvé un article sur le site du *New York Times* dont il a ponctué la lecture en marmonnant force « Mon Dieu ! » et « C'est quoi, ce bordel ? ». Oliver a bien essayé de ne pas mordre à l'hameçon, en vain, car Jonas s'est penché vers lui pour tout lui rapporter. À l'entendre, l'Italie a instauré un confinement draconien il y a deux jours, tous les commerces sont fermés, à l'exception des pharmacies et des épiceries devant lesquelles se forment des queues interminables. Faute d'un nombre suffisant de respirateurs, les médecins italiens en sont réduits à déterminer qui va vivre et qui va mourir, une politique dont les personnes âgées font les frais.

— Figure-toi que l'Irlande ne dispose que d'un répit de quinze jours, déclare Jonas d'un air grave. Quinze jours.

Oliver a beau savoir que le *New York Times* est un journal sérieux, ce genre d'information lui semble relever des *fake news*. Tout ça est tellement dingue. Il voit mal comment un drame de cette ampleur pourrait frapper un pays relativement proche de l'Irlande.

Jusqu'à présent, il ne s'est pas vraiment inquiété, persuadé que l'on parviendrait à stopper l'épidémie là-bas avant qu'elle n'arrive ici. À l'image des autres sujets d'information qui font l'objet d'une couverture foisonnante, on se demande parfois comment les journaux, les stations de radio et les chaînes de télé s'y prenaient les jours précédents pour alimenter l'antenne, jusqu'au moment où l'actualité brûlante de la veille finit par céder la place à celle du lendemain.

Un peu comme l'histoire personnelle d'Oliver.

Mais voilà qu'ils sont rassemblés dans cette salle de réunion, en pleine semaine, pour écouter le Premier ministre annoncer l'arrivée en Irlande d'un virus suffisamment dangereux pour justifier une intervention en direct depuis les États-Unis.

Le silence se fait soudain alors que le présentateur, installé en studio derrière un bureau, cède la place au Premier ministre que l'on voit s'avancer vers un podium installé devant un bâtiment officiel. Il fait encore nuit là-bas. Leo Varadkar a une mine particulièrement grave. Derrière lui, un drapeau tricolore flotte au vent.

— Il va annoncer le confinement, murmure Jonas. C'est sûr.

Il se trompe.

Varadkar s'exprime d'une voix lente en affichant sa détermination, probablement guidé par un prompteur invisible. Il regarde pourtant la caméra bien en face en donnant l'impression de s'adresser à chacun individuellement comme à la nation tout entière.

Le virus sévit désormais partout sur la planète. Il continuera de se disséminer mais il est possible de ralentir sa progression.

Nous nous sommes engagés à prendre les bonnes mesures au bon moment. L'heure est venue d'agir avec davantage d'efficacité.

Il vous est demandé de continuer à vous rendre à votre travail si vous n'avez pas le choix, mais d'opter pour le télétravail dans la mesure du possible. Dans un premier temps, il s'agit de réduire au minimum les interactions entre individus.

Aucun de nous n'a jamais été confronté à une telle épidémie.

Nous vaincrons la maladie.

Dans la pièce, la tension est palpable.

Les employés de l'agence se tortillent sur leurs sièges et s'écartent de leurs voisins. On échange des sourires nerveux ou des petits rires. Oliver fait le décompte, ils sont treize au total, les uns contre les autres dans cette salle mal ventilée. Il recule dans le couloir.

Il n'a aucune envie d'attraper cette saloperie.

Il n'en a pas les moyens. Pas question d'aller consulter un généraliste, de se faire tester ou d'être hospitalisé. Il ne peut pas se permettre qu'on s'intéresse de près à ses papiers, à son passé.

Ce virus représente un danger majeur pour lui, et pas pour des raisons médicales.

Alors qu'Oliver s'éloigne, quelqu'un coupe le son de la télé et Kenneth, le gérant de l'agence déclare d'une voix forte : « Bien, bien, bien », soucieux d'obtenir l'attention de tous.

— Je demanderai à chacun de regagner son poste de travail. Alistair va bientôt rentrer d'un rendez-vous de chantier, nous prendrons le temps cet après-midi d'examiner la situation. En attendant, tout indique que chacun va devoir travailler depuis son

domicile pendant les quelques semaines à venir, veuillez donc prendre vos dispositions en conséquence…

Oliver s'assied à son bureau, perdu dans ses pensées.

Son portable est posé à côté du clavier de son ordinateur. Il tapote l'écran d'un doigt.

Pas de nouveau message.

Il pensait qu'elle lui aurait envoyé un SMS du style : « C'est toujours bon pour ce soir ? » À moins qu'elle n'ait pas vu l'intervention du Premier ministre.

Depuis lundi soir, il doit bien reconnaître qu'il lui arrive souvent de penser à elle. Il ne cesse de repasser cette soirée dans sa tête.

Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas bu un verre dans un bar en parlant de tout et de rien. Il a pu savourer l'instant.

S'interdisant de réfléchir, il prend son portable et l'appelle.

Il est surpris d'entendre le son de sa voix avec autant de plaisir, de savoir qu'elle ne lui fait pas faux bond ce soir.

Après avoir raccroché, il sent un curieux chatouillement au niveau de la nuque, comme à chaque fois qu'il commet une bêtise, faisant taire son instinct de survie.

Il se rassure en se promettant d'être prudent.

Il est toujours prudent. Il a décidé que c'était la dernière fois. Qu'il ne la rappellera plus après ce soir, que les événements se chargeront de décider à sa place.

Il a apprécié de pouvoir être lui-même avec elle, d'être le vrai Oliver pour une fois.

Il veut juste savourer cette sensation une dernière fois.

33 jours plus tôt

Tôt le dimanche matin, ils se rendent dans le plus grand Tesco qu'ils ont pu repérer sur Google Maps, à dix kilomètres de là. Huit de plus que le périmètre autorisé. Oliver a loué une GoCar pour l'occasion et il conduit, les mains crispées sur le volant, sans jamais quitter la route des yeux. Elle lui a dit et répété que le périmètre de deux kilomètres concernait uniquement les marcheurs et les joggeurs, qu'ils ont le droit d'aller plus loin s'il s'agit d'acheter des produits de première nécessité, mais il n'est pas convaincu.

— Bon sang, c'est fou ce que tu es légaliste ! s'exclame-t-elle alors qu'ils roulent depuis dix minutes. Si on se fait arrêter par les flics, ce n'est tout de même pas la mort. On ne va pas nous jeter en prison pour ça. Jamais ils ne nous obligeront à rebrousser chemin puisqu'on est dans notre droit. Et quand bien même ? On rentrerait et c'est tout.

Elle brûle d'ajouter que c'est à cause de lui qu'ils ont entrepris ce périple. Elle se retient juste à temps.

Ils ne se sont pas uniquement mis en chasse de provisions pour la semaine. Oliver s'est rendu compte d'un seul coup qu'il avait besoin d'une imprimante alors que tous les magasins spécialisés ont reçu l'ordre de baisser le rideau depuis vingt-quatre heures. En commander une sur Internet prendrait au moins une semaine, si bien qu'ils prennent le risque de sortir de leur périmètre afin de se rendre dans un hypermarché en espérant y trouver du matériel informatique en plus des céréales et du papier toilette dont ils ont besoin.

Quinze jours plus tôt, quand il a commencé à travailler de chez lui, Oliver a acheté l'une de ces machines à café au prix exorbitant qui n'acceptent que des capsules vendues à un prix tout aussi exorbitant. Ciara se dit qu'il aurait mieux fait d'en profiter pour acheter tout ce dont il avait besoin pour son boulot, mais elle préfère n'en rien dire.

— Ce n'est pas ça, se défend-il, mais je ne suis pas habitué à conduire.

Il met son clignotant pour tourner un peu plus loin alors qu'il n'y a aucune autre voiture à l'horizon.

— Cela dit, tu as raison, je n'aime pas tricher avec le règlement.

Il lui adresse un sourire fugace.

— Et c'est vrai que je ne suis pas habitué à conduire. Je ne conduisais jamais à Londres.

— Je devrais m'inquiéter ?

— Pas avec aussi peu de circulation.

Les voitures sont si rares, il leur arrive d'être les seuls à s'arrêter aux feux rouges. Les banlieues qu'ils traversent sont désertes, les voitures toutes garées dans les allées des pavillons, barrières fermées, rideaux tirés.

Comme si la ville de Dublin tout entière avait décidé de rester couchée, puisqu'il n'y a rien à faire et nulle part où aller.

Mais les apparences sont trompeuses. Lorsqu'ils arrivent en vue du Tesco Extra de Liffey Valley, ils s'aperçoivent que tout le monde a eu la même idée qu'eux.

Les automobilistes font la queue à l'entrée de la zone commerciale et il leur faut près de vingt minutes pour parvenir au parking où un ado blasé en gilet jaune leur fait signe de suivre le véhicule précédent, comme s'ils ne l'avaient pas deviné. Trouver un emplacement libre leur prend dix minutes de plus, et tout ça pour avoir le droit ensuite de prendre leur place dans une queue d'une soixantaine de personnes qui respectent les deux mètres de distance de rigueur. La file serpente sur toute la longueur de l'hypermarché jusqu'à l'entrée du magasin qu'ils atteignent après avoir piétiné pendant une heure. Un agent de sécurité impavide leur annonce qu'une seule personne est autorisée par caddie.

— Pas de souci. Je m'occupe des courses.

Elle comprend brusquement que les couples ne sont pas admis dans le supermarché.

Oliver la laisse plantée là.

— Mais…

Elle n'en dit pas davantage, faute de savoir comment terminer sa phrase.

Derrière elle, une femme pousse un grand soupir.

Quelqu'un d'autre jure entre ses dents.

— Envoie-moi la liste par e-mail, lui crie Oliver par-dessus son épaule.

L'instant suivant, il a disparu et Ciara reste là, seule, en se demandant à quoi elle va pouvoir occuper son temps.

Elle ne peut même pas se réfugier dans la voiture. Oliver en a gardé les clés.

— Vous pouvez entrer, la rassure l'agent de sécurité, mais à condition de faire vos courses séparément.

Il l'arrête d'un geste en voyant qu'elle s'avance. Elle devra encore attendre qu'un client ressorte du magasin. La réaction de Ciara se lit sans doute sur son visage car il ajoute :

— Le nombre de clients est limité pour que soient respectées les distances de sécurité.

Elle sort son téléphone et cherche l'appli Notes sur laquelle ils ont dressé la liste de ce dont ils ont besoin. Oliver se débrouille aux

fourneaux alors qu'elle se sert plus volontiers du micro-ondes, de sorte que c'est essentiellement lui qui a prévu les menus des jours à venir. Elle se demande bien pourquoi il a besoin de côtelettes d'agneau, d'un plant de menthe, ou encore de garam masala et de tahini, dont elle ne sait personnellement rien, mais il lui a promis qu'elle ne mourrait pas de faim. Ils ont également concocté un « Programme de survie ». Les spécialistes affirment qu'en cas de contamination, il est impératif de s'isoler complètement pendant deux semaines au moins, de sorte qu'ils ont prévu d'acheter des denrées non périssables qui leur permettront de tenir sur la durée, au cas où.

Curieusement, ce défi les a amusés. Ils ont opté pour des pâtes et des sauces toutes prêtes qui se gardent pendant des années. Des préparations pour pain maison, de celles qui nécessitent uniquement d'ajouter de l'eau, et non du lait. Des flocons d'avoine. Des sucreries pleines d'agents conservateurs susceptibles de les nourrir jusqu'à l'épidémie suivante. Des fruits en conserve. Des boîtes de thon. Éventuellement des produits multivitaminés. Du café soluble, version luxe, censé contenir du vrai café moulu. Des briques de lait d'avoine qui n'ont pas besoin d'être conservées au frais et ne donneront pas trop mauvais goût au café. Des bouteilles d'eau, même si Oliver s'est promis d'acheter une carafe filtrante quand la situation sera redevenue normale. Du dentifrice et du gel douche. Du papier toilette, du papier toilette et encore du papier toilette : qui aurait envie de se retrouver à court en partageant un petit appartement avec quelqu'un qu'il connaît mal, sans savoir s'il souffre de troubles intestinaux ?

Ciara refuse de croire un instant qu'ils en seront réduits à manger des pâtes et des quartiers de pamplemousse en boîte, mais avoir de la réserve sous la main n'en est pas moins rassurant.

Elle envoie la liste à Oliver par e-mail et attend le sifflement de fusée qui confirme l'envoi du message.

Trois ou quatre minutes s'écoulent avant qu'un quadragénaire sorte du supermarché avec un caddie rempli de packs de bière. C'est le moment qu'attendait l'agent de sécurité pour signaler à Ciara qu'elle peut entrer.

Se lancer à la poursuite d'Oliver serait puéril étant donné les recommandations de prudence, il serait le premier à s'en offusquer. D'ailleurs, il se débrouillera très bien tout seul. Elle s'est engagée à lui rembourser en liquide la moitié des courses, mais ce n'est pas urgent. Autant arpenter tranquillement les rayons au lieu de poireauter dehors.

Les portes coulissantes se sont à peine refermées que Ciara est frappée par le silence anormal qui règne à l'intérieur du magasin. Elle n'avait jamais prêté attention jusque-là à la rumeur des conversations, au chuintement des roues de Caddie sur le sol, au couinement des

semelles de caoutchouc. Surtout, c'est la première fois qu'elle remarque la musique de fond diffusée par des haut-parleurs invisibles. À l'évidence, la politique de distanciation fonctionne. La seule autre personne qu'elle voit est un employé en uniforme qui l'invite à suivre les grandes flèches rouges tracées par terre.

Ciara s'empare d'un panier pour se donner une contenance et suit le marquage au sol.

Le rayon des fleurs et celui réservé à la presse sont vides. La section dédiée aux vêtements basiques proposés par Tesco n'est pas accessible, ainsi que le confirme une pancarte priant les clients d'excuser la gêne occasionnée. Alors qu'elle s'avance au milieu des rayons d'alimentation, Ciara ne croise pas âme qui vive, en dehors des quelques employés chargés de remplir les étagères.

Si les armoires réfrigérées réservées au lait sont pleines à craquer, de même que les paniers de la section boulangerie, des rayons entiers sont vides. Elle trouve le papier toilette, mais des pancartes limitent à un seul le nombre de paquets autorisés par client. Ciara en glisse un dans son panier, il serait idiot de ne pas en profiter. Les étagères des pâtes ont été littéralement pillées et elle ne trouve aucune préparation pour pain dans l'allée concernée. Tout le monde a eu la même idée qu'eux.

Que se passera-t-il si le confinement dure plus de quinze jours ?

Elle prend une pochette de stylos à bille au rayon papeterie, des rasoirs et un après-shampooing dans l'espace beauté. Elle avise quelques livres de poche en soldes, prend le temps de lire le résumé sur la quatrième de couverture de plusieurs d'entre eux avant de se souvenir qu'elle n'est pas censée manipuler le moindre objet. Elle choisit deux romans au hasard et calcule dans sa tête le montant de son panier.

Elle n'aperçoit Oliver qu'après avoir atteint la fin du parcours fléché, au moment de payer. Il se trouve à trois caisses de distance et glisse un objet dans son sac à dos. Comme personne n'attend derrière lui et que la caissière est protégée par un écran de Plexiglas, elle le rejoint.

Elle remarque sur le tapis roulant une imprimante Canon dans son carton. Elle se hâte de poser ses affaires derrière.

— Alors tu as trouvé ?

Oliver se retourne d'un bloc, surpris de la voir.

— Oui. Heureusement.

La caissière repère le papier toilette dans les achats de Ciara et lève brièvement les yeux au ciel.

— En revanche, il n'y a plus de pâtes, ajoute Oliver.

— Je sais. Qui aurait pu croire qu'on manque un jour de pâtes en Irlande ?

— Ça prouve qu'on a progressé depuis l'époque de la pomme de terre.

Il lui tend l'un des cabas en plastique qu'il avait fourrés dans son sac à dos avant de quitter l'appartement.

Elle aimerait savoir ce qu'il a bien pu glisser dans le sac à dos en question. Elle jurerait l'avoir vu refermer la fermeture Éclair de façon qu'elle ne puisse pas voir à l'intérieur.

Cette « opération provisions » les aura mobilisés une bonne partie de la journée. Entre la file interminable à l'entrée du parking et la queue à l'entrée du magasin, il est 14 heures passées lorsqu'ils regagnent Harold's Cross.

Ils rapportent leurs courses à l'appartement en deux fois, tout essuyer et trouver un emplacement pour chaque chose leur prend une éternité. Oliver semble enfin se décontracter lorsqu'ils reconduisent l'auto dans une station GoCar sans avoir croisé aucune patrouille de *gardaí*. La tension qui tétanisait ses épaules et raidissait sa colonne vertébrale s'évanouit soudainement. Il a beau prétendre que sa nervosité était due à la conduite, Ciara jurerait que la main avec laquelle il tient la sienne est devenue moite lorsqu'ils ont vu deux voitures de police installer un barrage sur l'une des rues qu'ils empruntent pour regagner la résidence.

Elle ne lui a pas posé de question.

Le contenu du sac à dos d'Oliver continue de l'intriguer.

Elle a consciencieusement observé son manège lorsqu'ils sont rentrés, il s'est précipité dans sa chambre avec le sac avant de la rejoindre dans la cuisine, preuve que ce sac ne contenait pas de denrées alimentaires.

Qu'a-t-il bien pu acheter à son insu ?

Et pourquoi ces cachotteries ?

Sur le chemin du retour, elle lui a demandé le ticket de caisse, pour calculer ce qu'elle lui doit. Il lui a répondu qu'il ne savait plus où il l'avait fourré alors qu'elle l'a vu le glisser dans la poche intérieure de sa veste au moment de son passage en caisse.

A-t-il vraiment oublié ?

Ou bien lui ment-il ?

Lorsqu'ils sont de retour dans l'appartement après avoir reconduit la voiture, Oliver déchire l'emballage de l'imprimante et Ciara lui annonce son intention de prendre une douche.

Munie d'une serviette, elle s'enferme dans la salle de bains et se déshabille. Elle règle la douche à la limite du brûlant et se laisse fouetter par l'eau sous pression pendant trente secondes jusqu'à ce que ses cheveux dégoulinent. Elle sort de la douche tout en laissant couler l'eau, se drape dans la serviette et s'assied en tailleur à même le

carrelage, adossée à la porte.

Elle éprouve le besoin de se retrouver seule avec elle-même pendant quelques instants.

Elle éprouve le besoin de réfléchir.

Ce n'est pas tant cette histoire de sac à dos. Tout le monde a le droit d'avoir ses petits secrets, on trouve dans les supermarchés quantité de produits dont un garçon n'a pas envie de parler avec celle dont il partage la vie depuis peu. Par exemple…

Elle a beau se creuser les méninges, elle ne voit pas, sinon de la crème contre les hémorroïdes, et elle ne sait même pas si on en trouve chez Tesco.

La vapeur continue de s'accumuler au-dessus de sa tête.

Qui lui dit qu'il n'a pas acheté un set de couteaux de cuisine ? Ou alors une bouteille de vodka dont il pourrait boire le contenu dès le matin après l'avoir versé dans une bouteille d'eau ? Ou encore un produit de parapharmacie dont il aurait besoin pour une maladie inavouée ?

Ce mystère la taraude parce qu'elle le connaît mal.

Pas assez pour se sentir pleinement en sécurité chez lui alors que personne n'est au courant de sa présence ici.

Elle est heureuse d'être là. Sincèrement.

Mais est-ce prudent ?

Elle sursaute en entendant un poing s'abattre sur la porte de la salle de bains.

— Tu es encore en vie ? s'inquiète la voix étouffée d'Oliver de l'autre côté du battant.

Ciara bondit sur ses jambes, retire la serviette à la hâte et se précipite sous la douche avant de répondre de loin :

— Oui ?

— Le dîner sera prêt dans dix minutes.

— OK, répond-elle. Génial.

Elle entend un cliquetis métallique. Celui de la clenche ? A-t-il voulu entrer ?

Ou alors il vérifie qu'elle s'est enfermée ?

Elle se fige.

— Tout va bien ? finit-il par s'enquérir.

— Très bien, pourquoi ?

Elle attend sa réponse, mais il ne dit rien et elle croit entendre se refermer la porte du salon quelques instants plus tard.

Elle reste là quelques minutes de plus, par souci de vraisemblance, ramasse ses affaires et quitte la pièce.

Un nuage de vapeur s'échappe de la salle de bains, aspiré par l'air

plus froid du couloir, et elle trouve la porte du salon fermée, ainsi qu'elle s'y attendait.

Elle se plante devant, la tête parallèle au battant. Pas un bruit ne lui parvient.

Que peut-il bien fabriquer ?

Elle approche son oreille gauche de la porte, jusqu'à la toucher.

Rien. À ce moment-là…

On aurait dit un grattement métallique sur du béton.

Auquel cas il est sorti sur le balcon.

Un goutte-à-goutte tout proche attire son attention. Elle s'aperçoit que de l'eau s'égoutte de ses cheveux à ses pieds.

Elle se glisse dans la grande chambre en maintenant la serviette serrée autour de sa taille et referme la porte le plus silencieusement possible.

Elle donne un tour de clé.

C'est la première fois qu'elle s'en sert et elle grimace au bruit. Avec un peu de chance, il se trouve toujours sur le balcon. Pour quelle raison s'enferme-t-elle ? Elle n'a aucune raison valable à lui fournir s'il lui pose la question, et sûrement pas la vraie : jeter un coup d'œil dans le sac à dos.

Elle commence par enfiler son jean préféré et le t-shirt noir tout froissé qu'elle avait jeté en boule dans la salle de bains, puis elle fait des yeux le tour de la pièce.

Elle ne voit que deux cachettes possibles : dans le placard et sous le lit. Elle regarde dans l'un, puis sous l'autre, veillant à ne pas laisser de traces de son passage.

Le sac à dos n'est pas là.

L'aurait-il récupéré pendant qu'elle était sous la douche ? Pour quelle raison ? Que peut bien contenir ce fichu sac ?

Elle vérifie une dernière fois, mais le sac à dos a disparu. Elle en est d'autant plus sûre qu'Oliver ne possède presque rien. Essentiellement des vêtements, des chaussures et des affaires de toilette.

Il lui a précisé qu'il s'agissait d'un logement temporaire. Il a très bien pu arriver de Londres en avion avec le strict minimum.

— Ciara ?

Elle se tétanise.

La voix d'Oliver semble provenir du salon. Elle se dépêche de tourner la clé, d'ouvrir la porte en grand et se rue vers le miroir mural, à côté du placard, de façon à surveiller la porte du salon.

La douche l'a débarrassée de son fond de teint, mais des coulures de mascara lui maculent les paupières. D'un doigt mouillé, elle répare les dégâts des deux côtés en prenant son temps.

Oliver ouvre la porte du salon d'un grand geste et elle le voit

apparaître sur le seuil, dans la glace.

— Tu es prête ?

— Euh…

Ses cheveux restent collés sur son crâne.

— Oui, oui.

Elle les ébouriffe du mieux qu'elle le peut, sans grand succès.

— Tu es ravissante, la complimente-t-il.

— Quel menteur tu fais.

— Tu es ravissante à mes yeux.

Ciara lève les siens au ciel.

— Allez, viens, dit-il en lui tendant la main. Allons-y.

— Où ça ?

— Suis-moi.

— Que se passe-t-il ?

— Mais enfin ! Tu ne comprends pas que je t'ai réservé une surprise ? Ne me complique pas inutilement la tâche.

Elle saisit la main d'Oliver et traverse le salon à sa suite avant de passer sur le balcon…

Celui-ci est méconnaissable.

Autour de la rambarde brillent des guirlandes d'ampoules LED miniatures à la lueur du couchant. Une nappe à carreaux rouge et blanc recouvre la table et il a mis le couvert pour deux, avec des flûtes à champagne et des bougies dont les flammes dansent joyeusement. Elle éclate de rire en voyant qu'il a transformé l'une des chaises de la cuisine en une console sur laquelle repose un seau de plage jaune en plastique rempli de glaçons au milieu desquels flotte une bouteille de prosecco frappée. Du portable d'Oliver, sur la nappe, s'échappe doucement de la musique folk.

Elle se tourne vers lui.

— Il n'y avait pas un choix terrible chez Tesco, s'explique-t-il, alors j'ai dû improviser. Ne regarde pas la guirlande de trop près, ce sont de petites licornes. La nappe est en papier et les flûtes en plastique. Quant aux bougies, elles sont censées repousser les moustiques. Malgré ça, je ne me suis pas trop mal débrouillé, non ?

Elle en reste sans voix.

— Mais… en quel honneur ? articule-t-elle péniblement.

— En *ton* honneur.

Il se caresse la nuque machinalement, un tic dont elle a remarqué qu'il trahissait sa gêne, ou sa peur de paraître gêné.

— Après tout, tu emménages ici. Même s'il s'agit d'une mesure temporaire liée à l'épidémie. J'ai pensé qu'il fallait, disons… marquer le coup. Et faute de pouvoir dîner dehors…

Il sourit.

— Je te préviens, ajoute-t-il. Le dîner est nettement moins reluisant que le décor. Je ne me suis pas foulé : pizza et pain grillé à l'ail. Le tout surgelé.

— Merci, dit-elle en retrouvant sa voix. C'est… adorable.

Elle le pense.

Il l'attire contre lui et elle se serre contre sa poitrine.

— Toi aussi, tu es adorable, lui murmure-t-il à l'oreille.

C'est à ce moment-là qu'elle le voit. Derrière lui, de l'autre côté de la porte coulissante. Dans le salon brillamment éclairé.

Mou et vide à côté du canapé.

Le sac à dos.

48 jours plus tôt

Ils profitent du samedi matin pour se balader en ville, en quête d'un endroit où prendre un petit déjeuner. Elle lui montre du doigt un café animé disposant d'une terrasse, tout en haut de Dawson Street, mais il n'a pas envie d'être dévisagé par les centaines de gens qui déambulent devant l'établissement. Il déteste l'idée qu'on puisse l'observer à son insu. Elle fait la grimace lorsqu'il jette son dévolu sur un petit coffee shop en sous-sol un peu plus loin, arguant du fait qu'en pleine pandémie, un lieu moins confiné serait plus sûr. Ils finissent par choisir Bewley's, sur Grafton Street, dont ils ont tous les deux entendu dire que c'était un endroit super.

À peine a-t-il franchi la porte qu'Oliver sait qu'ils ont fait le bon choix. La salle, immense, est haute de plafond, à la façon des grands cafés de l'Europe continentale. Mieux, le serveur qui les accueille à l'entrée les conduit tout au fond vers une petite table à l'écart. Oliver propose à Ciara de s'asseoir face à la salle, ce qui lui permettra de tourner le dos aux autres clients.

La qualité du café et du petit déjeuner lui importe assez peu. Il espère surtout ne pas regretter ce qui lui arrive, au-delà de l'inquiétude qu'il éprouve déjà.

Il s'empare du menu et fait semblant de le lire.

— J'ai une faim de loup, dit-elle en consultant son propre menu.

Il avait prévu de mettre un terme à leur histoire jeudi soir, comptant prendre un verre avec elle avant de disparaître. C'était indispensable et sa décision était sans appel.

Rien de plus facile, dans les circonstances actuelles. Elle l'aurait vu s'effacer de sa vie sans y réfléchir à deux fois, sans le soupçonner de quoi que ce soit.

Au lieu de quoi il l'avait ramenée chez lui. Ils s'étaient déshabillés l'un l'autre, il ne savait plus très bien comment. À présent, non seulement elle sait où il vit, mais elle a dormi dans son lit et vu sa cicatrice.

Lorsqu'elle lui a posé la question à l'improviste, il lui a servi le même mensonge qu'à Lucy, à l'époque où il vivait à Londres. Il espère que ce n'est pas un mauvais présage.

Quelque part dans sa tête, il n'arrive pas à y croire, mais il sait bien, au fond, qu'il l'a fait parce qu'il en avait envie.

Parce qu'elle lui plaît.

Elle lui plaît, et ça va tout gâcher.

Une nouvelle fois.

— Tu prends quoi ? demande-t-elle. Je pensais commander des œufs cocotte.

Il a bien conscience d'avoir glissé sa main au milieu des flammes. Il sent déjà leur chatouillis. Il sait d'expérience que la chaleur atteindra bientôt ses terminaisons nerveuses et qu'il aura mal à en hurler.

Il n'y a pas d'alternative, il le sait déjà.

Mais il ne retire pas sa main du feu.

Il aime trop la chaleur.

— Bonne idée, répond-il. Je crois bien que je vais t'imiter.

Ils reposent leurs menus. Aucun serveur ne se trouve dans les parages, mais l'un d'eux viendra forcément prendre la commande.

— Ne te retourne pas tout de suite, lui chuchote Ciara. Dans le coin, sur ta droite.

D'un discret mouvement de menton, elle lui fait signe de regarder.

Une cliente du café, debout en équilibre précaire sur sa chaise, pointe l'objectif d'un appareil photo sur le contenu de la table où sont superbement arrangés plats et boissons. Elle s'assure de la qualité de son cliché en s'approchant de l'écran de l'appareil, penchée en avant, et glisse une tasse à café un peu plus à gauche tandis que la chaise tangue dangereusement sous elle.

Se comporter de la sorte en public sans se soucier le moins du monde du regard des autres relève de la psychopathie aux yeux d'Oliver.

— Les joies d'Instagram, maugrée Ciara.

Ils se sont réveillés dans le même lit ce matin, mais ils n'ont pas passé le début de matinée ensemble. Lorsqu'il lui a proposé de prendre le petit déjeuner en ville, elle a proposé de le retrouver sur place au prétexte qu'elle comptait rentrer chez elle pour se « préparer ». Se changer et se maquiller, entre autres activités féminines. Il a profité de l'heure de tranquillité dont il disposait pour effectuer des recherches sur elle par le biais des réseaux sociaux. De façon plus poussée, en utilisant les informations qu'elle a pu laisser filtrer. Sa quête n'a rien donné, une fois de plus.

Il n'a rien trouvé sur Twitter, Facebook ou Instagram, en dépit de tous ses efforts. Il a entré son nom complet. Son prénom suivi de *Dublin*. Son prénom suivi de *Cork*.

Il a recommencé, avec son nom de famille et l'initiale de son prénom. Il a tenté sa chance en tapant #sidecarbar, #cocktail et #French75, au cas où.

Rien.

Pas même un compte privé qui puisse lui correspondre. Nulle part il n'est fait mention d'elle dans les commentaires d'autres comptes.

Elle n'a laissé aucune trace.

Et pas seulement sur les réseaux sociaux. Sur le web en général.

À l'exception du profil LinkedIn qu'il a trouvé le jour où ils se sont rencontrés, il n'a rien déniché d'autre sur Google depuis. Cette absence de références est suspecte.

Il faut qu'elle se soit donné beaucoup de mal pour n'apparaître nulle part sur la Toile.

Mais est-ce vraiment le cas ?

Après tout, ce n'est sans doute pas si difficile pour quelqu'un de normal.

Si ça trouve, Ciara ne se sert pas des réseaux sociaux. Elle n'est pas la seule dans son cas, surtout avec la mode du sevrage numérique qui sévit en ce moment. Au cours des heures qu'ils ont passées ensemble, pas une seule fois il ne l'a vue prendre une photo avec son téléphone. Chaque fois qu'il a entraperçu son écran, elle vérifiait sa boîte mail ou lisait les gros titres des médias.

Cette fois, c'est elle qui vient d'aborder le sujet, l'occasion est trop belle pour ne pas en profiter.

— Si je comprends bien, tu n'as pas de compte Insta ?

Elle secoue la tête.

— Non.

— Pas, ou plus ?

— J'ai dû ouvrir un compte brièvement il y a quelques années, mais je ne m'en servais pas. Pourquoi cette question ? Tu es sur Insta, toi ?

— Tu voudrais peut-être me faire croire que tu n'as jamais tapé mon nom sur Internet ? sourit-il.

— Jamais ! Je te jure… Je t'assure, ça ne me serait même pas venu à l'idée.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Si je comprends bien, tu ne fais pas partie de la jeunesse branchée, comme on dit ?

— Pour utiliser une expression pareille, tu ne dois pas en faire partie non plus.

— Bien vu. Et c'est le cas. Je n'ai pas de compte Insta, moi non plus.

— C'est dommage. Tu cartonnerais.

— Tu crois ?

— Avec ta jolie petite gueule ? Bien sûr que oui. En plus, tu es architecte.

— Pas tout à fait.

— Personne ne verrait la différence. Les réseaux sociaux ne font pas dans la dentelle. Tu pourrais facilement te vanter de construire des

putains d'immeubles, les gens n'y verraient que du feu.

— Ça tombe bien, c'est précisément ce qu'on m'a appris à l'école d'archi. J'étais inscrit dans la filière Construction de putains d'immeubles.

Elle rit.

— Sérieusement, reprend-elle, pourquoi tu n'es pas sur les réseaux sociaux ?

— Honnêtement ?

Il soupire pour gagner du temps. Pas question de lui balancer une explication aussi fumeuse que celle de la cicatrice. Vite, trouver une explication simple.

— Je ne vois pas l'intérêt. Je n'ai rien contre, mais je vois mal à quoi ça me servirait.

Il marque un temps d'arrêt avant de lui renvoyer la balle :

— Et toi ?

— J'ai eu l'occasion de voir ce qu'il y avait derrière.

— À t'entendre, ça paraît sinistre.

— Parce que c'est le cas.

Elle plante les coudes sur la table et se penche vers lui.

— Tu le sais aussi bien que moi, rien n'est gratuit dans la vie. On paye ces sites le prix fort en leur fournissant gratuitement toutes nos informations. C'est à ça que servent toutes ces conditions générales d'utilisation qu'on nous fait signer et qu'on ne lit jamais. En soi, la collecte d'informations par tous les géants de la tech n'a rien d'inquiétant, c'est ce qu'ils en font ensuite qui est terrifiant. Je peux te fournir les titres de plusieurs documentaires à regarder, si tu veux. De vrais films d'horreur. Quand on accepte de signer leurs conditions générales interminables et qu'ils refilent toutes nos infos à l'intelligence artificielle, c'est l'idée même de libre arbitre qui part en fumée. Ce n'est pas moi qui pourrai arrêter le mouvement, personne n'en est capable, il est trop tard, mais qu'on ne me demande pas de les aider en prime. Je me sers de LinkedIn parce que sinon je n'existerais pas professionnellement, mais ça s'arrête là. Les robots qui nous gouvernent ont pris le pouvoir, mais de là à leur ouvrir la porte, c'est trop pour moi.

Il s'accorde un temps de réflexion avant de la croire. Avec toutes les implications que ça aurait sur leur relation si c'était vrai. Si Ciara ne se servait pas des réseaux sociaux. Il essaye de se l'imaginer. Et si, en sortant avec elle, il ne courait aucun risque de voir son nom et sa tête se retrouver sur le Net ? D'être pris pour cible par la foule haineuse des Twittos armés de torches et de fourches qui pourraient éveiller la curiosité de la presse à sensation ?

Il pourrait continuer à la voir. Pendant un certain temps, tout du moins.

À condition qu’elle continue à le croire.

Aujourd'hui

L'odeur dans le hall d'entrée est pire qu'avant.

À travers les portes en verre, Leah aperçoit le jardin intérieur de la résidence et constate que les occupants des appartements voisins se sont réfugiés dans leurs patios. Il leur est interdit de sortir pour le moment, à moins d'une « situation d'urgence », mais la pandémie s'est chargée de rendre caduques la plupart d'entre elles.

Leah, qui s'efforce de respirer par la bouche en dépit du masque qui lui couvre le nez, ouvre la boîte à lettres de l'Appartement 1 à l'aide de la clé empruntée par un collègue en uniforme à Gillian Fannin, la propriétaire de l'Appartement 4. Apparemment, les boîtes s'ouvrent toutes avec la même clé. Leah se demande si les résidents sont au courant, et ce qu'ils en pensent. Elle écarte la porte et saisit l'enveloppe de sa main gantée. Pendant que l'agent en uniforme s'empresse de rapporter la clé à sa propriétaire, Leah emporte son butin dans la rue, loin de cette odeur infernale.

Karl l'attend près de leur véhicule, apparemment content d'avoir réussi la prouesse de se procurer deux cafés à emporter.

Ils s'installent à l'avant en laissant les portières ouvertes, au cas où l'on aurait besoin d'eux.

Il pose les cafés sur le tableau de bord et sort de la boîte à gants une pochette à scellés transparente dont il écarte les bords afin que Leah puisse y glisser l'enveloppe.

Mince, de couleur crème, celle-ci est lisse et rigide, un peu comme celles qui sont couramment utilisées pour les faire-part de mariage.

L'enveloppe est vierge, en dehors d'un nom écrit à l'encre bleue.

Oliver St Ledger.

Ce nom semble familier à Leah, mais elle serait incapable de dire pourquoi. De savoir où elle l'a déjà entendu, et dans quel contexte.

— C'est quoi ? lui demande Karl en désignant quelques mots tracés au dos de l'enveloppe, juste au-dessus du rabat.

Il n'y a rien à craindre.

— À mon avis, remarque Karl, quand tu lis ça, tu t'attends au pire.

Ils n'ont pas la possibilité d'ouvrir la lettre, seuls les techniciens de l'unité de police scientifique peuvent s'en charger. En attendant, Leah pose le sachet transparent sur le tableau de bord, le nom de son destinataire vers le haut, et ils se contentent de fixer l'enveloppe tout en buvant leur café.

Leah fronce les sourcils.

— Tu as mis du sucre dans le mien ?

— J'en ai mis trois, alors ne me dis pas que tu ne sens rien, répond Karl en secouant la tête. Tu aurais *vraiment* besoin de faire une prise de sang, tu sais.

— Ce n'est pas moi qui ai bu une canette de Red Bull en fumant deux Marlboro ce matin en guise de petit déjeuner.

— Et toi ? Tu as mangé quoi ? Une omelette aux blancs d'œufs et un jus d'herbe de blé bio ?

— Je n'ai rien mangé, répond-elle. Je suis au régime.

— Tu parles.

— Est-ce que ce nom te parle ? lui demande soudain Leah en montrant l'enveloppe du menton. Oliver St Ledger ?

— Pourquoi, ça devrait ?

— Je ne sais pas. Ce nom me paraît familier alors qu'il n'est pas courant. Je ne crois pas avoir jamais croisé la route de quelqu'un qui portait ce nom-là.

— Tu penses peut-être à un acteur ?

Leah sort de sa poche son portable, ouvre son navigateur et tape *Oliver St Ledger* sur la barre de recherche. Les résultats habituels apparaissent : un mélange de profils sur les réseaux sociaux, de notices nécrologiques, la liste du personnel d'une université.

Les résultats associant spécifiquement ce nom à ce prénom sont toutefois rares. Aucun à Dublin, rien qui puisse expliquer l'intuition de Leah.

— L'enveloppe n'est pas timbrée, reprend Karl. Elle a été déposée directement dans la boîte.

— Tu as trouvé ça tout seul ?

— Ça doit être la caféine.

Leah récupère le sachet à scellés sur le tableau de bord et le retourne de façon à pouvoir lire une nouvelle fois le message rédigé au verso.

— *Il n'y a rien à craindre*, lit Karl à voix haute. Ça veut dire quoi ?

— Va savoir.

— À mon avis, ça sent la rupture. Peut-être un conflit autour de la garde d'un gamin. Ou encore, la réaction d'une salope de femme fatale psychopathe.

— Oublie ma question. Je t'inscris tout de suite dans une formation de sensibilisation au sexisme.

— Si c'est ce truc avec des jeux de rôle, je l'ai déjà fait.

— Je ne suis pas certaine de l'efficacité du résultat.

— En attendant, ça veut dire quoi ?

Leah laisse échapper un soupir.

— À mon avis, on se laisse probablement influencer par le fait

d'avoir retrouvé cette enveloppe dans la boîte à lettres d'un type en état de décomposition avancée. Si ça se trouve, c'est une formule innocente. Voire bienveillante. Une… une invitation, par exemple.

— Je reconnais bien là ton côté fleur bleue.

— Sinon, Karl, tu as eu des nouvelles de cette agence d'architecture ?

— Non. Je vais les rappeler.

Karl sort son portable, le déverrouille d'un glissement de pouce en faisant gicler au passage quelques gouttes de café sur son jean.

— Voyons si un Ollie manque à l'appel chez eux.

Ollie.

Ollie St Ledger.

Ce nom fait resurgir des souvenirs lointains chez Leah.

Brusquement, elle sait exactement pourquoi elle connaît ce nom et sent son cœur se serrer.

— Je reviens tout de suite, dit-elle à Karl qui vient de coller le portable contre son oreille.

Elle descend de voiture, pose son gobelet de café sur le toit, s'éloigne de quelques pas, compose le numéro du commissariat de Sundrive Road et demande à la standardiste de lui fournir le numéro de Bill O'Leary, un inspecteur en retraite. On lui demande de patienter et elle ronge son frein pendant que la standardiste se renseigne.

Ollie St Ledger.

Putain, si c'est bien *lui* dans cette salle de bains…

Elle peut toujours attendre pour sa petite soirée tranquille à la maison.

Toujours en attente, elle récupère son café et le boit à petites gorgées en faisant les cent pas devant le périmètre sécurisé.

À travers la lunette arrière de la voiture, elle voit que Karl a raccroché et qu'il observe son manège dans le rétroviseur avec étonnement.

Elle lui tourne le dos.

Pas question de lui dire quoi que ce soit tant qu'elle n'est pas sûre.

Ollie St Ledger. Jamais il n'aura gardé son nom. Il en aura forcément changé. En adoptant le nom de jeune de fille de sa mère, par exemple. C'est la coutume en pareil cas.

Non pas que les cas de ce genre courent les rues.

Un clic, et la standardiste lui annonce qu'elle a déniché le numéro d'O'Leary et qu'elle le lui transmet par SMS.

Leah stoppe aussitôt sa ronde, son téléphone sous les yeux, attendant avec impatience l'arrivée du message.

Si St Ledger n'utilise plus ce nom, ce qui est probable, l'auteur de la

lettre a percé sa véritable identité.

Ou bien il le croit, ce qui est plus grave, si cette enveloppe a un rapport avec le mort retrouvé prostré dans sa salle de bains.

Ding.

Leah clique sur le numéro reçu par SMS.

La sonnerie résonne dans le vide le temps d'une éternité douloureuse, et puis un personnage âgé décroche d'une voix bourrue.

— Ouais ?

— Bill ? Leah Riordan à l'appareil.

Un court silence lui répond.

— J'imagine que tu ne m'appelles pas pour prendre de mes nouvelles ?

Bill va droit au but, comme toujours. Comme à l'époque où ils ont travaillé ensemble, il y a quinze ans. Elle portait encore l'uniforme à l'époque et sortait tout juste de l'école de Templemore alors que Bill était déjà un flic aguerri, connu bien au-delà des rangs de la police pour avoir enquêté sur un certain nombre d'affaires célèbres.

— Non, et je le regrette, s'excuse-t-elle.

Tout en parlant, elle s'éloigne de la voiture, du périmètre de sécurité et de tous ceux qui gravitent autour.

— Bill, je me trouve sur une scène de crime à Harold's Cross et j'ai une question délicate à vous poser, lui annonce-t-elle en baissant la voix. Je suis tombée sur un nom et j'aimerais savoir si ça vous parle. Dites-moi oui ou non, je ne veux pas en savoir plus pour le moment. C'est aussi bien comme ça, pour vous comme pour moi. OK ?

— OK…

Elle prend longuement sa respiration.

— Ollie St Ledger.

Le silence qui lui répond est si long qu'elle éloigne un instant le portable de son oreille afin de s'assurer que la communication n'a pas été coupée.

— Oui, répond Bill. Ça me parle.

— Merci. C'est bien ce que je pensais, mais je tenais à m'en assurer.

— Si tu as besoin de moi…

— C'est possible. Le mieux pour vous joindre est encore ce numéro ?

— Le tout est que j'entende la sonnerie. Je n'ai plus les oreilles de mes vingt ans, mais ma femme me prévient en cas de besoin.

Leah hésite. Elle devrait s'en tenir là, mais…

Elle se sent obligée de lui donner un os à ronger en échange de la confirmation qu'il vient de lui fournir.

— Je crois qu'il est mort, dit-elle.

Un autre long silence.

— Tant mieux.

Et il raccroche.

Leah regagne la voiture et reprend sa place à l'avant.

— L'Agence KB compte bien un Oliver parmi ses employés, mais il s'appelle Kennedy, lui explique Karl. Le type que j'avais au bout du fil m'a confirmé que l'agence louait un appartement dans cette résidence. Il croit savoir que Kennedy l'occupait, mais il n'en est pas certain. Ça pourrait être la devise de la boîte : *KB, l'agence où l'on n'est sûr de rien*, récite-t-il avec une voix de pub télévisée. Tu me feras penser de ne jamais m'adresser à eux le jour où je construis une tour, d'accord ? J'ai consulté leur site et les réseaux sociaux, pas la moindre photo du Kennedy en question, mais le type de KB me l'a décrit : proche de la trentaine, un mètre quatre-vingts, cheveux châtains, beau gosse. Avec de grandes oreilles et une mâchoire carrée. Je sais que le type de la salle de bains était plutôt moisi et que tu l'as vu de dos, mais ça pourrait correspondre ?

— Le type de la salle de bains est surtout une bombe à retardement potentielle, répond Leah.

— Ah bon ? réagit Karl, le front plissé. Qui tu avais au téléphone ?

— Pour l'instant, on ne dit rien à personne.

— Tu es la reine du suspense, Leah, mais si…

— Au moins tant qu'on n'est pas sûrs, le coupe-t-elle en soupirant. Moi qui me faisais une joie de dîner tranquillement à la maison…

— Putain de merde, tu vas me…

— Tu te souviens de l'affaire de Mill River ? lui demande-t-elle en croisant son regard.

32 jours plus tôt

Après la douceur de la soirée aux chandelles du dimanche, le lundi matin fait l'effet d'une douche froide à Ciara.

Il fait noir quand elle écarte les paupières, mais elle finit par distinguer une faible lueur grise tout autour du store. Oliver lui tourne le dos, comme toujours. Il dort profondément en ronflant à peine. La veille au soir, elle a pris soin de plier ses affaires et de les poser près de ce qui est apparemment devenu son côté du lit : un bas de pyjama à pois et un vieux t-shirt marbré de taches d'eau de Javel qu'elle utilise uniquement pour dormir. Elle ramasse le tout et quitte la chambre sur la pointe des pieds en refermant doucement la porte derrière elle, puis elle s'habille dans le salon plongé dans l'obscurité.

La machine à café chic étant aussi discrète qu'un tracteur, Ciara met de l'eau à bouillir en prenant soin d'éteindre la bouilloire électrique avant qu'elle siffle, puis elle se prépare un café avec quelques granules de l'instantané prélevé dans leur stock de « survie ».

Elle se moque du goût, c'est avant tout l'odeur du café dont elle a besoin au réveil.

La porte du balcon se déverrouille presque sans bruit, mais elle émet un long chuintement lorsque Ciara la fait coulisser. La nappe à carreaux en papier du dîner de la veille n'a pas bougé, pas plus que la guirlande enroulée autour de la rambarde. Elle se trouve idiote d'avoir soupçonné Oliver du pire. Qu'aurait-il pu dissimuler de menaçant au fond de son sac à dos ?

Elle revoit sa tête juste après la surprise, s'excusant d'avoir dû trouver chez Tesco tous les accessoires de son petit dîner romantique. Son visage rosissant, son sourire gêné, la façon dont il penche la tête sur le côté quand il est mal à l'aise de façon à donner l'impression qu'il lève les yeux vers elle alors qu'il est beaucoup plus grand…

Ce souvenir fait sourire Ciara.

Elle s'assoit sur la chaise la mieux placée pour dominer le jardin paysagé et les immeubles tout autour, les mains serrées autour de sa tasse.

Le ciel s'éclaircit de minute en minute. Le calme qui règne autour d'elle est presque irréel. Un calme inquiétant. Depuis combien de temps la ville vit-elle au ralenti ? Quinze jours ? Ce week-end, elle s'est arrêtée pour de bon. Le bourdonnement des moteurs, les klaxons, le souffle des pneus sur l'asphalte… la rumeur de la circulation s'est éteinte, et c'est sans doute le changement le plus spectaculaire. Elle se

trouve à dix minutes à pied du cœur de la ville, sur la rive sud, et elle n'entend pas un bruit, en dehors du chant lointain des oiseaux et du murmure de la brise dans les arbres de la cour.

Elle pourrait être l'unique survivante d'un cataclysme planétaire et ne pas le savoir.

Elle pourrait aussi être l'unique survivante d'un cataclysme planétaire sans que quiconque soupçonne son existence.

Un léger mouvement.

Ciara commence par voir deux cuisses roses. L'espace d'un instant, elle a du mal à comprendre pourquoi ces jambes sont coupées juste au-dessous du genou, avant de comprendre qu'il ne s'agit pas d'un être en état de lévitation, mais d'une femme dont le legging est gris au niveau des mollets. Elle enchaîne les postures de yoga sur son balcon.

Oliver a signalé à Ciara l'existence dans la résidence d'une salle de sport, mais celle-ci a fermé ses portes de façon préventive une semaine plus tôt. Elle n'est pas près de rouvrir à présent que le pays est confiné. Oliver lui a également annoncé son intention de renouer avec le jogging, ce à quoi elle lui a répondu de ne pas compter sur elle. Comme elle le lui a expliqué, elle s'est fixé comme règle de courir uniquement quand elle est poursuivie. En revanche, l'idée de marcher n'est pas pour lui déplaire. Le quartier est agréable et arboré, sans oublier le canal, et une bonne partie du centre-ville se trouve à moins de deux kilomètres. Elle est curieuse de voir à quoi ressemblent les environs à présent que les rues sont vides. Et puis marcher lui fournira l'occasion de réfléchir.

Elle avale une gorgée de café.

Mme Yoga se plie en deux vers l'avant. C'est une blonde au corps souple. Même d'aussi loin, puisqu'elle se trouve de l'autre côté de la cour, un étage plus haut, Ciara remarque sa sveltesse à travers cette tenue qui lui colle à la peau. C'est probablement ce qui l'incite à se mettre en scène de la sorte sur son balcon, sous le regard des voisins. Ciara se demande même si ce n'est pas ça qui lui plaît, si le yoga n'est pas un prétexte pour attirer l'œil.

Comme si elle avait surpris la pensée de Ciara, la femme se relève, s'approche du garde-fou en verre fumé, pose une main dessus, et tourne la tête en direction de Ciara.

Du moins est-ce l'impression qu'a celle-ci. Elle ne peut pas en avoir la certitude, la distance est trop importante, sans parler de l'arbre qui les sépare, mais Ciara ressent un curieux picotement sur sa peau.

Elle baisse les yeux vers sa tasse, de façon presque théâtrale, afin que la femme comprenne bien qu'elle ne cherchait nullement à l'observer.

— Mon Dieu…

Ciara fait un bond sur sa chaise en entendant la voix d'Oliver

derrière elle. La tasse tressaute entre ses doigts et quelques gouttes de café lui arrosent les cuisses. Elle se retourne et le voit à l'entrée de la terrasse, une tasse dans chaque main. Il lui en tend une.

— Tiens, lui dit-il. Et redonne-moi l'autre.

— C'est quoi ?

— Du café. Du *vrai* café. J'ai vu le pot d'instantané sur le plan de travail. Je te rappelle qu'on l'a acheté en prévision de l'apocalypse. Inutile de se punir dans l'intervalle en buvant ça.

Ciara lève les yeux au ciel d'un air amusé, pose sa tasse sur la table et saisit celle qu'il lui a préparée.

— Pourquoi tu ne t'es pas servie de la machine ?

— J'ai oublié comment elle marche, ment-elle.

Elle porte la nouvelle tasse à ses lèvres. Le café est bien meilleur. La machine fait moins de bruit qu'elle ne l'imaginait, elle n'a rien entendu.

— Merci, lui dit-elle. Et bonjour.

— Bonjour à toi.

Il s'avance sur la terrasse, pieds nus sur le béton, et lui dépose un baiser sur le haut du crâne, après quoi il s'assoit délicatement sur la seconde chaise en veillant à ne rien renverser de son café.

— Tu te lèves toujours d'aussi bonne heure en semaine ? s'enquiert-il.

— Pourquoi ? Il est très tôt ?

— Un peu plus de 7 heures.

— Eh bien… oui, sans doute. Je me lève généralement dans ces eaux-là.

Oliver balaie le jardin des yeux.

— C'est fou ce que c'est calme.

— C'est dû à l'absence de circulation. Je crois bien que c'est ce qui nous paraît le plus étrange.

— L'absence de tout, tu veux dire. Quel est ton programme ce matin ?

— Il faut que je me branche sur le réseau de ma boîte avant 9 heures. Ça t'ennuie si je m'installe dans la chambre d'amis en début d'après-midi ? J'aurai quelques coups de fil à passer.

Ils ont profité du week-end pour transporter la table du salon dans la chambre d'amis afin de disposer d'un bureau. Ils se sont mis d'accord sur les horaires : il travaillera là tous les matins, lui laissant la place l'après-midi. Le canapé leur servira de refuge à tour de rôle quand l'autre occupera ce bureau improvisé, en se servant de la table basse ou du comptoir du petit déjeuner. Il leur reste aussi le lit de la grande chambre, s'ils le souhaitent.

— J'ai uniquement des mails à traiter ce matin, ajoute-t-elle. Le

canapé me suffira amplement.

— Parfait pour moi.

— Sinon, je comptais aller marcher vers midi. Je vais essayer de m'y tenir quotidiennement. Te prévenir est une façon pour moi d'y arriver, probablement.

— Dans ce cas, voici ce que je te propose, décide Oliver en se penchant vers elle. Je prends le bureau le matin et toi, le canapé. Quand tu pars marcher, je m'occupe du déjeuner et ensuite, si tu es d'accord, je vais courir aux alentours de 17 heures pendant que tu prépares à dîner. Ça te va ?

Voyant qu'elle fait la grimace, il ajoute :

— Disons que tu *commences* à préparer le dîner. En mettant le four à préchauffer, par exemple.

— Je devrais pouvoir y arriver, à condition que tu me montres comment ça fonctionne.

— Quant à ce soir, je pensais qu'on aurait pu commencer à regarder *De la Terre à la Lune*.

Il s'agit d'une série consacrée aux missions lunaires dont il lui a beaucoup parlé.

Elle lui sourit.

— Parfait pour moi.

Oliver se cale sur son siège avec satisfaction.

C'est un trait de sa personnalité qui a frappé Ciara : il a toujours besoin de suivre un emploi du temps bien précis, quitte à l'établir lui-même le cas échéant. Il lui faut savoir ce qui va se passer tout à l'heure comme le lendemain, tout doit être planifié. Elle pouvait comprendre la nécessité d'un programme lorsqu'ils passaient ensemble un samedi ou un dimanche, mais elle estime qu'en semaine, alors qu'ils travaillent l'un et l'autre, la mesure est extrême.

Pour autant, programmer leurs journées n'est pas forcément idiot en période de confinement.

Ciara coule un regard discret en direction du balcon de Mme Yoga.

Il est désert.

Elle a disparu.

Parvenue tout en haut de Harcourt Street, Ciara remarque que les grilles du parc de Stephen's Green sont fermées. Faute de pouvoir lire les pancartes jaune fluo accrochées à l'aide de fil de fer, elle traverse la rue et s'approche en se doutant de la suite : le parc est fermé au public à cause de l'épidémie.

Elle peine à comprendre la logique d'une telle mesure. Un jardin public ? De toute façon, elle n'a personne à qui se plaindre, alors elle longe les grilles du parc dont elle aperçoit les pelouses désertes entre

deux arbres. L'endroit serait paisible si une cacophonie de cris perçants ne s'en échappait pas. Les mouettes qui terrorisent habituellement les passants à Grafton Street ont apparemment pris possession des lieux.

Un tram transportant trois passagers glisse à côté d'elle. Deux *gardaí* en uniforme la rasent à vélo. Ils avancent à peine plus vite qu'elle, dessinant des S sur la chaussée tout en bavardant comme deux copains en balade un dimanche matin. En dehors de Ciara, rares sont les piétons.

Elle remarque bientôt une rumeur qu'elle est incapable d'identifier. Une rumeur sourde dans un premier temps, et de plus en plus présente. Elle croit deviner qu'une alarme s'est déclenchée quelque part, jusqu'au moment où elle avise un peu plus loin une personne qui lève la tête vers le ciel, une télécommande entre les mains. En suivant son regard, elle aperçoit un drone, minuscule point noir dans le ciel de midi, qui survole les toits des maisons en filmant la ville quasi déserte.

Ciara, qui avait pensé acheter un café et le boire tranquillement sur un banc du parc au bord de l'étang, prend la mesure de sa naïveté. Stephen's Green a fermé ses portes, à l'image de tous les coffee shops. Même la petite épicerie tout en haut de Grafton Street, bien qu'ouverte, lui oppose une pancarte EN PANNE lorsqu'elle s'approche du distributeur de boissons chaudes.

Elle va devoir réviser ses plans pour les jours à venir, dénicher un endroit où elle pourra s'asseoir et réfléchir en paix. Elle sent qu'elle a besoin de ce temps de réflexion, de solitude. Elle n'est pas habituée à vivre avec quelqu'un vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il est vrai que tout est allé si vite…

Elle a le sentiment que la vie l'a rattrapée sans crier gare. Son arrivée à Dublin. Sa rencontre avec Oliver. La survenue de la pandémie. Son emménagement dans l'appartement d'Oliver.

Le tout en l'espace d'un mois.

La veille, lorsqu'il s'est endormi en lui tournant le dos, elle a rêvassé dans le noir pendant un petit moment, emportée par le tourbillon de ses pensées. Ce n'est pas comme si elle regrettait de s'être installée là, bien au contraire. Tout se passe encore mieux qu'elle ne l'espérait, et en un temps record.

C'est peut-être cette rapidité qui la dérange. Elle a l'impression qu'une force invisible la traîne par les coudes, comme ces manifestants qui se font emmener de force par la police antiémeute, l'extrémité de leurs chaussures raclant le sol. On la tire dans une direction qui lui convient, c'est vrai, mais tout de même…

Tout va tellement vite.

À condition de prendre un minimum de temps pour elle, à l'extérieur, tous les jours, ces sorties quotidiennes lui serviront de

ralentisseurs.

Suffisamment pour qu'elle ait le sentiment d'avoir repris le contrôle de sa destinée.

En attendant, cette première sortie suffira pour aujourd'hui.

Ciara fait le tour de Stephen's Green en longeant les grilles du parc et repart en direction de l'appartement.

Elle s'apprête à glisser la clé dans la serrure quand une voix lui parvient.

Une voix d'homme en colère qui semble sortir d'un haut-parleur. Elle n'est pas en mesure de déchiffrer les mots, mais elle sent toute la frustration de celui qui les prononce.

Peut-être même de la colère.

Ciara referme lourdement la porte derrière elle en faisant tinter ses clés de façon à signaler sa présence, mais la voix refuse de s'interrompre.

Oliver doit être en visio dans la chambre d'amis dont la porte est restée ouverte. Sans doute ne s'attendait-il pas à ce qu'elle rentre aussi tôt. La voix est celle de quelqu'un de plus âgé et elle l'entend dire :

— *Nous étions d'accord que tu ne me cacherais rien.*

Elle décide de refermer la porte du bureau improvisé de façon à donner un semblant d'intimité à Oliver et son interlocuteur, mais tout indique que le premier ne s'est toujours pas rendu compte qu'elle est rentrée. Assis devant la table qui leur sert de bureau, il lui tourne le dos. Sur l'écran de son ordinateur s'affiche le visage bronzé et ridé d'un homme aux cheveux grisonnants. La webcam de l'inconnu est positionnée en contre-plongée de façon peu flatteuse, sous son menton, ce qui met en relief ses trous de nez.

Il secoue la tête d'un air incrédule et la posture d'Oliver, épaules voûtées et tête baissée, signale sa honte, ou son abattement.

— Tu ne peux pas…

Sur l'écran, l'inconnu se tait brusquement et fronce les sourcils en voyant apparaître une silhouette derrière Oliver.

Ciara, désemparée, finit par comprendre qu'il s'agit d'elle.

Oliver pivote sur lui-même d'un bloc, surpris.

Désolée, s'excuse-t-elle en silence en refermant précipitamment la porte.

Elle ne veut plus rien entendre.

Oliver sort de la pièce un quart d'heure plus tard seulement.

Dans l'intervalle, Ciara a décidé de préparer le déjeuner. Celui-ci, à l'aune de ses capacités culinaires, se limite à des croque-monsieur poulet-fromage qu'elle passera au gril le moment venu, le tout servi avec une salade toute faite qui végète dans le frigo depuis trois jours.

En revanche, elle a fait l'effort de mettre des assiettes et des couverts sur le comptoir du petit déjeuner, avec des serviettes en papier absorbant soigneusement pliées en deux et deux verres d'eau glacée posés sur des dessous de verre dépareillés dénichés au fond d'un tiroir.

— Désolé, s'excuse Oliver en la rejoignant, penaud.

— Rien de grave ?

— Non, pas vraiment.

Il remarque le couvert mis sur le comptoir.

— C'est quoi, tout ça ?

— Prends-le comme l'enthousiasme du premier jour.

Il lui répond par un sourire timide.

— À ton avis, on tiendra combien de temps avant d'en arriver à grignoter d'un air distrait des corn flakes puisés à même le paquet ?

— Je nous donne jusqu'à vendredi.

Elle pose les croque-monsieur sur une plaque de four et la glisse sous le gril.

— Alors, cette balade ?

— Ils ont fermé Stephen's Green, ne me demande pas pourquoi, mais c'est agaçant.

Elle croise les bras et le regarde droit dans les yeux.

— De quoi s'agit-il ? Qui était ce type ?

Oliver se passe la main dans les cheveux.

— Mon patron, avoue-t-il, les yeux rivés au sol. Au sujet de…

Ciara croit deviner la suite, il s'agit sans doute d'une connerie au boulot. Oliver lui en parle peu, il a tout de même fait allusion une ou deux fois à un gros projet près des Silicon Docks, un quartier qui se résume dans la tête de Ciara à ces tours de verre, entre le fleuve et l'entrée du tunnel portuaire, où les géants de la tech américains ont installé leurs sièges européens, tous vides à l'heure actuelle puisque leurs milliers de salariés sont tous en télétravail.

— À cause de toi, finit-il par dire.

Elle en reste stupéfaite.

— Moi ?

— Si tu te souviens, je t'ai expliqué que j'étais logé ici par ma boîte. Cet appartement sert aux employés de l'agence, ce n'est pas moi qui le loue.

Il relève lentement la tête et croise son regard.

— Techniquement, je suis le seul autorisé à vivre ici.

Elle ne comprend pas immédiatement.

— Et ton patron m'a vue, dit-elle en pensant à voix haute. En plein confinement. Il en a déduit que je n'étais pas juste une amie de passage.

— Il ne t'a pas *vue*, mais quelqu'un l'a mis au courant de ta

présence ici. Quand il m'a posé la question, je n'ai pas voulu lui mentir. Je n'en voyais pas l'intérêt. Sauf que…

Il se dandine d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Il m'a expliqué que c'était interdit, même avec ce qui se passe en ce moment. Il a insisté en me disant que ce n'était pas le seul appartement loué par l'agence dans cette résidence, qu'ils en avaient deux à disposition. Il se trouve que l'autre est occupé par l'un des associés de la boîte, et Kenneth s'est fait une joie de m'expliquer que le type en question avait une vue plongeante sur ma terrasse. Je suis sincèrement désolé, Ciara, mais…

Deux pensées assaillent la jeune femme simultanément.

La première est qu'il l'appelle très rarement par son prénom. Quand elle y pense, elle n'est pas certaine de l'appeler souvent par le sien. Entendre le mot Ciara sortir de la bouche d'Oliver, la façon même dont il le prononce, est rassurant et fait naître dans sa poitrine une bouffée tiède agréable.

Elle en éprouve un certain étonnement.

La seconde est qu'elle doit partir.

Elle doit partir.

À cette pensée, son corps tout entier s'enflamme, comme si elle était victime d'une crise de panique.

Une légère odeur de pain brûlé flotte jusqu'à ses narines.

— Tu veux que je m'en aille tout de suite ? demande-t-elle.

Il fronce les sourcils.

— Bien sûr que non. Non. Je ne voulais pas…

Il s'avance et lui prend les mains.

— Tu ne t'en vas nulle part. Leur position est ridicule. Complètement ridicule. En revanche, nous n'aurons plus la possibilité de nous servir de la terrasse. Quel que soit l'appartement occupé par ce connard, il donne en plein dessus. Et j'ai dit à Kenneth que tu retournais chez toi aujourd'hui.

— Ah.

Les épaules de Ciara retombent, libérées de la tension qui les animait. Elle est gênée à présent d'avoir mal compris. Un petit rire s'échappe de sa gorge.

Il la serre contre lui et l'embrasse délicatement.

— Tu ne vas nulle part. Cela dit, tu risques de déclencher le détecteur de fumée.

— Merde !

Les croque-monsieur sont bons à jeter, la tranche de pain supérieure entièrement carbonisée. Oliver trouve l'incident hilarant et lui rappelle que la charge du déjeuner lui incombait ce jour-là. À la vue des croque-monsieur, il estime qu'il serait plus sage de s'y tenir. Elle

proteste du bout des lèvres et se laisse convaincre.

C'est seulement plus tard, au moment d'installer son ordinateur dans le « bureau » dont elle disposera cet après-midi-là, qu'une pensée la chiffonne.

Le correspondant d'Oliver lui adressait des remontrances *avant* qu'elle ne s'approche de la porte et que sa silhouette apparaisse à l'écran.

Nous étions d'accord que tu ne me cacherais rien.

À quoi faisait-il allusion ?

Qu'avait bien pu lui cacher Oliver ?

Et que lui cachait-il, à *elle* ?

35 jours plus tôt

Oliver, à peine sorti de la douche et enveloppé dans un drap de bain, s'assoit sur le canapé pour écouter en direct l'allocution du Premier ministre.

À compter de ce soir minuit, fait la voix sonore de Varadkar qui s'échappe du haut-parleur de la télé, et sans doute même de toutes les télés du pays, *il est demandé à chacun de ne pas quitter son domicile pendant une période de deux semaines, jusqu'au dimanche de Pâques 12 avril, à l'exception des situations suivantes : ne sont pas concernés ceux qui se rendent et reviennent de leur travail, dans le cadre de celui-ci, uniquement lorsqu'ils relèvent des professions de santé ou d'aide sociale, ou occupent toute autre fonction essentielle nécessitant leur présence à l'extérieur ; sont autorisés les déplacements liés à l'achat de nourriture et d'articles ménagers, aux rendez-vous médicaux comme à l'achat de médicaments et autres produits de santé, aux urgences familiales relevant des enfants et des personnes âgées ou vulnérables ; sont autorisées les sorties aux fins d'exercice physique, de façon brève et dans un rayon de deux kilomètres autour du domicile. Les rassemblements publics ou privés, quel que soit le nombre de personnes concernées, sont interdits en dehors du domicile. L'usage des transports publics est exclusivement réservé aux employés des services essentiels. Hormis les activités dont je viens de dresser la liste, nul n'est autorisé à se déplacer à plus de deux kilomètres de chez lui, quelle qu'en soit la raison.*

Le Premier ministre a soigneusement évité d'utiliser le mot *confinement*, mais c'est pourtant ce dont il s'agit. En clair : tout le monde reste à la maison pendant quinze jours.

Chez *soi*.

Avec interdiction de recevoir quiconque.

Oliver, hypnotisé par la télé, n'en revient pas.

Ces mesures servent si bien ses intérêts que c'en est presque indécent. S'il avait voulu imaginer un cadre plus favorable, il n'aurait pas réussi.

Il va proposer à Ciara de s'installer chez lui.

De s'installer chez lui pendant quinze jours, tout du moins. C'est encore le meilleur moyen de lui présenter la situation sans l'effaroucher.

C'est le seul moyen pour eux de continuer à se voir sans enfreindre ces règles. S'ils continuent de vivre chacun chez soi, comme c'est le cas actuellement, ils ne pourront plus se voir du tout.

Oliver serait incapable de dire si ces mesures s'appliquent dans un cadre légal ou bien s'il s'agit de simples recommandations, mais il a bien l'intention de s'y soumettre. Pas question de fournir le moindre prétexte aux représentants d'An Garda Síochána de s'intéresser à lui, sans parler des risques annexes. Il a vu sur le Net quantité de photos et de vidéos de gens soupçonnés de contrevenir aux restrictions ; la plupart du temps, on reconnaît parfaitement les intéressés.

Il dira à Ciara qu'il entend respecter ces mesures restrictives à cause de son asthme supposé, que le gouvernement n'a pas pris de telles mesures sans raison.

Il voit mal pour quelle raison Ciara refuserait alors qu'elle vit déjà chez lui, ne regagnant son studio que pour y travailler. Il n'y a jamais mis les pieds, mais il doit la rejoindre là-bas en fin de journée. De ce qu'elle a pu lui en dire et de ce qu'il a découvert en écumant sur Google les locations dans l'immeuble qu'elle occupe, le lieu est minuscule et il n'a pas cru comprendre qu'elle dispose d'un balcon.

À moins qu'elle ne refuse. Il a pu se méprendre et lui prêter des intentions qu'elle n'a pas. Ce qu'elle ressent ne correspond peut-être pas à ce qu'elle lui montre, mais il en doute.

Théoriquement, il est fort probable qu'ils vont passer les quinze jours qui viennent ensemble.

Tous les deux.

Sans voir quiconque. Pas de collègue, pas d'amis, pas de proches. Tout simplement parce qu'ils n'en ont pas le droit. Il se sent relativement en sécurité puisqu'elle s'est installée à Dublin tout récemment. Elle l'avoue volontiers, elle n'a pas vraiment eu l'occasion de tisser des liens avec ses collègues puisqu'on leur a très vite demandé de travailler depuis chez eux, mais se retrouver seuls l'un avec l'autre est encore plus sûr.

Non seulement elle ne pourra lui présenter personne, mais elle ne peut pas s'attendre à ce qu'il lui présente quiconque. Elle n'aura aucune raison de s'étonner de ne pas rencontrer ses amis, ses collègues, les membres de sa famille, ou encore des proches.

Elle sait déjà qu'il n'a pas de compte sur les réseaux sociaux et ne risque pas de trouver sur la Toile des photos prises dans cet appartement.

Il peut même trouver un moyen détourné de l'inciter à ne rien dire à personne, de garder secrète son installation chez lui. Ne risque-t-on pas de trouver bizarre, autour d'elle, qu'elle déménage chez un type qu'elle connaît à peine ? D'autant qu'il s'agit d'une mesure provisoire, le temps du confinement. Inutile de s'en ouvrir à quiconque.

Ces mesures sont une chance pour lui. Celle qu'il attendait.

— *Nous ne sommes en rien prisonniers du destin*, tonne Varadkar sur

l'écran de la télé. *Le seul destin qui vaille est celui que nous nous forgeons.*

Oliver se demande s'il est bien prudent de sortir des formules dignes de la série *Terminator* à l'heure de prendre des mesures radicales à l'encontre d'un virus mortel, mais à ce détail près, il souscrit à cette vision du destin pour la première fois de sa vie.

Peut-être a-t-il enfin la possibilité d'échapper au sien grâce à la pandémie.

— *La suite dépend de chacun et chacune d'entre nous.*

Quinze jours, pense Oliver. Il disposera de deux semaines entières pour la convaincre.

Une période pendant laquelle personne ne pourra le contredire.

Une période pendant laquelle il sera constamment avec elle et pourra lui présenter le visage qui l'arrange. Être l'homme dont elle rêve, l'Oliver qu'elle croit connaître.

Il pourra enfin devenir lui-même et laisser loin derrière ses personnalités passées. Ses identités précédentes avec leur cortège d'erreurs tragiques.

29 jours plus tôt

Endormie d'un sommeil sans rêve quelques instants auparavant, Ciara se réveille en sursaut, persuadée que la planète est en feu.

Un hurlement de sirène.

Un hurlement si agressif que chacune de ses stridulations lui vrille les tympans et s'immisce jusqu'au plus profond de son être.

Le hululement est là, tout près.

Au cœur de la chambre plongée dans l'obscurité.

En se retournant, elle s'aperçoit qu'Oliver n'est pas là.

Il faut du temps au cerveau de Ciara pour absorber le choc et reconstituer le puzzle : l'alarme à incendie de l'immeuble s'est déclenchée en pleine nuit et Oliver n'est pas dans le lit. Sa moitié de la couette est repliée sur elle et lorsqu'elle cherche le drap de la main, il est froid. La sirène l'empêche de rassembler ses pensées, il lui faudra éclaircir ce mystère plus tard. Il lui est impossible de réfléchir à quoi que ce soit. Son seul but est d'échapper à ce bruit infernal.

Elle s'apprête à repousser la couette lorsque la porte de la chambre s'ouvre et que la lumière rassurante du couloir chasse une partie des ténèbres. La silhouette d'Oliver se découpe sur le seuil.

Elle voit suffisamment bien à présent pour remarquer qu'il est habillé. Il porte le jogging et le t-shirt qu'il enfile tous les matins au réveil, en attendant de s'habiller pour de bon. Comme il dort en caleçon, il ne s'est pas levé uniquement pour aller aux toilettes comme un zombie.

Que pouvait-il bien fabriquer ?

La sirène est encore plus stridente à présent que la porte de la chambre est ouverte, sans doute se trouve-t-elle dans le hall de l'immeuble. Ciara attrape le jean de la veille qu'elle a laissé sur un dossier de chaise en se couchant, glisse ses pieds dans les tennis sagement alignées à côté du lit.

Tout en s'habillant, elle a vaguement conscience qu'Oliver reste immobile.

Planté à l'orée de la pièce, ses traits brouillés par la pénombre, il semble imperméable au cri perçant de l'alarme.

Il ne bouge toujours pas lorsqu'elle s'approche, ne cherche pas à s'effacer pour la laisser sortir de la chambre.

Elle prononce son nom, mais il reste sans réaction. Elle se demande un instant s'il n'est pas victime d'une crise de somnambulisme, mais la lumière du couloir lui montre qu'il est pleinement réveillé.

Il lui bloque toujours le passage.

— Oliver, répète-t-elle.

Brusquement tiré de sa torpeur, il hoche la tête et s'efface.

Elle sort dans le couloir et arrache son manteau de la patère de l'entrée. Ses clés se trouvent sur la console, elle les glisse au fond de sa poche. *Mon portable*, se souvient-elle brusquement. Il peut très bien s'agir d'un véritable incendie et Dieu seul sait combien de temps ils devront rester dehors. Elle ferait mieux d'emporter son téléphone. Où est-il ? Comme elle ne le prend pas avec elle la nuit en général, elle se précipite dans le salon, où les lumières sont allumées, et le cherche des yeux. Elle l'aperçoit sur la table basse, posé à côté de celui d'Oliver.

Au même moment s'affiche une alerte sur l'écran de celui-ci.

Elle croit voir qu'il s'agit d'un SMS. Sans s'en préoccuper, elle récupère d'un geste son propre téléphone dont l'écran s'allume en lui indiquant l'heure : 4 h 01.

Qui peut bien envoyer un SMS à Oliver à une heure pareille ?

Elle rebrousse chemin.

— Où vas-tu ? lui crie Oliver en s'efforçant de couvrir le vacarme.

Elle lui montre la porte d'entrée.

— Dehors !

Le monde entier n'est plus qu'un fatras assourdissant et Ciara n'en peut plus. Elle ne sait pas qui a installé ce système d'alarme, mais il mérite la palme. Elle éprouve le besoin irrépressible de quitter cet endroit, de se retrouver à l'air libre. Elle traverse le couloir lorsqu'une main lui agrippe le bras et la tire violemment en arrière.

Oliver la pousse dans la salle de bains et referme la porte.

Le volume de la sirène baisse de quelques décibels, Dieu soit loué. Elle entend les mots qu'il prononce à travers un bourdonnement insistant.

— Elle va s'arrêter d'une seconde à l'autre, dit-il en posant les mains sur ses épaules. Il s'agit d'une fausse alerte. Ça arrive tout le temps. Chaque fois que quelqu'un laisse une poêle sur le feu. Détends-toi.

Mais la façon dont il la serre n'est pas en phase avec ses propos.

Il s'agit moins de la rassurer que de la garder là.

— Qui se prépare à manger à 4 heures du matin ? réagit-elle.

Il se contente de hausser les épaules, adossé à la porte.

— Oliver, poursuit-elle d'une voix calme. J'ai l'intention de sortir, il peut très bien y avoir un incendie.

— Ça ne sert à rien.

— Oliver, répète-t-elle en riant nerveusement face à l'absurdité d'une situation qui commence à la perturber.

À quoi joue-t-il ?

Elle imagine le pire. Ce type beaucoup plus grand et costaud qu'elle la tient enfermée dans une pièce minuscule en pleine nuit alors que l'immeuble flambe peut-être. Il la retient physiquement. Elle a bien son téléphone, mais…

Elle l'imagine le lui arrachant des doigts, le fracassant contre le mur carrelé. Cette pièce, la plus exiguë de l'appartement, se trouve à l'extrémité du couloir. Quand bien même elle voudrait crier, le hurlement de l'alarme…

Elle se ressaisit. Non. Elle va trop loin.

Parce qu'il va trop loin, lui aussi.

— Je n'en peux plus de ce bruit, dit-elle en se libérant tout en cherchant des doigts la poignée de porte.

— Ça va s'arrêter.

Il se place de façon à lui bloquer le passage.

— Tu n'en sais rien.

— Bien sûr que si. Ça arrive tout le temps.

— Tu as emménagé tout récemment.

— Justement, c'est bien la raison pour laquelle je peux te dire que ça arrive tout le temps.

— Peut-être, mais en attendant…

Elle le surprend par une feinte et ses doigts se referment sur la poignée.

Oliver lui saisit le poignet.

Elle baisse les yeux sur les doigts qui lui emprisonnent la main et relève la tête avec une lenteur délibérée.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Un silence pesant lui répond.

— L'associé de l'Agence KB. Il va te voir si tu sors.

Il s'exprime d'une voix plaintive, ses yeux brillent comme s'il était au bord des larmes.

— Il est 4 heures du matin. Personne ne me croira si je dis que tu es simplement passée me voir.

Plusieurs solutions viennent instantanément à l'esprit de Ciara : *Il fait nuit dehors et je veillerai à ne pas m'approcher de ce type. Il suffit de ne pas sortir ensemble, d'autant qu'il ne m'a jamais vue de près. Je m'en fiche, je n'ai aucune envie de devenir dingue avec ce bruit infernal et de brûler vive dans un incendie.* Au lieu de quoi elle s'arrache à son étreinte et ouvre l'armoire à pharmacie.

Elle s'empare brutalement du sachet de masques qu'il a rapportés quelques jours auparavant, faisant tomber dans la manœuvre une bombe de mousse à raser et un paquet de pansements.

Elle se débarrasse de la même façon du sachet de masques après en avoir pris un. Elle en passe les élastiques autour de ses oreilles, l'ajuste du mieux qu'elle le peut et claque violemment la porte de l'armoire à pharmacie.

Elle s'aperçoit que ses mains tremblent.

— Bonne idée, approuve Oliver, mais tu n'as vraiment pas besoin de sortir…

— Laisse-moi passer.

Ce n'est pas un ordre, mais la supplique d'une prisonnière à son geôlier.

L'effet est immédiat. Oliver se liquéfie et baisse la tête.

Puis il s'écarte et libère le passage.

Sans perdre une seconde, elle écarte le battant. Le hurlement fluctuant de l'alarme lui brûle les neurones de plus belle. Elle se rue sur la porte d'entrée.

Elle ne cherche même pas à savoir s'il la suit.

Elle s'en moque.

Dans le couloir de l'immeuble, le vacarme est pire encore, les alarmes individuelles des appartements se joignant à celle qui s'échappe des haut-parleurs installés dans les parties communes. Assaillie de toutes parts, Ciara traverse ce tunnel de torture auditive aussi vite que possible. Parvenue à la double porte vitrée qui donne sur le jardin intérieur de la résidence, elle appuie sur le bouton d'ouverture et s'enfonce dans la nuit.

Plusieurs résidents forment un petit groupe dans le jardin. Ils se tiennent plus ou moins loin les uns des autres en se balançant d'un pied sur l'autre, les bras croisés. Leurs traits bouffis et tirés confirment qu'ils émergent d'un sommeil profond. Tous portent un pyjama sur lequel ils ont passé un manteau, et ils s'observent à la dérobée. Ils sont confinés depuis plusieurs jours à présent, mais c'est la première fois qu'ils se voient de près. Sur les balcons, d'autres silhouettes frissonnantes ne cachent pas leur agacement.

Comme personne d'autre n'a enfilé de masque, Ciara retire le sien et l'enfouit dans une poche de son manteau. Elle n'a pas envie de sortir du lot.

L'alarme retentit ici aussi, mais de façon nettement plus supportable. Nulle part on n'aperçoit de fumée ou de flammes. Elle remarque la présence, sur chacun des balcons de la résidence, d'avertisseurs munis de diodes bleues qui clignotent.

Une femme fait les cent pas en téléphonant près de l'un des bancs du jardin intérieur. Elle aboie littéralement. *La fréquence de ces incidents est inacceptable, ces fausses alertes finiront par lasser les résidents qui ne s'inquiéteront pas le jour où se déclarera un incendie pour de bon*.

Les autres ne disent rien, on ne les voit pas discuter entre eux. Certains se frottent les yeux, d'autres les lèvent au ciel. L'un d'eux allume une cigarette.

Ciara ne voit personne qui soit susceptible d'être l'associé de l'agence d'architecture qu'Oliver redoute tant. Personne ne s'intéresse à elle.

La femme baisse son téléphone et déclare, sans s'adresser à quelqu'un en particulier :

— Ils me disent que je n'ai pas le droit de l'éteindre. Ils me demandent d'attendre l'arrivée des pompiers.

Une vague de ricanements et de soupirs s'élève du groupe des résidents.

— On en a pour des heures, grogne quelqu'un.

Ciara sent naître, au niveau de sa tempe droite, une fulgurance mal synchronisée avec le hululement de l'alarme. La nuit est froide et elle sent la douleur lui envahir le front et l'orbite droite, incapable de déterminer si le mal empire ou s'il s'agit d'une impression.

Elle rêve d'être au lit dans le noir avec un casque sur les oreilles, de ne plus entendre cette vacherie de sirène.

Elle regagne l'entrée de l'immeuble, la traverse, puis ressort dans la rue.

De ce côté du bâtiment, la nuit maintient le bruit à distance. La rue est déserte, le ciel une masse nuageuse et sombre sans étoile. Face à elle, de l'autre côté d'un petit parc plongé dans l'obscurité, elle devine une rangée de maisons mitoyennes. De l'endroit où elle se trouve, elle en compte huit, mais aucun signe de vie ne s'en échappe. Ce serait sans doute pareil en temps normal à une heure aussi tardive, mais la qualité même du silence lui semble irréelle. La ville tout entière se trouve réduite à une longue suite d'objets inanimés de brique, de verre et d'acier. Le flot de l'activité humaine ordinaire s'est réduit à un mince filet qui s'écoule dans la nuit sans laisser de trace.

Il s'est tari, tout simplement.

Le mugissement de l'alarme lui parvient encore, mais nettement moins fort.

— Seigneur, c'est tellement plus agréable ici, vous ne trouvez pas ? s'élève une voix derrière elle.

Ciara se retourne et reconnaît Mme Yoga.

Du moins lui semble-t-il. De près, elle ressemble à la femme qu'elle a aperçue de loin sur son balcon. Blonde, la quarantaine, elle est dotée d'un corps que seul peut sculpter de la sorte la fréquentation des salles de sport. Contrairement à Ciara, elle a pris le temps de s'habiller vraiment – jean, chaussettes, tennis et gros pull – et ne montre aucune trace de fatigue.

La femme lui sourit, mais ce sourire s'étiole et Ciara s'aperçoit qu'elle reste sans réaction, sans prononcer un mot, à regarder Mme Yoga avec des yeux vides. Peut-être serait-il temps de…

— Désolée, s'excuse Ciara. J'étais à des kilomètres. Je dors encore à moitié. Mais vous avez raison. Le bruit est assourdissant.

— Je m'appelle Laura.

— Et moi, Ciara.

— Je vous aurais volontiers serré la main, mais… On peut toujours se donner un coup de coude.

Ciara, qui croyait à une plaisanterie, voit son interlocutrice lever un coude et le tourner vers elle.

— Vous venez d'emménager ? s'enquiert Laura.

— Euh… je ne vis pas ici. J'habite provisoirement chez un ami. En attendant que… que tout ça se termine.

— Un copinage de confinement, si je comprends bien ?

Ciara se demande si ce n'est pas un euphémisme, ce que semble suggérer le sourire entendu de Laura.

— C'est à peu près ça, grommelle-t-elle.

— J'aurais dû imiter votre exemple. À force d'être seule, je deviens dingue.

Elle se retourne vers la résidence et son visage se trouve soudain éclairé par le réverbère le plus proche. Une fine cicatrice blanche lui traverse le bas du cou. Elle fronce les sourcils.

— Dites donc, il dort comme une souche, votre copain.

À l'idée de devoir affronter Oliver, de regagner son appartement tout à l'heure, Ciara sent sa gorge se nouer.

Il l'a attirée de force dans la salle de bains avant de l'empêcher physiquement d'en sortir.

Ou bien était-ce une façon particulièrement maladroite d'imposer son point de vue ?

Et qui lui a envoyé un SMS à 4 heures du matin ?

Ciara voit brièvement briller un flash derrière Laura. Un reflet sur l'une des portes en verre de l'immeuble au moment où elle s'ouvre.

Oliver s'avance sur le trottoir en jetant autour de lui un regard circulaire.

Il la cherche des yeux.

Il l'aperçoit soudain et s'empresse de regagner la résidence.

C'est quoi, ce… ?

Laura suit le regard de Ciara et se retourne.

— Tout va bien ? s'inquiète-t-elle.

— Oui, très bien, répond distraitement Ciara.

— Je voulais…

Laura n'achève pas sa phrase car l'alarme vient brusquement de se taire.

— Ah ! Il était temps ! Alléluia.

— Enfin, renchérit Ciara en se dirigeant vers l'entrée de l'immeuble. J'ai un mal de tête carabiné. Sincèrement, je n'aurais pas supporté ça longtemps.

— Je dois avoir du paracétamol si ça peut…

— Ah ! Merci, ce n'est pas la peine, réagit Ciara avec un sourire reconnaissant. J'ai tout ce qu'il faut.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, absolument. Mais je vous remercie.

— C'est à cause d'Oliver ?

Ciara se fige sur le trottoir, persuadée d'avoir mal entendu.

— Je vous demande pardon ?

— Vous ne vivez pas avec Ollie ? insiste Laura.

La position des deux femmes a changé. Laura est désormais dans l'ombre alors que Ciara a conscience de se trouver en plein dans le cône de lumière du réverbère.

Elle essaye d'afficher une expression neutre tout en se creusant la tête pour savoir quoi répondre.

Qui est cette femme ?

Comment se fait-il qu'elle connaisse Oliver ?

— Si jamais vous avez besoin d'aide, reprend Laura, je suis à l'Appartement 14. N'hésitez pas à sonner à ma porte. De nuit comme de jour. D'accord ?

Ciara bat des paupières, complètement perdue.

— Si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit.

Laura la regarde fixement, comme si elle voulait lui adresser un message sans le verbaliser.

— Quoi que ce soit, répète-t-elle.

L'échange s'achève de façon doublement étrange.

Au lieu de rentrer dans la résidence, Laura reste plantée là et se contente de souhaiter une bonne nuit à Ciara.

En regagnant le bâtiment, celle-ci sent peser sur elle le regard de cette femme, avec le sentiment prégnant que quelque chose cloche.

Une autre alarme se met en route, dans sa tête cette fois, dont elle ne sait pas ce qui a pu la déclencher, ou comment l'arrêter.

Juste avant que l'alarme à incendie se déclenche, Oliver lisait distraitement un livre électronique sur son portable, assis sur le canapé. Incapable de se concentrer, il remontait régulièrement en arrière d'un paragraphe ou d'une page pour s'apercevoir qu'il lui fallait recommencer la manœuvre un peu plus loin.

Les mots et les phrases refusaient de se fixer dans son esprit.

Il avait la tête ailleurs.

Soudain, le portable a vibré dans sa main et le SMS qu'il attendait s'est enfin matérialisé sur l'écran, mais son contenu n'était pas celui qu'il espérait.

Je ne vois pas d'autre solution pour l'instant. Trop dangereux. Sors-toi de là. Rich.

Oliver lisait et relisait le message en battant des cils lorsqu'un hululement assourdissant s'est déclenché. L'alarme à incendie.

Ce qui signifie…

Pris de panique, il s'est débarrassé du portable sur la table basse et s'est rué dans le couloir. En passant devant la porte ouverte de la chambre, il a vu que Ciara, réveillée, se levait, s'habillait à la hâte et enfilait ses tennis.

Il s'est figé, hésitant sur la conduite à tenir, incapable de penser.

Comme si le message de Rich l'avait tétanisé, à la façon d'un Taser.

Je ne vois pas d'autre solution pour l'instant. Trop dangereux. Sors-toi de là.

Non ! Rich a forcément tort.

Ciara le bouscule en se précipitant dans le salon. Ce contact le tire de sa torpeur et il lui emboîte le pas. Les yeux écarquillés, elle cherche visiblement quelque…

Son portable, posé à côté du sien sur la table basse.

À l'instant où elle tend la main pour s'emparer de l'appareil, l'impensable se produit : l'écran du portable d'Oliver s'allume et le SMS de Rich apparaît. Comme Oliver n'a pas ouvert le SMS, une seconde notification s'est déclenchée.

Il croit défaillir.

Mais Ciara se contente de récupérer son propre portable et traverse le salon en sens inverse, en direction de l'entrée. Elle n'a apparemment rien remarqué.

— Où vas-tu ? lui crie Oliver en s'efforçant de couvrir le vacarme.

Elle lui montre la porte d'entrée.

— Dehors !

Alors elle le pousse à nouveau et s'élance dans le couloir.

C'est la troisième fois que l'alarme à incendie se déclenche depuis qu'il habite la résidence, la deuxième fois qu'elle s'active en pleine nuit. Quand c'est arrivé la première fois, il a obéi aux consignes : il est sorti en même temps que tout le monde. Le jardin intérieur de la résidence était plein à craquer. Il s'est réfugié à l'écart, dans un coin d'ombre, tête baissée, en faisant semblant d'être happé par son téléphone. Il a soigneusement évité les conversations et veillé à ne pas

se mélanger avec les voisins. Pas question de se lier avec quiconque, encore moins que quiconque s'intéresse à lui.

Quarante-cinq minutes plus tard, ils ont eu la confirmation qu'il s'agissait d'une fausse alerte.

La fois suivante, c'était en plein jour et il a hésité à quitter son appartement. Dans le couloir de l'immeuble, la porte voisine de la sienne est une issue de secours donnant sur la rue. À moins que le feu ne se déclenche chez lui, il ne courait aucun risque. Les chances qu'il s'agisse d'un véritable incendie étaient ténues et la suite lui a donné raison. À nouveau une fausse alerte. Il a suivi l'affaire derrière les rideaux du salon et vu les résidents rentrer progressivement chez eux, le portable collé à l'oreille, sans doute désireux de joindre le syndic. Lui-même s'est réfugié dans la salle de bains, où le hululement était moins fort, et il a attendu, un casque sur les oreilles.

Inutile de prendre un risque inutile.

À ceci près que Ciara n'a pas les mêmes raisons que lui de ne pas se montrer. S'ils sortent cette nuit, elle est parfaitement capable de bavarder avec les voisins. Avec n'importe qui. De laisser échapper une information quelconque. De le montrer du doigt, de l'appeler, de le présenter aux autres.

Il ne faut surtout pas.

Quand Ciara quitte l'appartement, Oliver attend quatre minutes. Puis cinq, et six.

La sirène continue de hurler.

Il écarte les rideaux du salon sans rien voir d'autre que les résidents rassemblés dans le jardin intérieur. Il fait coulisser la porte et passe la tête à travers l'ouverture. Aucune odeur de fumée, aucune lueur d'incendie. Il scrute les visages sans rien remarquer d'autre qu'un agacement prononcé.

Une fausse alerte, une fois de plus. Il ne s'était pas trompé.

Il rentre dans l'appartement.

Son portable est toujours posé sur la table basse. Il efface le message de Rich, s'assure qu'il a bien fait de même avec le fil de leurs échanges récents. Lui qui pensait être tranquille pour les lire en pleine nuit… C'était sans compter sur cette fichue alarme.

Il ne pense pas qu'elle a vu le SMS, mais comment en avoir la certitude ? Et si elle l'interroge à ce sujet tout à l'heure ?

Je ne vois pas d'autre solution pour l'instant. Trop dangereux. Sors-toi de là.

Comment fournir à Ciara une explication plausible ?

Soudain, il prend conscience qu'il ne l'a pas vue dans le jardin. Il ressort sur la terrasse, s'avance jusqu'à la rambarde, scrute les

alentours. Rien.

Où est-elle ?

Il rentre précipitamment. La sirène continue sa sérénade. C'est psychologique, il le sait, mais son hurlement lui semble de plus en plus fort.

Où a-t-elle bien pu aller, si elle n'est pas dans le jardin ?

Peut-être se tient-elle à l'écart, dans un coin invisible depuis la terrasse ?

Ou alors elle discute avec un voisin à qui elle parle de lui.

Il fait les cent pas dans le couloir en priant le ciel que cette fichue sirène se taise. Si elle s'arrêtait là, tout de suite, Ciara regagnerait l'appartement et il trouverait bien un moyen de gérer tout ce merdier…

Mais le hululement s'obstine, implacable.

En désespoir de cause, il ramasse l'un des masques éparpillés sur le carrelage de la salle de bains, récupère ses clés sur la console de l'entrée et quitte l'appartement.

Le hurlement de la sirène monte d'un cran et Oliver se rue dans le hall d'entrée où il aperçoit, à travers les portes vitrées, les autres occupants de la résidence qui forment des grappes humaines dans le jardin intérieur. Ils se tiennent à bonne distance les uns des autres et dansent d'un pied sur l'autre, les bras croisés sur la poitrine. Les traits bouffis et ensommeillés, ils portent tous un pyjama sous leur manteau.

En revanche, aucun d'entre eux n'a enfilé de masque.

Il retire précipitamment le sien qu'il fourre au fond d'une poche avant qu'on ait pu le voir, peu soucieux d'attirer l'attention sur lui alors qu'il aspire à se fondre dans la masse.

Ciara n'est pas là.

Il se tourne vers les portes opposées, celles qui donnent sur la rue. Et si elle s'était réfugiée sur le trottoir ? Elle a très bien pu se fier à ses recommandations, éviter les autres résidents pour ne pas risquer de croiser l'associé de l'agence censé vivre là.

Il pousse la porte…

Elle est là, un peu plus loin.

Au soulagement initial d'Oliver succède un pincement d'inquiétude lorsqu'il voit, dans la pénombre, la silhouette de la femme avec laquelle discute Ciara. Elle est habillée, mais il ne peut s'agir que d'une voisine désireuse d'échapper au hurlement de la sirène.

Les yeux de Ciara se posent sur lui, par-dessus l'épaule de cette femme.

L'intéressée se retourne en suivant le regard de Ciara et son visage baigne soudain dans la lumière du réverbère.

Oliver recule précipitamment dans le hall d'entrée.

C'est quoi, ce…

Non. Impossible.

La coïncidence serait folle.

Dans la pénombre, en pleine nuit, alors qu'il est stressé, il s'est forcément trompé. D'autant qu'il l'a vue une fraction de seconde seulement…

Son visage se trouvait pourtant en pleine lumière, et puis il est bien réveillé puisqu'il ne dort pas depuis plusieurs heures. Ce n'est peut-être pas du tout une coïncidence.

La femme à la cicatrice et aux cigarettes. Celle à qui Oliver a fichu une trouille bleue, sans le vouloir, dans la ruelle derrière le Westbury. Trois semaines plus tôt, le soir où il a emmené Ciara boire des cocktails.

Le doute n'est plus permis. C'est bien avec elle que Ciara discute devant la résidence à 4 heures du matin.

Aujourd'hui

— Mill River, répète Karl. Merde ! Tu crois que c'est l'un des gamins ?

Leah l'arrête d'un geste.

— Pas si vite, mon joli. On n'a pas encore identifié le corps. Tout ce que je dis, c'est que le nom sur cette enveloppe est le même que celui d'un des garçons, alors que leur identité n'a jamais été rendue publique. Ils bénéficient de la protection de la loi. Aujourd'hui encore. Et puis à quand ça remonte ? 2003 ? Avant Twitter et Facebook, en tout cas. Avant que tout le monde ne se mette à violer les décisions de justice, tranquillement assis sur son cul dans son petit chez-soi avec son portable. En dehors de la famille et des proches, de l'école et de quelques personnes du lotissement, le grand public n'a jamais entendu ce nom. Je le connais personnellement parce qu'on m'avait collée à la circulation le jour des obsèques, mais je ne devrais pas. Officiellement, je ne suis au courant de rien.

— Qui as-tu appelé ?

— L'inspecteur chargé de l'enquête à l'époque.

— Il confirme ?

— Ouaip.

— Merde, répète Karl. Tu crois que ça pourrait être une coïncidence ?

— Bien sûr que oui. En même temps, ce n'est pas vraiment un nom courant pour un Irlandais de moins de trente ans. Tu ne trouves pas ?

Karl secoue la tête, incrédule.

— Que fait-on avec une information pareille ?

— On fait très, *très* attention, répond Leah. Plus on en parle autour de nous, plus l'information risque de fuiter. Non seulement on ne va pas crier sur les toits que c'est peut-être lui dans cette salle de bains, mais il faut veiller à taire ce nom. Je n'ai pas envie qu'on m'accuse d'en avoir fait la publicité.

Elle se mordille la lèvre d'un air songeur.

— Laissons ça de côté pour le moment. J'en parlerai au commissaire la prochaine fois que je le vois.

— Lequel était-ce ? A ou B ?

— Le nom qui figure sur l'enveloppe est celui du Garçon B, répond-elle sèchement.

— Où est A aujourd'hui ? Tu crois qu'il aurait pu…

— Il s'est suicidé en prison.

— Comment se fait-il que ce type…

Karl se reprend :

— Comment se fait-il que celui dont le nom figure sur l'enveloppe ne soit plus en prison ?

— Il a écopé d'une peine moins lourde. Il a été libéré à l'âge de dix-huit ans.

— Je ne me souviens pas qu'on en ait parlé.

Leah hausse les épaules.

— C'était le but.

— Tu as vu l'appart' ? remarque Karl. Un truc pareil doit coûter aux bas mots deux mille balles par mois. Et ce type est architecte.

— Je t'en prie, épargne-moi les clichés. Tu ne vas pas me sortir en plus qu'il n'a pas une tête d'assassin ?

— Mais c'est…

— La plupart des criminels agissent à la suite d'une conjonction d'événements qui les poussent à commettre un acte qui ne leur ressemble pas. Combien de fois as-tu entendu un proche déclarer : « Oh, jamais mon Johnnie ne commettrait une horreur pareille ! Il en est incapable, vous vous trompez de coupable », ou bien : « Je suis ami avec lui depuis des années, je peux vous assurer que ce n'est pas un assassin » ? C'est vrai, il en était incapable et ce n'était pas un assassin jusqu'à ce qu'il passe à l'acte. On ne sait jamais de quoi on est capable dans les bonnes circonstances. Ou les mauvaises.

Karl hausse un sourcil.

— Tu es en train de me dire que tu pourrais tuer quelqu'un ?

— Ce n'est pas mon intention à la minute, mais…

— C'est rassurant.

— … on ne sait jamais ce qui peut arriver. Tiens, par exemple : tu es devant chez toi, tu montes en voiture et ta mère fait le tour de l'auto pour monter du côté passager.

— Comment veux-tu que j'imagine un truc pareil ? Tu sais bien qu'elle insisterait pour prendre le volant.

— Avant qu'elle ait pu ouvrir sa portière, un ado bourré dans une voiture volée lui fonce dessus et l'écrase contre la voiture. Il éclate de rire en trouvant ça particulièrement comique. Tu le vois se pisser dessus de rire. Je te demande d'imaginer vraiment la scène. La colère. La rage. Le rire du type. Tu as ton arme de service le jour en question, pas de témoin, tu peux aisément prétendre avoir tiré de façon préventive en voyant le type foncer sur ta mère. Quelle serait ta réaction ? Tu ne le tuerais pas nécessairement, mais pourquoi ne pas lui tirer vite fait dans les couilles ? Lire sur son visage la même souffrance qu'il vient lui-même de t'infliger ? Lui rentrer dans la gorge son putain de rire ?

Karl reste silencieux.

— Bordel, Leah, finit par dire Karl. Où vas-tu trouver des trucs aussi *horribles* ? Putain !

— Je dis juste qu'un tueur adolescent peut très bien devenir architecte et vivre dans un bel appartement.

— Qu'a bien pu te faire ma mère pour que tu penses à un truc pareil ?

— Trier les bons et les méchants relève d'une vision simpliste.

— Il faut absolument que tu arrêtes de vivre seule.

— Madame ? les interrompt une voix à côté de la voiture.

Leah tourne la tête et reconnaît Claire O'Herlihy, une *garda* en uniforme qui sonne aux portes de la résidence en cherchant des témoins potentiels. Elle s'est penchée en avant de façon à se mettre à la hauteur de l'inspectrice.

— Auriez-vous une seconde à m'accorder ?

— Bien sûr.

Leah descend de voiture, imitée par Karl.

— De quoi s'agit-il ?

— L'une des résidentes souhaiterait vous parler, répond Claire. Elle ne veut parler qu'à vous. « La *garda* en charge de l'enquête. » C'est possible qu'on ait affaire à une timbrée, mais ce n'est pas mon impression. Elle prétend détenir des informations sensibles sur l'occupant de l'Appartement 1 et ne veut parler qu'à une gradée. Elle a l'air plutôt tendue. Ou nerveuse. Elle habite le 14.

Leah échange un regard avec Karl.

— Vous l'avez interrogée ? demande-t-elle à Claire.

— Elle refuse de répondre à mes questions. Elle demande à vous parler personnellement.

En temps ordinaire, Leah enverrait quelqu'un en lui disant de se faire passer pour un gradé, mais elle résiste à la tentation à cause du nom sur l'enveloppe…

— Très bien, répond-elle à Claire. J'y vais.

Elle se tourne vers Karl.

— Ajoute l'enveloppe aux autres indices, s'il te plaît. Ensuite, quand le légiste en aura terminé, je veux que tu rassembles tout le monde. Sans oublier notre petit camarade du système de surveillance. Et puis arrange-toi pour avoir au bout du fil quelqu'un de cette foutue Agence KB. Il va falloir prévenir la famille du mort, et on n'a encore rien de concret à leur annoncer pour l'instant.

Karl hoche la tête.

— Je m'en occupe.

— Surtout, ne dis rien au sujet…

— Je sais, je sais.

Leah fait signe à Claire de lui montrer le chemin et les deux femmes franchissent le périmètre de sécurité en rajustant leurs masques.

L'Appartement 14 se trouve dans l'aile opposée de la résidence, au premier étage, de sorte qu'elles prennent à gauche dans le hall d'entrée en direction de l'ascenseur. À l'intérieur de la cabine, une feuille de format A4 prévient qu'il est interdit de monter à plusieurs, en dehors des couples ou des familles.

Lorsque les portes coulissent au premier, Leah demande à Claire de l'attendre et frappe à la porte du numéro 14.

Le battant s'écarte si vite que la femme plantée sur le seuil devait patienter dans l'entrée.

L'occupante du 14 fait partie de ces femmes blondes et minces qui connaissent exactement leur taux de graisse corporelle et s'efforcent de le réduire à son minimum. La quarantaine, elle porte un pantalon de jogging trop large et un t-shirt fatigué dont les coutures sont déchirées par endroits à hauteur des épaules. Leah entrevoit une fine cicatrice blanche au niveau du cou de la femme juste avant qu'elle ne la cache machinalement avec le haut de son t-shirt tout en regardant à droite et à gauche dans le couloir, apparemment soucieuse que quiconque puisse les entendre.

— Bonjour, je suis l'inspectrice Riordan, se présente Leah en montrant sa carte professionnelle. Ma collègue me dit que vous avez des informations à me fournir.

— Ça vous ennuie d'entrer ? Je n'ai pas vraiment envie de discuter dans le couloir.

Elle s'efface en ouvrant grand la porte sur un couloir semblable en tout point à celui de l'Appartement 1.

— Je vis seule, ajoute-t-elle. Nous n'aurons qu'à nous tenir loin l'une de l'autre dans le salon. Je vais ouvrir la porte-fenêtre.

Leah hésite.

— Vous disposez d'un balcon ?

La femme opine.

— Dans ce cas, allons-y. Nous veillerons à ne pas parler fort.

La femme s'avance dans le salon et Leah la suit en laissant la porte d'entrée se rabattre d'elle-même. Aucun clic ne se fait entendre, elle remarque que le pêne ne s'enclenche pas, il est possible que la porte de l'Appartement 1 ait été victime du même syndrome. On ne l'a pas forcément laissée ouverte à dessein. Quelqu'un a fort bien pu penser la fermer sans s'assurer qu'elle l'était vraiment. Tout en suivant la femme en direction de la porte-fenêtre, Leah examine d'un coup d'œil le décor de la pièce.

Même cuisine à la propreté clinique. Même canapé marron en cuir. Jusqu'à la lithographie abstraite, accrochée au mur, qui est identique.

Plus étrange encore, l'atmosphère même du lieu est comparable. Tout comme la scène de crime, on a l'impression de se trouver dans un logement témoin que squatterait quelqu'un pendant quelques jours. Le plan de travail de la cuisine est quasiment vide, aucun objet personnel ne traîne nulle part, les seuls éléments de décoration sont d'origine.

La machine à café chère à George Clooney manque toutefois à l'appel.

— Vous vivez ici ? s'enquiert Leah en s'avançant sur le balcon.

Celui-ci, nu, dispose d'une jolie vue sur le jardin paysagé. Il est protégé du balcon voisin, sur la gauche, par une vitre cathédrale. Un arbre empêche de voir la terrasse de l'Appartement 1, mais en se penchant légèrement, Leah distingue une trouée entre les branches. En s'asseyant à cet endroit précis, on peut observer tout ce qui s'y passe.

— L'appartement est… il est loué par mon employeur, explique la femme blonde qui s'est réfugiée à l'autre extrémité du balcon, le plus loin possible de sa visiteuse. Je suis logée ici pendant quelques semaines.

Leah baisse son masque.

— Où vivez-vous normalement ?

— Eh bien… à Dundrum, répond-elle en se dandinant d'un pied sur l'autre.

Une ville située à moins d'une demi-heure de route.

— Dans ce cas, pourquoi…

— C'est la raison pour laquelle je tenais à vous voir, s'empresse-t-elle de préciser.

— Très bien, dit Leah en sortant un carnet et un stylo dont elle fait sortir la mine. Commençons par votre nom.

— Laura Mannix. Avec deux N, et I-X à la fin.

Elle sort son portable dont la coque est munie d'un étui de la taille d'une carte de crédit. Elle en tire une carte de couleur jaune qu'elle tend à Leah.

L'inspectrice remarque au passage que Laura se ronge les ongles et que son vernis rouge est écaillé.

Elle voit surtout un sigle de trois lettres.

SPJ.

Syndicat professionnel des journalistes.

Une carte de presse.

Leah referme son carnet.

— L'ensemble des demandes de presse doivent passer par le service communication de la police, comme vous le savez.

Elle fait mine de repartir.

Une scribouillarde ! Putain d'opportuniste.

Laura l'arrête.

— Non, non, attendez. Je vous en prie ! Ce n'est pas… ce n'est pas ce que vous croyez.

Le menton agité par un tremblement, elle est au bord des larmes.

— Je n'ai rien fait, OK ? Je vous le jure. Mais il est possible que tout ce qui est arrivé… soit ma faute.

28 jours plus tôt

Quand Oliver se réveille le lendemain, la place de Ciara dans le lit est vide, les draps froids. En soi, le fait ne devrait pas le surprendre, il n'est pas rare qu'elle se lève avant lui pendant la semaine. Et puis les événements de la nuit lui reviennent en mémoire comme une volée de balles : l'un après l'autre, douloureusement, avec la force dévastatrice d'une rafale de mitraillette. Le déclenchement de l'alarme. Le SMS de Rich que Ciara a pu lire. Sa tentative avortée de l'empêcher de quitter l'appartement. Ciara en pleine discussion avec la femme du Westbury.

Ciara ne lui a pas adressé la parole à son retour, sinon pour lui signaler qu'elle dormirait dans la chambre d'amis dans laquelle elle s'est aussitôt enfermée.

Le grincement de la clé dans la serrure lui a fait presque le même effet que l'éclat de verre acéré qui lui a déchiré la peau, bien des années auparavant.

Sur le moment, il ne s'est pas attardé sur sa souffrance, obnubilé par l'idée que cette femme avec laquelle il avait eu une conversation anodine devant le Westbury, quelques semaines auparavant, vive dans la même résidence que lui alors que la ville compte un demi-million d'habitants. Les implications d'une telle découverte n'ont rien de rassurant.

Un problème à la fois.

Il s'inquiète soudain de ne pas avoir essayé de parler à Ciara la veille, de ne pas avoir tenté de s'expliquer.

Si ça se trouve, elle a quitté l'appartement. Elle l'a quitté, *lui*, et…

Le tintement d'une cuillère contre une tasse dans le salon le soulage soudain.

Elle est encore là.

Il la trouve installée sur le canapé, à côté de la porte entrouverte de la terrasse d'où s'échappe un courant d'air frais et des chants d'oiseaux. Les jambes repliées sous elle, elle a une tasse de café sur les genoux. Son portable est à portée de main, sur le bras du canapé.

— Bonjour, lui dit-il.

Elle se tourne et pose sur lui un regard indifférent.

— Bonjour.

Il s'assoit à l'autre extrémité du canapé.

— Quelle heure est-il ? demande-t-il.

— Un peu plus de 8 heures.

— Je voulais te dire, à propos de cette nuit…

— C'était probablement une erreur…

Elle ne manifeste ni malaise ni colère, se contentant de s'exprimer d'un air las.

Il y voit pourtant une invitation à entamer la discussion, et non une affirmation sans issue.

Mais peut-être est-ce une vue de l'esprit.

— Je ne sais rien de toi, poursuit Ciara, en dehors de ce que je vois au quotidien. Tes goûts. Ton comportement avec moi, ce que tu représentes à mes yeux. Dans des circonstances ordinaires, disposer uniquement de ce genre d'information serait normal. Après tout, on se connaît depuis quoi ? Un mois ? Mais les circonstances n'ont rien d'ordinaire. On vit ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre et je n'ai rencontré personne de ton entourage jusqu'à présent. Ni proches, ni amis, ni collègues. En y réfléchissant ce matin, je me disais que si je devais apporter la preuve de qui tu prétends être…

— Pour quelle raison le ferais-tu ?

— … je ne pourrais m'appuyer sur rien. Tu es à la fois un personnage mystérieux et la personne la plus proche de moi à l'heure actuelle. J'ai l'impression de me retrouver sur une route à sens unique dont l'une des deux voies accélère pendant que l'autre ralentit, une roue sur chaque voie, sans avoir la possibilité de me rabattre d'un côté ou de l'autre. La nuit dernière… Tu m'as fait peur, Oliver. Tu m'as fait peur.

Elle se mordille la lèvre avant d'ajouter :

— J'ai eu peur de toi.

Les mots de Ciara le transpercent.

— Ce n'était pas mon intention, se défend-il. Je ne réfléchissais pas… Ou plutôt si, je réfléchissais, mais uniquement à la promesse faite à Kenneth que tu retournerais dans ton studio. Aux conséquences s'il apprenait que je lui avais menti… En plus, j'avais raison. Il s'agissait bien d'une fausse a…

— Non, l'arrête-t-elle d'une voix sans réplique.

Un court silence s'installe, qu'il se décide à rompre.

— Je suis désolé, s'excuse-t-il. Je ne peux pas revenir en arrière. Je ne cherche nullement à me justifier, uniquement à t'expliquer ce qui se passait dans ma tête. Je te promets que ça ne se reproduira pas.

Il reprend son souffle.

— Du coup, où en sommes-nous, tous les deux ?

Elle fuit son regard.

— Je pourrais te renvoyer les mêmes arguments, tu sais, lance Oliver. Je ne sais rien de toi en dehors de notre relation présente.

— La différence, rétorque Ciara, c'est que je veux en savoir davantage.

Elle tend le bras et pose sa tasse sur la table basse, s'enfonce à nouveau dans le canapé et croise les bras en une pose défensive.

— Tu ne manifestes aucun intérêt pour moi en dehors de ce que tu connais de moi. Non pas que ce soit particulièrement intéressant ou excitant, c'est juste que… J'aimerais parfois que tu me poses des questions.

À l'évidence, il ne peut pas lui fournir les raisons de ce manque d'intérêt apparent, induit par le fait qu'il ne peut pas lui révéler la vérité à son propre sujet. Si elle s'épanche auprès de lui, il sera contraint d'agir de même, au prix de nouveaux mensonges.

S'il l'interroge sur sa famille, il lui faudra bien avouer qu'il a coupé les ponts avec tout le monde, à l'exception de son frère. Si elle évoque des épisodes liés à son adolescence, il devra lui cacher le fait qu'il n'en a pas eue. Si elle lui fait part de ses rêves, il lui faudra bien justifier qu'il n'en ait pas.

Le mensonge est un univers complexe. Les mensonges sont des filaments fragiles, à l'image des faisceaux nerveux à l'intérieur du corps humain. Faciles à inventer, mais difficile à maîtriser, et impossible à dompter.

Il s'efforce de lui en débiter le moins possible.

— Quelles questions aimerais-tu que je te pose ? demande-t-il.

— Eh bien…

L'ombre d'un sourire éclaire les traits de Ciara, il la sent se détendre un peu, s'affranchir imperceptiblement de la peur accumulée en elle.

— J'aurais aimé pouvoir t'expliquer que ma mère est la pire personne au monde. Que ma meilleure amie est partie vivre en Australie sans crier gare. Elle m'a laissée en plan pour s'amuser comme une putain de folle là-bas, je crois que je lui en veux de ne pas m'avoir proposé de l'accompagner, tout en sachant que j'aurais refusé. J'aimerais t'avouer que je ne suis pas certaine d'aimer mon boulot. Je ne sais pas ce que je veux. Je ne me passionne pour rien en particulier et ça m'angoisse.

Elle marque un temps d'arrêt.

— Je m'aperçois que je suis en train de te fournir les excuses dont tu as besoin pour ne pas me poser de questions, se reprend-elle.

— Pas du tout, sourit Oliver. C'est super intéressant, au contraire. Je suis impatient d'entendre la suite.

— Tu vas devoir mentir mieux que ça.

— Mais ça m'intéresse vraiment.

Le visage de Ciara retrouve toute sa gravité.

— Dans ce cas, pourquoi ne poses-tu jamais aucune question ?

Les meilleurs mensonges, il le sait, reposent sur un fond de vérité.

— Je me dis que je n'ai pas besoin d'en savoir davantage à ce stade.

J'aime bien le fait que nos ardoises respectives soient vierges. Que nous n'ayons aucun bagage. Aucun fardeau. Chacun de nous possède un passé qu'il raconte aux autres et qu'il se raconte à lui-même. Un passé fabriqué à partir de ce qui nous est arrivé, des décisions qu'on a pu prendre. À force d'en parler, ce passé finit par influer sur l'avenir. Un peu comme…

— Comme une prophétie écrite d'avance ? suggère-t-elle.

— Oui. On aimerait que tout change, mais en racontant à l'autre son vécu, on finit par rester enfermé dans ce qu'on était déjà… Ce que je veux dire, c'est que j'aimerais entamer une relation en recommençant à zéro, pour une fois. Sans que le poids du passé puisse entraver l'avenir.

— Je ne suis pas certaine de comprendre, réplique-t-elle, sourcils froncés.

— Prenons un exemple : que serait-il arrivé si tu m'avais dit être timide ? Je ne m'en serais pas douté, au regard de ton comportement, mais cet aveu influerait sur le mien et je ne porterais pas sur toi le même regard. On se comporterait peut-être différemment, ou bien on n'irait pas forcément dans les mêmes endroits parce que je ne voudrais pas que tu te sentes mal à l'aise, tout ça parce que tu m'aurais avoué ta timidité. Et si tu ne l'étais pas vraiment ? Si tu en étais convaincue de façon erronée, parce que quelqu'un d'autre s'est imaginé que tu l'étais ? Tu ne penses pas que ce serait mieux que je te découvre sans idée préconçue ?

J'ai simplement envie de pouvoir te montrer qui je suis vraiment, sans être jugé sur mes actions passées, sur l'opinion d'autrui.

— Quand tu travailles ici, répond Ciara en montrant le salon, tu bosses vraiment, ou bien tu regardes de vieilles émissions d'Oprah en replay ?

— Je ne fais que ça, ricane-t-il.

— C'est bien ce que je pensais.

— Ciara…

Il prend longuement sa respiration et poursuit :

— La vérité, c'est que je n'ai personne à qui te présenter. À Dublin, en tout cas. Ma famille ne vit pas ici, tous les types avec qui je travaille sont plus âgés, ils sont mariés avec des gosses, je les trouve ennuyeux, et je n'ai pas eu l'occasion de me lier avec quiconque. Je suis arrivé tout récemment, et comment se fait-on des amis en dehors du boulot ou de la fac ? Je n'ai pas fait mes études ici, je ne pratique aucun sport, sans compter que tout est à l'arrêt en ce moment.

Elle lui adresse un sourire.

— Tu as de la chance de m'avoir rencontrée.

— Absolument.

— Je suis sur le même bateau à bien des égards, reconnaît-elle. À part toi, je ne connais personne à Dublin. Je comprends ce que tu dis, mais en même temps… je serais curieuse d'en savoir davantage à ton sujet.

— Par exemple ? s'enquiert-il en retenant son souffle.

— Par exemple qui t'envoie des SMS à 4 heures du matin.

— Mon frère. Richard. Rich.

Elle hoche la tête.

— Ah oui, celui qui vit en Australie. Avec le décalage horaire.

— C'était l'heure du déjeuner pour lui.

— D'accord, mais pourquoi te lever exprès pour un simple SMS en pleine nuit ? En plus, tu étais tout habillé, ce n'est pas comme si tu t'étais levé d'un coup en entendant biper ton portable.

Il va devoir lui concéder quelques miettes.

— Je ne me suis pas levé pour ça, j'étais déjà debout. Comme souvent la nuit. J'ai du mal à dormir.

Cet aveu lui fait le même effet que ces pans de banquise qui se détachent et s'enfoncent lentement dans la mer, dans les documentaires consacrés aux conséquences du changement climatique. Il se sent plus léger, mais il a laissé échapper un secret.

— Je suis insomniaque.

Ciara hausse les sourcils. Il croit lire sur son visage davantage d'inquiétude que de méfiance, sans en avoir la certitude.

— Les bonnes nuits, je dors deux heures. C'est génial si j'arrive à trois, ça me repose vraiment. Je n'ai pas de mal à m'endormir, jusqu'au moment où je me réveille. Ensuite, impossible de fermer l'œil. Quoi que je fasse. Vers 5 ou 6 heures du matin, en fonction des saisons et de la lumière extérieure, j'arrive généralement à somnoler pendant une heure ou deux, si j'ai de la chance, mais ce n'est pas un sommeil réparateur. Ensuite, c'est l'heure de me lever et je me traîne de façon merdique toute la journée.

— Toutes les nuits.

— La plupart du temps, ouais. Avant ton installation ici, j'allumais et j'essayais de lire un bouquin ou de regarder un truc sur mon téléphone, mais comme je ne veux pas te déranger…

— Comment peux-tu tenir en dormant aussi peu ?

Il hausse les épaules.

— J'ai fini par m'habituer.

— Tu ne peux pas prendre des cachets ? Des somnifères ?

— Il m'arrive d'avaler des tranquillisants, mais ils me mettent KO. Je passe une bonne nuit, mais je suis dans le cirage pendant deux jours, alors j'essaye de m'en passer. Sans parler des hallucinations éventuelles. En général, je prends un comprimé le vendredi soir, ce

qui me transforme en légume pendant le week-end avant de retourner travailler normalement le lundi matin. C'est la seule solution que j'ai trouvée. Le reste me fait le même effet que si j'avalais des Tic Tac.

— Quand as-tu pris un tranquillisant pour la dernière fois ?

— Le week-end qui a suivi notre rencontre. Je vais bientôt pouvoir recommencer.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

— J'avais honte, probablement.

— Pour quelle raison ?

— Parce que c'est bizarre.

— C'est une maladie comme une autre.

Il soupire.

— Oui, mais quand même.

— Qu'as-tu d'autre à me dire, que tu es gêné de m'avouer ?

Il pèse la question.

— Eh bien… j'ai peur de tomber malade.

Elle attend la suite, mais comme il s'en tient là, elle insiste en riant :

— Personne n'a envie de tomber malade, Oliver.

— Vraiment malade, je veux dire. Je déteste les hôpitaux. Rich a eu des problèmes de santé quand il était jeune…

Ce qui est faux.

— Je ne sais pas, c'est surtout l'odeur. Je refuse d'y aller, même pour de simples analyses. Je fuis les hôpitaux comme la peste. Je ferais n'importe quoi pour ne pas me retrouver à l'hosto. Y compris essuyer les bouteilles de lait avec des lingettes antibactériennes et respecter les règles de distanciation physique. Ce n'est pas de la parano ou de la mysophobie, c'est juste que je ne veux pas aller à l'hôpital. En fait… tu vas penser que je suis un idiot de première pour n'avoir jamais osé t'en parler, mais comme on vit ensemble, je suis sûr d'attraper tout ce que tu peux choper. C'est pour ça que je te recommande la plus grande prudence.

— Et je m'y tiens depuis le début, réagit-elle sur un ton rassurant. Notamment à cause de ton asthme.

Il se racle la gorge.

— Ouais, ça aussi. Comme toutes les insuffisances respiratoires…

— Tu sais, le coupe Ciara, je me demande si on ne devrait pas porter un masque quand on circule à l'intérieur de la résidence, avant de sortir dans la rue. J'avais déjà pris cette décision pour que l'associé de ton agence ne risque pas de me reconnaître, mais ce n'est peut-être pas une précaution inutile d'un point de vue sanitaire, non ?

Voilà qui est parfait.

— Super idée, approuve-t-il.

Elle inspire longuement.

— En parlant de précautions pour éviter de mourir… Tu sais, Oliver, il aurait très bien pu y avoir un incendie la nuit dernière.

— Mais…

— Quand bien même l'alarme se serait mise en route toutes les nuits depuis deux mois, tu ne pouvais pas savoir qu'il n'y avait pas d'incendie. Si tu as envie de risquer ta peau en restant dans l'appart', libre à toi, mais je te rappelle que tu as voulu m'empêcher de sortir.

— Je n'aurais pas dû.

— Je ne te le fais pas dire.

— Je me figurais que l'associé de ma boîte serait forcément dans le jardin si on y allait aussi. Je viens tout juste de commencer à l'agence. J'ai déjà eu du pot d'obtenir ce job. Le patron de l'agence est le père du meilleur ami de mon frère. Je n'ai pas envie de décevoir ces gens alors qu'on m'a rendu service en me recrutant.

Il regrette aussitôt d'avoir formulé la situation de cette façon, Ciara va se demander pour quelle raison il avait besoin qu'on lui rende service, mais elle ne semble pas relever.

— À quoi ressemble ce type ? demande-t-elle. L'associé en question ?

Oliver voit défiler dans sa tête les visages des architectes les plus âgés de l'agence, en choisit un au hasard et le décrit de son mieux.

— Je n'ai vu personne qui ressemblait à ça quand je suis sortie…

— Il s'était peut-être réfugié dans la cour.

— Peut-être.

— Pourquoi es-tu allée dans la rue ?

— Et toi, pourquoi es-tu rentré si précipitamment ?

Excellente question, pense-t-il.

— Je n'ai pas voulu te déranger.

Il a bien conscience que l'argument ne tient pas la route. Il est grand temps de dévier la conversation, aussi s'empresse-t-il de récupérer sur la table du salon la tasse dans laquelle stagne un reste de café froid.

— Je t'en prépare un autre ?

— Volontiers.

Il se lève et se dirige vers la cuisine tout en posant la question suivante sur un ton anodin.

— À propos, qui était la femme avec laquelle tu discutais ?

— Une voisine.

— Dans quel appartement vit-elle ?

— Aucune idée.

— De quoi vous avez discuté ?

— Du bruit infernal de la sirène. Pourquoi ?

— Je me posais la question.

Il toussote et poursuit :

— Tu lui as demandé son nom ?

Il s'active près du frigo en lui tournant le dos. Il aimerait pouvoir étudier sa réaction, mais il ne veut pas lui mettre la puce à l'oreille et se contente d'un coup d'œil en coin tout en soulevant le couvercle de la machine à café. Elle regarde par la fenêtre, si bien qu'il ne voit pas son visage.

— Non, répond-elle.

À l'heure de sa pause, Ciara enfile un masque jetable et quitte l'appartement. Elle remonte le couloir et traverse le hall des Crossings en baissant la tête, protégée par le rideau de ses cheveux. Une fois sur le trottoir, elle s'assure que personne ne peut la voir et retire le masque.

Elle n'a pas envie de croiser la route de cette Laura.

Jusqu'à ce qu'elle ait décidé de la conduite à tenir avec elle, en tout cas.

Elle prend la direction du canal, comme à son habitude. En poursuivant tout droit et en empruntant le pont, elle arriverait directement à Stephen's Green dont elle a pris l'habitude de faire le tour depuis que le parc est fermé.

Aujourd'hui, pourtant, elle ne franchit pas le canal.

Elle change de direction et longe la rive jusqu'à son studio.

Il fait une chaleur étouffante à l'intérieur du petit appartement, du fait de cette période radieuse dont on pourrait croire qu'elle relève de quelque fantaisie cosmique puisque toute la population est piégée chez elle. Elle ouvre grand les fenêtres, prend dans un tiroir le second portable dont elle dispose, le branche sur son chargeur et compose le numéro de sa sœur.

Siobhán décroche aussitôt, preuve qu'elle devait avoir son téléphone à la main.

— Ciara ! soupire-t-elle. Je commençais à m'inquiéter.

— On s'est parlé il y a quelques jours seulement.

— Cinq jours : je les ai comptés.

— Je t'avais prévenue que j'appellerais quand je pourrais. La situation est tendue ici et je suis sur les rotules quand j'ai terminé ma journée. Tous les jours, je me promets de t'appeler, et puis le courage me manque…

Un lourd silence lui répond, dont Ciara connaît la cause : son aînée, désarçonnée par une excuse aussi faible, hésite à l'interroger sur les vraies raisons de son silence.

Siobhán choisit de ne pas insister.

Comme toujours.

— Quoi de neuf dans notre belle capitale ?

— Pas grand-chose. Je travaille pendant la journée et je m'endors le soir en regardant Netflix. Comme tout le monde, j'imagine.

— À quoi ressemble la ville ?

— À la scène d'ouverture d'un film postapocalyptique. Cillian Murphy dans 2*8 jours plus tard*, quand il se réveille un matin et qu'il ne reste plus personne à Londres, à part lui. C'est tout à fait ça. Et toi ?

— C'est nettement plus banal. Je ne quitte quasiment jamais la maison. Pat s'occupe des courses. Il pourrait y avoir des zombies partout dans les rues, je ne le saurais même pas.

Elle laisse s'écouler un instant avant de s'enquérir :

— Et toi, ton boulot ? Ça te plaît ?

— Ça se passe bien.

— En quoi ça consiste ?

— Comment ça, en quoi ça consiste ? répète Ciara en fronçant les sourcils. Pourquoi cette question ?

— Je ne vois pas ce qu'elle a de dérangeant.

C'est à son tour de décider si le plus sage est de résister ou de céder. Comme sa sœur, elle opte pour la seconde solution.

— Pour l'instant, j'établis essentiellement des listings et je remplis des tableaux de chiffres.

— Pas très rigolo, remarque Siobhán.

Ciara, qui connaît son aînée, sait que cette dernière cherche à la titiller. Elle refuse de mordre à l'hameçon.

— On peut dire ça, reconnaît-elle.

— Dans ce cas, pourquoi être partie à Dublin si ce boulot t'intéresse aussi peu ?

— J'ai bien fait. À cette heure, je n'aurais aucun boulot auquel me raccrocher si j'étais restée à la maison puisque l'hôtel est fermé.

— Tu toucherais l'indemnité versée pendant la pandémie.

— J'aime autant être ici.

— J'ai la curieuse impression que tu ne me dis pas tout.

— Rien de nouveau sous le soleil, tu as toujours été parano, dit Ciara qui n'a pas envie de s'embrouiller une fois de plus avec sa sœur. Sinon, comment va maman ?

— Toujours pareil. C'est ce qu'on me dit, en tout cas, puisque je ne suis pas autorisée à la voir. Ils essayent de se procurer des iPad pour qu'on puisse communiquer par FaceTime.

— Elle a conscience de ce qui se passe ?

Siobhán ne répond pas tout de suite.

— Elle a des hauts et des bas.

— Et ses…

Ciara, qui hésite sur le mot à employer, finit par se résoudre.

— … ses douleurs ?

— Ils lui donnent le nécessaire. Elle dort beaucoup.

— Ils ont une idée de combien de temps… ?

— Non.

Un long silence s'installe à nouveau.

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas ? demande soudain Siobhán.

Que je me suis peut-être fourrée dans un drôle de pétrin.

— Rien du tout.

— Tout va bien ?

Je n'ai peut-être jamais été aussi loin d'aller bien, et toi comme moi en connaissons un rayon.

— Oui, super.

— Tu es sûre ?

Je n'ai jamais été moins sûre de rien. J'ai croisé la route de quelqu'un qui a entassé à mes pieds tout ce que je croyais savoir et arrosé le tout avec de l'essence en me laissant plantée là, une allumette à la main.

Une allumette dont la flamme ne tardera pas à me brûler les doigts.

— Tu sais, reprend Siobhán, tu devrais vraiment trouver quelqu'un dans ta vie à qui tu choisirais de ne pas mentir. Pas forcément moi, mais…

Ciara hoche la tête, oubliant que sa sœur ne peut pas la voir.

— Je peux te poser une question, Sio ?

— C'est déjà fait.

Ciara a perçu le sourire dans la voix de sa sœur. Une vieille plaisanterie entre elles. Une histoire survenue sur Patrick Street à Cork, il y a longtemps. Une veille de Noël froide et pluvieuse, un horrible bénévole d'une association caritative quelconque s'était planté devant elles en leur barrant la route. « Je peux vous poser une question, mesdemoiselles ? » avait-il demandé, et Siobhán avait répondu du tac au tac : « C'est déjà fait. » Le type en était resté comme deux ronds de flan et elles en avaient profité pour s'esquiver.

— Tu crois que les gens peuvent changer, Sio ? Je veux dire, changer du tout au tout ?

Siobhán pousse un soupir interminable qui résonne comme un ouragan dans l'oreille de Ciara.

— Qu'entends-tu par « du tout au tout » ? Comment se manifeste le changement chez quelqu'un ? Comment peux-tu le mesurer ?

— Par un comportement différent. Inattendu.

— Selon quels critères ?

— En comparaison avec ses actions passées.

— Je pense que les gens peuvent changer leurs habitudes et certains comportements, répond prudemment Siobhán, comme si elle témoignait à la barre pour le compte de la défense, face à un

procureur habile qui s'efforce de la piéger. Ils peuvent changer d'avis, avoir des convictions différentes, poursuit-elle. Ils s'assagissent avec l'âge et l'expérience, ce qui peut influer sur leur… disons, sur leur mode de fonctionnement. Puisque tout est lié à l'acquis de toute façon. On ne naît pas en étant X, Y ou Z. En théorie, si on apprend à devenir un individu d'une certaine sorte, on devrait pouvoir le désapprendre. En même temps, on n'efface pas le passé. On peut l'enfouir au fond d'un coffret qu'on enterre quelque part, mais il ne se volatilise pas pour autant.

Elle laisse s'écouler un court silence.

— C'est à toi que tu penses ? Si c'est le cas, je te crois absolument capable de changer. Le souci, chez toi, c'est que tu n'as jamais voulu.

Ciara lève les yeux au ciel.

Toujours la même ritournelle.

Elle n'en peut plus de l'entendre.

— Il faut que j'y aille, Sio. J'ai du boulot. Je t'appelais pendant ma pause.

— Fais bien attention à toi, OK ? Et n'oublie pas que je peux venir te chercher si tu as besoin de moi. Un coup de fil de ta part et je prends ma voiture.

— Tu sais bien que tu n'as pas le droit.

— Qu'ils essayent seulement de m'en empêcher.

Ciara sourit en voyant le tableau. Siobhán fonçant à travers un barrage de la Garda, façon *Thelma et Louise*.

— Je te rappelle très vite, dit-elle à son aînée.

— Tu as intérêt.

26 jours plus tôt

Lorsque Ciara propose à Oliver d'aller pique-niquer au Merrion Square Park, il lui fait remarquer que c'est à trois kilomètres des Crossings, à en croire Google Maps.

Mais il la fait marcher. Les *gardaí* ne contrôlent pas les piétons et l'idée lui plaît bien. C'est un dimanche radieux, il fera même chaud. Ironie du sort, l'été a pris de l'avance cette année en pointant son nez au milieu du printemps. Le genre de météo qui donne l'envie de s'asseoir sur une pelouse fraîchement tondue et de tendre son visage vers le soleil.

Les rues sont mortes entre les Crossings et le pont de Portobello, mais c'est un tout autre monde qui les attend dès qu'ils arrivent en vue du canal. Les allées du bord de l'eau sont noires de gens et de chiens. Le moindre carré d'herbe, le moindre endroit où s'asseoir est occupé par des promeneurs qui laissent pendre leurs jambes au-dessus de l'eau. Un festival de rires, de bras et de jambes blêmes, de sacs de supermarché remplis de canettes. Des portes ouvertes des maisons voisines du canal s'échappe la bande-son de Lyric FM. Les riverains ont sorti leurs transats sur l'herbe et discutent entre eux par-dessus murets et clôtures. Deux gamins s'ébattent avec un arroseur de jardin dont ils traversent en courant le rideau irisé avec des rires aigus. Un peu plus loin grille un festin sur un barbecue de fortune.

On pourrait croire qu'en prévision de cette belle journée s'est organisée une fête de quartier soucieuse de distanciation sociale.

Un extraterrestre ne pourrait guère soupçonner que rien n'est plus comme avant, mais la différence est pourtant bien là. Des pancartes « Stoppons le Covid-19 » sont accrochées à l'aide de fil de fer à un réverbère sur deux. Chaque fois que Ciara et Oliver croisent une personne seule ou un couple, ils font un écart en montant sur le talus ou en descendant du trottoir, un sourire aux lèvres, en se fuyant le plus poliment possible. Le plus surprenant aux yeux d'Oliver n'en est pas moins de vivre cette expérience étrange avec Ciara à ses côtés.

Il lui adresse régulièrement un coup d'œil en coin, ou alors il lui serre doucement la main, lorsqu'il ne porte pas celle-ci à ses lèvres, afin de se prouver qu'elle est là, et bien là.

En dépit de tout.

Mais pour combien de temps ?

Oliver n'a rien trouvé dans son appartement qui ressemble à une

couverture de pique-nique. Ils auraient pu s'autoriser un crochet par le studio de Ciara, mais elle n'était pas mieux lotie, de sorte qu'ils se sont allongés, à même la pelouse, sur un drap blanc dont elle craint de ne pouvoir retirer ensuite les taches d'herbe. Faute de lunettes noires, elle se protège les yeux du soleil avec un bras. Elle espère que sa vieille lotion bon marché ne ment pas en lui garantissant un indice de protection 30 car elle n'a rien de mieux. Jamais elle n'aurait imaginé pratiquer la bronzette dans un parc quand a été décrété le confinement, mais ils n'en sont pas moins là.

En dehors de quelques rires et de cris d'enfant, tout est calme autour d'elle et elle se laisse bercer par la respiration paisible d'Oliver à côté d'elle. Ils cuvent leur déjeuner trop sucré arrosé d'alcool pétillant, acheté en passant dans une épicerie M&S déserte de Grafton Street. Ils ont déniché un petit coin à l'extrémité sud-ouest du parc, près des grilles qui les séparent de la rue, mais aucune rumeur de circulation ne leur parvient, faute de voitures. Ils se trouvent en centre-ville, mais ils pourraient être en pleine campagne.

— Le confinement n'a pas que des inconvénients, murmure-t-elle.

Oliver s'agite et se relève sur les coudes en jetant un regard circulaire. Elle remarque que son front est légèrement rouge. Il fouille les restes de leur pique-nique à la recherche d'une bouteille d'eau, se met en position assise et avale une longue gorgée.

Elle se redresse à son tour.

— C'est curieux, tu ne trouves pas ? remarque Oliver. Tout paraît normal… sans l'être. On se croirait dans un épisode de *Black Mirror*, quand l'ordinateur recrée artificiellement le monde, mais de façon légèrement décalée.

— Je n'ai jamais regardé *Black Mirror*.

— C'est vrai ? Alors il faut absolument qu'on l'ajoute à notre liste des séries à voir.

— C'est bien un truc dystopique, non ? Où le monde part en vrille et tout le tralala ? Je ne suis pas certaine d'avoir envie de regarder ça en ce moment.

— Tu n'as pas tort. Je l'ajoute à la liste des séries à regarder *après*.

Après.

Comme une promesse d'avenir, glissée de façon anodine dans la conversation. Ciara s'y raccroche et l'ajoute à sa collection, au même titre que le jour où il lui a dit qu'ils se plairaient sûrement dans le quartier de Ranelagh, ou encore qu'elle adorera Nicki, la femme de son frère, lorsque celui-ci reviendra d'Australie.

Elle sait pourtant qu'elle a tort.

Elle sait qu'elle devrait se débarrasser de ces petits trésors qu'elle a commencé à amasser puisqu'ils finiront de toute façon par disparaître

un jour. Pourquoi se torturer en les croyant pérennes ?

On n'efface pas le passé. On peut l'enfouir au fond d'un coffret, c'est vrai, mais il ne se volatilise pas pour autant.

Le coffret est là, posé sur l'herbe entre eux, mais Oliver n'en connaît pas l'existence et elle s'entête à feindre de ne pas le voir.

— Tu ne te demandes jamais ce qu'on ferait si tout ça n'était pas arrivé ? l'interroge Oliver. Sans la pandémie ?

— Non.

Et c'est vrai. Les circonstances sont idéales à bien des égards et elle n'a pas envie de penser à ce qui se serait produit à la place.

— Vraiment ?

— Vraiment, répète-t-elle en secouant la tête. Et toi, tu te poses la question ?

— En permanence. En fait…

Il récupère son portable, tapote l'écran du doigt à plusieurs reprises et lui tend l'appareil.

— Je vais au-delà.

Comme elle ne distingue rien à cause de la clarté du soleil, elle lui prend des mains le téléphone et l'abrite derrière le paravent de ses doigts. Elle découvre ce qui ressemble à une liste sur l'appli Notes.

— C'est quoi ?

— Tous les endroits où je compte t'emmener. Après. Tout ce qu'on fera ensemble.

Pris d'une légère hésitation, il ajoute :

— Tout ce que j'ai envie de partager avec toi.

C'est tout juste si elle parvient à lire le début de la liste avant que ses yeux s'embuent.

Voir un film au cinéma Stella
Killiney Hill
Chapter One (restau étoilé)
National Gallery
Long Room de la bibliothèque de Trinity College
Lever de soleil @ Sandycove (nager ?)

Elle ne sait pas quoi dire, encore moins quoi penser.

Elle est sous le choc d'un tel aveu. Elle est émue. Elle trouve amusant que nombre de ces envies correspondent à des lieux touristiques. C'est la liste de deux nouveaux arrivants à Dublin désireux d'explorer une ville qu'ils ne connaissent pas encore. Elle est effrayée à l'idée d'éprouver l'envie de visiter tous ces endroits avec lui, elle se voit déjà main dans la main avec lui dans les rues, comme tout à l'heure, mais une fois que tout sera redevenu normal et que la peur

aura disparu.

Excepté la peur de ce qui ne s'effacera jamais.

Ciara sent le feu lui monter aux joues. Le visage d'Oliver est tout près du sien, impossible de lui cacher sa réaction. Elle s'efforce de ne rien lui montrer alors qu'une succession de vagues la submerge, l'entraîne vers le fond et la ramène à la surface, la laissant totalement désorientée, la gorge sèche.

— Je ne l'ai pas ajouté à la liste, mais il y a un hôtel à Killarney où tu te réveilles avec une vue plongeante sur les lacs et les montagnes à l'horizon, où tu ne vois que du bleu et du vert. Quand on aura à nouveau le droit de circuler, je me disais qu'on aurait pu aller là-bas. Le temps d'oublier la ville.

Cette histoire n'était pas censée aller aussi loin.

Mais c'est le cas, et elle n'a pas envie de rebrousser chemin.

D'ailleurs, à quoi pensait-elle ? Ne l'a-t-elle pas voulu depuis le début, en dépit de tout ? Ne s'est-elle pas menti à elle-même autant qu'elle lui a menti ?

— J'ai envie de tout ça, dit-elle. Avec toi.

C'est la vérité.

Il lui caresse l'avant-bras d'un doigt, traçant une ligne invisible entre ses taches de rousseur.

— À part nager à Sandycove, parce que je me noierais.

— Je te sauverais.

Elle répond par la négative d'un mouvement de tête.

— Je préfère t'éviter ça.

Il éclate de rire.

— La mer me manque, ajoute-t-elle. La regarder, en tout cas. Je la voyais depuis mon appartement, à Cork. Il donnait sur le port. L'estuaire, plus exactement. J'ai seulement compris à quel point j'aimais regarder l'eau quand je suis partie. Ça me manque ici.

C'est la vérité, là aussi.

— Désolé de te décevoir, mais on vit sur la côte.

Elle lui donne une petite tape sur le bras.

— On vit au bord d'un fleuve. Je te parle de vivre à un endroit où l'eau s'étend jusqu'à l'horizon. Et puis je te signale que les plages se trouvent bien au-delà du rayon de deux kilomètres autorisé.

— Je suis certain qu'on peut trouver de l'eau plus près. Allons-y, fait Oliver en se levant.

À moins d'un quart d'heure à pied de la verdure du Merrion Square Park et des façades rouge délavé des demeures de style géorgien qui l'entourent s'étend la masse industrielle et futuriste argent, gris et bleu du Grand Canal Dock. C'est la première fois que Ciara s'y rend et elle

découvre un paysage urbain en décalage avec ce à quoi elle s'attendait. Elle avait toujours cru qu'il s'agissait de docks portuaires.

Le bassin carré d'eau scintillante qui s'étend jusqu'à la mer est bordé de cubes de verre abritant bureaux et appartements. Le tout forme un ensemble lisse et neuf où se mêlent pierre, acier et verre. La mer, au-delà de l'embouchure de la Liffey, se cache derrière plusieurs rangées d'immeubles dans le lointain, mais Ciara n'en distingue pas moins les cheminées de la centrale de Poolbeg qui partent à l'assaut du ciel, et elle découvre à ses pieds suffisamment d'eau pour satisfaire son envie.

— Merci, dit-elle à Oliver. C'est parfait.

Il lui sourit en retour.

— Tu veux qu'on continue ?

— C'est gentil, mais je préfère rentrer.

Il ne cherche pas à la dissuader. Il serre affectueusement ses doigts dans les siens et ils repartent par le même chemin, sans un mot ou presque, jusqu'à ce qu'ils retrouvent le bord du canal où les gens sont toujours aussi nombreux à se prélasser. Des bribes de musique s'échappent des fenêtres ouvertes. Les pétales roses en forme de pop-corn des cerisiers en fleur vibrent doucement sous l'effet d'une légère brise.

Ils traversent le hall d'entrée des Crossings lorsque le regard de Ciara s'arrête sur les boîtes à lettres. Une enveloppe de couleur crème dépasse de celle attribuée à l'Appartement 1.

— Regarde, Oliver, lui dit-elle, l'index tendu.

Il suit le doigt des yeux et fronce les sourcils.

— De la pub, probablement. Ou le menu d'un restau à emporter.

Il prend l'enveloppe et l'examine en battant des paupières. Quelques mots sont tracés dessus, un nom sans doute, mais quand Ciara s'approche, Oliver lui tourne le dos et s'empresse de fourrer la lettre dans la boîte de l'Appartement 2.

— C'était quoi ?

— Une erreur de destinataire, se contente-t-il de répondre.

Ce qui ne répond pas du tout à la question qu'elle lui a posée, ainsi qu'elle s'en fera la réflexion par la suite.

Aujourd'hui

Leah se tient dans la cuisine, derrière le comptoir du petit déjeuner, son carnet ouvert devant elle, un stylo à la main. Karl est adossé au chambranle de la porte du salon, à l'orée du couloir, les bras croisés. Laura Mannix, perchée tout au bout du canapé, se balance d'avant en arrière en se tordant les mains, le menton sur la poitrine.

La porte coulissante du balcon est grande ouverte et Leah comme Karl portent un masque. La situation n'est pas idéale, mais ils sont bien obligés d'avoir cette conversation loin des oreilles indiscrètes.

— Bien, commence Leah en s'adressant à Laura. Répétez-lui ce que vous m'avez expliqué.

Elle ne sait pas du tout si la journaliste va se montrer coopérative. Au cours des dix minutes où elles sont restées seules, en attendant que Claire O'Herlihy aille chercher Karl, Laura a aussi bien manifesté son indignation que son malaise.

Elle répond à présent d'une voix qui hésite entre les deux.

— En ma capacité de journaliste, je produis l'émission de Jason Dineen. J'étais auparavant rédactrice en chef du journal en ligne ThePaper.ie.

Karl hoche la tête d'une façon qui fait comprendre à Leah sa déception.

— Expliquez-lui la raison de votre présence ici, poursuit l'inspectrice. Sachant que vous possédez une maison à Dundrum.

Laura regarde ses mains en marmonnant des paroles inintelligibles.

— Plus fort, s'il vous plaît.

Elle repasse en mode indigné.

— Je suis ici à cause de l'affaire de Mill River.

Leah et Karl échangent un regard.

— Expliquez-vous, insiste Karl.

— C'est une longue histoire.

— Vous êtes pressée ? Toutes nos excuses, mais on a un bonhomme en état de putréfaction avancée au rez-de-chaussée et on vous serait vraiment reconnaissants de nous accorder quelques minutes de votre précieux temps.

Laura lui lance un regard mauvais.

— Je travaillais au *Tribune* à l'époque. On connaissait tous leurs noms, c'était un secret de polichinelle. Il y a quelques mois de ça, on s'est retrouvés entre collègues pour boire des pintes et quelqu'un a parlé de l'affaire. Un type qui est chroniqueur judiciaire nous explique

avoir entendu dire que St Ledger vit à Londres comme si de rien n'était. Une petite amie, un bon boulot, la totale. J'ai aussitôt pensé que c'était le genre d'injustice qui intéresserait nos auditeurs…

— Et les rendrait inutilement fous furieux, vous voulez dire, marmonne Karl.

— … alors j'ai entrepris quelques recherches, de façon à dégotter des éléments que je pourrais placer un jour dans l'émission, quitte à produire un numéro spécial le cas échéant.

Elle laisse s'écouler un instant avant de reprendre.

— Je ne dirais pas que c'est inutile, inspecteur. Ce type a été condamné pour meurtre.

— Un meurtre pour lequel il a purgé sa peine. Et je suis sergent.

Leah se fait la réflexion que si Karl corrige Laura au sujet de son grade, c'est qu'il ne la porte pas dans son cœur.

— Vous n'avez pas le droit de révéler son identité, poursuit Karl. Ni de contribuer à l'identifier d'une façon ou d'une autre. Dans ces conditions, vos informations ne sont pas utilisables.

— Il me suffit de modifier certains détails. Et puis il y a de quoi dire même sans l'identifier. Si vous vous souvenez, on a eu une affaire l'an dernier impliquant deux adolescents. Les médias n'avaient pas le droit de citer leurs noms, mais ça ne les a pas empêchés d'en parler.

À l'époque de l'affaire de Mill River, Leah avait remarqué que nommer les accusés (condamnés depuis) Garçon A et Garçon B n'avait fait qu'aiguiser l'appétit du grand public. Conserver leur anonymat sans jamais montrer leur visage ou fournir de détails sur leur quotidien, leurs hobbys et leur background familial, les priver plus généralement de leur banalité était encore le plus sûr moyen de leur ôter toute normalité et les élever d'emblée au rang de tueurs psychopathes.

De la même façon, le mystère mêlé d'angoisse qui a entouré pendant deux décennies le tueur en série surnommé le Courant d'air s'est dissipé instantanément le jour où a été révélé son nom : Jim Doyle[1].

— On m'a refilé un tuyau selon lequel la situation avait dérapé à Londres, poursuit Laura. À la suite de quoi St Ledger s'est installé à Dublin pour travailler dans la boîte d'un ami de sa famille. Je disposais uniquement du nom de la boîte en question, mais ça m'a suffi pour le retrouver.

Lors de son entretien initial avec la journaliste, sur le balcon, c'est à ce stade de l'histoire que Leah lui a demandé de s'arrêter. Elle brûle depuis de lui poser la question suivante :

— Comment avez-vous fait ?

Laura hausse les épaules.

— J'ai mes petits secrets.

Leah et Karl ne disent rien, se contentant d'attendre qu'elle

s'explique.

— Bon, d'accord. Je me suis servi de Wayback Machine.

— C'est quoi encore, ce bordel ? l'interroge Karl.

— Way-back-Ma-chine, répète Laura en prononçant chaque syllabe comme si elle s'adressait à un étranger qui ne comprend pas la langue. Un site Internet d'archives qui met à disposition de ses utilisateurs les clichés instantanés des pages web qu'il conserve. Il vous suffit d'entrer n'importe quelle URL pour savoir à quoi ressemblait la page d'un site le 12 janvier 1999 ou le 16 septembre 2012, par exemple. À condition que la page concernée ait été photographiée, bien entendu. On s'en doute, plus on remonte dans le temps et moins on trouve de pages, et uniquement celles des sites les plus importants. Toujours est-il que j'y ai découvert une photo de la rubrique « Notre Équipe » du site de l'Agence KB vieille de plusieurs mois. En la comparant avec la rubrique actuelle, j'ai pu repérer les nouveaux arrivants. Il y en avait deux. Aucune photo et quasiment pas de notice bio puisqu'il s'agissait de jeunes recrues au sein de l'agence, mais le premier, doté d'un nom suédois, avait récemment travaillé à Dubaï, alors que le second s'appelait Oliver Kennedy et arrivait de Londres. Rien de bien sorcier.

— Comment pouviez-vous savoir que c'était le bon Oliver ?

— Je me suis mise au travail. Comme je vous l'expliquais, le site de l'agence ne publiait pas sa photo et ne disait rien sur sa vie privée, ce qui semblait confirmer mes soupçons. Il ne me restait plus qu'à le voir en vrai. J'ai utilisé diverses méthodes, mais c'est la patience qui a fini par payer. J'ai passé des heures dans le café qui fait face à l'immeuble de l'Agence KB. Au bout de trois jours, j'ai vu un jeune type sortir avec l'un des gérants de l'agence, que j'ai pu identifier grâce à sa photo sur leur site. Et j'ai tout de suite su que le jeune type en question c'était lui.

— Comment diable avez-vous…

— Les oreilles, explique Laura. Elles ne changent jamais de forme avec l'âge, c'est un moyen de reconnaissance infaillible. En plus, il se faisait appeler Oliver Kennedy, Kennedy étant le nom de jeune fille de sa mère. Excusez-moi, mais il faisait tout pour que je le retrouve.

Karl jure entre ses dents.

— Comment saviez-vous à quoi ressemblaient ses oreilles ? s'étonne Leah. Sur quelle base avez-vous pu les comparer ?

— Je disposais de photos. Celles du bulletin de son école primaire.

— Comment vous êtes-vous procuré un truc pareil ?

— De la même façon que le tuyau initial.

— Mais encore ?

— Je n'ai pas l'intention de vous révéler mes sources.

— Revenons à votre histoire, suggère Leah qui s'efforce de

s'exprimer d'une voix égale alors que sa patience s'érode sérieusement. On vous refile donc un tuyau d'après lequel Oliver St Ledger est de retour à Dublin où il travaille pour l'Agence KB. Vous repérez un type du même âge nommé Oliver Kennedy, c'est-à-dire le nom de jeune fille de sa mère, qui vient de rejoindre la boîte. Vous voyez sortir de l'immeuble un garçon qui correspond à la photo d'Oliver St Ledger dont vous disposez, à dix-sept ans d'écart. C'est bien ça ?

— Oui.

— Comment avez-vous atterri ici ? Dans cette résidence ?

— Je l'ai suivi. Il n'a pas de voiture et se déplace à pied. Je devrais dire ça à l'imparfait. En m'intéressant aux Crossings sur le Net, j'ai cherché à savoir s'il y avait un appartement à louer de façon à pouvoir entrer dans le bâtiment, et j'ai trouvé cet appart'.

— Quelles étaient vos intentions ?

— Je voulais réunir des informations. Peut-être même l'approcher. Un jour ou l'autre.

— Vous avez réussi ?

Laura détourne le regard.

— Non, mais j'ai discuté avec sa petite amie.

Leah se demande l'espace d'un instant si elle a mal entendu. Elle se tourne vers Karl.

— Sa *petite amie* ? s'étonne-t-il.

— Oui. Elle s'appelle Ciara, répond Laura sans parvenir à masquer sa satisfaction à l'idée de fournir à ses interlocuteurs une information qu'ils n'avaient pas.

— Elle est arrivée de Londres avec lui ? s'enquiert Karl.

— Je ne sais pas. En tout cas, elle parle avec l'accent irlandais. L'accent de Cork, je dirais.

— Qu'avez-vous retenu de cette conversation ?

— De *ces* conversations. Il y en a eu deux.

— Vous lui avez dit qui vous étiez ?

— Pas vraiment. Il n'y aurait jamais eu de seconde conversation si je l'avais fait.

— Vous connaissez son nom de famille ?

— Non.

— Elle était au courant de son pedigree ?

La journaliste ne répond pas immédiatement.

— Je ne sais pas, finit-elle par déclarer. J'ai voulu l'alerter, au cas où elle l'aurait ignoré. Je suis restée vague. Je lui ai dit qu'il avait commis un acte grave et qu'il ne s'appelait pas vraiment Kennedy.

— Et que vous a-t-elle répondu ?

Laura hausse les épaules.

— En fait, pas grand-chose…

Karl commence à bouillir.

— Bien. Récapitulons : alors que vous ne connaissez pas du tout cette fille, vous allez la trouver et vous lui expliquez que son petit copain s'est rendu coupable de trucs pas catholiques et qu'il se balade sous un faux nom, et sa réaction se limite à « pas grand-chose » ?

— J'ai pensé qu'elle cherchait à le protéger.

Leah réfléchit à ce qu'elle vient d'entendre. Soit cette fille mystérieuse, qui entretenait une relation avec un type condamné pour meurtre, cherchait à le protéger contre Laura, soit…

Soit cette journaliste d'opérette s'est trompée d'Oliver.

Karl demande à Laura quand elle a vu la petite amie pour la dernière fois.

— Je dirais… trois semaines ?

— Ils vivaient ensemble ?

— C'est probable.

— Si je comprends bien, intervient Leah, vous n'avez jamais parlé à Oliver, mais il est probable que cette Ciara lui aura fait part de vos conversations…

— Je lui ai envoyé un petit mot que j'ai glissé dans sa boîte. Je lui expliquais que je ne cherchais pas forcément à révéler son identité…

Karl ne peut retenir un ricanement.

— … mais que je souhaitais lui parler. Entendre sa version des faits. Il ne m'a jamais répondu.

Elle croise les bras d'un air de défi.

— Écoutez, je ne me suis pas trompée. Je sais que c'était lui. Et je n'ai rien fait de mal. Je ne harcelais pas ces gens…

— Tu parles, maugrée Karl.

— … d'autant que la loi m'interdit de révéler son identité et de dire où il vit. Il est possible que la perspective d'être découvert… Que ça ait pu jouer un rôle dans ce qui est arrivé.

— Vous semblez mal à l'aise, rétorque Karl.

Laura le fusille du regard.

— Je n'ai rien fait de mal. C'est lui, le criminel. Ce n'est pas ma faute s'il n'arrivait pas à vivre avec le poids de sa culpabilité.

— Nous avons découvert une lettre adressée à Oliver St Ledger dans la boîte à lettres de l'Appartement 1. C'était vous ?

Laura acquiesce.

— Que contient-elle ? Nous ne l'avons pas ouverte.

— Comme je viens de vous le dire, je lui explique que je ne cherche pas à trahir son secret, que je veux uniquement lui parler…

Elle écarquille soudain les yeux.

— Vous voulez dire qu'il ne l'a jamais reçue ?

— Lors de notre conversation initiale, s'interpose Leah, avant que mon collègue ne nous rejoigne, vous me disiez n'être jamais entrée dans l'Appartement 1.

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Vous ne vous êtes donc jamais rendue là-bas ?

— Non.

Tout au long de l'entretien, Leah a pris des notes. Elle pose son stylo de façon théâtrale, pince son masque entre deux doigts et l'éloigne quelques secondes de son nez. Elle se vide les poumons, les remplit, et s'humecte les lèvres. Chaque fois qu'elle parle trop longtemps avec ce truc sur la figure, elle a l'impression de se retrouver allongée dans le sable en plein désert. Elle relâche le masque, l'ajuste et reprend son stylo.

— Voici ce que je vous propose, Laura. Tout ça est fort intéressant. Et même édifiant à certains égards, mais je vais vous demander de recommencer depuis le début, à une petite différence près.

Laura ne cache pas sa perplexité.

— Cette fois, vous allez nous dire la vérité.

---

1. Voir *Le Courant d'air* (L'Archipel, 2025).

26 jours plus tôt

Le cœur d'Oliver s'emballe. Il craint que Ciara remarque le battement frénétique de l'artère qui remonte le long de son cou. Elle a forcément discerné son malaise car elle le regarde bizarrement en lui demandant s'il se sent bien dès qu'ils ont regagné l'appartement.

La voix de Ciara lui paraît lointaine, étouffée, comme s'ils étaient tous les deux sous l'eau.

Ou peut-être lui seul.

Elle s'aperçoit qu'il transpire. Il marmonne une vague excuse en invoquant le soleil, la chaleur, leur longue balade, et Ciara part chercher un brumisateur en lui conseillant de s'humidifier le visage. Elle lui tend deux comprimés de paracétamol pour le mal de tête dont il prétend souffrir.

Il met à profit sa courte absence pour essayer de se reprendre, se passer de l'eau sur le visage au robinet de l'évier en s'interrogeant sur la conduite à adopter.

Il doit impérativement prendre connaissance du contenu de l'enveloppe.

C'est sa priorité.

L'enveloppe a été glissée directement dans la boîte par son expéditeur alors que l'entrée de la résidence est sécurisée. Il se trouve qu'une femme dont il croyait avoir croisé la route par hasard devant le Westbury quelques semaines auparavant vit également aux Crossings. Il se passe trop d'événements bizarres en ce moment.

— Je te propose de commander à manger pour ce soir, s'écrie-t-il lorsque Ciara revient.

Il s'empresse aussitôt de tempérer sa brusquerie :

— En fait, je n'ai pas envie de cuisiner.

Il court le risque qu'elle lui propose de préparer le dîner à sa place. D'essayer, plus exactement. Ou de lui suggérer de télécharger l'appli d'un service de livraison à domicile.

Ciara lui tend un pot dont il dévisse le couvercle, puis il renifle la crème qu'il contient tout en cherchant furieusement le moyen de s'échapper de l'appartement.

— Que dirais-tu de Georgie's ?

Il s'agit d'un établissement du quartier dans lequel ils ont dîné, la veille du jour où les restaurants ont fermé leurs portes.

— Depuis le confinement, ils proposent des plats à emporter. J'irai chercher la commande.

Ciara affiche son étonnement.

— Je croyais que tu ne te sentais…

— Ça va mieux, la coupe-t-il brutalement.

Il le regrette aussitôt et s'empresse de prendre les comprimés de paracétamol qu'elle a posés sur le plan de travail.

— Et tout ira bien dès que j'aurai avalé ces cachets.

Ils consultent le menu sur Internet et Oliver passe la commande par téléphone. Lorsqu'on lui demande son numéro, il donne le sien en intervertissant volontairement les deux derniers chiffres, comme à son habitude. À moins d'y être contraint par les circonstances, jamais il ne fournit la moindre information personnelle.

Il s'inquiète que Ciara s'en soit aperçue, mais elle ne laisse rien paraître.

Son interlocuteur chez Georgie's lui précise que sa commande sera prête dans trente minutes.

— Je peux passer la prendre dans un quart d'heure, dit-il à Ciara en raccrochant. Le temps d'y aller, autant que je parte tout de suite.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je veux dire, inutile de multiplier les risques de contact à l'extérieur.

— Dommage qu'on ne puisse pas dîner dehors, regrette-t-elle en lançant un regard songeur en direction de la terrasse. Il fait tellement bon.

Il s'assure d'avoir ses clés et son portefeuille, prêt à partir.

— À tout de suite.

Il enfile un masque et se dirige vers l'entrée.

Peu après son installation aux Crossings, Oliver s'est rendu compte que personne ne lui avait donné la clé de la boîte à lettres. Le lendemain, à l'agence, il en a parlé à la responsable des ressources humaines, qui ne savait pas où elle se trouvait. En revanche, elle disposait des clés du second appartement loué par l'agence. Comme il était inoccupé, elle lui a confié la clé de la boîte à lettres.

— Elle fonctionne sur toutes les boîtes de la résidence, lui a-t-elle précisé avec un haussement d'épaules.

Sur le moment, il s'est fait la réflexion que ce n'était pas très prudent et il s'est promis de ne rien se faire envoyer aux Crossings tant qu'il y vivrait. Aujourd'hui, il espère que la clé ouvre vraiment toutes les boîtes et, surtout, que son voisin n'a pas pensé à relever son courrier un dimanche soir.

Le hall de la résidence est vide, mais plusieurs voisins profitent encore du beau temps dans le jardin intérieur. Aucun d'eux ne regarde

de son côté.

Conscient de la présence de la caméra de surveillance derrière lui, il se place de façon à dissimuler du mieux qu'il le peut le fait qu'il ouvre la « mauvaise » boîte.

Il glisse la petite clé dans la serrure de l'Appartement 2 en retenant son souffle.

Clic.

La clé tourne sans difficulté.

Oliver ouvre la porte métallique.

L'enveloppe est tombée à l'envers sur la carte publicitaire d'une pizzeria locale.

Il s'accorde une seconde de répit, porté par l'espoir que le ciel ne va pas lui tomber sur la tête, que ce n'est pas le début d'une nouvelle impasse.

Il tend la main, saisit l'enveloppe et la retourne.

Oliver St Ledger.

Le nom est rédigé à l'encre bleue d'une écriture cursive.

Une écriture féminine, croit-il deviner.

L'enveloppe elle-même paraît inoffensive, sans menace apparente, mais les conséquences peuvent se révéler cataclysmiques.

La peur le paralyse devant cette boîte à lettres ouverte qui n'est pas la sienne, dans un lieu de passage, alors qu'il tient à la main une enveloppe sur laquelle s'étale sa véritable identité.

Son cœur bat violemment dans sa poitrine.

Les doigts qui serrent l'enveloppe tremblent.

Soudain, le compteur Geiger qu'il a dans la tête laisse échapper un bip perçant qui se répète à l'infini. Et comme il reste là, interdit, le signal initial laisse place à un hurlement suraigu…

Oliver fourre l'enveloppe dans l'une des poches de son jean, referme la boîte et se précipite à l'extérieur.

On a beau être début avril, il flotte dans l'air une nonchalance qu'il associe généralement aux belles soirées d'été.

Il repense tout particulièrement à un jour du mois de juillet précédent, à Londres.

Ils sont tout un petit groupe, rassemblés autour d'une table de pique-nique devant un food truck dans le quartier de Shoreditch, une guirlande électrique au-dessus de leurs têtes. À mesure que le soleil se couche à l'horizon, les ampoules gagnent en intensité.

Il revoit l'instant précis où Lucy, assise à côté de lui, a enroulé négligemment un bras autour de ses cuisses. Il pensait qu'elle allait s'en apercevoir et le retirerait, au lieu de quoi elle a tourné la tête et l'a bien regardé, lui signifiant muettement que ce geste n'avait rien d'innocent, qu'elle avait envie de lui, et pas des autres.

La vague de chaleur qui l'a envahi à cet instant-là était différente de celles qui le consumaient habituellement. Il ne s'agissait nullement de la sensation de brûlure, à la fois inquiétante et angoissante, qui l'étouffait et l'empêchait de respirer les autres fois, mais d'un sentiment de bien-être intense, d'appartenance, de *sécurité*.

Il n'en avait pas conscience, mais tout commençait déjà à partir en vrille.

Et voilà que ça recommence.

Car c'est précisément l'effet que provoque Ciara chez lui en permanence.

De façon plus aiguë encore.

Il prend la direction du restaurant et l'enveloppe enfouie dans sa poche arrière lui donne l'impression de vibrer. À mi-chemin, il s'arrête sur une aire de parking déserte où le coffee shop voisin a installé quelques tables. Le lieu est fermé depuis le début du confinement et les tables se trouvent dans un coin d'ombre. Oliver s'installe à celle qui se trouve le plus loin de la rue, dos à celle-ci.

Il sort l'enveloppe de sa poche, déchire le rabat.

Il trouve à l'intérieur du pli une feuille blanche de format A4, pliée en trois.

Il prend une longue inspiration et déplie la feuille.

Interloqué, il bat furieusement des paupières. La feuille est vierge.

Il la retourne. Rien.

Il regarde à l'intérieur de l'enveloppe, sous le rabat. Rien non plus. Pourquoi diable lui adresser…

La réponse est simple : son correspondant a voulu s'assurer qu'il s'agissait bien de lui.

Auquel cas il vient de commettre une grave erreur.

Neutraliser ce genre de menace n'était pourtant pas compliqué. Il n'est pas rare que ses voisins reçoivent par erreur du courrier qui ne leur est pas adressé. Le plus souvent, ce sont des lettres destinées à d'anciens occupants dont chacun se débarrasse en les posant au-dessus des boîtes à lettres. Il lui suffisait d'agir de même. La présence de l'enveloppe aurait suffi à expliquer qu'il y avait erreur de destinataire. L'auteur de la lettre en aurait déduit qu'il s'était trompé.

Au lieu de quoi il a mordu à l'hameçon.

En ouvrant cette lettre, il confirme les soupçons de son auteur.

Il reconnaît être Oliver St Ledger, le Garçon B du drame de Mill River, un assassin d'enfant tristement célèbre.

Il froisse la feuille entre ses doigts.

Puis il se prend la tête entre les mains et se met à pleurer.

23 jours plus tôt

La veille, Oliver effectuait ce qu'il appelle ses « explorations tragiques » en écumant les faits divers sur son téléphone lorsqu'il est tombé sur un article dont l'auteur expliquait que d'anciens films catastrophe tels que *Contagion* et *Alerte !* battaient tous les records sur les sites de téléchargement ou de location partout dans le monde. Lorsque Ciara lui a avoué n'avoir jamais vu *Contagion*, Oliver a claqué des doigts en s'écriant :

— Notre programme de ce soir est tout trouvé.

Elle repense aujourd'hui à l'une des scènes du film au moment où elle approche de Stephen's Green. Les rues sont désertes et elle frissonne. On est aujourd'hui le 8 avril. Il y a un mois, le 8 mars, la veille de son premier rendez-vous avec Oliver et de leur soirée au Westbury, tout était normal. Elle ne sait pas ce qui la terrifie le plus, les changements majeurs intervenus en si peu de temps ou la facilité avec laquelle tout le monde s'est adapté à la pandémie.

Sans parler de la facilité avec laquelle elle s'est habituée aux bouleversements survenus dans sa propre vie.

Soudain, Ciara est prise d'un malaise. À l'image d'un train que l'on aperçoit de loin, il s'agit initialement d'une simple accélération de son pouls, accompagnée de sueurs froides dans le creux de ses reins.

Elle connaît déjà la suite car elle a identifié les symptômes d'une crise de panique, même si elle n'en a pas eu depuis un certain temps.

Elle prend une longue inspiration, essaye de se convaincre que tout va bien en se le répétant. Son pouls s'emballe. Elle est prise de vertiges, comme si sa tête n'était plus reliée à son corps. Tout d'un coup, elle ne souffre pas uniquement du manque d'air, mais aussi de l'absence de repères. Elle va s'évanouir. Elle s'accroche aux grilles du parc. Elle a l'impression d'être ivre, ce moment si particulier où l'on tente de conserver son équilibre alors qu'on en est incapable.

Une voix féminine. À sa gauche.

Une voix qu'elle connaît.

Pas forcément bienvenue.

Ciara n'a pas la force de protester. La femme invisible l'empêche de s'écrouler et l'entraîne. Marcher, respirer, lui fait du bien. En écartant les paupières, elle découvre King Street déserte. Sa Samaritaine l'a conduite jusqu'à un banc, devant le Gaiety Theatre, et l'encourage gentiment à s'asseoir.

— Prenez le temps de respirer pendant une minute, lui dit-elle.

Ciara se remet vite, elle se sent à nouveau bien, emportée par un sentiment de gêne qui la démange.

— Tenez.

Une bouteille d'eau se matérialise devant elle.

— J'ai bu dedans, mais si ça ne vous dérange pas, ça ne me gêne pas… Tenez, j'ai même des lingettes antibactériennes, laissez-moi essuyer le goulot.

La bouteille réapparaît et Ciara s'en empare en buvant goulûment.

— Merci, est-elle enfin capable de prononcer.

— Vous avez déjà été victime de malaise ?

Pour la première fois, Ciara se tourne vers la femme. Le visage qu'elle découvre confirme ses soupçons.

Laura est assise à côté d'elle.

Qu'est-ce qu'elle fiche là ?

L'aurait-elle suivie ?

— Oh, réagit-elle en feignant de la reconnaître seulement maintenant. Bonjour.

Elle fait l'idiote.

— J'ai été victime d'une crise de panique ? C'est ça ? s'enquiert-elle.

— Un brusque sentiment de malaise, des palpitations et la nausée ?

Comme Ciara acquiesce, Laura hoche la tête à son tour.

— Alors, c'est probablement ce qui vous est arrivé. Que s'est-il passé exactement ?

— Je ne sais pas…

— Ce virus m'a rendue complètement parano. Sinon, comment s'est terminé votre mal de tête, en fin de compte ?

Il faut à Ciara une seconde pour comprendre que Laura fait allusion à la nuit où l'alarme s'est déclenchée.

— Ah ! Bien.

— Écoutez…

Laura se racle la gorge.

— Je voulais vous dire, poursuit-elle. J'aurais aimé vous en parler l'autre soir, mais…

Elle change de position sur le banc.

— Je ne sais pas très bien par quel bout m'y prendre, alors autant ne pas prendre de gants. D'accord ?

Ciara se prépare au pire.

— Je sais que vous vivez avec Oliver. Je sais aussi que vous aviez de bonnes raisons de ne pas vouloir l'avouer l'autre nuit. Je comprendrais très bien que vous cherchiez à le protéger, simplement je veux m'assurer, au cas où ce ne serait pas le cas, où vous ne sauriez pas qui il est…

Elle laisse la phrase en suspens.

— Vous a-t-il parlé de l'enveloppe ? demande-t-elle brusquement. Celle sur laquelle figurait son vrai nom ?

Ciara sent le sang lui monter aux oreilles alors qu'elle joue la surprise.

— Il ne s'appelle pas Kennedy, enchaîne Laura. Je suis journaliste. J'espère que…

— Je dois y aller, s'écrie Ciara.

Elle se lève, effrayée à l'idée que ses jambes se dérobent sous elle. La bouteille d'eau lui échappe des mains et c'est tout juste si elle s'aperçoit que son contenu s'est répandu sur la jambe droite de son pantalon, à hauteur du mollet.

Elle s'éloigne de trois pas, puis elle se retourne vers Laura.

— Je ne sais pas à quoi vous jouez, et de quoi il s'agit, mais je connais Oliver depuis l'école primaire et vous vous trompez forcément.

L'instant suivant, elle s'éloigne d'un pas pressé. C'est tout juste si elle ne court pas. Elle a l'impression que son cœur va éclater.

Cette connasse pourrait bien tout gâcher, pense-t-elle très fort.

Oliver tourne comme un lion en cage dans le salon, répétant dans sa tête la première phrase du petit discours qu'il a préparé.

Il faut absolument que je te fasse un aveu.

Il a pris sa décision.

S'il est honnête avec lui-même, il sait que le tournant remonte à dimanche soir, quelques heures après l'ouverture de l'enveloppe.

Il va avouer la vérité à Ciara.

Pas toute la vérité. Une partie seulement. Il ne sera jamais capable de prononcer à voix haute certaines phrases, de verbaliser dans sa propre tête certains faits, encore moins de les imposer à quelqu'un d'autre.

L'important est de brosser les grandes lignes, une mission dont il compte s'acquitter dès qu'elle rentrera de sa promenade.

Il n'en a aucune envie. Chaque heure passée avec Ciara, chaque minute où elle le voit comme celui qu'elle croit connaître est une drogue trop douce pour qu'il accepte d'en être sevré. Il n'a pourtant pas le choix car c'est une drogue qui finira par le tuer.

Il ne peut pas continuer comme ça, avec tous ces secrets, tous ces mensonges.

Il ne supporte pas de se sentir aussi mal, comme en apnée, à la merci d'une révélation qui finira forcément par l'anéantir.

Il doit lui parler.

Ensuite… eh bien, advienne que pourra.

Il a cru au départ que leur rencontre à ce moment précis était un don de l'univers, en compensation de tout ce que le destin lui avait pris. Une rencontre qui s'est produite à quelques jours d'une pandémie qui a bouleversé le quotidien de la planète en l'espace de quelques semaines, contraignant les gens à prendre des décisions sans précédent. Dans le cas de Ciara, celle de s'installer chez un garçon qu'elle vient tout juste de rencontrer et qu'elle souhaite continuer à voir malgré le confinement.

La chance d'Oliver ne s'arrête pas là. Ciara ne possède pas de compte sur les réseaux sociaux et son déménagement à Dublin est tout récent. Surtout, elle a accepté sans discuter lorsqu'il lui a proposé de venir s'installer chez lui.

Autant de facteurs qui ont permis à Ciara de vivre avec lui dans un environnement protégé, loin du regard de sa famille et de ses amis. Des facteurs qui ont permis à Oliver d'ouvrir son cœur à quelqu'un, avant que le quelqu'un en question apprenne ce qu'il avait fait dix-sept ans plus tôt.

La première alerte est survenue moins de quarante-huit heures après l'arrivée de Ciara chez lui, le lundi matin, quand Kenneth l'a averti qu'une amie de sa femme s'était installée dans l'autre appartement loué par l'agence. Une infirmière vivant chez ses parents âgés dont elle a voulu s'éloigner pour les protéger. Et comme cet appartement était libre… À ceci près qu'Alison, la femme de Kenneth, a toujours détesté Oliver, au point de reprocher à son mari de l'aider. Elle ne sait pas qu'il est de retour à Dublin, encore moins qu'il travaille pour le compte de l'agence et occupe un logement payé par la boîte. Kenneth s'est empressé de le rassurer en lui affirmant qu'Alison ne découvrirait jamais la vérité.

Oliver s'est tout de suite inquiété à l'idée que Kenneth apprenne la présence de Ciara.

Il suffisait que l'infirmière, sachant par Alison que l'agence disposait d'un autre appartement dans la résidence, mentionne innocemment avoir aperçu un couple sur la terrasse. Alison ne manquerait pas de le répéter à Kenneth qui pourrait estimer, de façon justifiée, qu'Oliver abusait de sa gentillesse. Il réfléchissait aux moyens de se prémunir contre un tel scénario lorsque les circonstances l'ont contraint à fournir à Ciara une autre explication, quelques heures plus tard.

Depuis son départ de Londres, Oliver suit une thérapie mensuelle sur Zoom avec Dan, son psychothérapeute. L'une d'elles étant programmée le lundi suivant l'arrivée de Ciara, Oliver a demandé à Dan s'il était possible d'avancer leur rendez-vous à midi, afin d'être tranquille au moment où elle irait se promener. Rentrée plus tôt que prévu, elle a entendu Dan reprocher vivement à Oliver de ne pas lui avoir parlé de cette relation. Le psychothérapeute ne pouvait que

réagir de façon péremptoire, sachant ce qui s'était passé à Londres quelques semaines plus tôt.

À Ciara, il a expliqué que Dan était Kenneth, ce qui avait le mérite de justifier l'impossibilité de se rendre sur la terrasse, faisant d'un mensonge deux coups. Tout aurait été pour le mieux s'il n'avait pas très mal vécu cet épisode. Cette nuit-là, incapable de trouver le sommeil, il s'est demandé à quoi ressemblerait sa vie si le moindre détail était susceptible de déclencher une réaction en chaîne catastrophique. Mieux valait ne pas y penser.

Et puis il y a la femme du Westbury, celle qui lui a offert une cigarette, dont il s'est aperçu qu'elle habitait la résidence et qu'il a vue discuter avec Ciara. Sans oublier l'enveloppe trouvée dans sa boîte dimanche soir.

Décidément, les ennuis s'accumulent. Oliver n'en peut plus de tous ces mensonges. Il déteste mentir à Ciara.

Mais c'est terminé.

Il entend la clé tourner dans la serrure et se fige dans le salon face à la porte d'entrée, prêt à lui parler.

Il essuie ses mains moites sur son pantalon, prend longuement sa respiration. Sa jambe droite est agitée d'un tremblement incontrôlé.

Le mieux est sans doute de l'embrasser. La serrer contre lui. Une minute de plus.

Et puis il lui avouera tout.

Presque tout. Les grandes lignes. À condition que les mots parviennent à franchir la barrière de sa gorge nouée.

Il faut absolument que je te fasse un aveu.

Le mieux est sans doute de commencer par là.

Mais elle s'avance dans la pièce et c'est elle qui prononce ces paroles.

Elle en a pris la décision sur le chemin du retour : elle doit parler de Laura à Oliver.

Elle s'en est tirée sans lui révéler ce que Laura lui a dit la nuit où s'est déclenchée l'alarme à incendie, mais puisque cette conne cherche la confrontation et qu'elle est capable de raconter à Oliver ce qui s'est passé près du parc cet après-midi…

Elle pousse la porte de l'appartement, pose ses clés sur la console de l'entrée pendant que le battant se rabat derrière elle.

Tout est silencieux et la porte de la chambre d'amis est fermée, Oliver travaille probablement.

Le plus simple est de jouer les idiotes. De lui rapporter ce que vient de lui dire Laura. De lui demander de quoi il retourne. De lui expliquer ce qu'elle a rétorqué à Laura, comme si sa première réaction

avait été de le protéger, de mentir pour lui, ce qui devrait conforter Oliver dans l'idée qu'il peut lui accorder sa confiance.

Le souci, c'est qu'elle n'a aucune notion de la façon dont il peut réagir.

Ses yeux s'arrêtent sur le trousseau de clés. Celle de la porte lui permettrait peut-être de se défendre, mais…

À quoi joue-t-elle ?

Pour l'amour du ciel, il s'agit d'*Oliver* ! Jamais il ne lui fera de mal. En même temps, Oliver est *Oliver*.

Ciara se débarrasse de sa veste qu'elle accroche à l'une des patères de l'entrée. Elle pose un instant son front contre le tissu doux et familier, ferme les yeux et s'arme de courage pour la suite, dans l'attente de ce qu'elle va devoir lui dire.

Étant donné la facilité avec laquelle elle lui a menti jusqu'à présent, la manœuvre ne devrait pas présenter de difficulté.

Elle rejoint le salon…

Son cœur s'arrête de battre.

Oliver est *là*, debout face à elle. Il l'attend, tendu et mal à l'aise.

Elle hésite à lui demander ce qui ne va pas, mais elle redoute de ne jamais pouvoir parler si elle ne le fait pas tout de suite, aussi déclare-t-elle :

— Oliver, il faut absolument que je te fasse un aveu.

Un pas a suffi pour qu'elle se retrouve en chute libre. Trop tard pour changer de direction. Ou d'avis. Il lui faut juste veiller à ne pas rencontrer d'obstacle dans sa chute, à atterrir le moins douloureusement possible.

— Ça t'ennuie si on s'assoit ?

Oliver hoche la tête et se laisse tomber sur le canapé. Elle le rejoint et lui prend la main.

Celle-ci est glacée et moite.

Celle de Ciara l'est tout autant, probablement.

— Je voulais te dire…, se lance-t-elle. Je n'ai pas été complètement honnête avec toi.

Statufié à côté d'elle, c'est tout juste s'il respire, l'observant sans un battement de paupières. De la même façon qu'il observerait un prédateur prêt à fondre sur lui.

— Il m'est arrivé une mésaventure aujourd'hui, poursuit-elle. À l'instant. En ville, pendant que je me promenais. Du coup, j'ai pensé que je devais te parler d'un autre truc qui m'est arrivé parce que… Je me dis que tu comprendras peut-être et que tu m'expliqueras.

Elle serre la main d'Oliver dans la sienne.

— La nuit où l'alarme à incendie s'est déclenchée. La femme avec

laquelle je discutais, sur le trottoir. Elle m'a posé une drôle de question…

À son tour, il serre la main de Ciara, comme le fait la sœur de celle-ci en avion, au moment du décollage et de l'atterrissage, tant voler la terrifie.

— … je ne t'en ai pas parlé sur le moment parce que tu avais une trouille bleue que le type de ton agence s'aperçoive de ma présence ici, sans compter que la relation était tendue entre nous à ce moment-là et que je ne voulais pas en rajouter. Pour être honnête, je n'avais pas envie que tu partes en vrille, alors…

— Que t'a dit cette femme ?

C'est la première fois qu'il ouvre la bouche depuis le retour de Ciara.

— Eh bien…

Elle avale sa salive.

— Elle m'a demandé si je venais d'emménager, et quand je lui ai répondu que je ne vivais pas vraiment ici, que j'étais logée temporairement par un ami, elle m'a dit : « Par Oliver ? » Sachant que tu ne connais personne dans la résidence, je me suis dit : « Merde, cette femme me dit qu'elle vit seule, mais si ça se trouve, c'est la femme de cet associé de l'agence d'architecture et elle essaye de me piéger », alors je n'ai rien dit. Et puis elle a insisté : « C'est Ollie ? », ce qui m'a perturbée encore plus car tu ne m'as jamais dit qu'on t'appelait Ollie… À ce moment-là, elle a ajouté que je pouvais… que je pouvais compter sur elle en cas de besoin.

Il serre si fort la main de Ciara qu'elle en a presque mal.

Quand il prend la parole, c'est tout juste un murmure qui s'échappe de ses lèvres.

— Que lui as-tu répondu ?

— Rien du tout. J'ai pensé qu'elle était cinglée.

— Elle t'a donné son nom ?

— Pas ce soir-là, ment Ciara. Mais aujourd'hui, oui. Elle s'appelle Laura.

Elle se tait, pose les yeux sur la main qu'il tient dans la sienne.

— Tu… euh… tu me fais mal. Légèrement.

Il retire sa main comme si celle de Ciara l'avait brûlé.

— Désolé, s'excuse-t-il. Si je comprends bien… Tu as croisé à nouveau cette Laura aujourd'hui ?

— Oui. Du côté de Stephen's Green, répond-elle, sans lui parler de son malaise. Elle est venue droit vers moi en m'expliquant qu'elle savait que je vivais chez toi, Oliver, et que j'avais de bonnes raisons de ne pas vouloir le reconnaître, par souci de te protéger. Elle a ajouté que tu ne t'appelais pas Kennedy, précisant qu'elle était journaliste.

Elle ne l'a jamais vu aussi blême.

— Qui est cette femme, Oliver ? articule-t-elle péniblement. Et qui es-tu ?

Aujourd'hui

— Elle ment, affirme Leah.

Elle se trouve avec Karl dans le couloir de la résidence, ils viennent de quitter Laura Mannix qui affirme avec insistance leur avoir dit la vérité. Si l'instinct de Leah ne la trompe pas, la journaliste, restée seule dans son appartement, doit être occupée à supprimer de son téléphone toutes les photos qu'elle a prises de la scène de crime.

— Elle ment au moins par omission, enchaîne Leah. Sinon, pourquoi évoquerait-elle un suicide au prétexte qu'il ne supportait pas le poids de sa culpabilité ? Nous ne savons pas encore de quelle façon il est mort. Si elle n'est au courant de rien, elle n'a aucune façon de savoir qu'il ne baigne pas dans son sang après s'être tiré une balle dans le cœur.

— Ou qu'il n'est pas accroché au plafond, habillé avec une combinaison sadomaso, suggère Karl.

— Épargne-moi ça, si tu veux bien. J'ai eu ma dose de tes petits jeux érotiques pour aujourd'hui…

— Ça faisait longtemps, ricane-t-il.

— Karl, le reprend-elle d'une voix courroucée.

— C'est bon, c'est bon, se rend-il en croisant les bras. Pour en revenir à nos moutons, tu penses qu'elle est entrée chez lui ?

— J'en suis certaine. Elle imagine peut-être qu'on va la croire ? Une fille qui joue les limiers et s'arrange pour savoir où habite ce type en le pistant ? Elle habite le bâtiment d'en face et tu t'imagines peut-être qu'elle n'aura pas traversé le jardin pour voir de quoi il retourne alors qu'il n'a pas donné signe de vie depuis quinze jours ? Sans parler de l'odeur qui envahit le hall d'entrée.

Leah ponctue ses questions par un ricanement.

— Elle ne nous dit pas tout. Il manque une pièce centrale du puzzle. Elle prétend enquêter pour son émission de radio et je veux bien croire qu'on la paye pour ce qu'elle va découvrir, mais qui finance sa petite expédition aux Crossings en attendant ? Qui paye le loyer de cet appartement alors qu'elle vit à une demi-heure d'ici ? Et pourquoi est-elle restée dans cette résidence alors qu'elle ne l'a pas vu depuis une éternité ?

— Justement, pourquoi serait-elle restée ? répète Karl en fronçant les sourcils.

— À mon avis, elle voulait se trouver aux premières loges. C'est la raison pour laquelle elle a demandé à nous parler. Tu peux être certain qu'on figurera en bonne place dans le casting de son « récit

complet de l'affaire », bientôt en tête de gondole dans toutes les bonnes librairies, comme on dit.

— Ça se tient, reconnaît Karl. Comme ça, on sera invités sur le plateau de *Crimecall*[1].

— Il faut te faire une raison, Karly. Jamais ils n'accepteront de montrer ta tête à la télé.

— J'ai pourtant le profil.

— Pour la voix off ? Je te rappelle que les sous-fifres de notre espèce sont uniquement invités à commenter les images des caméras de surveillance.

— J'ai bien le droit de rêver, non ?

— Le souci…

— C'est qu'avec ma belle petite gueule, je risquerais de perturber les téléspectateurs ? Le destin tragique des apollons.

— … c'est que si cette fille est entrée dans l'appartement et qu'elle a pris des photos, on ne peut rien contre elle. Entrer sans autorisation sur une scène de crime n'a rien d'illégal avant que le lieu soit désigné comme tel. On ne peut pas non plus la coincer pour vol à moins qu'elle n'ait emporté un truc qui appartenait à la victime, ce qu'on ne saura jamais, soupire Leah. On pourrait peut-être la coincer pour entrave à la justice au prétexte qu'elle n'a pas signalé la présence du corps et qu'elle nous a menti.

— On pourrait l'arrêter pour avoir protégé le coupable, suggère Karl. On n'aurait même pas besoin de mandat. Ça me plaît bien.

— Tu peux dire adieu définitivement à *Crimecall* si tu continues à proposer des solutions aussi connes, Karl. Quel coupable ? Au cas où tu ne t'en souviendrais pas, on n'a aucune assurance qu'il s'agit d'un meurtre.

— Mais si c'est le cas ?

— Ce jour-là, on la mettra en garde à vue, mais en attendant… Je pourrais éventuellement convaincre le commissaire de considérer officiellement l'appartement de cette fille comme une scène de crime annexe. Ce qui nous permettrait de fouiller les lieux.

— Et d'emmerder cette fille, conclut Karl. En attendant, j'ai une bonne nouvelle pour toi.

— Tu n'aurais pas pu me la donner plus tôt ?

— J'ai eu Kenneth Balfe au bout du fil. Le gérant de l'Agence KB, qui porte ses initiales. Figure-toi que son fils, également prénommé Kenneth, mais que tout le monde appelle Ken, est le meilleur pote de Richard St Ledger, le frère aîné d'Oliver. Ils se sont connus sur les bancs de l'école, les deux familles étaient amies. Richard vit en Australie et Ken à Toronto. Kenneth – c'est-à-dire le père, si tu me suis bien – est au courant de tout, du moins en est-il convaincu. Il m'a expliqué qu'Oliver est un garçon formidable, que ce n'était qu'un

gamin au moment des faits, et patati, et patata. Il m'a sorti une formule du style : « Il faut bien que jeunesse se passe. » Je serais curieux de savoir quels gamins il côtoie. Toujours est-il…

— Alors c'est bien lui ? le coupe Leah. Il s'agit bien d'Oliver St Ledger ?

— L'occupant de l'Appartement 1 ? Oui, c'était lui.

— Tu as pu obtenir…

— Oui, j'ai le numéro du frère en Australie.

— Quand je pense que tu as commencé ta journée à poil, menotté à ton lit.

— Je vois que ça te travaille.

— Où habite Balfe père ? Il serait en mesure d'identifier le corps, à ton avis ?

— Il habite Dalkey[2]. Il se charge de prévenir le frère.

Voyant la mine inquiète de Leah, Karl s'empresse de préciser :

— Je lui ai bien expliqué que le corps n'avait pas été formellement identifié. Je lui ai promis de le rappeler dès qu'on en saurait davantage.

— Je n'ai aucune envie que le frère reçoive un coup de fil avant que nous ayons pu le contacter.

— Je doute que Balfe s'amuse à ébruiter la nouvelle. Il paraissait très inquiet à l'idée que sa femme découvre qu'il employait un assassin d'enfant, et qu'il le loge en prime.

— Tu as demandé à Balfe pourquoi personne ne s'était inquiété de l'absence d'Oliver ?

— Il a pris un congé sans solde il y a quinze jours. L'agence y poussait ses salariés pour limiter les frais de fonctionnement pendant le gel des chantiers de construction. Oliver était censé reprendre son poste mardi.

— Il n'avait aucun contact avec lui en dehors du boulot ?

— Apparemment non. Il se contentait de rendre service au copain de son fils. En dehors de ça… je n'ai pas cru comprendre que Kenneth et Oliver étaient comme cul et chemise.

La porte donnant sur la cage d'escalier s'ouvre et le *garda* Declan Casey les rejoint.

— Le légiste a terminé son examen initial, annonce-t-il à Leah. Il veut savoir si vous souhaitez qu'il vous fasse part des premières constatations avant l'enlèvement du corps.

— Absolument, répond Leah qui se tourne vers Karl : Pendant ce temps-là, tu prends les empreintes de notre fouineuse. Et tu lui tires les vers du nez. On ne sait jamais, elle acceptera peut-être de reconnaître qu'elle est entrée dans l'appartement et qu'elle a pris des

photos. Elle pourrait même te les donner. Sait-on jamais… Moi, je file au rez-de-chaussée.

Tom Searson, l'adjoint du médecin légiste, attend Leah dans le hall d'entrée en compagnie de la bonne vieille camarade de l'inspectrice : la puanteur.

Vêtu d'une combinaison blanche stérile, ganté et masqué, il lui tend une tenue identique, enfermée dans un sachet en cellophane.

Elle s'en empare d'une main tout en retirant son masque de l'autre.

— Bonjour, Leah, l'accueille Tom avec un sourire dans la voix. Ça fait longtemps.

Il est court sur pattes, avec un petit ventre de bière, de sorte que la combinaison, trop grande pour lui, est tendue au niveau de la taille.

— Je sais. Quoi de neuf ?

— Pas de quoi se plaindre, répond-il en posant les mains sur son ventre tout en se balançant légèrement d'avant en arrière.

Leah déchire le sachet de cellophane dont elle récupère le contenu.

— Vous êtes arrivé en un temps record, note-t-elle. Vous habitez dans le coin ?

— Donnybrook. J'aurais pu venir à vélo.

Il montre du menton l'Appartement 1.

— Vous êtes entrée ?

— Malheureusement.

— J'avoue que c'est particulièrement désagréable.

— C'est clair que le lieu mérite de figurer dans mon Top 10. Peut-être même mon Top 5, à cause des vers.

Tom se retourne et récupère un petit pot de Vicks VapoRub posé au-dessus des boîtes à lettres.

— Il n'y a pas de honte, précise-t-il en offrant le pot à Leah. Je m'en passe personnellement, mais parce que j'ai l'habitude. J'aime autant que vous puissiez vous concentrer. Ça vous y aidera.

— Comme Clarice dans *Le Silence des agneaux*…, dit Leah en enfilant la combinaison. À votre avis, que s'est-il passé dans cette salle de bains ?

— Vous aimez les énigmes, Leah ?

Elle hausse un sourcil.

— Les énigmes ?

— En voici une : Un type va se coucher dans son château des Alpes françaises en plein hiver, il laisse la fenêtre ouverte. On le retrouve mort le lendemain matin, une plaie béante au niveau du cœur, un verre contenant un mélange d'eau et de sang sur sa table de nuit. Comment est-il mort ?

Tout en écoutant le légiste, Leah remonte la fermeture Éclair de la combinaison, prend le pot de Vicks des mains de Tom et s'en tartine

une généreuse quantité sur la lèvre supérieure avant d'en glisser un peu dans chaque narine.

L'action de la pommade est immédiate, son nez la pique et les larmes lui montent aux yeux. Même en respirant le plus doucement possible, elle a l'impression que le menthol envahit son cerveau.

Il lui reste à espérer que l'effet se poursuivra à l'intérieur de l'appartement.

— J'imagine que si on avait retrouvé un fusil sous le lit ou qu'un tueur en série se trouvait dans le coin…

— Je vous ai fourni tous les détails essentiels.

Leah enfile les gants de caoutchouc, ainsi que le masque rigide complétant la tenue.

— Il s'est tué à l'aide d'une stalactite, finit par répondre Leah. Il l'a récupérée par la fenêtre, s'est poignardé avec et l'a posée dans le verre où la stalactite a fondu. Fin de l'histoire.

Les yeux de Tom sourient derrière l'abri de son masque.

— Bien joué !

— Pourquoi diable souhaitez-vous savoir si j'aime les énigmes, Tom ?

— Parce que nous en avons une belle qui nous attend là-bas, répond-il en tendant l'index vers le couloir.

---

1. Cette célèbre émission mensuelle de la télévision irlandaise fait appel au public pour aider la police à résoudre des affaires non élucidées.

2. Dalkey, située en bord de mer, est une banlieue chic de Dublin.

23 jours plus tôt

Il n'a pas envie de l'effrayer, ou de la perturber, même si les deux sont inévitables.

Seul lui importe qu'elle accepte d'entendre la vérité jusqu'au bout sans s'enfuir en cours de route. Elle doit comprendre qu'il ne représente pour elle aucun danger physique, que son histoire appartient à un passé très lointain, qu'il n'est plus le même et que les événements d'autrefois auraient aussi bien pu se produire sur une autre planète. Pour rendre son exposé plus convaincant, il se lève et se rend dans la cuisine où il se plante derrière le comptoir du petit déjeuner, laissant le plus de distance possible entre eux.

— Je suis bel et bien le garçon que tu connais, Ciara, se lance-t-il. Je te le promets. Mais il y a extrêmement longtemps, quand j'étais très jeune, encore un gamin, je me suis retrouvé impliqué dans un drame… Un drame que je regrette infiniment. J'ai commis un acte terrible, et je n'ai jamais cessé de le regretter depuis.

Il se hasarde à relever la tête. Figée sur le canapé, elle bat des paupières en accéléré.

— Tu dois savoir que jamais je ne te ferais du mal, reprend-il.

Elle lève brusquement les sourcils, une réaction qu'il attribue à la surprise.

— J'en suis incapable. Ce n'est pas moi. Je n'étais pas comme ça non plus autrefois, mais de là à ce que les autres le comprennent…

Il prend longuement sa respiration.

— Je tiens aussi à ce que tu saches que notre relation, à toi et moi, était bien réelle. Elle *est* bien réelle.

Ses mains tremblent comme jamais. Il les glisse au fond de ses poches dans l'espoir qu'elle ne s'en aperçoive pas.

— Je vais te raconter ce qui s'est passé. Je t'assure, ce n'est pas facile…

Il ne sait pas par où commencer.

Doit-il lui raconter ce qui s'est passé, ou ce qu'en ont dit les gens ? Le rôle qu'il a pu jouer, ou bien le résultat ?

— As-tu…

Il ne peut aller plus loin tant sa bouche est sèche. Il se passe la langue sur les lèvres.

— As-tu entendu parler de l'affaire de Mill River ?

Le silence qui lui répond est si profond qu'ils pourraient avoir été téléportés dans l'espace.

Alors elle répond à mi-voix, avec une lenteur infinie, en laissant traîner le mot…

— Noooon… ?

Tant mieux, pense-t-il. *C'est aussi bien. Autant partir de zéro.*

Il voit comment il va pouvoir distiller les informations nécessaires afin d'atténuer le choc.

— C'est arrivé en 2003, poursuit-il.

Il calcule qu'à l'époque Ciara avait huit ans et vivait sur l'île de Man.

— Dans le comté de Kildare. Mill River était un lotissement tout neuf composé de plusieurs centaines de logements aux portes de Ballymore. Au bord d'une rivière. Il y avait…

Oliver s'arrête. C'est la première fois qu'il va raconter ce qui s'est passé à voix haute, il n'a jamais eu l'occasion de raconter à quiconque ce qui lui est arrivé. Jamais. Dan, son psychothérapeute, connaissait les faits. Tout comme Lucy, à Londres, lorsqu'elle lui a posé tout un tas de questions.

Brusquement, il ne sait pas s'il sera capable d'aller plus loin.

— Il y a eu un meurtre, se décide-t-il. Un petit garçon de dix ans.

Dix ans.

Plus il vieillit lui-même, plus il trouve ça atroce.

L'horreur de ce qui s'est passé prend des proportions toujours plus effrayantes.

— Et…

Il se remplit à nouveau les poumons, persuadé que son cœur va éclater, si ce qu'il ressent n'est pas une crise cardiaque.

— Deux enfants de douze ans ont été condamnés pour ce meurtre.

Il est incapable de la regarder.

Il a les yeux rivés sur le sol de la cuisine.

Il s'aperçoit qu'il pleure car des larmes lui brouillent la vue, roulent le long de ses joues.

Lorsqu'il parvient enfin à prononcer les mots fatidiques, c'est à peine dans un murmure.

— Et je… j'étais l'un de ces deux gamins.

78 jours plus tôt

Elles se sont retrouvées sur le trottoir. Ciara est arrivée la première, elles se sont embrassées avant de pousser la porte-tambour du restaurant et de rejoindre la queue devant le comptoir de l'accueil.

Le chef de rang les a installées à une table de quatre en vitrine, avec vue plongeante sur Emmet Place et sur le type, installé en terrasse, qui parlait avec animation dans son téléphone tout en se curant le nez.

— Tu as vu ça ? a réagi Siobhán en frappant à la vitre pour attirer l'attention de l'inconnu. Génial, comme spectacle, à l'heure du déjeuner.

Le type l'a fusillée du regard en voyant son air réprobateur, mais au moins a-t-il arrêté de se fourrager le nez. Dieu merci.

Elles se sont débarrassées de leurs manteaux et se sont installées, Ciara rongeant son frein en attendant l'occasion de poser la seule question qui lui importait à cet instant précis.

— Alors ? Qu'a dit le docteur ?

Les yeux de son aînée s'embuent et elle regrette de s'être montrée aussi abrupte.

— Ils vont devoir la placer.

Ciara a beau s'y attendre, car elles s'y attendent l'une comme l'autre depuis des mois, le choc n'en est pas moins rude.

Ciara digère la nouvelle en silence.

— Comment a réagi maman ? finit-elle par demander.

— Elle n'était pas présente. J'étais seule avec le docteur Corrigan. Il s'est engagé à lui annoncer qu'il s'agit d'une mesure provisoire. On devra abonder dans son sens, même si on sait bien qu'elle ne ressortira pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ça marche comme ça. Il faut donner de l'espoir aux gens, même quand il n'y en a pas.

Elles se laissent envahir par le silence.

Ciara a mal au cœur pour Siobhán, qui a toujours été plus proche de leur mère. Parce qu'elle est plus âgée, Siobhán se souvient de leur mère avant, à l'époque où c'était une autre personne, aimante, drôle et pleine d'esprit. Aujourd'hui encore, lorsque leur mère sera placée, Ciara aura toujours son aînée alors que Siobhán n'aura plus personne avant elle, plus personne vers qui se tourner, sur qui compter, à qui demander de l'aide. Il y a bien son mari Pat (que Ciara trouve incroyablement ennuyeux, mais qui adore Siobhán) et leurs deux enfants, Lily et David, mais jamais ça ne compensera la perte de leur

mère.

Ciara tend la main et prend celle de sa sœur.

— Je suis désolée, Sio.

Siobhán renifle et lui oppose un sourire timide et triste.

— C'est ta mère aussi, tu sais.

— Je sais… mais je ne l'ai jamais vue comme toi tu l'as connue. En tout cas, je ne m'en souviens pas.

— Cette femme-là est morte il y a dix-sept ans, dit Siobhán qui parvient à essuyer une larme sans altérer son maquillage. Et voilà qu'elle meurt pour la deuxième fois. Ou peut-être la troisième, après…

Elle laisse sa phrase en suspens.

Elle est incapable de prononcer ce prénom. Un prénom que personne ne prononce jamais.

— Du moins aurons-nous la possibilité de faire le deuil.

— Le médecin t'a dit combien de temps il lui reste ? veut savoir Ciara.

— Entre un et six mois, d'après lui.

— Merde.

— Ouais, tu l'as dit.

Ciara serre affectueusement la main de sa sœur avant de la lui rendre.

Siobhán se redresse, se reprend, et reporte son attention sur le menu. Dieu seul sait pourquoi, puisqu'elles se retrouvent là une fois par mois et qu'elles commandent invariablement deux club-sandwichs avec des frites, deux cocas, et du thé. Lorsque le serveur s'approche et récite la liste des plats du jour, le rituel se poursuit : Siobhán le fait taire d'un geste.

— Merci, on sait déjà ce qu'on veut.

Le serveur reparti, Ciara interroge son aînée :

— Tu y penses parfois, Sio ?

— À quoi ?

Ciara a du mal à trouver les mots justes. Elle se rabat sur une formule lapidaire.

— À ce jour-là.

— Pourquoi voudrais-tu que j'y pense, bordel ?

Ciara prend la carafe d'eau et remplit leurs deux verres. Elle laisse le temps à sa sœur de boire une gorgée dont elle s'assure qu'elle l'a bien avalée, de peur que Siobhán ne s'étrangle en l'entendant déclarer :

— Ces temps-ci, j'ai beaucoup pensé à Oliver St Ledger.

Siobhán se tétanise, puis elle adresse un regard assassin à sa cadette.

— Je refuse d'entendre ce nom.

— Il est libre, quelque part…

— Je viens de te dire que…

— … il mène une vie normale, en faisant tout ce que…

— Il fait *semblant* de mener une vie normale, Ciara. Il fait semblant.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Ça ne me fait rien parce que je refuse de le laisser me voler ne fût-ce qu'une molécule d'oxygène. C'est la raison pour laquelle cette conversation n'a pas lieu d'être. Parlons d'autre chose.

— J'aimerais savoir s'ils t'ont raconté ce qui s'était vraiment passé.

Siobhán fronce les sourcils.

— Qui ça, *ils* ?

— Maman et papa.

— Sérieusement ? Tu me parles de la femme qui n'a jamais prononcé son nom en presque deux décennies et de l'homme qui en a conservé un tel traumatisme qu'il a attaché une corde à la rambarde du palier juste devant ma chambre ? Bien sûr que si. On en parlait tout le temps, pour se réconforter le soir au coin du feu.

— Je me passe de tes sarcasmes, Sio.

— Et moi, je me passe de cette conversation.

Siobhán s'enfonce sur son siège et croise les bras.

— À quoi riment ces questions ? C'est quoi, ce délire ?

— C'est juste que… je sais uniquement ce qu'on trouve sur Internet. C'est-à-dire les articles publiés au moment des faits.

— Et alors ?

— Alors, ce sont les infos fournies au grand public, insiste Ciara. À ceci près que c'était mon frère. Si tu ne sais rien de plus que ce qui a été publié à l'époque, et si maman ne rien dit de plus, eh bien… C'est peut-être le moment ou jamais de poser des questions, non ?

— À maman, tu veux dire ? Putain, je te l'interdis !

— Je n'avais pas l'intention…

— On *sait* ce qui s'est passé.

— En gros, oui, mais pas… comment dire ? Pas dans les détails.

— Les détails ? répète Siobhán si fort que plusieurs personnes tournent la tête dans sa direction aux tables voisines. Il est mort, Ciara. On ne peut rien y changer. On ne peut pas le ressusciter. Pourquoi diable… ? Qu'est-ce qui te prend ?

Derrière sa sœur, Ciara voit l'hôtesse de l'accueil froncer les sourcils en direction de leur table.

— On nous regarde, Sio.

— Et alors ?

Siobhán se retourne d'un bloc et adresse un regard noir aux clients les plus proches, un couple d'âge moyen installé à deux tables de là.

— Il me reste un souvenir, reprend Ciara. Un souvenir de cette

époque.

— Un seul ? Tu as de la chance.

— Je me souviens de maman répétant interminablement que ça n'avait pas pu se dérouler comme on le prétendait.

Siobhán lève les yeux au ciel.

— Écoute, Sio. Je n'ai pas envie de perturber quiconque, bien au contraire. Mais si on découvrait une information qui aiderait maman à moins souffrir ? À lui apporter un minimum de paix avant la fin ?

Siobhán accueille cette suggestion avec un rire amer.

— Quelle information ?

— Ce qui s'est vraiment passé.

— On sait très bien ce qui…

— Peut-être, concède Ciara, mais pas forcément. Ça fait des années que maman se torture à repenser à cet après-midi-là. Même après tout ce temps, elle n'arrive pas à comprendre ce qui est arrivé à son fils. La version officielle, telle que l'a présentée cet enquêteur lors du procès, ne lui a pas apporté les réponses qu'elle attendait. Dans leurs comptes rendus, les journaux racontent ce qui s'est produit avant et ce qu'on a découvert après… Ils disent que les deux gamins ont donné des faits deux versions contradictoires. Mais ça ne va pas plus loin.

— Parce que personne n'avait envie de connaître les détails atroces de ce que ces deux gamins ont fait subir à un autre enfant. Les gens sont normaux. Pas comme toi, apparemment. En plus, tu as tort de penser que maman n'a jamais eu de réponses à ses questions. Le problème, c'est que les réponses qui lui ont été apportées ne lui convenaient pas.

Siobhán laisse s'installer le silence.

— Je sais ce que tu fais, finit-elle par poursuivre d'une voix plus douce. Je sais, parce que je suis passée par là, moi aussi. Tu cherches une vérité qui n'existe pas. Tu as raison de dire que les deux gamins ont donné des versions contradictoires, mais ils avaient douze ans. Ils étaient dans la merde jusqu'au cou. Surtout, leurs histoires respectives se terminaient de la même façon : par un meurtre. C'est tout ce qui compte. Pas le détail des horreurs qu'ils ont commises.

— Ce n'est pas ce…

— Tu ne le ressusciteras pas, Ciara. Fais-moi plaisir, arrête de prétendre que c'est pour le bien de maman.

Le serveur arrive avec les cocas, ses sourcils montent légèrement en pointe alors qu'il surprend la dernière phrase de Siobhán. Celle-ci attend qu'il soit reparti pour annoncer son intention d'aller se laver les mains avant qu'arrivent les sandwichs. Employée dans le traitement des déchets médicaux, elle a passé sa matinée à inspecter les équipements de gestion des matières toxiques de l'hôpital Bon

Secours.

— On change de sujet de conversation quand je reviens, annonce-t-elle en se levant.

Tandis qu'elle s'éloigne en direction des toilettes, Ciara jette un regard machinal à travers la baie vitrée.

Le type de tout à l'heure compte les pièces du pourboire avec la main qui lui a servi à se curer le nez un peu plus tôt.

Entre un et six mois.

Autant dire rien du tout. Sûrement pas assez pour savoir ce qui s'est vraiment passé ce jour-là à Mill River. Pendant ces cinq minutes, dix tout au plus, il y a dix-sept ans, au cours desquelles elle a perdu un frère, ôtant à son père l'envie de vivre et, à en croire Siobhán, les privant de la mère qu'elles auraient dû avoir.

Elle se doit pourtant d'essayer.

Elle aimerait offrir à leur mère un semblant de soulagement avant sa mort, mais elle-même a besoin de la vérité.

Reste à savoir comment y parvenir…

23 jours plus tôt

Il ose relever la tête, la cherche des yeux, croise son regard afin de lui apporter la preuve qu'il est toujours *lui*, Oliver, le garçon qu'elle connaît, celui qui sent son cœur déborder de sa poitrine chaque fois qu'il la voit, celui qui se demande s'il n'est pas train de tomber amoureux d'elle, qui souhaite avant tout qu'elle reste parce qu'elle seule a su chasser sa souffrance intérieure.

Mais Ciara s'entête à contempler ses genoux. Elle est aussi immobile qu'une statue de marbre dont elle a le visage livide.

— C'était un jour ordinaire…

Il n'a pas le choix, il lui faut continuer, tout dire avant qu'elle ne s'en aille, tenter de s'expliquer avant qu'il ne soit trop tard.

— Je rentrais de l'école avec un copain de classe, Shane, quand… Tout a commencé de façon idiote. On était idiots. En l'espace de quelques minutes, tout a basculé.

Rien que d'y penser, il bat des paupières pour s'efforcer de chasser ses larmes.

Il a passé les dix-sept dernières années de sa vie à les combattre.

— Il y avait un gosse, il devait avoir deux ans de moins que nous. Un voisin de Shane à Mill River. C'est là qu'on vivait tous. Il nous suivait parfois quand on rentrait de l'école, il nous posait toujours plein de questions, ce qui nous énervait… il voulait juste traîner avec nous, probablement. C'était le seul garçon au sein de sa fratrie et je n'ai pas le souvenir de l'avoir vu jouer avec d'autres gamins du lotissement.

Il va devoir dire son nom. Comment raconter l'histoire autrement ? Il se remplit longuement les poumons et les mots qu'il s'oblige à prononcer lui cisaillent les joues.

— Paul Kelleher. Il avait… dix ans.

Ciara garde la tête baissée, mais il voit ses épaules s'agiter d'un spasme. Sous l'effet de la surprise, ou peut-être même de la peur. Il se sent oppressé à l'idée qu'elle puisse le craindre physiquement.

Il est trop tard pour s'arrêter.

Il n'a pas le choix, il doit continuer.

— Ce jour-là, Paul nous suit comme à son habitude, mais il est plus énervant que les autres fois, il n'arrête pas de répéter nos noms. Et puis il… Pour une raison quelconque, sans doute parce qu'on l'ignore, il se met à nous lancer des petits cailloux. Il nous rate le plus souvent, mais plusieurs atteignent nos cartables et Shane en reçoit un sur la

nuque. Il se retourne d'un seul coup, je suis persuadé qu'il va l'engueuler quand il lui dit : « C'est bon. Tu peux venir avec nous. On va jusqu'à la rivière, faire des ricochets. » En même temps, il me lance un regard du genre : *Fais comme moi.* Il se met à courir, Paul le suit, et moi aussi.

Oliver a beau savoir que ça ne sert à rien, que sa trachée est bloquée et qu'il dispose uniquement de l'air encore présent dans ses poumons, il tente de reprendre sa respiration.

— Le lotissement avait été construit le long de la Mill River, d'où son nom. Les maisons s'étagent en pente le long de la rive, mais pour atteindre l'eau, il faut franchir un rideau d'arbres… si bien qu'on était plus ou moins invisibles quand on a atteint la berge. C'est à ce moment-là que…

Il avale péniblement sa salive.

— C'est à ce moment-là que…

Ciara relève enfin la tête.

— C'est à ce moment-là que… que Shane commence à tabasser Paul. C'est le seul terme qui me vient. Shane avait un an de retard, il avait presque treize ans, alors que Paul était petit pour son âge… Je ne me souviens pas de tout, mais je vois encore Shane qui dépasse Paul d'une tête, et Paul qui lève les yeux vers lui, comme… comme…

La voix d'Oliver se brise.

Il revoit la scène, on pourrait croire qu'elle se déroule sous ses yeux.

Il voit Paul dont les yeux sont remplis de questions.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Oliver ravale ses sanglots, mais il lui faut raconter la fin de l'histoire s'il veut pouvoir parler à Ciara, prendre la mesure des dégâts, tenter de réparer ce qui peut l'être.

Il donnerait tout pour y parvenir.

La garder.

Préserver leur relation.

— Au départ, je ne suis pas intervenu. Je suis resté là, les bras ballants. Jusqu'à ce que Shane me fasse signe de l'aider, alors que Paul essayait de se dégager, de s'enfuir. À ce stade, il pleurait. Alors je me suis approché et je…

Sa voix se brise à nouveau, elle monte d'un ton.

— Au lieu d'intervenir, j'ai immobilisé Paul. En lui tenant les bras. Pour que Shane puisse continuer à… Pour que Shane puisse…

Ciara détourne le regard, incapable de le regarder plus longtemps, ce qu'il comprend.

Il avale sa salive, par deux fois, dans l'espoir de chasser la boule qui lui bloque la gorge, de pouvoir raconter le pire.

L'horrible conclusion.

78 jours plus tôt

Comment retrouver quelqu'un qui ne veut pas qu'on le retrouve ?

Après avoir écumé en vain tous les réseaux sociaux et les sites d'information en usant de tous les moteurs de recherche du Net qu'elle connaît, sans résultat, Ciara se résout à partager son désarroi avec Google. Elle tape dans la barre de recherche :

Comment retrouver quelqu'un qui ne veut pas qu'on le retrouve ?

Elle voit s'afficher sur l'écran une liste correspondant à un article plus détaillé auquel on accède à l'aide d'un lien.

Nom complet, surnoms, nom de famille
Date de naissance/Ville/État
Dernière adresse connue/Ville/État
Lycée et/ou université

Ces recommandations concernent à l'évidence ceux qui ont accès aux bases de données officielles des États-Unis.

Elles ne sont d'aucune utilité à Ciara.

Elle s'apprête à refermer la fenêtre sur son ordinateur de bureau, l'estomac lourd car elle ne digère pas le club-sandwich partagé avec Siobhán, lorsque sa main se fige au-dessus du clavier à la vue des deux recommandations suivantes :

Anciens employeurs.

Amis et membres de la famille *Amis et membres de la famille.*

Oliver avait un frère aîné qui doit avoir le même âge que Siobhán… mais comment s'appelait-il, déjà ?

Ciara fouille sa mémoire en tambourinant machinalement des doigts sur le bureau.

Oliver et… Oliver et… Oliver et…

Richard !

Richard St Ledger. Elle entre son nom sur la barre de recherche, ajoute le mot « Irlande » et clique sur Envoi.

Le premier résultat correspond à un compte Instagram.

Ciara s'assure d'un regard circulaire que ses collègues ne s'intéressent pas à elle, puis elle s'empare de son portable et ouvre Insta. Ce sera plus discret sur son téléphone que si elle se sert de son ordinateur de boulot.

Elle fait défiler les posts sur le compte qui l'intéresse.

C'est tout juste si elle se souvient vaguement du visage d'Oliver, celui de son frère ne risque pas de lui parler.

Le Richard St Ledger qu'elle a trouvé vit en Australie avec sa femme et deux jeunes enfants. Il passe apparemment beaucoup de temps à la plage, ou encore face aux miroirs de sa salle de sport. Elle trouve toutefois une photo du gâteau de son trente et unième anniversaire (l'âge correspond), et un drapeau irlandais illustre sa bio. Depuis le drame, Ciara n'a jamais croisé personne d'autre qui porte le patronyme St Ledger, de sorte qu'il pourrait bien s'agir du frère.

Elle trouve curieux qu'il n'ait pas changé de nom, mais après tout, pourquoi l'aurait-il fait ? Il n'a rien à voir avec cette histoire, sans compter que le nom de famille d'Oliver a été légalement tenu secret.

Elle ne voudrait pourtant pas se tromper…

Elle continue de lire les posts du Richard en question, veillant soigneusement à ne cliquer sur aucune photo. S'il s'agit du frère d'Oliver, il reconnaîtra forcément son nom de famille. Elle tombe brusquement sur une photo nettement plus parlante. On y voit Richard adossé à un garde-corps en verre, avec en fond la ville de Londres. La légende précise : « Sky Garden ». Il s'agit de la terrasse d'un gratte-ciel londonien surnommé le Talkie-Walkie.

Les jambes musclées du photographe se reflètent dans le garde-corps et Ciara les regarde longuement en se demandant s'il pourrait s'agir d'Oliver St Ledger en short, chaussé de Vans blanches. En effleurant l'image d'un doigt, elle s'aperçoit que les jambes en question correspondent à *@balfeyboy91*.

Elle clique sur le lien associé et atterrit sur le compte d'un certain Ken Balfe, également irlandais, à en juger par le drapeau tricolore illustrant sa bio.

Ken Balfe.

Ciara repose son téléphone, revient à son ordinateur et cherche sur Facebook. Elle tape *Ken Balfe* dans la barre de recherche et trouve rapidement le bon profil.

Tout indique que le compte de Balfe est en sommeil, le dernier post est vieux de près d'un an. La rubrique « À propos » lui fournit toutefois de nombreuses informations, en particulier qu'il a fait ses études secondaires à St Columba's à Naas, dans le comté de Kildare.

Ciara le remercie muettement de cette indication.

Les écoles primaires de la région de Kildare ne sont pas mixtes, mais les établissements secondaires le sont. Siobhán a fréquenté St Columba's pendant plusieurs années et Ciara aurait dû y suivre ses études s'ils n'avaient pas quitté la région à la mort de leur père, quand leur mère a décidé qu'elle ne supporterait pas de rester un instant de plus dans un endroit marqué par des souvenirs aussi terribles. Il est donc tout à fait plausible que Ken Balfe et Richard St Ledger soient amis depuis leurs années de collège, avant que survienne le drame.

Auquel cas il est possible que Ken sache où se trouve Oliver.

Mais à quoi une telle information peut-elle servir à Ciara ? Comment l'utiliser ? Elle se voit mal lui adresser un message dans lequel elle lui demande de bien vouloir lui envoyer les coordonnées du jeune frère de son copain Richard, celui qui a été condamné pour meurtre.

Tout comme elle ne va pas contacter Richard sur son compte Instagram avec la même requête.

Comment retrouver quelqu'un qui ne veut pas qu'on le retrouve ?

Ciara en arrive à penser que cette question n'est pas la bonne. Elle devrait plutôt se demander *comment localiser un enfant condamné pour meurtre à présent qu'il est devenu adulte et que son nom est officiellement tenu secret.*

Mais elle a peut-être tort. Retrouver Oliver St Ledger n'est pas forcément une bonne idée. Comment réagira-t-elle si elle parvient à le localiser, à l'obliger à parler, si ce qu'il lui raconte est pire que tout ?

En poursuivant pourtant ses recherches, elle tombe sur un groupe baptisé JUSTICE POUR TOUS !

Il compte près de huit mille membres.

Ciara s'assure d'un regard par-dessus son épaule que personne n'a remarqué son manège. Le box qu'elle occupe se trouve dans un espace ouvert, mais le seul autre poste de travail actuellement occupé se trouve à l'autre extrémité de la pièce. Elle ne risque rien.

Elle agite la souris et clique.

La consultation rapide du site JUSTICE POUR TOUS ! lui confirme qu'elle est en présence de justiciers du Net. Il semble que le but du jeu consiste à dévoiler l'identité des condamnés dont les membres du groupe estiment qu'ils méritent d'être dénoncés.

Les centaines de messages postés sur le site sont des dénonciations, toutes sur le même modèle : une mauvaise photo à moitié floue, ou prise de trop loin pour être lisible, accompagnée d'une légende : *Preston, coupable d'assassinat en 2004, croisé dans le supermarché Waitrose de Chatham Way*, ou bien *Untel qu'on a vu avec sa femme au cinéma World de Belfast hier soir, sûr à 100 % que c'est lui, il a bien vu que je l'avais reconnu, mais je l'ai dévisagé longuement*, le tout derrière l'anonymat de pseudonymes absurdes et de profils dépourvus de photo. Chaque dénonciation fait l'objet de plusieurs dizaines de commentaires, le plus souvent avec le catalogue fantasmé des sévices qu'ils feraient subir à l'intéressé, ou bien avec les commentaires sentencieux et juridiquement mal informés de dignes citoyens outragés.

Ciara a la nausée à la lecture d'un tel marigot. Sans compter que les affaires concernées sont essentiellement britanniques et peu susceptibles de lui être utiles.

Tout en haut de la page d'accueil se trouve pourtant une barre de

recherche.

Elle tape les mots *Oliver St Ledger*, appuie sur la touche Envoi, et retient son souffle…

Un résultat apparaît.

23 jours plus tôt

— Ça a duré un moment, poursuit Oliver. Je ne sais pas combien de temps. Et puis Shane s'arrête, on dirait qu'il voit Paul pour la première fois, qu'il le voit vraiment, comme s'il ne s'était pas rendu compte jusque-là de ce qu'il faisait, comme s'il se trouvait dans un état second. Paul est couvert de sang, il a une plaie ici.

Oliver dessine un trait d'un doigt au niveau de son arcade sourcilière droite.

— Il a du sang partout. Je me souviens de l'un de ses yeux en particulier. Il avait l'air… c'était terrifiant. En fait, la plaie saignait énormément alors qu'elle n'était pas dramatique, ça paraissait infiniment plus grave que ça n'était. Alors on a paniqué. On avait eu gym ce matin-là, de sorte que j'avais mes vêtements dans mon sac. J'ai sorti un t-shirt, avec un sigle de la NASA, que j'ai donné à Paul pour qu'il éponge son arcade sourcilière, mais le sang ne voulait pas s'arrêter de couler. On s'est regardés, Shane et moi, et c'est à ce moment-là que… à ce moment-là que…

Le reste sort d'un jet.

Il arrive au bout.

— Shane a dit à Paul qu'on allait nettoyer les traces de sang dans la rivière. Je savais déjà ce qui allait se passer, ce qu'il avait décidé, mais c'était comme… comme si une partie de moi pensait : « Ouais, super idée, c'est la seule solution, il faut que j'aide Shane, que je le protège pour qu'il ne fasse rien qui puisse lui valoir des ennuis. » En même temps, l'autre moitié de moi-même voyait Paul, couvert de sang, dire qu'il était d'accord et suivre Shane au bord de l'eau, et j'avais envie de hurler : « Qu'est-ce qui te prend ? Cours ! Va-t'en ! » Mais je n'ai rien dit. Je les ai suivis jusqu'à la rivière, j'ai aidé Shane à pousser Paul et je l'ai aidé à lui maintenir la tête sous l'eau.

Un ultime effort, quelques mots de plus, et tout sera consommé.

Il se remplit les poumons longuement, douloureusement.

— Jusqu'à… jusqu'à ce qu'il se noie.

Un grand silence.

Ciara ne dit rien, son regard se perd de l'autre côté de la vitre donnant sur la terrasse.

Oliver, incapable de supporter plus longtemps le poids de ses dernières paroles, poursuit son récit.

— La police est arrivée ce soir-là. Chez nous. Shane avait concocté une version à laquelle on était censés se tenir tous les deux, à savoir qu'on avait vu Paul en chemin, mais qu'il s'était éloigné en courant du

côté de la rivière et qu'on était rentrés chez nous. À ceci près que plusieurs personnes nous avaient vus avec lui, il avait un blouson rouge vif très reconnaissable, et ces témoignages ne collaient pas avec ce qu'on racontait. Et puis… ils ont retrouvé mon t-shirt.

Il se tait, perdu dans l'instant charnière où il avait su avec certitude qu'il ne s'en tirerait pas. Shane et lui avaient commis un acte atroce qui fauchait une vie, au sens propre, et deux autres au sens figuré : celles que Shane et lui n'auraient pas.

— Ensuite, tout est allé très vite. On a été inculpés et envoyés à Oberstown, un centre de détention pour mineurs. Un procès a eu lieu un peu plus tard, mais comme il ne fallait pas dévoiler nos identités, on est devenus le Garçon A et le Garçon B. On a été reconnus coupables de meurtre, avec des peines différentes du fait de notre degré respectif de… d'implication. Je suis sorti le jour de mes dix-huit ans et Shane… Il s'est donné la mort quand il a atteint sa majorité. Il lui restait quinze ans à purger.

Ciara relève enfin la tête.

Oliver n'hésite pas, il n'entend pas laisser passer sa chance, il ne cherche même pas à interpréter l'expression qu'il lit sur le visage de Ciara, la façon dont ses traits se brouillent…

— Je ne suis pas le mal incarné, Ciara. Je ne suis pas un monstre psychopathe. J'étais juste un enfant qui a déraillé complètement l'espace de cinq minutes. Un gamin qui a commis une erreur épouvantable un jour en rentrant de l'école, uniquement pour ne pas avoir l'air d'un poltron aux yeux d'un copain plus grand et plus âgé. J'avais douze ans. Comme je ne pouvais pas réparer l'irréparable, j'ai choisi la seule solution qui s'offrait à moi : j'ai tenté de me racheter. J'ai fait de mon mieux. J'ai accepté ma punition. J'ai été un détenu modèle. J'ai suivi ma thérapie scrupuleusement. J'ai obéi à tout. Il suffisait qu'on me donne un ordre pour que je l'exécute, et même davantage. Depuis ma libération, je n'ai pas commis une seule infraction, pas même jeté un papier par terre. Pourtant, ça ne sert à rien parce que les autres se souviennent uniquement de ce que j'ai fait.

Il s'approche d'elle.

Un pas, puis deux.

— Et puis je t'ai rencontrée. Tu m'apprécies. Et quand je suis avec toi, c'est comme si… je me sens moi-même. Celui que j'aurais dû être. Celui que j'étais vraiment. Que je suis. Je savais bien que ça ne pouvait pas durer, que tu finirais par découvrir la vérité, j'avais envie de continuer à me sentir bien, alors j'ai continué à te voir. De façon inouïe, voilà que nous tombe dessus cette vacherie de pandémie planétaire, que tu viens de t'installer à Dublin où tu ne connais personne, qu'il est question de confinement, que tu es condamnée à

télétravailler dans un minuscule studio et…

Il exprime son incrédulité en secouant la tête.

— … en plus, tu n'as pas de compte sur les réseaux sociaux, alors je me suis dit que j'allais profiter de ces deux semaines. Que je ne dirais rien pendant quinze jours. En entretenant l'espoir insensé que le jour où tu saurais, tu aurais suffisamment appris à me connaître pour savoir qui je suis vraiment. Le *moi* de maintenant. Ici.

Oliver se tait, il retient son souffle. Tant qu'elle reste là, qu'elle accepte de l'écouter…

Soudain, Ciara bondit du canapé, traverse le salon en courant et se précipite dans la salle de bains.

Il l'entend vomir tout ce qu'elle peut.

78 jours plus tôt

Dernière minute : Oliver (Ollie) St Ledger de retour en Irlande – Agence KB, Dublin.

L'information, postée sur le site JUSTICE POUR TOUS ! une semaine auparavant, est signée Madame X.

Plusieurs commentateurs lui conseillent de republier l'information en respectant les règles du site, mais la plupart ne réagissent pas, faute de savoir qui est St Ledger. Quelques-uns voudraient connaître le nom de la victime et d'autres détails afin de pouvoir identifier l'affaire, mais « Madame X » ne leur adresse aucune réponse. En poursuivant ses recherches sur le site, Ciara ne retrouve pas trace de Madame X.

Portée par son intuition, elle tape *Oliver (Ollie) St Ledger Dublin* dans la barre de recherche avant de filtrer les résultats en conservant uniquement ceux qui apparaissent dans les discussions de groupe. Elle s'aperçoit que « Madame X » a posté la même information sur huit sites différents, dont celui d'un organisme de défense des droits des victimes et un autre, spécialisé dans les grandes affaires criminelles irlandaises.

Madame X fonctionne avec un profil privé, mais l'absence de photo suggère que l'intéressée limite au maximum les informations qui la concernent. Qui que soit cette femme, elle semble décidée à pousser les autres à s'opposer au retour supposé d'Oliver St Ledger à Dublin, sans mettre elle-même les mains dans le cambouis.

Reste l'Agence KB.

En effectuant une recherche sur Google, Ciara découvre le site d'une agence d'architecture d'Upper Baggot Street à Dublin. Dans la rubrique « NOS COLLABORATEURS », elle tombe sur la courte bio d'un certain Oliver Kennedy. Sans photo.

OLIVER KENNEDY
Licencié en technologie de l'architecture (avec mention)

Oliver, diplômé en Technologie de l'architecture de l'université de Newcastle depuis 2013, nous a rejoints en 2020 après avoir travaillé à Londres pour MPQ Engineering. Il nous arrive porté par sa passion de la conception durable, son goût de l'innovation et une riche expérience acquise en réalisant divers projets, petits et grands.

Le sang de Ciara se glace dans ses veines. Elle a bien conscience que cette notice ne prouve rien. Cette agence d'architecture emploie un

certain Oliver qui semble avoir le même âge qu'Oliver St Ledger et qui a travaillé dans la ville où séjournait Richard St Ledger quelques mois auparavant. Rien de concluant.

Son instinct, pourtant…

Au fond d'elle-même, elle a le sentiment qu'il s'agit de lui.

L'Oliver qui l'intéresse.

Elle balaye des yeux l'autre fenêtre ouverte sur son écran et constate que dix-sept mails l'attendent, auxquels elle va devoir répondre, avec tous les problèmes afférents, alors qu'il lui reste quelques heures à peine pour boucler sa journée de travail.

Elle devrait se mettre au boulot, au lieu de s'enferrer dans cette quête ridicule. Pour quel résultat, en fait ? Elle a tort de laisser libre cours à son imagination, au point d'en oublier l'essentiel. Une mère en fin de vie qui la laissera seule avec Siobhán. Aucune « vérité » ne pourra changer cette réalité-là.

Et si c'était bien lui ? Comment pourrait-elle en avoir la confirmation ?

Un tintement lui signale l'arrivée d'un nouvel e-mail.

Ciara regarde l'heure d'arrivée du message. Il est moins cinq.

Elle s'accorde encore cinq minutes et elle arrête.

Elle retourne sur Facebook, mais aucun des profils au nom d'Oliver Kennedy qu'elle trouve ne semble correspondre au jeune architecte. Les rares détails dont elle dispose – Newcastle, Londres, Dublin – ne collent pas. Elle prend son portable, va de nouveau sur Instagram et entre les mêmes données, en vain.

Il lui vient une idée. Elle se rend sur le compte de Richard St Ledger et déroule la liste des personnes qu'il suit.

Pas d'Oliver Kennedy, mais plusieurs personnes dotées du même patronyme.

Elle en choisit un au hasard, prénommé Maurice, et fait défiler ses photos. Elle s'arrête sur un cliché pris sur le port de Sydney au mois de novembre précédent. À défaut de légende ou de hashtag, il est affublé d'un commentaire.

K. Meara : Petit veinard ! En vacances ?

Maurice Kennedy : En visite dans ma famille !

Ma famille.

Ciara sent monter en elle l'adrénaline.

Elle ouvre le compte Instagram de Richard sur son ordinateur, remonte au mois de novembre et compare ce qu'elle voit avec les avis postés sur celui de Maurice, dont son portable lui fournit le détail. Elle

ne sait pas qui est le Maurice en question, mais elle est prête à parier, à l'amateurisme de ses photos et à sa mauvaise maîtrise du site, qu'il s'agit de quelqu'un de plus âgé. Mais Maurice n'apparaît nulle part en photo sur le compte de Richard, et lui-même se contente de paysages mal cadrés et d'objets mal éclairés.

Reste à dénicher quelque part un point commun entre les deux hommes. La preuve qu'ils se sont croisés.

Ciara parvient rapidement à ses fins.

En date du 7 novembre, Maurice Kennedy poste une photo d'une longue rangée de voitures anciennes face à une plage de sable, sous un ciel nuageux.

Le 8 novembre, Richard St Ledger publie une photo de lui posant près de l'une des mêmes voitures de collection.

Richard est bien la famille à laquelle faisait allusion Maurice. Les St Ledger et les Kennedy appartiennent au même clan. Il n'est pas impossible que Kennedy soit le nom de famille de la mère d'Oliver, ce qui expliquerait le choix d'un tel alias.

Ciara retourne sur le site de l'Agence KB, elle lit et relit la bio d'Oliver Kennedy à s'en user les yeux.

Il peut fort bien s'agir de l'Oliver qu'elle recherche. Le seul à savoir ce qui s'est réellement passé ce jour de 2003.

Celui qui est potentiellement capable de lui apporter les réponses aux questions qui la taraudent.

Reste à savoir comment lui poser ces questions.

Aujourd'hui

— Essayez de ne pas y penser, lui conseille Tom, sa voix étouffée par son masque comme par la capuche de la combinaison de Leah. Respirez par petites bouffées et concentrez-vous sur la scène de crime. On ne va pas rester longtemps. Prête ?

Leah opine.

— Alors allons-y.

Tom franchit le seuil de l'Appartement 1 et elle lui emboîte le pas.

Les techniciens de la police scientifique ont disposé des plaques métalliques dans l'entrée, sur lesquelles ils naviguent comme s'ils suivaient les pierres d'un gué au milieu d'un torrent.

Des voix et des bruits en provenance du salon confirment à Leah que les spécialistes sont toujours au travail. Elle arrive à hauteur de la salle de bains lorsque l'éclair d'un flash s'échappe de la porte voisine, celle de la chambre d'amis.

— Après vous, dit Tom en s'effaçant.

En pénétrant dans la salle de bains, elle voit leurs reflets sur le miroir du lavabo. Ils ressemblent à deux astronautes dans leurs combinaisons trop grandes dont seuls dépassent quelques centimètres de peau entre le masque et la capuche.

Harnachés de la sorte, ils ne risquent pas d'être contaminés par quoi que ce soit.

Leah se dirige vers la plaque métallique de sol que lui indique Tom, puis elle pivote de façon à voir le corps.

Celui-ci a conservé la même position que tout à l'heure, mais toutes les surfaces voisines – le mur carrelé, le lavabo, le miroir et ce qui reste de la cabine de douche en verre – sont couvertes de traces noires : la poudre utilisée pour relever les empreintes. Un projecteur est installé à l'autre extrémité de la salle de bains, ses ampoules d'un blanc aveuglant dirigées vers le mort. Les débris de verre ont été ramassés.

Leah a l'impression désagréable de se trouver tout habillée dans un sauna, avec plusieurs couches de vêtements. Une rigole de transpiration tiède lui coule le long du dos et se fige dans le creux de ses reins.

— Ça va ? s'inquiète Tom.

— Oui. Non. Finissons-en, ajoute-t-elle en agitant une main gantée.

Il se tourne vers le corps.

— Inutile de le préciser, mais il s'agit d'observations préliminaires à

ce stade. Nous sommes en présence d'un individu blanc de sexe masculin, proche de la trentaine, mesurant à peu près un mètre quatre-vingts. À première vue, je dirais qu'il est mort depuis quinze jours. On note l'absence de mouches puisque les portes et les fenêtres de l'appartement étaient fermées, ce qui est une bénédiction, vous en conviendrez. Le mort gît sur le ventre au milieu des débris d'une porte de douche. Les éclats de verre dans ses vêtements et ses cheveux semblent indiquer que la porte s'est brisée au moment de sa chute. On remarque, au niveau de la tempe gauche…

Tom désigne la tête du mort, puis la tache brunâtre sur le mur carrelé, près de laquelle se trouve désormais une courte longueur de Scotch jaune sur laquelle a été ajouté un chiffre.

— … une plaie qui correspond à cette tache à l'endroit où il s'est cogné la tête au moment de sa chute.

La puanteur est si prégnante qu'elle dessine d'épaisses volutes qui s'enroulent autour du cou de Leah à la façon des anneaux d'un python, menaçant de l'étouffer.

— Un accident ? demande-t-elle en comptant les mots afin de ne pas laisser le python lui envahir la bouche.

— La chute est peut-être accidentelle, en effet, mais je ne pense pas qu'il en soit mort. Le cuir chevelu se déchire facilement en saignant abondamment, les plaies de ce genre sont plus spectaculaires que dangereuses. Je réserve bien sûr mon diagnostic jusqu'à l'autopsie, mais je serais étonné qu'il se soit fracturé le crâne. Il aurait fallu qu'il s'écrase contre le mur avec une force considérable pour que le choc soit fatal.

Tom écarte les bras.

— Et comme vous pouvez le constater, le lieu est étroit. Je vois mal comment il aurait pu prendre suffisamment d'élan, d'autant que la porte de douche, en éclatant, l'aura ralenti.

Il marque une courte pause.

— Intéressons-nous aux causes de la chute. Avez-vous jeté un coup d'œil à l'armoire à pharmacie à votre arrivée ici tout à l'heure ?

Leah hoche la tête.

— J'ai trouvé du Rohypnol, dit-elle.

— Obtenu sur ordonnance, sans doute. On connaît ce médicament pour son usage néfaste, mais il s'agit essentiellement d'un somnifère prescrit aux patients souffrant d'insomnie chronique. En attendant le résultat des analyses toxicologiques, je m'interroge sur les raisons de la présence du mort tout habillé dans cette pièce. Plusieurs comprimés manquent à l'appel, il en prenait probablement régulièrement. Il devait pourtant savoir qu'il est préférable de prendre du Rohypnol quand on est déjà couché.

— Le lit était défait d'un côté, suggère Leah. Il était probablement couché quand…

— Je suis d'accord. Il se sera levé pour une raison quelconque, bien qu'il ne soit pas en pyjama, ce qui ne prouve rien.

Il adresse un clin d'œil à Leah.

— Prête pour une petite énigme ?

Je suis surtout prête à vomir, pense Leah qui aimerait échapper au plus vite à ce festival de puanteur.

— Allez-y, répond-elle pourtant.

— Où est le sang ? En voyez-vous dans la pièce ? En dehors de la tache sur le mur ?

Leah n'a pas cherché à en trouver. Elle s'est contentée de regarder le mort de façon sommaire, évitant de s'attarder sur sa couleur sordide, son visage bouffi, la peau qui se détache par lambeaux…

Elle avale péniblement sa salive et prend longuement sa respiration dans l'espoir que le reste de menthol du VapoRub soulage ses poumons.

— Dites-moi tout de suite de quoi il retourne, je suis prête à vous croire sur parole.

— Il n'y a pas de sang, Leah, alors que la moindre plaie au cuir chevelu saigne avec profusion. Le cuir chevelu est gorgé de vaisseaux sanguins. Or nous n'avons pas de sang, en dehors du point d'impact sur le mur. Aucune trace de sang au sol…

— Comment pouvez-vous le savoir, avec cette… cette mare poisseuse ?

— Il ne s'agit pas de sang, mais de fluides corporels qui se sont répandus postérieurement. C'est comme si la zone entourant la tête et le torse avait été nettoyée. Pourtant il y avait forcément du sang, avec une plaie de cette nature. Dans ce cas, où est-il passé ?

Leah aimerait être capable de se concentrer, mais la puanteur l'empêche de réfléchir. Une odeur si entêtante qu'un pot de Vicks sous chaque narine ne suffirait pas à la chasser. Les relents sont palpables, ils imprègnent tout. À la seconde où elle rentrera chez elle ce soir, elle se promet de brûler les vêtements qu'elle porte. Et elle lavera…

— De l'eau ! s'écrie-t-elle. Le sang a été lavé.

— Oui ! s'écrie Tom, ravi. Parce que… ?

— Parce que la douche coulait.

— Sauf erreur de ma part…

Tom laisse un instant sa phrase en suspens et prend une pose théâtrale.

— … il est mort noyé.

Leah pose machinalement les yeux sur le corps. Elle le regrette

aussitôt et s'empresse de détourner le regard.

— Comment ça ?

— On n'a pas besoin d'être en état d'immersion pour mourir noyé. Il suffit que du liquide pénètre en suffisance dans les poumons. J'émets l'hypothèse suivante : notre ami ici présent avale un somnifère et s'allonge, il se relève, parce qu'il a besoin de se rendre aux toilettes, par exemple, il chute à travers la porte de la douche et atterrit dans la position qu'il occupe toujours, la bouche et le nez sur le carrelage. Juste à l'endroit du creux que forme la bonde, alors que la douche coule… Il a très bien pu être étourdi par le choc reçu à la tête, à moins que le Rohypnol n'ait déjà fait effet, ou alors les deux. Il perd conscience et s'affale tout en respirant toujours et se noie dans quelques centimètres d'eau, allongé dans sa douche.

Il laisse à Leah le temps de méditer l'explication avant d'ajouter :

— Je n'ai jamais compris qu'on puisse sauter en parachute, à l'élastique, ou toutes les idioties du même acabit. On meurt si facilement, pourquoi forcer le destin ?

— Comment expliquer que le robinet de douche ait été ouvert ?

— Bonne question. Il a très bien pu actionner la manette dans sa chute, ou bien en tentant de se relever. Ces trucs…

Il désigne la poignée du mitigeur.

— … sont très sensibles. Il suffit d'un rien pour que l'eau se mette à couler. Mais ce n'est pas la question essentielle, Leah.

Elle hausse les sourcils.

— Je vous écoute.

— La question cruciale est de savoir qui a coupé l'eau de la douche.

Elle sent ses intestins se nouer.

— J'ai un petit souci avec ça, reconnaît-elle.

— Je ne comprends pas.

— Cette résidence abrite une femme qui nous harcèle en permanence depuis le début du confinement. Elle se plaint constamment du bruit, dénonce ces voisins, et tout le tralala. Quand elle a contacté le commissariat ce matin, nos gars ont pensé qu'il n'y avait rien de grave, comme d'habitude, et ils ont dépêché sur place deux jeunes recrues. L'un des deux m'a avoué avoir fermé le robinet parce qu'il gouttait.

Tom hoche la tête à plusieurs reprises, perdu dans ses pensées.

— Je ne peux pas écarter l'hypothèse que le mort ait fermé le robinet lui-même, à la limite de la perte de connaissance. Quoi qu'il en soit, je doute qu'on ait pu retrouver des indices d'importance sur la poignée du mitigeur.

— Pour quelle raison ?

Tom croise les mains sur son ventre. Leah a beau apprécier ce type,

elle préférerait qu'il joue un peu moins les privés de vieux polars hollywoodiens.

— À en croire vos petits camarades de l'identité judiciaire, l'appartement a été entièrement nettoyé. Partout, et de façon très efficace. Ils n'ont pas trouvé une seule empreinte. C'est la vraie énigme du jour. Qui avait intérêt à nettoyer entièrement un appartement après un accident ? Et pourquoi diable ne pas appeler les secours ?

23 jours plus tôt

Elle a laissé ouverte la porte de la salle de bains, mais Oliver, n'ayant aucune envie de la rejoindre alors qu'elle vomit, préfère attendre dans le couloir.

— Je suis infiniment désolé, Ciara. J'ai bien conscience que ce ne sont que des mots, mais ils sont sincères. Je suis désolé de t'imposer ça.

Elle finit par se relever, se passe de l'eau froide sur le visage et croise son regard dans le miroir du lavabo.

Elle se retourne, le visage blême, et lui montre un visage déchiré.

— Qui est cette Laura ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas. Je ne la connais pas. J'imagine qu'elle a réussi à me pister et qu'elle cherche à écrire un article sur moi.

— Tu disais tout à l'heure que vous étiez uniquement le Garçon A et le Garçon B. Elle n'a pas le droit de révéler ton identité.

— Non, mais… elle peut tout de même me causer des ennuis.

Il hésite un instant.

— Elle a commencé, du reste.

Le silence retombe, qu'il n'ose pas briser car il ne comprend pas vraiment.

Ciara est encore là. Il ne s'y attendait pas.

En outre, elle lui pose des questions, ce qui… Il ne sait trop quoi en penser. Autant la laisser décider de la suite. À son rythme.

Il se doute que la pilule est amère.

— D'où te vient cette cicatrice ? interroge-t-elle soudain. Dis-moi la vérité.

— Une bagarre dans la salle de jeux d'Oberstown.

— Raconte-moi.

Ciara serre ses bras contre son torse. On pourrait croire qu'elle s'écroulerait si elle ne le faisait pas. Il voudrait s'approcher, l'empêcher de tomber, l'enlacer, lui dire que tout finira par s'arranger.

Il en est incapable. Il n'en fait rien.

— C'est Shane qui m'a blessé.

Elle bat des cils.

— Comment ?

— On était enfermés là-bas depuis quelques années et il était très perturbé. Il a perdu les pédales. Il ne supportait plus d'être là. Il… il me l'a reproché. Il m'en voulait de ne pas m'en être tenu à notre version initiale, sans doute.

Ciara est livide à présent.

— Et que s'est-il passé à Londres ?

— J'ai rencontré quelqu'un. Une fille qui s'appelait Lucy. Elle a fait preuve de maladresse. Je sais, je lui ai caché la vérité et elle ne pouvait pas savoir, mais… Les journalistes ont l'interdiction de citer mon nom ou de montrer mon visage, ce qui ne signifie pas pour autant que personne ne peut me reconnaître. Il suffit d'un commentaire sur Facebook ou Twitter pour que la terre entière sache à quoi je ressemble et qui je suis. Des gamins avec lesquels je suis allé à l'école primaire, d'anciens voisins, voire des proches. À part mon frère, plus personne ne me parle aujourd'hui. Je dois rester prudent. Je ne publie jamais rien sur la Toile. Ce n'était pas le cas de Lucy. Elle postait des stories Instagram sur lesquelles j'apparaissais en arrière-plan. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment. On trouve sur Internet un nombre incroyable de forums fréquentés par des nuées de cinglés, de justiciers à la noix qui s'arrogent le droit de juger, et de condamner par-dessus le marché…

Il secoue la tête, emporté par la colère en repensant à quelque souvenir lointain.

— Une photo du compte Instagram de Lucy s'est retrouvée un jour sur l'un de ces forums. Personne n'a pu confirmer qu'il s'agissait bien de moi, bien sûr. Ce n'était pas possible, faute d'éléments de comparaison, mais ça ne les a pas empêchés d'essayer. Ils connaissaient le nom de Lucy grâce à son compte et elle a commencé à recevoir toutes sortes de messages et de questions, jusqu'au jour où c'est elle qui a commencé à m'en poser…

Il soupire.

— J'ai été obligé de partir, avant que ça prenne des proportions insupportables.

Ciara fond en larmes.

— Moi non plus, dit-elle d'une voix tremblante. Je ne peux plus rester.

Oliver tente un pas dans sa direction, puis un autre lorsqu'il constate qu'elle reste sans réaction.

Il lève les mains, en signe de paix. Elle lève les siennes afin de lui dire de ne pas s'approcher davantage.

Il s'arrête net.

— Je peux prendre ta main ?

Elle répond par la négative d'un mouvement de tête sans bouger pour autant, mais elle ne se rebelle pas quand il passe outre. Il pose la main de Ciara sur sa poitrine, sur son cœur.

— C'est moi, dit-il. Ici, maintenant. Je ne suis pas l'enfant d'autrefois qui s'est montré aussi stupide que cruel en commettant une

erreur vraiment terrible qu'il ne pourra jamais réparer et dont il se repentira toute sa vie, mais qui…

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Tu me connais, Ciara. Je suis celui que tu vois, celui que tu connais depuis plusieurs semaines. C'est moi. Le *vrai* moi. Je voulais que tu le voies, que tu le saches avant que…

Elle retire brutalement sa main et fait un pas en arrière.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Autrefois ? Pourquoi ne t'es-tu pas interposé ? Pourquoi ne l'as-tu pas sauvé ?

Elle pleure abondamment à présent, ses joues ruissellent de larmes.

— Je ne sais pas, répond Oliver. Je ne sais vraiment pas. J'y ai repensé si souvent… Pendant des années, j'y pensais tout le temps. Je suis incapable de te fournir une explication. C'est arrivé comme ça, sans que je réfléchisse… Un psychiatre m'a expliqué un jour qu'à cet âge on n'a pas la notion du définitif. On a du mal à intellectualiser ce que recouvre le mot *toujours*. On est capable de distinguer le bien du mal, on est à peu près conscient que les actes ont des conséquences, mais on n'est pas encore en mesure d'accepter que ces conséquences puissent être irrémédiables. Ce n'est pas une excuse, mais… je trouvais ça logique. Il ne s'agit pas du bien et du mal, Ciara. Je n'étais pas un psychopathe en herbe. Les événements se sont enchaînés jusqu'à ce moment critique où Shane et moi avons pris la mauvaise décision. Tu sais quoi ? On est tous confrontés en permanence à des situations de ce genre. Sauf que, dans notre cas, la bêtise que nous avons commise a eu la pire conséquence qui soit.

Ciara fait mine de rejoindre la chambre.

— Je dois m'en aller.

— Je t'en prie, ne fais pas ça. Reste, pour…

— Tu n'as pas le droit de me demander quoi que ce soit, lui crache-t-elle au visage.

Elle entre dans la chambre, récupère sa valise qu'elle pose sur le lit avant d'y jeter pêle-mêle ses affaires.

Planté sur le seuil de la pièce, il la regarde d'un air impuissant.

— Où iras-tu ?

— Je retourne chez moi.

— Pour combien de temps ?

— Putain, Oliver ! Je n'en sais rien !

Elle se retourne d'un bloc.

— Tu viens de m'avouer que tu avais tué un enfant.

Elle crie presque, ce dont elle est la première surprise.

Il hoche la tête en signe d'acceptation.

— Quand j'étais petit, précise-t-il d'une voix frêle.

Elle reste comme paralysée l'espace d'un instant et une lueur d'espoir s'allume dans la poitrine d'Oliver.

L'instant suivant, elle lui tourne le dos et ferme sa valise. Elle la soulève par la poignée et la pose bruyamment par terre sur ses roulettes. Elle se tourne vers la porte et attend qu'il s'écarte pour quitter la chambre sans le toucher.

— Je suis désolé, insiste-t-il. Je ne sais pas…

Elle passe à côté de lui et s'en va.

64 jours plus tôt

Celui que Ciara soupçonnait d'être Oliver St Ledger travaillait au quatrième étage d'un immeuble de bureaux tout neuf dominant de sa masse les vieilles bâtisses d'Upper Baggot Street. Du moins était-ce ce qu'elle avait pu en voir grâce à Google Street View. L'agence immobilière qui avait loué les locaux à l'Agence KB disposait sur son site d'une belle vidéo sur laquelle on découvrait l'intérieur du bâtiment. Quatre étages d'espaces paysagers, de box séparés les uns des autres par des cloisons de verre, un espace d'accueil assez grand pour trois hôtesses d'accueil au rez-de-chaussée, des tourniquets électroniques protégeant l'accès aux escaliers et aux ascenseurs.

Impossible de pousser la porte et de monter à l'étage sans montrer patte blanche.

Il lui faudrait un motif crédible.

Le meilleur moyen d'être démasquée était encore de prétendre être une cliente. Elle ne voyait vraiment pas sous quel prétexte elle aurait pu solliciter leurs services. Et quand bien même elle ferait illusion, les chances qu'on la dirige vers Oliver Kennedy étaient minces. À en croire le site de l'agence, c'était une jeune recrue.

Elle avait bien pensé se faire passer pour une livreuse, auquel cas elle pourrait exiger une signature, mais deux défauts à ce plan lui étaient apparus d'emblée. L'une des hôtesses d'accueil voudrait à tout coup remettre elle-même le colis à l'intéressé ; et même si on l'autorisait à monter, que pourrait-elle bien apporter à Oliver Kennedy pour ne pas éveiller ses soupçons ?

Il ne restait guère qu'une solution à Ciara : s'introduire dans le bâtiment à l'occasion d'un entretien d'embauche.

Le site de l'Agence KB faisait état, dans sa rubrique REJOIGNEZ-NOUS, de deux postes à pourvoir, dont celui d'administrateur adjoint. Ciara avait commencé par ouvrir sous un faux nom un compte Gmail depuis lequel elle avait envoyé un CV. Une semaine s'était écoulée sans qu'elle reçoive de réponse, ce qui avait mis ses nerfs à rude épreuve. Elle en arrivait à se demander à quoi elle jouait, et comment cette fichue histoire allait se terminer. Comment comptait-elle s'y prendre ? Elle se voyait mal aller trouver l'Oliver en question et lui demander si son vrai nom de famille n'était pas St Ledger. *Tant que vous y êtes, ça vous ennuierait de m'expliquer ce qui s'est vraiment passé l'après-midi où vous avez tué Paul Kelleher ?* Et lorsqu'elle avait enfin reçu une réponse et une date d'entretien, c'est tout juste si elle avait trouvé le courage d'accepter.

Résultat des courses, elle ronge son frein ce jour-là sur l'un des bancs rembourrés de l'accueil, face à l'énorme comptoir qu'elle voit en vrai pour la première fois, essuyant ses mains moites sur le pantalon en matière synthétique qu'elle a mis pour l'occasion.

Elle se sent incapable de mener sa mission à bien.

Vraiment incapable ?

Comme elle s'est présentée avec dix minutes d'avance, on l'a invitée à patienter en attendant l'heure de son rendez-vous. *Quelqu'un viendra vous chercher*, lui a promis l'hôtesse d'accueil. L'espace d'un instant, Ciara s'est imaginé que le quelqu'un en question serait Oliver St Ledger, mais jamais le hasard ne la servira de la sorte.

Jusqu'à l'époque du meurtre, sa mère gardait tout ce qui concernait son frère : ses bulletins scolaires, ses dessins, jusqu'au moindre souvenir. Après le drame, non seulement elle n'a pas souhaité enrichir sa collection, mais elle a cessé de s'y intéresser. Au fond du grenier sont entassées des dizaines de cartons à chaussures et de boîtes à biscuits cabossées et poussiéreuses. Ciara a passé une journée entière à en examiner le contenu cette semaine. Elle espérait que sa mère aurait accidentellement archivé une photo du futur tueur, et elle ne s'est pas trompée.

L'école de garçons de Mill River publiait, à la fin de chaque année scolaire, un bulletin sur papier glacé que sa mère conservait précieusement. Les photos de classe ne sont pas légendées, si bien qu'elles ne sont d'aucune utilité à Ciara, mais on trouve également dans ces bulletins des clichés pris sur le vif des différentes équipes de sport de l'établissement. À douze ans, Oliver St Ledger jouait au rugby et il apparaît sur deux photos en couleur du bulletin publié en juin 2003. On le voit courir avec le ballon sur la première, les traits flous, mais il est debout sur la seconde, les mains sur les hanches, son visage parfaitement net.

Ciara a contemplé ce cliché des heures durant, elle en a étudié tous les détails, puis elle l'a découpé et glissé dans un repli caché du portefeuille qui se trouve ce jour-là à ses pieds, au fond de son sac. Reste à savoir si le visage de l'enfant lui permettra d'identifier l'adulte qu'il est devenu.

Et quelle sera sa réaction si c'est le cas.

— Ciara Murphy ?

Une jeune femme blonde et mince en robe noire moulante s'est matérialisée devant elle.

Ciara, peu habituée à mentir, a fait au plus simple en gardant son prénom. En revanche, elle a adopté un patronyme porté par la moitié des habitants de l'île. Elle a rédigé son CV à l'avenant en indiquant ses véritables emplois passés, à l'exception du dernier. Elle a longtemps été conseillère clientèle chez Blue Wave, une façon aimable de

qualifier le grouillot de service chez un croisiériste, un poste qu'elle prétend toujours occuper alors qu'elle travaille dans l'événementiel pour le compte d'une chaîne hôtelière depuis six mois. Sinon, elle n'a pas pris la peine de s'inventer de diplôme universitaire.

— Nous allons bientôt vous recevoir, annonce la blonde. Si vous voulez bien me suivre à l'étage.

Ciara se lève, ramasse ses affaires et suit sa guide jusqu'aux ascenseurs en s'efforçant de rester sourde aux battements effrénés de son cœur. Celui-ci bat si fort, elle s'angoisse à l'idée que la fille l'entende une fois que les portes de la cabine se seront refermées sur elles.

— Ne soyez pas nerveuse, lui conseille la blonde. Il est très gentil.

— « Il » ?

Les portes s'écartent et elles montent dans l'ascenseur.

— Kenneth Balfe, répond la blonde en appuyant sur le bouton du quatrième étage. Notre directeur. Il s'occupe lui-même des entretiens d'embauche, même lorsqu'il s'agit du personnel administratif.

Kenneth Balfe.

L'Agence KB.

Ciara sent ses genoux se dérober sous elle, elle s'adosse à la paroi de la cabine.

Comment diable a-t-elle pu être aussi aveugle ?

Tout ça parce qu'elle se préoccupait uniquement d'Oliver St Ledger. Il est clair maintenant qu'il s'agit bien de lui, et qu'il travaille ici puisque le meilleur ami de son frère est le patron de cette boîte.

La blonde l'observe avec inquiétude.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

— Si, si, je vous remercie, répond Ciara avec un pauvre sourire. J'ai du mal avec les ascenseurs, c'est tout.

— Désolée, vous auriez dû me prévenir.

— Non, je vous assure, ce n'est rien.

— On est presque arrivées.

Un carillon confirme les dires de la jeune femme.

Les portes coulissent sur un autre espace d'accueil derrière lequel se dresse une double porte en verre ornée des mots AGENCE KB en lettres dorées. Deux grands canapés dessinent un L autour d'une table basse sur laquelle sont négligemment posés des magazines luxueux. Dans un coin, une fontaine à eau fait entendre son murmure discret à côté d'une maquette d'un immeuble de bureaux au pied duquel des boules de coton peintes en vert figurent des arbres miniatures.

— Asseyez-vous. Je le préviens que vous êtes là.

Ciara obtempère et voit la blonde disparaître de l'autre côté des portes en verre. Elle devine un peu plus loin la ruche d'un espace

paysager, trop loin pour qu'elle puisse identifier les visages de ceux qui s'y activent.

Ses yeux se figent sur une photo encadrée, près des portes en verre.

Celle d'un homme souriant d'une soixantaine d'années, le visage légèrement rougeaud, à qui une femme en robe de soirée remet un bloc de verre soufflé. À quelques décennies d'écart, c'est le portrait craché du Ken Balfe dont elle a consulté le compte Instagram. Le patron de l'agence était adulte quand le drame s'est produit, il se souviendra donc de ce qui s'est passé à l'époque. Il connaît sans doute les proches des protagonistes de l'affaire. Il se pourrait même qu'il puisse la reconnaître…

Elle ne peut se permettre de courir un tel risque. Le mieux est de filer tout de suite.

Ciara ramasse ses affaires et s'éloigne déjà lorsque les portes en verre s'ouvrent derrière elle. Elle retient son souffle, persuadé qu'il s'agit de la blonde qui vient la chercher.

Mais personne ne l'apostrophe.

Pas question d'attendre l'ascenseur, elle se rue dans l'escalier, les oreilles bourdonnantes. Elle va atteindre le troisième étage et s'apprête à poursuivre sa descente lorsqu'elle le voit. Sur le palier, penché sur l'écran de son téléphone. Il est grand. Un peu plus âgé qu'elle. Ni trop musclé ni trop enrobé. Une carrure affirmée. Une tignasse noire en bataille, savamment décoiffée. Elle freine sa course.

Oliver St Ledger.

C'est lui.

C'est lui c'est lui c'est lui c'est lui c'est lui.

Elle en a la certitude tout en ayant du mal à y croire.

Elle le dépasse sans qu'il lève le nez de son écran.

Au-dessus de sa tête, elle entend s'ouvrir une porte et une voix de femme résonne dans la cage d'escalier.

— Ciara… ? Ah, Oliver ! Tu n'as pas vu passer une jeune femme, par hasard ? Une brune, avec un tailleur noir ?

Oliver répond par la négative.

Ciara se précipite, trébuche, retrouve par miracle son équilibre et disparaît dans les profondeurs de la cage d'escalier.

22 jours plus tôt

Oliver se réveille sur le canapé, la nuque raide, la bouche parcheminée, l'estomac en déroute. Des canettes de bière vides et cabossées sont éparpillées sur la table basse. Les premières lueurs du jour filtrent à travers les baies vitrées.

Il comprend brusquement ce qui l'a réveillé en entendant s'entêter la sonnerie de son portable.

Il pense aussitôt à Ciara et cherche désespérément l'appareil dans l'amas de coussins avant que son correspondant ait raccroché.

Le téléphone lui échappe des mains et vole à ses pieds.

Il veut juste entendre le son de sa voix, quoi qu'elle souhaite lui dire.

KEN B s'affiche sur l'écran.

— Kenneth, dit-il d'une voix endormie.

— Alors tu es encore en vie ! C'est la troisième fois que j'essaye de te joindre.

Oliver éloigne le portable de son oreille et voit une nuée d'appels en absence et de notifications de SMS.

— Tout va bien ? s'inquiète Kenneth.

— Ouais, mais je crois que… euh, que j'ai un peu abusé hier soir.

— Tu es seul ?

— J'ai forcé sur la bière, se défend Oliver. J'aurais été mieux inspiré de m'arrêter quand il était encore temps. Rien de grave.

Silence au bout du fil.

— Tu ne déprimes pas trop, là-bas ? finit par l'interroger Kenneth.

Oliver se force à sourire pour être sûr que son correspondant l'entende au son de sa voix.

— Non, pas de souci. Merci.

— Tu as vu passer l'e-mail qu'on a envoyé à tout le monde hier ? Tout indique que le confinement sera prolongé de trois semaines, et ça pourrait durer tout l'été. On a des projets en péril de tous les côtés. Le bruit court que Google souhaite renoncer à son nouvel immeuble dans le quartier des docks. Si c'est le cas, quantité d'autres boîtes risquent de les imiter. Pas de quoi s'inquiéter à court terme, mais pour parer au plus pressé, on propose quinze jours de congé sans solde à tous ceux que ça intéresse et…

— Je suis d'accord, le coupe Oliver.

Il est totalement incapable de se concentrer sur le moindre dossier en ce moment.

— Tu es sûr ? demande Kenneth. Je parle de congés sans solde. Tu as bien entendu, au moins ?

— Ouais, pas de problème. À partir de quand ?

Sa précipitation fait rire Kenneth.

— Je vois que monsieur est pressé. Comme lundi prochain est férié, disons à partir de mardi.

— Super.

— Je veux bien que tu préviennes les RH par mail, OK ? Mets-les au courant.

— Je m'en occupe.

Un souci de moins.

— N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de quelque chose. Je sais que tu…

— Pas de problème, insiste Oliver qui s'empresse d'ajouter : « Merci », de peur de paraître ingrat.

— Prends bien soin de toi, Ollie.

Ollie.

Oliver raccroche précipitamment, avant que son cœur ne se brise.

Le nom qu'on lui donnait avant. Il y a une éternité.

Désormais, seuls Kenneth et Rich l'appellent encore de cette façon.

Il trouvait ça réconfortant. Sécurisant. Qu'on puisse être au courant et continuer de le fréquenter, de l'apprécier, de l'aimer. Désormais, il se sent prisonnier de ce diminutif, comme s'il se trouvait à jamais enfermé dans le drame de son enfance.

Un acte impulsif, commis sans réfléchir.

Un acte qu'il a regretté chaque seconde de son existence depuis.

Oliver lâche son portable, se recroqueville sur le canapé et fond en larmes.

Son corps tout entier est secoué par les sanglots.

Il pleure jusqu'à ressentir en lui un vide immense, jusqu'à ce qu'une douleur lancinante dans la poitrine le contraigne à s'arrêter.

Jusqu'à la nuit tombée.

Aujourd'hui

Le petit parc qui fait face aux Crossings abrite un minuscule coffee shop, à peine plus grand qu'une cabane de jardin. À cause du confinement, on n'y sert que des cafés à emporter, mais Leah obtient le droit d'utiliser le placard qui fait habituellement office de toilettes pour la clientèle en exhibant son badge. Le jeune type derrière son comptoir lui tend la clé et Leah sait précisément à quel moment il remarque l'odeur de mort qui flotte autour d'elle : son sourire se fige, son visage traduit la surprise, il fronce le nez et ferme machinalement la bouche.

— J'en ai pour une minute, lui dit Leah avec un sourire.

Une fois dans les toilettes, elle rabat le couvercle et pose dessus son trésor de guerre : sa visite de la scène de crime achevée, elle a fait le tour de ses collègues en sollicitant les dons. Elle a notamment récupéré un t-shirt réglementaire de la Garda trois fois trop grand pour elle, mais autant s'en faire une tunique hawaïenne plutôt que de garder sa chemise. Elle procède à l'échange, noue le pan du t-shirt et le glisse dans son pantalon pour éviter d'avoir l'air d'une ado affublée des fringues de son petit ami. Elle a tout de même le grade d'inspectrice. Elle a subtilisé dans la camionnette de l'identité judiciaire un gros élastique grâce auquel elle se fait un chignon afin d'éloigner ses cheveux de ses narines, mais sa plus belle trouvaille est encore la trousse que la *garda* O'Herlihy a sortie de la boîte à gants de sa voiture de patrouille.

Un sachet hermétique, semblable à ceux qu'on distribue dans les aéroports, contenant un mini flacon de shampooing, un autre de gel douche, un déodorant, un tube de dentifrice miniature et une brosse à dents de voyage, deux serviettes hygiéniques, des lingettes antibactériennes de poche et une barre de chocolat dans du papier aluminium doré. O'Herlihy lui a expliqué qu'elle confectionnait elle-même ces trousses de survie et qu'elle en gardait toujours quelques-unes à portée de main, surtout quand était est de service de nuit.

Aujourd'hui, elle aura sauvé la vie d'une inspectrice dont on pourrait croire qu'elle a dansé le slow avec un cadavre putréfié.

Leah se promet d'offrir à l'occasion une pinte à O'Herlihy.

Elle se brosse les dents en se disant que ça ne sera pas du luxe et s'asperge de déodorant, sans oublier ses cheveux. Elle vide la moitié du mini-flacon de gel douche dans le creux de sa main, fait mousser avec de l'eau et s'en tartine consciencieusement le visage, le cou et les avant-bras. Elle s'aperçoit qu'elle a enfilé le t-shirt trop tôt en voyant

son col détrempé. Elle s'essuie du mieux qu'elle le peut avec du papier toilette qui se délite entre ses doigts humides, puis elle mange la moitié du chocolat car elle n'a rien avalé de la journée.

Sa toilette terminée, elle se regarde dans la glace et constate qu'elle ressemble à un épouvantail, mais du moins s'est-elle débarrassée de l'odeur.

De la puanteur, plus exactement, puisqu'elle sent à présent un mélange de fleur de coton, d'eucalyptus et de citron.

Elle se débarrasse de sa chemise dans la poubelle et s'apprête à repartir lorsque, prise de remords, elle noue les anses du sac-poubelle pour ne pas empuantir les toilettes.

Elle aime autant ne pas penser au calvaire qu'elle aurait enduré si elle n'avait pas porté de combinaison stérile. Tom lui a assuré qu'elle ne sentait rien quand elle l'a retirée en quittant la scène de crime, mais elle ne se fie pas à ses capacités olfactives. Son nez doit être anesthésié depuis belle lurette.

Au moment de rendre la clé au type du coffee shop, elle feint de ne pas le voir écarquiller les yeux en voyant dans quel état elle est. Soucieuse de se faire pardonner, elle lui achète deux cappuccinos et les apporte aux Crossings.

Karl l'attend près de leur véhicule, un ordinateur portable à la main qu'il brandit fièrement en la voyant. L'espace d'un instant, elle croit qu'il s'agit de celui de Laura Mannix et s'apprête à la féliciter du zèle dont il a fait preuve dans l'Appartement 14 pendant qu'elle était de corvée sur la scène de crime, mais il la détrompe.

— J'ai récupéré les images des caméras de surveillance, lui annonce-t-il avant d'ajouter : mais putain ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Il m'arrive que tout a commencé il y a vingt ans quand j'ai décidé d'entrer dans la Garda sur un coup de tête.

Elle lui montre les cafés.

— Prêt pour une nouvelle tournée ?

— J'ai surtout faim.

— Il me reste une moitié de barre de chocolat.

— Où as-tu pêché ça ? Parce que si tu l'as récupérée sur la scène de crime, non merci, sans façon.

— Tu as réussi à tirer les vers du nez de la fille du 14 ?

— Rien du tout. Elle n'a plus ouvert la bouche après ton départ. Pas un mot. Et toi ?

— Encore pire que la première fois, mais tiens-toi bien : Tom Searson pense que notre homme s'est noyé.

— Noyé ? Tu ne m'as pas dit qu'il était tombé la tête la première dans la douche ?

— Si. Tom pense que le robinet est resté ouvert et que les quelques centimètres accumulés autour de la bonde ont suffi. Il s'assomme dans

sa chute et s'affale, le nez dans l'eau.

— Putain, réagit Karl. Drôle de façon de clamser.

— Ce n'est pas tout : quelqu'un a fermé le robinet. Peut-être lui, mais pas nécessairement. Figure-toi que l'appartement a été entièrement nettoyé.

— Merde ! Tu crois que ça pourrait être… ?

— Je crois surtout qu'il faut qu'on regarde sans tarder les images des caméras de surveillance.

Ils s'installent dans la voiture comme précédemment : les portières grandes ouvertes, Karl côté passager, Leah derrière le volant, les gobelets de café sur le tableau de bord.

Karl pose l'ordinateur sur ses genoux, soulève le couvercle et allume l'appareil.

— La gravure de mode m'a précisé que je trouverais l'icône du dossier sur le bureau.

— Qui ça ?

— Je te parle du syndic, avec son look d'influenceur de merde. Bon, on commence par où ?

— Que contient le dossier ?

— Euh… Les fichiers de neuf caméras différentes, apparemment.

— Si on trouve quoi que ce soit d'intéressant, ce sera sur les vidéos du hall d'entrée. Commençons par là en remontant dans le temps à partir de ce matin.

— J'ai deux caméras : la première tournée vers l'extérieur, l'autre vers l'intérieur.

— Regarde d'abord à l'intérieur.

— C'est exactement ce que m'a recommandé la fille qui…

— Je ne veux rien savoir.

Karl s'exécute en quelques clics, puis il tourne l'ordinateur de sorte qu'ils puissent tous les deux visionner les images.

Une vidéo plein écran en HD défile à toute vitesse. La caméra concernée est celle installée au-dessus des portes donnant sur la rue. L'image embrasse les portes vitrées du jardin intérieur et les rangées de boîtes à lettres.

Tout en sirotant leurs cappuccinos, ils regardent les allées et venues des résidents à mesure que la tache du soleil sur le sol du hall se déplace au gré des heures qui s'écoulent. Une petite horloge, dans le coin inférieur droit de l'écran, remonte le temps et les jours.

L'opération est fastidieuse et ils ont avalé leurs cafés depuis longtemps lorsqu'ils découvrent un détail intéressant, cinq jours plus tôt.

— Là ! s'écrie Leah, le doigt tendu. Remets à l'endroit, et à vitesse

normale.

Une silhouette familière s'avance dans le cadre.

— Tiens, tiens, tiens, dit Karl. Regarde-moi ça.

Laura Mannix, plantée au milieu du hall des Crossings, regarde sans bouger ce qui se passe de l'autre côté des portes principales.

Elle observe la rue pendant un petit moment, on dirait qu'elle attend quelqu'un qui n'arrive pas. Elle se retourne brusquement et glisse rapidement un objet invisible dans la boîte à lettres de l'Appartement 1.

Elle s'éloigne sans attendre en direction des ascenseurs, sans doute pour remonter chez elle.

— C'est notre enveloppe, commente Leah. Quand précisément ?

— Euh… à 17 h 15 lundi dernier. Si elle ne voulait pas qu'on la reconnaisse sur la vidéo, elle s'y est mal prise. Elle se tenait pile en face de la caméra pour être sûre d'être vue.

Leah hausse les épaules.

— Ou alors elle ignorait qu'elle était filmée.

— Avec une grosse caméra fixée au plafond ?

— Un simple objectif fisheye installé dans un coin, le corrige Leah. Et alors ? Les gens ne font pas vraiment attention aux caméras de surveillance dans les halls d'entrée ou les ascenseurs. À moins de commettre un délit, personne ne s'en inquiète.

Elle montre l'ordinateur du menton.

— Regardons la suite.

Karl obtempère d'un clic.

— Je te signale qu'il reste uniquement deux jours d'images à visionner, prévient-il.

Ils sont remontés en arrière de cinq heures seulement lorsque Laura Mannix réapparaît : elle sort cette fois du couloir conduisant à l'Appartement 1. Quelques minutes en arrière de plus, et elle s'y engage.

— Bien, bien…, fait Karl.

— Un seul bien aurait suffi. Mets en pause et repars en avant à vitesse normale.

La chronologie des événements est simple : Laura traverse le hall et disparaît dans le couloir de l'Appartement 1 avant de ressortir un quart d'heure plus tard. Elle n'a rien dans les mains, apparemment, mais elle porte sur sa poitrine un petit sac à main doté d'une bandoulière en chaîne.

Comme précédemment, elle se dirige vers les ascenseurs au lieu de sortir dans la rue ou le jardin.

— Lundi matin, aux alentours de 10 heures ? C'est bien ça ? demande Leah.

— On la voit émerger du couloir à 9 h 52, très précisément. À cette heure-là, notre petit camarade était déjà mort, non ?

— Tu crois qu'en visionnant les images des autres caméras, on pourrait voir la porte de l'Appartement 1 ?

Karl s'active sur le clavier, son index glisse sur le trackpad.

— Voilà. C'est la caméra installée au-dessus de l'issue de secours qui se trouve dans le couloir, à quelques mètres de l'Appartement 1.

— C'est vraiment dommage que la mémoire du système de surveillance soit limitée à sept jours, remarque Leah. Surtout avec un fisheye aussi bien placé.

— La voici.

Sous leurs yeux, Laura Mannix s'approche de la porte du 1, hésite un instant et se glisse à l'intérieur.

— Salope de menteuse, gronde Karl.

Leah laisse échapper un soupir. La tension de la journée, de l'affaire en particulier, commence déjà à l'accabler alors que l'enquête vient tout juste de commencer.

— En tout cas, ce n'est pas elle qui l'a tué, dit-elle. Il était déjà mort à ce moment-là.

— Qui te dit que ce n'était pas sa seconde visite ? On prétend toujours que les tueurs en série reviennent sur les lieux du crime.

— Parce que tu as enquêté sur beaucoup de tueurs en série, Karly ? Je devais être en congé ces jours-là.

— J'en ai croisé zéro virgule zéro zéro, répond-il en se tapotant la tempe du doigt. Tout simplement parce que je les arrête avant qu'ils puissent commencer leur série.

Leah laisse échapper un ricanement.

— Je doute que Laura Mannix soit une tueuse en série, dit-elle. Tu l'as vue comme moi pousser la porte pour l'ouvrir. À moins qu'elle n'ait emporté un objet quelconque, on ne peut pas l'accuser de cambriolage puisqu'il n'y a pas effraction. Je doute qu'elle ait eu le temps de tout nettoyer à l'intérieur de l'appartement en un quart d'heure, d'autant qu'elle n'avait pas le matériel nécessaire. Pourquoi revenir en risquant de laisser des traces de son passage si elle est déjà venue et qu'elle a effacé toutes ses empreintes ?

— Peut-être, mais pourquoi glisser une enveloppe dans la boîte à lettres si elle savait déjà qu'il était mort ?

Leah hausse un sourcil en se tournant vers Karl.

— Oui, excellente question.

— Je préfère oublier ton air étonné.

— Pourquoi l'enveloppe ?

— Elle prétend avoir rédigé un mot d'amour en lui promettant de ne pas dévoiler son identité, blablabla, mais qui nous dit qu'elle ne lui

a pas envoyé des courriers nettement moins agréables auparavant ? Comme il ne réagit pas, elle fait un tour du côté de l'appartement, trouve le corps, se dit qu'elle a merdé dans les grandes longueurs et s'empresse de rédiger une gentille petite lettre dont elle sait qu'il ne la lira jamais, sachant qu'on la trouvera dans la boîte, ce qui nous fera croire qu'elle n'est pas coupable puisqu'elle ne lui voulait que du bien.

Il conclut son laïus par un geste ample.

— Tu es fier de toi, Karl ?

— Absolument, acquiesce-t-il. Et même très fier.

— J'en arrive à me demander si tu n'aurais pas raison.

Le reste des vidéos ne leur apporte aucune information digne d'intérêt. En dehors de Laura Mannix, personne n'est entré ou sorti de l'Appartement 1 au cours des sept derniers jours.

Karl rabat le couvercle de l'ordinateur et ils restent plongés dans le silence pendant trente secondes, le temps de digérer l'ensemble des éléments dont ils disposent.

— Comment l'a-t-elle retrouvé ? finit par demander Leah. Qui est son mystérieux informateur ? Je donnerais cher pour le savoir. Oh !

Elle vient de se souvenir du morceau de chocolat. Elle le sort de sa poche et fait la grimace en sentant sous ses doigts le contenu mou du papier aluminium. Elle le tend à Karl.

— Désolée. Je ne sais pas si…

— Donne-le-moi. Ce n'est pas ça qui va altérer le goût.

Le silence reprend ses droits à l'intérieur du véhicule, à condition de ne pas tenir compte des bruits de mastication de Karl qui n'a pourtant presque rien à se mettre sous la dent.

Leah a soudain une intuition.

— Quel est le second appartement loué par l'Agence KB ?

Karl répond ce qui pourrait passer pour un « Quoi ? » entre deux bouchées.

— Quel est le second appartement loué par l'Agence KB ? répète Leah. Souviens-toi, ils en ont pris deux. Quel est le numéro du second ?

— Aucune idée. Pourquoi ?

— Parce qu'il est occupé par le chien du voisin du meilleur ami du frère d'Oliver St Ledger, ou un truc du genre. Les liens entre le patron de l'agence KB et les St Ledger remontent à plusieurs années. Peut-être même à…

Elle laisse le soin à Karl de conclure son raisonnement.

— À l'année 2003. Tu es une petite maline.

— Le porte-à-porte n'a rien donné ?

— Je peux vérifier.

— Pourquoi n'appelles-tu pas ton pote Kenneth Balfe ? C'est encore

le moyen le plus rapide de savoir.

Karl essuie ses doigts poisseux sur son pantalon.

— Quand on aura bouclé cette enquête, il faudra résoudre une autre énigme : pourquoi tu es encore célibataire, commente aigrement Leah.

— On se posera la même question à ton sujet, rétorque Karl du tac au tac tout en sortant son portable dont il tapote l'écran avant de le coller contre son oreille.

Le volume est suffisamment fort pour que Leah entende son correspondant sans que soit branché le haut-parleur.

— Allô ? Oui ?

— Monsieur Balfe ? C'est à nouveau le sergent Karl Connolly. Rien de neuf, mais j'aurais une question à vous poser, si ça ne vous ennuie pas.

— Je vous écoute.

— On nous a dit que l'Agence KB avait deux appartements en location aux Crossings. L'Appartement 1, bien sûr, mais connaîtriez-vous le numéro du second ?

Kenneth Balfe n'a aucune hésitation.

— Le 14. Ce n'est pas l'un de nos employés qui l'occupe actuellement, mais une amie de la famille. Une amie de ma femme, plus exactement. Elle est infirmière, mais elle vit en temps ordinaire chez ses parents âgés qu'elle ne tient pas à contaminer, de sorte que nous lui avons proposé d'habiter là provisoirement puisque l'appartement était inoccupé. Enfin, ma femme le lui a proposé, je me suis contenté d'obéir. Femme heureuse, vie heureuse, comme on dit.

Karl adresse un grand sourire à Leah.

Elle le traite muettement de tous les noms.

— Connaîtriez-vous le nom de cette personne, par hasard ? s'enquiert Karl.

Il entend son correspondant se lever.

— Je pose la question à ma femme, elle se trouve dans la pièce voisine. Laura Quelque-Chose, me semble-t-il…

61 jours plus tôt

Ciara rêve de Mill River. Elle ne garde que des souvenirs diffus de l'endroit, mais son subconscient se charge de lui fournir les détails, au point de transformer la rivière en un ruisseau au lit parsemé de petits cailloux, aux berges sans arbres, ce qui lui permet de voir, depuis le lotissement, l'eau transparente au fond de laquelle on devine les jambes et les bras livides d'un…

Son portable sonne.

À moitié endormie, elle tend machinalement le bras vers la table de nuit où charge habituellement l'appareil, sans trouver de téléphone ou de table de nuit.

Elle ouvre les yeux sur un décor qui ne lui est pas familier. Une pièce au mobilier disparate, aux murs sales qui mériteraient une couche de blanc, aux rideaux épais comme du papier à cigarette qui laissent filtrer les rayons du soleil. Elle dort dans un lit étranger, ce qui la laisse perplexe, jusqu'au moment où le voile du brouillard qui lui embrume l'esprit se déchire. D'un seul coup, elle se souvient.

Parce qu'elle n'avait pas les moyens de se payer une chambre d'hôtel tout en continuant de verser son loyer à Cork, elle s'est rabattue sur un logement Airbnb bon marché. Le propriétaire s'est montré particulièrement arrangeant, il a bien voulu qu'elle le paye en liquide en lui laissant régler à la semaine. Sans doute parce qu'on est hors saison et qu'il était heureux de trouver quelqu'un. Au moment de récupérer les clés et de prendre possession des lieux, elle a compris : les photos postées sur le site étaient particulièrement flatteuses et ce type a eu de la chance de trouver une locataire qui accepte de vivre dans un tel taudis.

La vibration continue de s'échapper du minuscule espace cuisine. Ciara repousse ses draps, se précipite en direction du son et trouve son portable sur le plan de travail en Formica.

Sio s'affiche sur l'écran.

Merde.

Ciara était consciente qu'il lui faudrait rendre des comptes à sa sœur tôt ou tard, mais avec une préférence marquée pour le tard.

— Allô ? dit-elle d'une voix rauque.

Elle recommence, sans que le résultat soit tellement plus probant.

— Allô ?

— Alors tu es vivante, répond sèchement Siobhán.

Celle-ci est dans la rue, Ciara entend la rumeur de la circulation et le sifflement du vent en arrière-plan.

— Lève-toi et viens m'ouvrir. Je suis en bas. La sonnette est cassée, ou quoi ? Ça fait des lustres que je m'escrime dessus.

Ciara n'en revient pas. C'est bien la première fois que sa sœur sonne à sa porte un dimanche, et il faut que ce soit aujourd'hui. Elle doit avoir un sixième sens.

— Je ne suis pas chez moi, répond Ciara. Je devrais ?

— Tu es où, bon sang ?

— À Dublin.

— À Dublin ?

— Je suis venue passer un entretien d'embauche.

— Un entretien d'embauche ?

— Tu vas vraiment répéter tout ce que je dis, Sio ?

— Oui, tant que tu ne m'auras pas expliqué à quoi tu joues.

— Une opportunité s'est présentée, répond prudemment Ciara.

Elle a prévu le coup, le tout est de paraître naturelle.

— Ma boîte ouvre une nouvelle succursale ici cet été, la direction a besoin de quelqu'un pour l'événementiel dès l'ouverture. J'ai postulé il y a plusieurs mois et je t'avoue que j'avais complètement oublié quand un e-mail est arrivé dans ma boîte la semaine dernière. Je me vois mal accepter, surtout avec ce qui arrive à maman, mais autant passer l'entretien. C'est une bonne façon de m'exercer. J'ai rendez-vous à la première heure demain, mais je suis arrivée hier pour…

— Pour profiter de tes congés ?

Il faudrait qu'elle ait un an d'ancienneté pour y avoir droit, mais l'explication a le mérite de la facilité.

— Exactement, répond Ciara.

Siobhán laisse s'écouler un instant avant de réagir.

— Tu es certaine de refuser le poste ? Étant donné l'état de maman…

— Oui, la rassure Ciara. Pourquoi passais-tu me voir ?

— Parce que j'ai eu le tort de boire un litre de café avant de partir en balade.

— Tu n'as qu'à en prendre un autre chez Millie's, au coin de ma rue. Tu pourras utiliser leurs toilettes.

— Je n'ai pas vraiment le choix. Je suis en situation d'urgence absolue.

Ciara met un terme à la conversation. Elle se sent mal d'avoir menti à sa sœur. Elle aimerait pouvoir lui avouer la vérité, à savoir qu'elle a elle-même besoin de connaître la vérité.

Siobhán refuse d'entendre parler d'Oliver St Ledger, elle serait furieuse d'apprendre que Ciara joue les détectives sur Internet et s'est installée à Dublin dans l'espoir de croiser sa route et de l'interroger sur ce qui s'est réellement passé le jour du drame, celui qui a ouvert une énorme ligne de faille au sein de leur famille.

Elle ne peut pas lui dire qu'elle a besoin de savoir, même si c'est douloureux. C'est le prix à payer pour retrouver un semblant de sérénité.

Il n'en reste pas moins que mentir lui coûte. Elle a raconté à son patron qu'elle avait besoin de prendre un congé sans solde de quelques jours à cause de sa mère, et voilà qu'elle invoque un entretien d'embauche bidon à Siobhán pour expliquer sa présence à Dublin. Elle n'a pas encore entamé les manœuvres d'approche avec Oliver St Ledger et elle a déjà du mal à jongler avec tous ses mensonges.

Elle n'y arrivera jamais. Elle n'est pas faite pour ça.

Ciara quitte le coin cuisine et retourne près du canapé où sont éparpillés ses habits. Au départ, elle a uniquement emporté des affaires pour une nuit, mais quand elle a compris que son séjour se prolongerait, elle a su que retourner à Cork était hors de question, jamais elle ne reviendrait si elle quittait Dublin.

Rester lui paraissait déjà suffisamment difficile.

Sans compter qu'elle n'avait pas les moyens de se payer un aller-retour.

Elle a compté chaque sou avant de se procurer quelques vêtements, des sous-vêtements, des affaires de toilette et un carnet dans le grand Penney's d'O'Connell Street. Elle prend le carnet, l'ouvre sur une page vierge et dresse la liste des mensonges débités à Siobhán.

Au cas où.

Elle a acheté le reste dans plusieurs magasins. Le cordon de couleur bleue et la plastifieuse chez Eason's et le téléphone jetable dans une boutique Three de Grafton Street, après quoi elle s'est fait imprimer un faux badge dans une papeterie voisine de l'Agence KB.

Le jeune type de la papeterie lui a tendu l'enveloppe contenant son badge en le regardant comme une bête curieuse, au point qu'elle s'est sentie obligée de s'expliquer.

— C'est pour une fête costumée.

Le type a joué les innocents, sans être dupe.

Elle a trouvé le reste des accessoires indispensables dans un magasin solidaire de South Great George's Street. Elle revenait de sa virée à O'Connell Street quand elle est tombée en arrêt devant la vitrine. Un amateur de conquête spatiale avait probablement fait don de toute sa collection car il y avait là une fusée Saturn V en Lego avec sa boîte d'origine en parfait état, une pile de biographies d'astronautes, ainsi qu'une couverture, un mug et un t-shirt ornés du sigle de la NASA.

Sans oublier un sac en toile avec une navette spatiale survolant des gratte-ciel et un logo « Intrepid ».

En effectuant une recherche sur son portable, Ciara a appris qu'il s'agissait d'un musée new-yorkais aménagé sur un porte-avions.

Si Ciara ne savait rien de l'Oliver St Ledger d'aujourd'hui, elle en connaissait à peine plus sur celui d'hier. Elle avait cru deviner qu'il était amateur de rugby en voyant cette vieille photo dans le bulletin de son école, même s'il était peu probable qu'il ait pratiqué ce sport à Oberstown. Elle savait aussi qu'il s'intéressait à l'espace, à cause de son t-shirt le jour du meurtre. Celui qui avait servi à étancher le sang de la victime.

C'était bien maigre, et rien ne prouvait à Ciara qu'Oliver St Ledger avait conservé ses passions d'enfance, mais elle ne disposait de rien d'autre. Faute de s'y connaître en rugby, elle pouvait au moins renforcer ses connaissances dans le domaine de la conquête spatiale en écumant Wikipédia et en regardant *Apollo 13* une nouvelle fois.

En outre, personne ne lui demandait d'être imbattable sur le sujet. On peut se passionner pour un domaine sans être obsessionnel. Il lui suffisait de manifester son intérêt pour l'espace en arborant un souvenir quelconque acheté dans la boutique d'un musée.

Un objet banal, facile à porter, visible sans être ostentatoire. En espérant qu'il serve de prétexte à entamer la conversation.

Ciara se prépare une tasse de thé et récupère sur le canapé le journal de la veille, qu'elle était trop fatiguée pour lire en regagnant son studio. Elle le déplie et découvre un gros titre à la une :

PREMIER CAS DE CORONAVIRUS EN IRLANDE

21 jours plus tôt

Oliver s'oblige à quitter le canapé, se rend dans la cuisine et y boit plusieurs verres d'eau d'affilée dans l'obscurité. Son estomac crie famine, mais il n'a aucun appétit. Il est incapable de manger. Il remplit une nouvelle fois le verre au robinet de l'évier et part chercher un comprimé dans la salle de bains.

Figé devant l'armoire à pharmacie, la plaquette à la main, il est pris d'une hésitation.

À haute dose, ces comprimés sont mortels. L'ultime solution quand on a épuisé toutes les autres possibilités. C'est la raison pour laquelle il en prend très rarement, une fois par mois tout au plus, en respectant scrupuleusement la posologie.

Il fait le compte des comprimés : il en reste dix-sept au total, sur les deux plaquettes de la boîte.

Il n'a plus aucune notion du temps…

Il repose la boîte dans l'armoire à pharmacie dont il referme la porte. Ce n'est pas une solution. Il a essayé une fois, sans se donner trop de mal, et n'a jamais regretté que la manœuvre ait échoué. Une solution définitive à un problème temporaire, comme le dit Dan, son psy, avant d'ajouter : « Ça finira par passer. » Reste à savoir s'il a raison.

Il se rend dans la chambre où le lit est fait, de façon inexplicable. Il se souvient soudain qu'il n'a pas mis les pieds dans cette pièce depuis mercredi matin, quand Ciara était encore là. Sans doute est-ce elle qui a fait le lit. Il caresse les draps à deux mains, en quête d'une trace évanescente de sa présence. En vain.

Il monte sur le lit, se recroqueville sous la couverture en s'imaginant qu'elle le serre dans ses bras, et rêve des eaux glacées d'une rivière au fond de laquelle l'observe un garçonnet qui lui répète inlassablement la même question.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Aujourd'hui, pas plus qu'autrefois, Oliver ne sait quoi lui répondre.

À un moment donné ce samedi-là, il finit par se lever et se rend dans la cuisine pour manger. Non parce qu'il a faim, mais parce qu'il n'en peut plus des gargouillis incessants de son estomac. Il tombe sur une boîte de céréales dont il grignote le contenu par poignées, debout. Chaque nouveau shoot de sucre dans son organisme fait émerger du brouillard le décor qui l'entoure.

Les rideaux sont tirés alors qu'on est en plein après-midi. Une armée de verres d'eau à moitié pleins monte la garde un peu partout, avec les restes intacts d'un déjeuner qui date sans doute de mercredi, et une odeur étrange de lait caillé imprègne l'air de la pièce. Il devrait tout nettoyer, mais ses bras pèsent des tonnes. Il n'aspire qu'à retourner se coucher.

Plus exactement, il n'aspire qu'à parler à Ciara. Il faudrait qu'il parvienne à la convaincre de revenir, d'accepter de l'écouter quelques instants. De le laisser s'expliquer à présent que le choc s'est atténué. Il était normal qu'elle réagisse de cette façon, il devait bien s'y attendre. Mais qui sait si maintenant, avec quelques jours de recul, lorsque la lame pointue de la vérité aura eu le temps de s'émousser…

Son portable. Où est son portable ?

Il écarte la masse de tout ce qui encombre le plan de travail et finit par dénicher le téléphone sur une brochure consacrée au Covid-19 dans laquelle sont détaillées les recommandations des autorités. Il poursuit ses recherches et trouve le chargeur, retourne dans la chambre et le branche près du lit.

Que pourrait-il bien lui dire ? Quels mots employer pour la convaincre de revenir et de lui parler ?

Une double vibration lui signale que la charge minimale a été atteinte, et l'écran s'allume. Il récupère le portable et s'emploie à rédiger un SMS à l'intention de Ciara. Au terme de plusieurs tentatives marquées par leur lot d'hésitations, il finit par s'accorder avec lui-même sur le message suivant : « Je sais que tout est fini entre nous, mais je ne voudrais pas que ça se termine de cette façon. Pourrait-on parler ? On peut se retrouver dans un lieu public si tu préfères. »

Il aimerait s'assurer que le message est bien arrivé à destination, mais la confirmation n'arrive pas.

Une minute s'écoule.

Puis une autre.

Il en arrive à se demander si elle n'a pas bloqué son numéro, à moins qu'elle n'ait éteint son portable. Il tente sa chance en composant le numéro de Ciara et tombe directement sur le répondeur.

Il ne laisse pas de message, se retourne dans son lit et s'enfouit sous les couvertures en serrant les paupières dans l'espoir que le sommeil le délivre des pensées qui le torturent, de la réalité qui l'assaille, de son avenir incertain, de ses regrets.

Il finit par s'assoupir.

Alors que la nuit tombe, la pièce se retrouve plongée dans l'obscurité.

Une sonnerie électronique agressive le réveille en sursaut. Il se

dresse sur son lit dans le noir. Il ne s'agit pas de son téléphone mais de la sonnette de l'appartement, reliée à l'interphone du hall d'entrée de l'immeuble.

Quelqu'un.

Il est complètement perdu. Quelle heure peut-il être ? Quel jour ? Il se sent groggy, complètement désorienté.

Kenneth peut-être ? Il en doute. Mais si ce n'est pas lui, il s'agit forcément de…

Il bondit hors du lit, mais son corps le trahit et il se cogne violemment le coude contre la porte du placard. La douleur le traverse tout entier à la façon d'un éclair.

Un nouveau coup de sonnette.

Il se relève péniblement et se précipite à la porte.

C'est elle.

Il la voit sur l'écran carré du visiophone.

— Ciara, dit-il sans se soucier que le mot se teinte dans sa bouche d'un mélange pathétique de reconnaissance et d'espoir.

La voix métallique de Ciara s'échappe du haut-parleur.

— Je peux entrer ?

— Bien sûr. Bien sûr. Bien sûr.

Le visage de Ciara s'efface de l'écran et un clic signale que la porte s'est ouverte.

Oliver s'empresse d'ouvrir sa porte et se plante sur le seuil, face au couloir. Il trompe son attente en essayant de réveiller d'une main son visage chiffonné.

Que va-t-il lui dire ? Que va-t-*elle* lui dire ? Elle apparaît au détour du couloir sans qu'il ne puisse rien deviner de ses intentions à la vue de son visage. C'est seulement en le voyant de près qu'un pli barre le front de Ciara.

— Tu te sens bien ? s'inquiète-t-elle.

Il trouve la question prometteuse. Son sort ne lui est pas indifférent.

— Je n'ai pas beaucoup dormi, se justifie-t-il d'une voix pâteuse.

— On dirait même que tu n'as pas dormi du tout depuis l'autre jour.

— Euh… c'est-à-dire…

Il avale péniblement sa salive.

— Tu veux entrer ?

— Oui, il faut qu'on parle. Cela dit…

Elle hésite avant d'achever sa pensée.

— Tu n'es manifestement pas en état de discuter.

— Je vais bien, je t'assure, se défend-il.

— Je vois bien que non. Tu as une tête à faire peur et les pupilles

comme des soucoupes.

Un court silence.

— Tu as bu ?

Il secoue la tête.

— J'ai juste besoin de dormir, mais tout va bien. Entre…

— Tu ne vas pas bien du tout !

— Je t'en prie.

Elle prend le temps de réfléchir.

— Écoute, finit-elle par se décider. Va te coucher, passe une bonne nuit et je reviens demain. On parlera à ce moment-là.

La bienveillance de Ciara le bouleverse. Il ne la mérite pas. Il ne mérite pas Ciara.

— Bien sûr, mais pourquoi tu ne resterais pas ?

Elle hésite le temps d'une éternité.

— D'accord, mais uniquement pour m'assurer que tu te reposes. Je m'installerai sur le canapé.

Ils pénètrent dans l'appartement dont il referme la porte.

— C'est quoi, cette odeur ? s'enquiert-elle en fronçant le nez.

Il ne sent rien, en dehors de son odeur à elle, son produit pour les cheveux qui évoque la mer et le soleil. Il repense à leur pique-nique dans le parc, quand elle était allongée à côté de lui, sans rien d'autre que le bleu du ciel et les battements de leurs cœurs.

Elle le pousse doucement vers la chambre et lui fait signe de se mettre au lit.

— Tu es revenue ? l'interroge-t-il. Tu crois que tu peux encore m'aimer ?

Elle ne dit rien et il ferme les yeux pour ne pas lire sur ses traits la réponse à sa question.

Il l'entend qui baisse le store, reconnaît le claquement de ses bottines sur le plancher et le léger bruit de la porte qu'elle referme délicatement en disant :

— On discutera demain. OK ?

56 jours plus tôt

— Allez-y.

Ce sont les tout premiers mots qu'il lui adresse.

On est vendredi, à l'heure du déjeuner, et c'est le cinquième jour d'affilée qu'elle suit Oliver dans le Tesco en face de son agence, son petit sac de toile orné d'une navette spatiale à la main, dans son rôle d'employée de bureau qui achète un sandwich. Aujourd'hui, elle l'a perdu au milieu de la foule des clients. Agacée, elle a pris par erreur une bouteille d'eau aromatisée, ce qu'elle déteste.

Elle s'arrête près d'un stand d'œufs de Pâques *(Pâques ? Déjà ?)*, hésitant à rebrousser chemin pour la changer.

C'est à cet instant précis qu'elle lève les yeux et le voit. Il lui cède la place poliment dans la queue.

Elle ne l'a jamais vu d'aussi près, n'a jamais pu le regarder dans les yeux. Jamais *senti* sa présence avant cet instant.

Elle n'y arrivera jamais. Elle en est incapable.

Il affiche une expression étrange. On le dirait presque dans l'expectative. Comme si… comme s'il lui lançait un défi ? Peut-il savoir qui elle est ? Peut-il avoir deviné ses intentions ? Elle a le sentiment d'être brusquement transparente. Il lui faudrait une minute pour se ressaisir.

Elle n'a qu'à revenir. Lundi.

Elle sera prête.

— Je n'ai pas pris la bonne, répond-elle en agitant la bouteille qu'elle s'apprête à échanger.

Ciara repart en direction des armoires réfrigérées en sentant peser son regard sur elle.

Son cœur bat plus fort d'un martèlement prometteur.

Elle change de bouteille d'eau en prenant son temps, va tout au fond du supermarché à la recherche d'un produit imaginaire, puis retourne aux caisses et s'insère dans l'une des files d'attente.

Il n'est plus là depuis longtemps.

Elle respire enfin.

À peine a-t-elle mis le pied dehors qu'une voix la hèle.

— Joli sac.

C'est lui. Debout sur le seuil de l'immeuble voisin, il la regarde droit dans les yeux. Il a coincé sous son bras, l'écrasant à moitié, le sandwich qu'il vient d'acheter. Sur ses traits flotte l'ombre d'un sourire et une expression qu'elle est incapable de décoder.

Elle s'immobilise.

— Mon… ?

— Votre sac, dit-il en tendant le doigt.

Elle y voit un signe.

À cause de l'embargo imposé par les autorités au moment du drame, elle connaît très peu de détails. Elle a toutefois trouvé un article dans lequel il est précisé que le Garçon B avait caché sous son lit un t-shirt couvert de sang sur lequel figurait le sigle de la NASA. C'est sa grand-mère qui le lui a offert. Les avocats chargés de sa défense y voient le signe qu'il n'a jamais voulu le moindre mal à Paul Kelleher, qu'il s'est contenté d'aider Shane quand celui-ci est passé à l'acte.

— Merci, répond-elle. Il vient de l'Intrepid, un musée à…

— New York, finit-il à sa place. Celui qui se trouve sur un porte-avions, c'est bien ça ? Vous l'avez visité ?

Les faits se sont déroulés dix-sept ans plus tôt, ce n'était qu'un gamin, rien ne prouve qu'il s'intéressait particulièrement à la conquête de l'espace. Sa grand-mère a très bien pu lui acheter ce t-shirt par hasard. En attendant, Ciara ne disposait d'aucun autre indice, et quand elle a vu ce sac dans la vitrine du magasin solidaire…

Il se trouve qu'il se passionnait pour l'espace.

Et que c'est toujours le cas.

— Oui. Une fois.

Il n'a pas pu visiter ce musée. C'est matériellement impossible. Elle s'en est assurée. La navette spatiale exposée à l'Intrepid n'a été ajoutée aux collections qu'en 2012, et elle imagine mal qu'il ait pu se rendre aux États-Unis depuis sa libération d'Oberstown, il aurait été obligé de mentionner sa condamnation aux services de l'immigration. En Irlande, les passagers des vols directs à destination des États-Unis sont contrôlés par les services américains à l'aéroport de départ, à Dublin comme à Shannon. On ne l'aurait même pas laissé monter dans l'avion. En affirmant n'être allée qu'une seule fois à l'Intrepid, elle se laisse tout le loisir d'en garder des souvenirs imprécis.

— C'était bien ?

Elle hésite. Elle va devoir faire un choix.

On croit souvent que les décisions susceptibles de changer le cours de votre existence portent sur des sujets essentiels. Une demande en mariage. Un déménagement. Un nouveau boulot. Elle sait, au contraire, que ce sont les moments les plus anodins qui viennent tout bouleverser. Des moments tels que celui-ci.

Elle veut savoir ce qui s'est réellement passé ce jour-là. Elle le doit à sa mère, avant qu'il soit trop tard. Celle-ci n'a plus jamais été la même après ce jour fatidique, après la visite des deux messieurs qui ont frappé à leur porte, un *garda* en uniforme, un autre en costume sombre, tous deux gênés et solennels.

Nous sommes au regret de devoir vous poser quelques questions.

Au fond du cœur de sa mère, une fissure est apparue, qui n'a fait que s'élargir depuis.

C'est au sujet du petit garçon qui a disparu, Paul Kelleher.

Ciara aussi a besoin de savoir.

Ce n'est peut-être pas le cas de Siobhán, à moins que son aînée ne simule habilement l'indifférence, mais l'incertitude mine Ciara. Les deux gamins ont donné à la police des versions divergentes, chacun accusant l'autre d'être l'instigateur, la mauvaise graine responsable du drame. Les *gardaí* ont adopté une position alternative : de leur point de vue, peu importe qui a commencé puisqu'ils ont tous les deux contribué à la mort du petit garçon.

Shane est-il là ? Pourriez-vous lui demander de descendre ?

Les jurés ont tenu compte de l'ensemble des faits dont ils disposaient. De la rapidité avec laquelle Oliver est revenu sur ses mensonges, de ses larmes déchirantes lors des interrogatoires, du t-shirt de la NASA couvert de sang. Ils ont finalement décidé de rejeter la responsabilité du meurtre sur Shane. Peut-être ont-ils été influencés par le fait que les parents de ce dernier vivaient dans la partie de Mill River réservée aux logements sociaux, que le père était chômeur de longue durée, que Shane lui-même avait un an de retard et connaissait une scolarité difficile ? À l'inverse, la famille St Ledger occupait l'un des six grands pavillons dont disposait le lotissement, entouré d'un vaste terrain. Les deux parents étaient médecins et l'un des témoins de moralité fut le curé de la paroisse. Oliver, un beau petit garçon, avait bien meilleure allure que Shane, dont le visage poupin au teint pâle était tavelé par l'acné. Et tandis que le juge prononçait à l'encontre de Shane une peine de vingt ans, il promettait à Oliver de retrouver la liberté à sa majorité, après cinq ans d'enfermement.

Ciara n'a jamais oublié la maison familiale pétrifiée à l'annonce de ce verdict, le lit de camp sur lequel elle a dormi des mois durant dans la chambre de Siobhán car elle était incapable de rester seule dans sa chambre, son aînée comme elle passant des heures les yeux ouverts dans le noir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? avait-elle interrogé sa sœur.

— Ton frère a tué quelqu'un, avait sèchement répondu Siobhán.

Par la suite, chaque fois que quiconque s'approchait d'elle, Ciara sentait les mâchoires d'un piège à loup se refermer sur ses entrailles. Elle avait l'impression qu'une menace pesait sur son âme, qu'une sorte de fil de fer barbelé emprisonnait son ADN, prêt à l'étouffer à la première occasion.

Comment savoir si elle n'était pas comme son frère ?

Elle arbore, sur l'écran de son téléphone, une citation que l'on attribue à Abraham Lincoln : *Le sens de la discipline se mesure à la capacité de choisir entre ce que l'on désire tout de suite et ce que l'on désire le plus.* Le sens de la discipline n'a jamais été un problème pour elle. C'est la peur qu'elle a besoin de combattre. De son point de vue, choisir entre ce que l'on désire tout de suite et ce que l'on désire le plus est avant tout une question de courage. Là, tout de suite, elle voudrait fuir, bloquer les écoutilles, fermer la porte. Battre en retraite. Rester dans sa zone de confort. Loin de Dublin, de l'Agence KB et d'Oliver St Ledger.

Elle a toutefois besoin de savoir ce qui est arrivé ce jour-là.

Ce qui est *vraiment* arrivé.

C'est l'occasion ou jamais.

— Oui, ose-t-elle. Mais ce n'est pas aussi génial que le Kennedy Space Center.

18 jours plus tôt

Quand Oliver se réveille, le soleil du petit matin inonde la chambre et l'atmosphère même est différente. Il s'appuie sur les coudes et jette un regard circulaire. Il avait le souvenir d'une certaine pagaille, et voilà que pas un vêtement ne traîne au sol. De l'air frais pénètre par la fenêtre ouverte qui laisse filtrer des chants d'oiseaux. Il voit un verre d'eau sur la table de nuit et en avale le contenu avec reconnaissance, dans l'espoir de chasser la sensation de sécheresse âcre qui lui brûle la gorge.

Des bruits s'échappent de la cuisine : de l'eau qui coule, le ronronnement de la machine à café, le tintement d'une cuillère dans une tasse.

Elle est restée. Elle a passé là toute la nuit.

Oliver veut y voir un signe encourageant.

Il enfile une tenue propre, conscient de ne pas s'être changé les trois jours précédents. Un éclair de douleur lui traverse le coude, il a le vague souvenir de s'être cogné la veille.

Il se brosse rapidement les dents et se passe de l'eau sur le visage dans la salle de bains avant de la retrouver dans la pièce principale.

— Bonjour, l'accueille-t-elle.

— Bonjour.

Elle boit un café, assise sur le canapé. Perchée sur le canapé, plus exactement, le dos raide. Il la sent tendue.

N'étant pas certain que ce soit une bonne idée de s'asseoir à côté d'elle, il choisit de s'installer à l'autre extrémité en veillant à laisser de l'espace entre eux.

— Comment te sens-tu ? l'interroge-t-elle.

— Ça va.

— Tu as dormi ?

Pas vraiment, pense-t-il. Il s'est tourné et retourné, les yeux ouverts dans le noir, alors que ses bras et ses jambes étaient fourbus, que ses yeux le picotaient, que le sang martelait ses tempes, qu'il aurait voulu dormir alors que son corps lui interdisait tout repos, pour une raison obscure.

— Un peu, répond-il. J'ai somnolé. Où es-tu allée ? Ce week-end, je veux dire ?

— Chez moi. Où voulais-tu que j'aille ? Le pays est confiné, au cas où tu l'aurais oublié.

Avec tout ce qui se passe, il n'y pensait plus vraiment.

— Quelle heure est-il ?

Elle se penche et tapote d'un doigt son téléphone dont l'écran s'allume.

— 7 h 35, répond-elle. Nous sommes le lundi de Pâques.

Un autre détail qu'il avait oublié.

D'une certaine façon, il aimerait poursuivre la conversation sur le même mode, comme entre deux eaux.

Mais il a besoin de savoir, de poser la question qui le taraude.

— Tu es revenue ?

Elle ne répond pas immédiatement.

— Pour être honnête, Oliver, je n'en sais rien.

Il se risque à s'approcher légèrement.

— J'ai bien conscience que ce sont des mots, mais je suis désolé. Je ne souhaitais pas te mentir, mais je ne voyais pas comment procéder autrement. Si je t'avais dit la vérité tout de suite, si tu avais su…

— Tu serais capable de me faire du mal ?

Il a un mouvement de recul, comme si elle l'avait giflé.

— Quoi ?

— Tu ne peux pas m'en vouloir de te poser la question.

— Ciara, jamais je ne…

— Comment puis-je en être sûre ? Comment savoir de quoi tu es capable ? Je suis venue vivre ici, avec toi, alors que personne au monde n'était au courant. À l'exception de cette journaliste, apparemment. À ce sujet, comment allons-nous réagir avec elle ?

Le *nous* lui fait l'effet d'une bulle d'espoir que le souvenir de Laura crève aussitôt.

— Juridiquement, elle n'a pas le droit de divulguer mon nom.

— Et ta photo ?

Il répond par la négative d'un mouvement de tête.

— La loi prévoit de protéger mon identité sous toutes ses formes, de sorte que le moindre indice…

Ciara acquiesce lentement, perdue dans ses pensées.

— Je sais que ça fait beaucoup d'un seul coup, poursuit Oliver, mais je tiens à te le dire. Je suis sans doute l'un des seuls en Irlande en ce moment, étant donné les circonstances, mais ces quelques semaines… ont été les plus heureuses de mon existence.

Elle garde le silence.

Il retient son souffle.

— Moi aussi, finit-elle par avouer d'une voix douce. Mais à présent… je ne sais plus quoi penser.

— Sache que je ne te demande pas de me pardonner. Que rester avec moi n'excuserait en rien ce que j'ai fait. Je ne m'excuse pas moi-même. De beaucoup s'en faut. Mais c'est arrivé il y a longtemps. Et

j'en accepte la responsabilité. Je l'ai fait en purgeant ma peine. Je vivrai jusqu'à ma mort dans le regret et la hantise de ce qui est arrivé ce jour-là, mais ça n'ôte rien à ce qui nous lie, à ce que nous avons vécu ces dernières semaines. Le premier soir où tu es venue ici, j'ai senti…

Il en a la gorge nouée, au point de ne pouvoir déglutir.

— Je voudrais revivre cette sensation, Ciara. Si seulement on y arrivait. Dis-moi ce que tu attends de moi. Dis-moi ce que tu veux entendre pour te donner l'envie de rester.

Elle pose sur lui un regard qui lui rappelle le jour de leur rencontre, au bord du canal, le premier soir dans cette même pièce, et tous les matins qui ont suivi…

Il tend les bras vers elle.

Il la prend dans ses bras, colle sa joue contre la sienne, la tête contre son épaule.

Et, miracle ! Elle se laisse aller.

Lentement, mais sûrement, il sent le corps de Ciara se détendre au contact du sien, les bras de Ciara lui entourer la taille, la main de Ciara s'enfoncer dans le creux de ses reins.

Il craint de rompre le charme par un mouvement intempestif.

Lorsqu'elle s'exprime enfin, c'est d'une voix étouffée par sa poitrine à lui.

— Je me sens perdue.

— Tu ne crois pas qu'on devrait se laisser aller ? murmure-t-il.

Elle hoche la tête de façon presque imperceptible.

Il se hasarde à chercher ses lèvres des siennes. Tout d'abord hésitante, elle finit par l'attirer contre elle, par lui rendre son baiser.

C'est une journée étrange pour lui comme pour elle. Ils s'observent en marchant sur des œufs, inquiets à tout moment de savoir ce que pense l'autre, de peur qu'ils ne soient pas sur la même longueur d'onde.

Il n'ose pas lui demander si elle entend rester cette nuit, de peur qu'elle y voie l'occasion de regretter d'être revenue, de comprendre que sa place n'est pas là, de s'apercevoir que le voir lui est insupportable. Il l'a surprise à plusieurs reprises en train de l'observer, prête à parler avant de changer d'avis et de garder le silence.

De son côté, Oliver s'obstine à négliger une vérité pressante : il n'a pas vraiment dormi depuis cinq jours. Il sait qu'il a atteint la limite et qu'à moins de réagir vite, le pire peut survenir.

Il n'a pas envie de dormir le jour où Ciara revient, alors que le fil qui les relie est encore si fragile, mais il sait aussi qu'il peut tout

gâcher s'il ne dort pas. De guerre lasse, alors que le soleil commence à décliner, il lui explique qu'il va devoir avaler un comprimé.

— Ah, réagit-elle, comme déçue. Tu veux que je m'en aille ? Je peux revenir…

— Non, non. Tu peux rester. Si tu en as envie, bien sûr.

— Quel effet ça te fait, quand tu en prends un ?

— Je m'écroule, sourit-il. Rien d'autre.

— Mais ça veut dire que… que tout ira bien demain ?

— Je risque d'être un peu groggy, mais je ne serai plus un zombie.

Elle lui adresse un sourire, le premier depuis le Grand Moment de Vérité, et c'est comme si une chaudière se mettait en route dans sa poitrine.

Il lui prend la main.

— Merci. D'être revenue. Et d'être restée.

Il se penche et l'embrasse sur la joue, délicatement, mais longuement.

En s'éloignant, il remarque que son regard brille de larmes.

— Ciara…

— Désolée, s'excuse-t-elle en s'essuyant les yeux. Je n'ai pas beaucoup dormi non plus ces derniers temps. Passer une bonne nuit ne me ferait pas de mal, à moi non plus.

Elle lui prend la main et la serre dans la sienne.

— Tu préfères manger d'abord, ou bien… ?

— J'aime autant ne rien avaler.

Oliver se rend dans la cuisine et remplit un verre d'eau au robinet de l'évier, puis il prend un cachet dans la salle de bains. L'expérience lui a enseigné que quelques minutes suffisent pour que le médicament agisse. Dix minutes tout au plus, après quoi il est préférable qu'il soit au lit s'il ne veut pas s'écrouler de toute sa masse.

Où qu'il soit.

Dieu sait qu'il attend avec impatience ce moment délicieux où il oublie tout. Il n'en peut plus de se sentir aussi mal. Il a envie de se réveiller reposé le lendemain, plein d'énergie, prêt à entamer toute une vie avec Ciara. Il est impatient de passer enfin à « Après ».

Il avale un comprimé.

Il retourne dans la chambre, retire ses chaussures et ses chaussettes. Trop épuisé pour se préoccuper du reste, il ouvre le lit et se glisse entre ses draps. Il entend la porte se refermer, la rumeur étouffée de la télévision, le volume du son au minimum.

Il ferme les yeux.

Il les rouvre.

Il aperçoit le sac de Ciara posé par terre, son grand sac de cuir noir avec des anses, là où elle le pose d'habitude en arrivant. Un détail

attire son attention. Un grand carnet Moleskine noir auquel une serviette en papier sert de marque-page.

Il reconnaît le logo du Sidecar Bar.

Le bar du Westbury où s'est déroulé leur tout premier rendez-vous. Aurait-elle emporté cette serviette en souvenir ?

Les quelques semaines qui se sont écoulées depuis lui font l'effet d'une éternité, à cause du confinement, mais l'idée qu'elle ait pu garder cette serviette le plonge dans une douce torpeur. Il relève la tête, retient son souffle, l'oreille tendue.

La porte du frigo qui s'ouvre et se referme. Ciara est dans la cuisine.

Il repousse les couvertures, se lève, s'approche du sac. Il vogue déjà entre deux eaux et se tient d'une main au mur, au cas où. Il n'a pas l'impression de commettre une indiscrétion, il a juste envie de savoir. Il voudrait s'endormir et rêver qu'elle l'aime. Si elle a conservé cette serviette, en dépit de ce qui est arrivé mercredi, si elle la garde dans son sac…

Il veut y voir un signe.

Il saisit la serviette en papier par un coin et la tire à lui.

Des mots y sont tracés. Des notes, apparemment, rédigées à l'encre bleue.

French 75
Bar à New York – entrée invisible
Enfant unique

Il bat des paupières, perdu. On dirait la liste des sujets de conversation qu'ils ont abordés ce soir-là.

Pourquoi aurait-elle éprouvé le besoin d'en prendre note ?

Si ça se trouve, elle tient un journal intime et elle a voulu noter ces détails pour s'en souvenir en attendant de les reporter par la suite.

Ses yeux glissent naturellement de la serviette au carnet noir.

Il tourne la tête en direction de la porte du salon. Elle est fermée.

Il tend la main.

Le carnet est usé, sa couverture abondamment plissée. Il l'ouvre et le feuillette. Il reconnaît l'écriture de Ciara sur toutes les pages, s'arrête sur l'une d'elles au hasard.

Navettes spatiales

Challenger – 28/1/86, défaut des joints toriques (à cause du froid), explosion au moment du « pleins gaz ».

Columbia – 1/2/03, brèche suite choc avec bloc de mousse isolante, destruction pendant la rentrée dans l'atmosphère

Atlantis – Kennedy Space Center, Floride
Discovery – Musée Smithsonian, Virginie
Endeavour – California Science Center

Enterprise – Intrepid, NY (véhicule test)

Oliver serait incapable de dire si la télévision est toujours allumée dans la pièce voisine tant le sang bourdonne dans ses oreilles.

Sur la page suivante a été collé un article découpé. Le papier glacé signale une coupure de magazine. Il s'agit d'un extrait d'interview, à en juger par la question en caractères gras, suivie de sa réponse.

Quel conseil donneriez-vous à quelqu'un qui voudrait visiter le Kennedy Space Center ?

Ne manquez pas la navette Atlantis *! On la découvre d'un seul coup, sans s'y attendre. La surprise est totale. Dans une immense salle de projection, plongée dans l'obscurité, on commence par visionner un documentaire consacré au programme des navettes. À la fin, l'écran remonte en révélant la vraie navette. Là, dans toute sa splendeur, sous vos yeux. Les portes de sa soute grandes ouvertes, elle est légèrement penchée, on a l'impression qu'elle flotte dans l'espace. C'est incroyable. Dans le public, tout le monde en avait le souffle coupé. Le temps d'en faire le tour, de prendre un maximum de photos et de lire toutes les explications, je suis retournée en arrière et j'ai assisté à la séance suivante, rien que pour voir la réaction des gens.*

Il passe à la page suivante.

2020 – Je quitte Apple (Cork)
2017 – Diplôme à Swansea
2002 – Déménagement à l'île de Man (7)

Il découvre la dernière page du carnet, sur laquelle est scotchée une feuille A4 pliée en deux. Il la déplie et fait pivoter le carnet d'un quart de tour afin d'en lire le contenu. Il s'agit d'une capture d'écran du profil LinkedIn d'une certaine Ciara Wyse qui vit à Dublin où elle travaille pour la compagnie Cirrus. La photo qui accompagne la fiche est celle de quelqu'un d'autre.

Les premières nappes de brouillard commencent à embrumer le cerveau d'Oliver, l'empêchant de laisser s'épanouir ses pensées.

Il connaît bien ce processus chimique.

Impossible de l'arrêter.

Il a beau le savoir, il voudrait l'enrayer, préserver un espace qui lui permette de réfléchir, de comprendre…

Le carnet.

Tout ce qu'elle lui a dit y est noté.

Avec des dates, comme si…

Comme si elle avait besoin de les mémoriser.

Ce n'est pas un journal intime, mais une sorte de carnet de bord…

À travers le brouillard, un mot s'imprime dans sa tête.

Couverture.

Ciara avait besoin d'une couverture.

Ses yeux se posent une nouvelle fois sur la porte du salon. Il se demande qui se cache derrière. *Ce qui* se cache derrière.

Le brouillard s'épaissit, ses volutes tourbillonnent autour de lui et l'emportent. Il titube, se rattrape de justesse en posant les mains sur le mur.

C'était bien une journaliste. Ciara est journaliste. Forcément. Il ne voit pas d'autre explication possible.

Il ne faut surtout pas qu'il s'endorme.

Pas question.

Non.

Oliver s'avance dans la salle de bains d'un pas hésitant, comme ivre. Le carrelage du sol lui paraît loin, très loin de ses pieds nus. Les dessins du marbre dansent et tourbillonnent…

Il tombe à genoux, se penche au-dessus de la cuvette des toilettes, enfonce deux doigts au fond de sa gorge. Il est trop tard pour arrêter le processus, mais il peut sans doute le ralentir. Le temps de réfléchir.

Le temps de décider comment réagir.

Avec *elle*.

Mais le brouillard s'épaissit, embrume son cerveau, alourdit ses paupières. Une vague sombre s'apprête à l'emporter.

De l'eau froide. Seule l'eau froide peut le maintenir éveillé.

Il se relève péniblement et se glisse dans la cabine de douche. Son coude le lance de plus belle. Il se sera cogné à nouveau. Il soulève la manette et une pluie s'abat sur lui. Le thermostat est resté réglé sur la température habituelle, l'eau tiède se réchauffe, accentuant la sensation de torpeur. Il tourne la manette dans l'espoir d'obtenir de l'eau froide, mais rien ne change.

Ses mains se sont détachées de son corps, il a l'impression de regarder celles de quelqu'un d'autre, elles ne lui obéissent plus.

Le lavabo. Il y a de l'eau froide au lavabo.

Il s'extrait tant bien que mal de la douche, s'affale contre l'émail dur du lavabo, manque de se fracasser le crâne contre le miroir.

Il ouvre le robinet. L'eau est glacée.

Il s'efforce d'en remplir le creux de ses mains et de s'asperger le visage.

— Oliver ?

Elle est là, sur le seuil de la salle de bains, qui le regarde avec de grands yeux. Il n'a pourtant pas le souvenir de s'être retourné.

— Que se passe-t-il ? s'inquiète-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ?

Les mots lui parviennent déformés, comme si un ingénieur du son invisible les avait ralentis.

— Qui es-tu ? parvient-il à lui cracher au visage.

Il cherche des yeux le carnet noir, la serviette de papier, sans succès.

Il ne sait plus ce qu'il en a fait.

— Oliver, tu as déjà pris ton comprimé ? Si c'est le cas, tu ferais mieux de te mettre au…

Il se sent tanguer, fait un pas dans l'espoir de retrouver un semblant d'équilibre, tente de se raccrocher à la porte de la douche, mais il a mal visé, il trébuche et tombe en avant, le choc, un éclair de douleur, le mur carrelé qui fond sur lui, un vacarme de verre brisé…

Et Ciara qui hurle…

23 jours plus tôt

— C'était un jour ordinaire. Je rentrais de l'école avec un copain de classe, Shane, quand…

Ciara baisse la tête, elle ne veut pas qu'Oliver puisse voir son visage, sa réaction. Elle s'efforce de rester immobile, de ne pas trembler, de ne pas pleurer.

Comment doit-elle réagir ?

Comment l'écouter sans piper mot, sans lui dire qu'elle sait déjà ce qu'il a fait ce jour-là, mais aussi ce qu'a fait son frère ?

— Tout a commencé de façon idiote. On était idiots. En l'espace de quelques minutes, tout a basculé.

Elle trouve encourageant de voir qu'il a les larmes aux yeux.

Il lui parle de Paul Kelleher qui voulait toujours les suivre quand ils rentraient de l'école, de Paul Kelleher qui leur a lancé des cailloux ce jour-là.

— Il nous rate le plus souvent, mais plusieurs atteignent nos cartables et Shane en reçoit un sur la nuque. Il se retourne d'un seul coup, je suis persuadé qu'il va l'engueuler quand il lui dit : « C'est bon. Tu peux venir avec nous. On va jusqu'à la rivière, faire des ricochets. » En même temps, il me lance un regard du genre : *Fais comme moi*. Il se met à courir, Paul le suit, et moi aussi.

Elle essaye d'imaginer son frère, tente de projeter la scène dans sa tête à la façon d'un film. Elle n'avait que huit ans à l'époque, les souvenirs qu'elle a conservés de cette époque lui semblent factices et triturés, contaminés par les photos de famille et les histoires qu'on a pu lui raconter. Elle voit mal comment elle pourrait dire qui était vraiment Shane, à quoi il ressemblait, comment il se comportait.

— Le lotissement avait été construit le long de la Mill River, d'où son nom.

Je sais.

— Les maisons s'étagent en pente le long de la rive, mais pour atteindre l'eau, il faut franchir un rideau d'arbres…

Je me souviens.

— … si bien qu'on était plus ou moins invisibles quand on a atteint la berge. C'est à ce moment-là que…

Il avale péniblement sa salive.

— C'est à ce moment-là que… que Shane commence à tabasser Paul. C'est le seul terme qui me vient. Shane avait un an de retard, il avait presque treize ans, alors que Paul était petit pour son âge… Je ne me souviens pas de tout, mais je vois encore Shane qui dépasse

Paul d'une tête, et Paul qui lève les yeux vers lui, comme… comme…

Il ravale ses sanglots et tente de recouvrer un semblant de calme.

— Au départ, je ne suis pas intervenu. Je suis resté là, les bras ballants. Jusqu'à ce que Shane me fasse signe de l'aider, alors que Paul essayait de se dégager, de s'enfuir. À ce stade, il pleurait. Alors je me suis approché et je…

Sa voix se brise à nouveau, elle monte d'un ton.

— Au lieu d'intervenir, j'ai immobilisé Paul. En lui tenant les bras. Pour que Shane puisse continuer à… Pour que Shane puisse…

Ciara détourne le regard, incapable de le regarder plus longtemps.

Il avale péniblement sa salive.

Le cœur de Ciara est sur le point d'éclater, de se déchirer, d'exploser le long de coutures invisibles. Elle se sent mal à l'idée de ce qu'a fait Shane, de ce dont il était capable…

Elle se sent mal aussi pour Oliver, à la vue de sa détresse, de la souffrance qu'il éprouve en racontant son histoire. Elle éprouve pour lui un sentiment de compassion, peut-être même d'amour.

Elle en arrive à se dire que c'est un garçon bien. Il l'est devenu, en tout cas. Aujourd'hui.

Peut-être Shane le serait-il devenu lui aussi, s'il avait survécu.

Ils ont commis une erreur horrible, même si le mot *erreur* traduit trop imparfaitement ce qu'ils ont fait. C'est un fait établi. Mais c'étaient des gamins, c'était la première fois, ils s'étaient comportés jusque-là de façon parfaitement banale. Jusqu'à cet après-midi sinistre, Shane et Oliver étaient des enfants ordinaires.

Aujourd'hui, Oliver tremble même à l'idée de dépasser la limite des deux kilomètres imposée par le confinement.

Shane serait sans doute devenu quelqu'un de bien, lui aussi.

Tout serait peut-être rentré dans l'ordre.

Ciara aimerait tant que Shane soit là pour lui en apporter la preuve. Rassurer leur mère qui souffre depuis tant d'années, la libérer de sa culpabilité, de la responsabilité qui pèse sur ses épaules.

Leur mère s'est toujours reproché ce qui est arrivé.

— J'étais sa mère, marmonnait-elle d'une façon qui échappait à la petite fille de neuf ou dix ans qu'était Ciara à l'époque.

Avant que sa mère ne finisse par se murer dans le silence.

— Shane a dit à Paul qu'on allait nettoyer les taches de sang dans la rivière. Je savais déjà ce qui allait se passer, ce qu'il avait décidé, mais c'était comme… comme si une partie de moi pensait : Ouais, super idée, c'est la seule solution, il faut que j'aide Shane, que je le protège pour qu'il ne fasse rien qui puisse lui valoir des ennuis. En même temps, l'autre moitié de moi-même voyait Paul, couvert de sang, dire qu'il était d'accord et suivre Shane au bord de l'eau, et j'avais envie de hurler : « Qu'est-ce qui te prend ? Cours ! Va-t'en ! » Mais je n'ai rien

dit. Je les ai suivis jusqu'à la rivière, j'ai aidé Shane à pousser Paul et je l'ai aidé à lui maintenir la tête sous l'eau.

Il se remplit les poumons longuement, douloureusement.

— Jusqu'à… jusqu'à ce qu'il se noie.

Un grand silence.

Ciara en est malade. Elle souhaitait connaître les détails de l'histoire depuis tant d'années. Mais à présent que son vœu est exaucé, elle donnerait tout pour ne rien savoir.

— La police est arrivée ce soir-là. Chez nous.

J'étais là quand ils sont venus chez moi aussi.

— Ensuite, tout est allé très vite.

J'ai gardé le souvenir d'une succession de drames, d'un effroyable brouillard de larmes et de chuchotements, du calme, de la tristesse et du vide à la maison. On aurait dit un funérarium.

— On a été inculpés et envoyés à Oberstown, un centre de détention pour mineurs. Un procès a eu lieu un peu plus tard, mais comme il ne fallait pas dévoiler nos identités, on est devenus le Garçon A et le Garçon B. On a été reconnus coupables de meurtre, avec des peines différentes du fait de notre degré respectif de… d'implication. Je suis sorti le jour de mes dix-huit ans et Shane… Il s'est donné la mort quand il a atteint sa majorité. Il lui restait quinze ans à purger.

Ciara relève la tête à l'évocation du suicide de Shane, dans l'espoir qu'Oliver soit en possession d'informations qui lui manquent, lui explique les raisons du geste de son frère, lui révèle ce qui a pu le pousser à une telle extrémité. Elle ne l'a jamais revu après son arrestation, elle a glané le peu qu'elle sait de son séjour à Oberstown en écoutant ce qui se chuchotait chez elle.

— Je ne suis pas le mal incarné, Ciara. Je ne suis pas un monstre psychopathe. J'étais juste un enfant qui a déraillé complètement l'espace de cinq minutes. Un gamin qui a commis une erreur épouvantable un jour en rentrant de l'école, uniquement pour ne pas avoir l'air d'un poltron aux yeux d'un copain plus grand et plus âgé. J'avais douze ans. Comme je ne pouvais réparer l'irréparable, j'ai choisi la seule solution qui s'offrait à moi : j'ai tenté de me racheter. J'ai fait de mon mieux. J'ai accepté ma punition. J'ai été un détenu modèle. J'ai suivi ma thérapie scrupuleusement. J'ai obéi à tout. Il suffisait qu'on me donne un ordre pour que je l'exécute, et même davantage. Depuis ma libération, je n'ai pas commis une seule infraction, pas même jeté un papier par terre. Pourtant, ça ne sert à rien parce que les autres se souviennent uniquement de ce que j'ai fait.

Il s'approche d'elle.

Un pas, puis deux.

— Et puis je t'ai rencontrée. Tu m'apprécies. Et quand je suis avec

toi, c'est comme si… je me sens moi-même. Celui que j'aurais dû être. Celui que j'étais vraiment. Que je suis. Je savais bien que ça ne pouvait pas durer, que tu finirais par découvrir la vérité, j'avais envie de continuer à me sentir bien, alors j'ai continué à te voir. De façon inouïe, voilà que nous tombe dessus cette saloperie de pandémie planétaire, qu'il est question de confinement, que tu es condamnée à télétravailler dans un minuscule studio, que tu viens de t'installer à Dublin où tu ne connais personne et…

Il exprime son incrédulité en secouant la tête.

— … en plus, tu n'as pas de compte sur les réseaux sociaux, alors je me suis dit que j'allais profiter de ces deux semaines. Que je ne dirais rien pendant quinze jours. En entretenant l'espoir désespéré que le jour où tu saurais, tu aurais suffisamment appris à me connaître pour savoir qui je suis vraiment. Le *moi* de maintenant. Ici.

Elle brûle de lui avouer qu'elle sait.

De lui dire ce qu'elle ressent. Elle connaît l'Oliver de maintenant, d'ici. Celui des quelques semaines écoulées.

Elle se revoit le soir où il l'a prise dans ses bras, ici même, où elle a vu sa cicatrice. Elle repense à leur soirée sur la terrasse, lorsqu'il lui a fait la surprise de ce petit dîner aux chandelles. À cette journée gorgée de soleil dans le parc.

Elle collectionne tous ces moments précieux au fond de son cœur, car elle y voit la preuve que Shane n'était pas un monstre, qu'il aurait pu avoir une belle vie et devenir quelqu'un de bien s'il avait eu la possibilité de retrouver un jour le monde extérieur, comme Oliver.

À un moment, sans qu'elle puisse précisément déterminer lequel, elle a compris qu'elle commençait à aimer Oliver.

Elle voudrait rester à présent. Se tenir à ses côtés.

Transformer ce qu'ils vivent en une vraie relation.

Il lui faudra commencer par lui révéler la vérité, lui dire qui elle est, comment elle a pu le retrouver, et pourquoi.

Alors seulement ils pourront se pardonner mutuellement et tout recommencer à zéro.

Il est encore trop tôt. Il faut laisser passer le choc.

D'ici là, elle doit se comporter comme l'aurait fait à sa place quelqu'un qui n'aurait été au courant de rien. Alors elle se lève, se précipite dans la salle de bains et s'efforce de donner l'impression qu'elle vomit dans les toilettes.

18 jours plus tôt

Oliver gît dans la douche, le crâne douloureux, au milieu d'un océan de débris de verre et d'eau tiède alors que la voix de Ciara, très lointaine, lui envoie en boucle des paroles inintelligibles.

Il s'efforce de chasser les bancs de brouillard qui lui embrument les idées, l'empêchent de comprendre ce qu'elle lui dit.

— Je suis la sœur de Shane ! Ciara Hogan. J'étais au courant. Je savais tout depuis le début, mais c'est bon, Oliver. C'est OK, c'est OK, c'est OK…

Il a l'impression de lui répondre : « Quoi ? », mais il n'entend aucun son sortir de sa bouche. Peut-être a-t-il uniquement prononcé ce mot dans sa tête.

— Je suis désolée, poursuit-elle. Je cherchais uniquement à comprendre ce qui s'était passé ce jour-là. Je voulais savoir ce que serait devenu Shane. Quel individu il aurait été. S'il avait suivi ton exemple, alors c'est bien. Parce que tu es un type bien. Je le crois sincèrement. Je peux en témoigner.

Oliver se met à pleurer.

S'il était *vraiment* un type bien, il lui dirait la vérité.

Toute la vérité.

— Non, je ne suis pas un type bien.

Cette fois, il a trouvé la force d'articuler.

Ciara parle d'appeler une ambulance.

Mû par le peu d'énergie qui lui reste avant d'être emporté par la vague sombre qui le submerge, il hurle :

— Non !

— Mais tu es blessé à la tête…

L'eau ne coule plus. Ciara aura fermé le robinet.

Oliver voudrait se tourner vers elle afin de voir son visage, mais son corps pèse des tonnes. Comment sa tête peut-elle encore tenir sur ses épaules ? Elle le tire vers le sol.

Il comprend soudain qu'il est à genoux dans la douche, au milieu d'une mer de petits cailloux…

Des débris de verre ?

— Il faut appeler les secours, Oliver. Laisse-moi te…

Alors que Ciara tend les bras pour l'aider, il s'agrippe à ses jambes.

— Non, dit-il en serrant les dents. Non.

— Oliver, pour l'amour du…

— Je… ne… mérite pas…

— Oliver…

— C'était moi. Tout est arrivé à cause de moi. Pas à cause de Shane.

Elle le lâche et il retombe, la tête la première.

Pendant ce qui lui semble une éternité, seul résonne dans le silence le goutte-à-goutte du robinet au-dessus de lui. C'est à peine s'il sent les perles d'eau sur sa nuque.

— Pas à cause de Shane, répète-t-il.

— De quoi parles-tu ? répond Ciara d'une voix à peine audible.

Il tourne la tête, la joue contre le carrelage humide, afin de dégager sa bouche.

— Quand je t'ai dit…

Ses lèvres lui obéissent mal, il a la bouche pâteuse. Il voudrait dormir. Il n'a plus la force de lutter. Il a trop chaud, tout est trop lourd…

— Ce que je t'ai dit… c'est vraiment arrivé. Mais à la place de Shane… c'était moi.

Au prix d'un ultime effort, il conclut d'une voix plus claire, plus forte :

— C'était l'inverse. Shane, c'était moi. C'est… c'est la vérité.

Il se sent partir, la vague noire lui lèche les pieds, noie ses chevilles.

— Tu veux dire… ?

Ciara lui paraît si loin.

— Tu veux dire que c'est arrivé à cause de toi ? C'est toi qui as battu Paul ? C'est toi qui as voulu le noyer ?

Il ouvre les yeux.

Il ne voit que les tennis de Ciara, tout près de son visage. Mais elles sont rouges.

Tout est rouge autour de lui, comme s'il voyait le monde à travers un filtre.

Un filtre de sang. Le sien.

— Oui, répond-il. Oui. C'est pour ça que… qu'il m'a agressé… Je refusais de dire la vérité… Il n'en pouvait plus… que personne ne le croie.

Ciara pleure, mais il ne peut pas la consoler.

Il ne peut plus rien.

Il essaye de relever la tête, c'est à peine si elle bouge de quelques centimètres, il ne voit plus que le carrelage.

C'est alors qu'il entend.

Il sent.

De l'eau.

Ce n'est pas une impression cette fois, mais une réalité. Pas un goutte-à-goutte comme avant. Un déluge qui l'asperge, dont le vacarme lui emplit le cerveau.

Et Ciara qui continue de pleurer.
Et puis plus rien.
Il est emporté par la vague.

Ce soir

— On a rendez-vous avec le commissaire dans vingt minutes, annonce Leah. Alors, pour l'amour du ciel, trouve-moi un crime.

Karl hausse les épaules.

— Je ne suis pas certain qu'il y en ait un.

Ils sont au commissariat, assis de part et d'autre de l'un des bureaux du fond. Leah, avachie sur un fauteuil tournant, pivote machinalement de droite et de gauche, les yeux rouges à force de les avoir trop frottés. En face d'elle, Karl s'est installé sur une chaise coque en plastique. Un coude sur le bureau, le menton dans la main. Des emballages gras de McDo les séparent, Leah grignote du bout des dents le reste d'un nugget froid.

Il est presque 21 heures, la nuit est tombée de l'autre côté des vitres et ils sont au bout du rouleau. Ils ont rendez-vous dans quelques minutes avec leur supérieur qui attend leur rapport et ne manquera pas de leur demander dans quelle direction ils comptent conduire l'enquête.

En dépit de tous leurs efforts, ils n'ont rien de concret.

Lorsque Leah et Karl ont suggéré que l'occupante de l'autre appartement loué par l'Agence KB pourrait être mêlée à la mort de l'occupant du premier, Kenneth Balfe n'a pas hésité un instant à demander à Laura Mannix et sa femme Alison de venir s'expliquer au commissariat.

Alison Balfe a très vite reconnu que son mari ne s'était pas montré aussi discret qu'il l'espérait. Elle savait parfaitement qu'Oliver vivait dans l'Appartement 1. Comme elle détestait St Ledger, elle s'est dit que le plus sûr moyen de se débarrasser de lui était encore d'en parler à sa vieille copine de fac Laura, une journaliste attachée à une émission de radio.

Quant à Laura, aucune loi ne lui interdisait de se servir de Wayback Machine et de s'installer dans la même résidence que St Ledger tant qu'elle ne divulguait pas l'identité de ce dernier. Karl lui a même conseillé d'en tirer un roman policier.

Elle a fini par reconnaître qu'elle s'était introduite chez Oliver où elle a pris des photos du corps sans alerter quiconque, sans en parler à Alison, ce qui explique sans doute que cette dernière refuse désormais de lui adresser la parole. À l'entendre, elle n'a touché à rien, n'ayant aucune raison de nettoyer l'appartement. Elle a également reconnu avoir volontairement déclenché l'alarme à incendie de la résidence de

façon à contraindre Oliver St Ledger et sa mystérieuse petite amie à sortir de chez lui, ce qui lui a permis d'approcher la jeune femme.

Le rapport d'autopsie, envoyé par le médecin légiste quelques heures plus tôt, conclut à une mort par noyade. Les résultats des analyses toxicologiques ne seront connus que plus tard, mais tout indique que le mort a pris un cachet de Rohypnol, un médicament pour lequel il disposait d'une ordonnance, et fait une mauvaise chute dans sa douche. À cette heure, Kenneth Balfe doit se trouver à la morgue afin d'identifier le corps.

La personne qui a nettoyé l'appartement n'a rien laissé au hasard. Sur les rares séries d'empreintes découvertes par la police scientifique, deux seulement ne sont pas celles du mort, et elles ont été retrouvées dans des endroits inhabituels : derrière l'écran de la télévision et au bas d'une porte de placard. Elles ne figurent sur aucune base de données et pourraient très bien appartenir à l'un ou l'autre des occupants précédents.

La seule découverte d'importance est liée au téléphone d'Oliver, sur lequel ont été retrouvés des SMS échangés avec une certaine Ciara.

Vingt jours plus tôt, Oliver a expédié à cette femme le texto suivant :

Je sais que tout est fini entre nous, mais je ne voudrais pas que ça se termine de cette façon. Pourrait-on parler ? On peut se retrouver dans un lieu public si tu préfères.

Elle a répondu deux jours plus tard :

Je te propose de prendre un verre quand le confinement sera terminé. Prends soin de toi. Bises.

Leurs échanges semblent indiquer qu'Oliver et Ciara sont sortis ensemble, mais qu'ils étaient séparés lorsqu'il a trouvé la mort. Personne ne répond au numéro de la dénommée Ciara, sa messagerie se contente de préciser qu'elle n'est pas disponible actuellement. Le contenu même des SMS n'a fourni aucun détail utile sur l'identité de cette femme. Leah et Karl attendent des nouvelles de l'opérateur, mais ils savent déjà que le numéro sera celui d'un appareil jetable. La propriétaire du téléphone a probablement fourni un nom et une adresse bidon au moment de l'achat.

La mémoire du portable d'Oliver fait apparaître toute une série de SMS et d'appels en absence émanant de son frère Richard, qui s'inquiétait apparemment de son silence. Le dernier SMS de Richard, arrivé la nuit précédente, annonce son intention d'alerter Kenneth si jamais Oliver ne répond pas dans les vingt-quatre heures.

Lorsque Leah a eu Richard au bout du fil dans l'après-midi, alors qu'il s'apprêtait à monter dans le premier des trois vols qui le conduiront à Dublin, avec la perspective d'être soumis à quinze jours de quarantaine à son arrivée, il lui a expliqué qu'il était le seul membre de la famille encore en contact avec Oliver. Ce dernier a coupé les ponts avec l'ensemble de ses amis et collègues de Londres lorsque son anonymat s'est trouvé menacé quelques mois plus tôt. Oliver suivait bien une thérapie avec un psychothérapeute prénommé Dan, mais à raison d'une séance par mois seulement.

Richard a exprimé au téléphone le souhait que la véritable identité de son frère ne soit pas communiquée aux médias et Leah l'a rassuré sur ce point. En règle générale, le service de presse de la Garda fait preuve de la plus grande discrétion possible, de sorte que le communiqué publié sur le site irlandais ThePaper dans l'après-midi était laconique.

La Garda enquête après la découverte du corps d'un homme de 29 ans à Dublin

À Dublin, les enquêteurs s'intéressent aux circonstances de la mort d'un individu de 29 ans dont le corps a été retrouvé tôt ce matin dans une résidence du quartier de Harold's Cross. L'attention des voisins a été attirée par une odeur nauséabonde. Les gardaí *tentent actuellement d'établir les circonstances du décès, dont rien n'indique qu'il puisse s'agir d'un meurtre. Le corps a été transporté à l'hôpital St James où doit être pratiquée une autopsie. Quiconque serait en possession d'informations pertinentes est invité à contacter la Garda sur sa ligne confidentielle au 1800-666-111.*

Par chance, cette journée coïncidait avec le « plan de réouverture », si bien que les journaux, la radio et la télévision n'ont parlé que des dispositions en cinq étapes prises par le gouvernement pour sortir du confinement à compter du 18 mai. Dès mardi prochain, le périmètre de sortie autorisé sera étendu à un rayon de cinq kilomètres, au lieu des deux auxquels était astreint tout un chacun depuis cinq semaines.

En clair, la découverte d'un cadavre anonyme est passée d'autant plus inaperçue qu'il ne s'agissait pas d'un meurtre.

— On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est louche, dit soudain Leah en essuyant machinalement du doigt les gouttes de condensation qui se sont formées sur son gobelet de coca.

— Sauf si j'ai mal lu le rapport d'autopsie et que le légiste a trouvé un couteau de cuisine planté dans le dos de notre bonhomme, réplique Karl, il s'agit d'un accident. Point final.

— Reprenons les éléments dont on dispose.

— Ce n'est pas ce qu'on a déjà fait ?

— OK. Très bien.

Leah se redresse sur son siège. Elle avale une gorgée tout en sachant que la quantité de glace contenue dans son coca va contrecarrer les effets de la caféine.

— OK. Bon. OK.

— Je vois que tu démarres sur les chapeaux de roues, marmonne Karl en retour.

— Comment peux-tu encore avoir la force d'enchaîner les sarcasmes ? Sans oublier que tu n'as pas dormi la nuit dernière.

— C'est simple : je suis… comment dit-on, déjà ? Je suis quelqu'un de jeune.

— On a seulement sept ans de différence, Karl.

— Peut-être, mais tu ne coches pas la même case que moi sur ton formulaire, et c'est tout ce qui compte.

— Qui a fermé le robinet ?

— Lui, répond Karl. Tom Searson t'a bien précisé que c'était possible. St Ledger a trouvé le moyen de lever le bras et de baisser la manette, mais pas assez, de sorte que l'eau s'est accumulée dans le bac de douche et qu'il s'est noyé.

— Que fais-tu de cet échange de SMS ? Dans le sien, il dit qu'il ne veut pas rompre et propose à la fille d'en discuter, au besoin dans un lieu public. Pour qu'elle ne se sente pas en sécurité avec lui dans son appartement, c'est qu'ils ont eu une altercation.

— Sauf s'il lui propose ça à cause du confinement, rétorque Karl. Ils vivent séparément et ne sont pas censés se voir à l'intérieur. Tu noteras que la réponse de la fille ne suggère rien d'anormal. Je peux te poser une question, Leah ? Tu n'as pas assez de boulot ? Tu t'ennuies dans la vie ? C'est ça ?

— Pourquoi ne prend-elle pas ses appels ?

— Elle a changé de numéro.

— Pourquoi ?

— Parce que ça arrive. Les gens changent régulièrement de numéro de téléphone.

— Depuis combien de temps as-tu le tien ? Je crois bien que j'ai le même depuis vingt ans.

— Arrête, Leah ! Tu sais comme moi que toutes les pièces ne rentrent jamais dans le puzzle. Ça n'empêche pas de voir à quoi ressemble le paysage. En plus, tu sais très bien que la vraie raison pour laquelle tu t'escrimes sur ce puzzle est liée à l'identité de ce type. Si tu oublies le drame de Mill River et Laura Mannix, il te reste quoi ? Un type qui a avalé un somnifère et s'est cassé la figure dans sa douche. Point final.

— Ce n'est pas en serinant « point final » que tu boucles une affaire.

— C'est dommage, notre travail en serait grandement facilité.

— Il faut absolument retrouver cette Ciara.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? À moins que l'opérateur ne nous fournisse un nom et une adresse valides, ce dont je doute, on n'a rien d'autre qu'un prénom.

— Et l'accent de Cork de cette fille, ainsi que la description faite par Laura.

Karl lève les yeux au ciel.

— Avec ça, on devrait lui mettre la main dessus en un clin d'œil, raille-t-il.

Leah tambourine des doigts sur le bureau, l'air songeur.

— Pourquoi tiens-tu absolument à ce que ce type soir mort assassiné ? insiste Karl. On ne risque pas d'encourir les foudres de la famille. Son frère, qui vit à l'autre bout du monde, nous demande la plus grande discrétion. Laura Mannix sait qu'elle est passée entre les gouttes, tu peux être sûre qu'elle va se tenir à carreau. Alors autant dire au commissaire qu'il s'agit à notre avis d'un accident, ce qui ne nous empêchera pas de chercher cette Ciara en attendant les résultats des analyses toxicologiques, mais après ça…

Il écarte les mains, les paumes tournées vers le haut.

— Que peut-on tenter de plus ?

— J'ai l'impression qu'on se fait avoir, réagit Leah. Qu'on nous vend une voiture neuve à prix cassé en nous assurant qu'il n'y a rien de louche. On a beau savoir que ça sent mauvais, on accepte la voiture faute de savoir où ça coince.

Elle pousse un long soupir.

— Admettons qu'il ait fermé lui-même le robinet. Très bien. Pour quelle raison sa petite amie se sert-elle d'un téléphone jetable ? Depuis quand les jeunes de cette génération se passent-ils d'abonnement ? Tu sais bien qu'ils ont besoin de tous les gigas du monde pour leur tiktokeries et autres bazars du même style.

Karl laisse échapper un ricanement.

— Tu ne trouves pas un peu trop commode qu'elle ne réponde plus à ce numéro alors qu'elle était en contact avec lui au moins jusqu'à trois ou quatre jours avant sa mort ? Sans oublier l'appartement nettoyé de fond en comble, la porte restée ouverte et… quoi d'autre encore ? Ah oui ! Le mort était un assassin d'enfant poursuivi par une journaliste.

— Seule ombre au tableau, il n'a pas été assassiné, répond Karl.

Ils restent silencieux un bon moment.

— Je peux émettre une idée folle ? finit par suggérer Karl.

— Comme si tu avais besoin de ma permission.

— Et s'il n'y avait pas de Keyser Söze ?

Leah pose sur lui un regard perplexe.

— De quoi tu parles ?

— Tu es sérieuse ? Tu as un sérieux souci de culture générale, Leah. Tu ne sais pas qui est Keyser Söze ?

— Ce que je sais, en revanche, c'est que le commissaire nous reçoit dans un quart d'heure, Karl.

— Et si cette Ciara n'existait pas ?

— Bien sûr que si puisqu'il lui envoyait des SMS. Et que Laura l'a rencontrée.

— Il envoyait des textos à quelqu'un et Laura dit avoir croisé cette fille. Je ne suis pas en train de dire qu'Oliver n'avait pas une petite amie dont il pensait qu'elle s'appelait Ciara, mais qui nous dit que… Attention, roulement de tambour… Qui nous dit que ce n'était pas notre copine Laura Mannix ?

Leah s'efforce de rassembler les derniers neurones actifs qui s'agitent encore dans son cerveau épuisé afin de réfléchir à une telle hypothèse.

— Tout colle, continue Karl. Ça explique que la fin de cette relation tombe aussi bien et qu'elle ne réponde plus au téléphone. Laura se fait passer pour Ciara afin d'approcher St Ledger. St Ledger se gave de somnifères et se noie dans une flaque au fond de sa douche. Laura va chez lui et découvre le tableau, elle prend peur en croyant qu'il s'est suicidé quand il a découvert qui elle était vraiment, alors elle panique, persuadée qu'on va lui coller la mort d'Oliver sur le dos, et au lieu de tout raconter, elle nettoie l'appartement et s'en va. En envoyant un texto pour justifier la disparition de la « petite amie », précise-t-il en dessinant des guillemets avec ses doigts. Elle attend que l'odeur finisse par attirer l'attention et trouve le moyen de se mêler à l'enquête parce que c'est encore la meilleure façon d'obtenir des infos. Elle prétend ne lui avoir jamais parlé, tout en reconnaissant avoir discuté avec la petite amie, ce qui tombe étrangement bien. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais ça colle parfaitement.

— C'est peut-être toi qui devrais écrire un polar, Karl, réagit Leah en mâchonnant sa lèvre inférieure d'un air pensif. Ton idée n'est pas complètement folle, à un détail près… Laura a bien dix ans de plus que lui.

— Et alors ? Les jeunes hommes adorent les femmes plus âgées. Sans compter qu'elle est canon.

— Ah, parce que tu la trouves canon ? Ravie de constater à quel point tu te concentrais sur l'enquête, mon Karly.

Il sourit.

— Je me concentrais sur l'enquête avec ma tête.

— Pourquoi faut-il toujours que j'éprouve le besoin de prendre une douche quand je discute avec toi ? Tu peux arrêter de fantasmer sur

les témoins, s'il te plaît ?

— En fait, elle est un peu du genre « j'aimerais-pas-me-réveiller-un-matin-en-la-voyant-penchée-au-dessus-de-moi-avec-un-couteau », mais à part ça, je ne dirais pas non. En plus, Ciara et Laura, ça rime.

— Je préfère oublier ce que je viens d'entendre.

— S'il te plaît, acquiesce Karl d'un air grave. J'ai déjà fait mieux.

— Laura et Ciara, Ciara et Laura…

Leah se cale sur son siège qu'elle fait à nouveau pivoter de gauche à droite et de droite à gauche.

— J'avoue que tu m'as déjà sorti des théories pires que celle-là, sachant que le niveau n'est jamais très élevé chez toi.

— Réfléchis un peu : au sein de la résidence, personne ne se souvient d'avoir vu cette Ciara.

— Personne ne se souvenait d'Oliver non plus. Pas depuis le début du confinement, en tout cas.

— On ne trouve aucune photo d'elle sur son téléphone à lui.

— Il n'y avait aucune photo de quiconque sur son téléphone.

— Quant aux SMS, ils ne contiennent comme par hasard aucune information susceptible de nous permettre d'identifier Miss Mystère. La parole est à la défense. Point final, conclut-il avec un clin d'œil.

— J'aimerais savoir où a borné le portable de Ciara. Je vais demander les points de localisation exacts. Une fois en possession de ces éléments, on vérifiera s'il y a des caméras de surveillance dans le coin. Dans une rue, à un carrefour, tout ce qui pourrait nous permettre d'identifier cette fille.

— On risque de passer des heures à enquêter sur un crime qui n'a jamais eu lieu pour se retrouver au bout du compte avec une mauvaise photo de Laura Mannix.

— Dans ce cas, que proposes-tu ?

— À mon sens, le plus efficace serait d'inculper Laura pour entrave à la justice. Au lieu de nous appeler il y a quinze jours, comme elle aurait dû, elle a essayé de nous raconter des craques aujourd'hui. Si j'ai raison à son sujet, ce dont je suis persuadé, elle continue de nous mentir.

— Ben voyons, réagit Leah en levant les yeux au ciel.

— Les chances que ma théorie soit la bonne sont infiniment plus grandes que n'importe quelle autre hypothèse. Qu'aurait-il pu se passer d'autre ? Une fille force ce type à avaler un de ses propres cachetons, l'envoie valser contre la porte de la douche ? Après quoi elle nettoie l'appartement et disparaît sans laisser de trace en dehors d'un portable enregistré à un nom bidon ? Elle s'arrange pour se balader dans la résidence tout au long de leur relation sans que personne ne la voie, à l'exception d'une journaliste qui n'est pas fiable

? Elle calcule son coup de façon à s'évanouir dans la nature avec plus d'une semaine d'avance, le temps que les vidéos de surveillance s'effacent ? Et elle fait passer le tout pour un accident tragique ? Tu sais comme moi que les criminels de génie circulent plus facilement sur Netflix que dans la vraie vie.

— Humm, grogne Leah en guise de réponse.

Elle jette un coup d'œil à l'horloge murale et se lève péniblement.

— On ferait mieux d'y aller.

Karl se lève à son tour en s'étirant.

— Alors ? Quelle version on lui sert ?

— On y va pour une mort accidentelle sous réserve des résultats des analyses toxicologiques et des recherches à venir. Je doute que ça nous pète à la figure. On promet au commissaire de tout mettre en œuvre pour retrouver cette mystérieuse Ciara, et d'interroger officiellement Laura Mannix dans l'intervalle.

Elle soupire.

— Et moi qui me réjouissais de passer un petit week-end tranquille… Je comptais même me reprendre en main, figure-toi.

— Tu ne te dis jamais que tu es très bien comme tu es, et que personne ne te demande de ressembler aux autres ?

— Tu as trouvé ça tout seul ?

— Il y en a, derrière ma belle petite gueule, répond Karl avec un clin d'œil.

— À l'heure qu'il est, ta gueule n'est ni petite ni belle.

— Tu peux répéter ? Je t'entends mal.

— Avant que j'oublie. Tu vas aller rendre ses menottes à Eddie Moynihan.

— Quoi !! s'écrie un Karl grimaçant. Pourquoi ?

— Parce que c'est normal.

Ils s'éloignent en direction du bureau du commissaire, zigzaguant entre les box de la grande salle.

— Et je lui dis quoi, quand il voudra savoir où je les ai trouvées ?

— Je ne sais pas, mais évite de lui expliquer ce que tu as fait avec.

3 jours plus tard

Ce mardi-là, le périmètre de déplacement autorisé passe de deux à cinq kilomètres et Ciara se lève à l'aube. Elle avale un café avant d'enfiler ses tennis et de quitter son studio. Un soleil timide et froid se lève dans un ciel sans nuages. Elle longe le canal, traverse Haddington Road en passant devant St John's College et bifurque à droite sur Bath Avenue. Parvenue en vue de Sandymount Strand et de l'étendue bleu acier de la mer d'Irlande qui s'étend à l'horizon, elle éprouve soudain un soulagement physique. La chape de plomb qui lui pesait sur les épaules disparaît et une vague de légèreté envahit son cœur. Et puis c'est l'assaut de la brise de mer qui fait voler ses mèches dans toutes les directions et fouette son visage.

Elle savoure l'instant.

Le vent se charge de la réveiller, de la ramener à la vie.

Cela fait plus de quinze jours qu'elle se terre dans son studio, ne sortant furtivement qu'à la nuit tombée pour acheter quelques provisions, ainsi que les journaux qu'elle parcourt en rentrant chez elle, entre deux recherches sur le Net, en quête d'informations relatives à Oliver St Ledger. La nouvelle a été mise en ligne vendredi soir, confirmée par la presse le lendemain matin : *La Garda de Dublin enquête sur la mort d'un individu de vingt-neuf ans dont le corps a été retrouvé tôt ce matin dans une résidence du quartier de Harold's Cross… Rien n'indique qu'il s'agit d'un meurtre.*

Elle comptait initialement passer ces deux semaines avec Oliver. Elle avait décidé de lui dire toute la vérité : qui elle était, pour quelle raison elle avait éprouvé le besoin de le retrouver, comment elle s'était éprise de lui petit à petit.

Elle lui aurait avoué son intention de rester avec lui, de voir si cet amour pouvait s'épanouir.

Ses aveux ont tout changé et elle pleure deux individus distincts à présent : un Oliver qui n'a jamais existé, et un Shane à qui il n'a jamais été donné l'occasion d'exister.

Elle ne craint pas d'être arrêtée. Dès le début, elle s'est protégée en se créant une existence factice, en se réfugiant dans une cage qui mettait de la distance entre Oliver et elle. Au passage, elle a involontairement donné naissance à un fantôme. Elle en a pris conscience quand elle a su ce qui allait se produire alors que le corps inconscient d'Oliver gisait à même le carrelage, le nez et la bouche dans l'eau qui s'accumulait.

Il lui suffisait de s'en aller.

Elle a emprunté son nom à une véritable employée de Cirrus dont elle a déniché le profil sur LinkedIn avant de créer le sien, dans l'espoir qu'il le trouve si jamais il en venait à effectuer des recherches. Pour communiquer avec Oliver, elle s'est uniquement servie d'un téléphone jetable enregistré à son nom à lui, avec l'adresse de l'Agence KB. Avant de quitter définitivement l'appartement, elle lui a envoyé un SMS laissant entendre qu'ils avaient rompu. Et quand elle a vu l'écran du portable d'Oliver s'allumer brièvement au moment de la notification du message, elle a pu constater qu'il avait uniquement entré son prénom dans ses contacts. Quant au vrai téléphone de Ciara, il n'a jamais quitté le studio de Sussex Court.

Elle a passé la nuit à tout nettoyer dans l'Appartement 1 afin d'effacer toute trace de son passage, pendant que le visage d'Oliver devenait livide et que son corps refroidissait. La seule personne au courant de sa présence ici était cette journaliste, Laura, mais elle ne savait rien à son sujet. Laura aura pu donner son signalement, c'est vrai, mais Ciara a veillé depuis à changer d'apparence.

Pourquoi la rechercherait-on, en fait ? Oliver a fait une mauvaise chute dans sa douche et il est mort, victime d'un accident tragique.

D'autant qu'il est tombé tout seul dans la douche où il a perdu connaissance. Elle a fermé le robinet quand elle est entrée dans la salle de bains en voyant qu'il avait la tête dans le bac de douche. Elle s'est contentée de le rouvrir par la suite et de laisser le destin suivre son cours originel.

Elle n'est responsable de rien.

Oliver est mort par sa propre faute, c'est d'ailleurs la conclusion à laquelle sont parvenus les *gardaí*.

Rien n'indique qu'il s'agit d'un meurtre.

Le soir, pourtant, lorsqu'elle sombre dans le sommeil et n'a plus l'énergie de se raconter des histoires à elle-même, elle est bien obligée de reconnaître qu'elle a commis un acte comparable à celui qui la terrifiait chez son frère. En cherchant à savoir ce qui s'est passé autrefois, elle a débouché sur une autre vérité : il y a bel et bien un tueur dans sa famille.

À la différence près que ce n'est pas Shane, mais elle.

Elle éprouve un semblant de consolation en comprenant à présent qu'il y a une différence entre tuer et être un tueur.

Du moins l'espère-t-elle.

Il est encore tôt, mais plusieurs dizaines de silhouettes arpentent la plage. Comme la marée est à moitié basse, ce n'est pas la place qui manque. Ciara marche au bord de l'eau, loin de tous les promeneurs matinaux.

Elle contemple le ballet des vagues pendant un moment, le jeu des

rayons du soleil levant qui dessinent des échardes fugaces à la surface de la mer.

Elle sent soudain, plus qu'elle ne l'entend, la sonnerie du téléphone au fond de sa poche.

Siobhán.

Pour sa sœur, Ciara est venue à Dublin passer un entretien d'embauche. Quand sa relation avec Oliver s'est épanouie, Ciara a appelé sa sœur et l'a prévenue qu'elle avait accepté ce poste de façon temporaire. Dans le même temps, son véritable emploi dans l'événementiel faisait les frais de la pandémie alors que fermaient les uns après les autres les établissements hôteliers de sa boîte. Le patron de Ciara à Cork l'a invitée à profiter des aides au chômage technique mises en place par le gouvernement, ce qu'elle a fait, de sorte qu'elle passait ses journées de « télétravail » chez Oliver à lire et jouer au solitaire. Par la suite, soucieuse de rendre ses explications plus crédibles, elle a expliqué à Siobhán que la direction du nouvel hôtel de Dublin pour lequel elle travaillait la logeait gratuitement pendant le confinement.

On parle à présent de réouverture, mais il est peu probable qu'elle reprenne son poste avant le mois de juillet. Faute d'avoir les moyens de rester à Dublin aussi longtemps tout en continuant de payer son loyer à Cork, elle compte repartir en train dans le courant de la semaine. Quand bien même elle serait contrôlée par la Garda en chemin, elle ne s'inquiète guère : elle est passée maître dans l'art de mentir.

Elle décroche avec l'intention d'annoncer à Siobhán son retour prochain. Elle compte rendre visite à leur mère dès son arrivée. Elle ne sait pas dans quelle mesure ce sera possible, du fait des restrictions sanitaires, mais sans doute existe-t-il des dérogations pour les personnes en fin de vie.

Elle souhaite révéler à sa mère ce qu'elle a découvert au sujet de Shane.

— Allô ?

Siobhán pense que rien ne ramènera jamais Shane à la vie, mais elle se trompe. Ciara lui a rendu son âme, elle lui a permis de revivre dans leurs souvenirs. Elle s'est chargée de laver sa mémoire.

— Ciara ?

La voix de Siobhán est lointaine, à peine audible à cause du vent.

— Tu es là ?

— Je t'entends très mal.

— Ciara, c'est au sujet de maman. Elle est en train de mourir.

Ciara se met à courir.

Elle le fait machinalement, le portable collé à son oreille.

— Ne quitte pas, ne quitte pas…, hurle-t-elle dans l'appareil.

Elle doit parler à sa sœur, mais surtout à sa mère.

Elle remonte la plage au pas de course, gravit quelques marches et se précipite vers un ensemble en béton dont elle espère qu'il l'abritera du vent.

— Siobhán ?

— Je t'entends nettement mieux.

— Elle est encore consciente ?

— Je crois qu'elle m'entend. Elle n'est plus en état de parler, mais…

— Tu es à l'hôpital ? Tu es seule avec elle ?

— Oui, pourquoi ?

— Branche le haut-parleur.

Un bruissement se fait entendre, et lorsque Ciara retrouve la voix de Siobhán, celle-ci est amplifiée par l'écho, preuve que le haut-parleur est branché. Sa mère peut l'entendre.

Elle prend longuement sa respiration.

Elle ravale ses larmes.

— Maman ? C'est moi. Ciara. Il faut absolument que je te dise… à propos de Shane.

Note de l'auteur

Le premier cas de Covid-19 en Irlande a été signalé le 29 février 2020. Le malade, un patient de sexe masculin, rentrait d'Italie où il avait séjourné dans une région touchée par le virus. Le 9 mars, l'ensemble des célébrations de la Saint-Patrick étaient annulées et le 12, on annonçait la fermeture des écoles, des crèches et des lieux culturels. Trois jours plus tard, c'était au tour des pubs.

Le « confinement » initial a été décrété le 27 mars. À l'époque, personne ne se doutait qu'il s'agissait du premier d'une longue série et qu'il durerait jusqu'à l'été. Au départ, il était uniquement question de deux semaines. Tout déplacement non essentiel était interdit et tous ceux qui occupaient des emplois non essentiels étaient invités à rester chez eux. Tout contact était proscrit en dehors de la sphère domestique et les personnes les plus vulnérables recevaient pour consigne de s'isoler. Le message était clair : on quittait son domicile uniquement pour acheter des provisions et faire de l'exercice, en solitaire, dans un rayon de deux kilomètres autour de chez soi. Le 8 avril, à l'approche du week-end de Pâques, An Garda Síochána lançait l'opération Fanacht (Rester). Conformément aux dispositions de l'article 31A annexé à la loi de 1947, tout manquement aux restrictions sanitaires provisoires était passible d'une amende maximale de 2 500 euros, voire d'une peine de prison. Le 10 avril, le confinement était prolongé de trois semaines.

J'ai traversé cette période seule dans un minuscule studio du centre de Dublin, équipé d'un lit escamotable. Exactement comme le petit appartement de Ciara, à la différence près que le mien était nettement plus agréable ! J'en ai profité pour regarder à nouveau la série *Lost : Les Disparus*, à construire des structures en Lego, à me préparer du pain à la banane, à participer à des apéros sur Zoom, à publier des stories sur Instagram (disponibles sur la rubrique « Confinement » de mon compte, @cathryanhoward) et imaginer la trame de ce roman. Je n'avais pas de cours à suivre, de boulot à perdre, ni même de proches à risque, ce dont j'ai remercié le ciel chaque jour. En outre, du fait de ma nature profondément introvertie, je n'étais pas fâchée au fond de moi de tout annuler et de rester chez moi. Il n'empêche qu'au bout d'un moment j'ai commencé à trouver le temps long.

Le 1er mai, le gouvernement irlandais annonçait pour le 18 du mois un « plan de réouverture » prévoyant la levée progressive des restrictions, même si les écoles étaient fermées jusqu'au mois de septembre. Dans l'intervalle, le confinement restait en place à une

concession près : l'extension du périmètre de sortie de deux à cinq kilomètres à compter du 5 mai. Je m'étais pliée aux règles édictées par le gouvernement dès le premier jour, si bien que je n'avais pas eu l'occasion de me rendre à la plage (elle se trouvait à quatre kilomètres de chez moi) depuis le début du confinement. Au matin du mardi 5 mai, après avoir réglé mon réveil très tôt, je longeais la mer à Sandymount Strand, dans le vent et le froid, dès 8 heures du matin. Oui, exactement comme Ciara.

Au début de la pandémie, de nombreux auteurs se sont répandus, sur les réseaux sociaux comme ailleurs, en affirmant que jamais ils ne consacreraient de roman au virus, qu'une fois la pandémie derrière nous, personne, à commencer par eux, ne voudrait plus y penser. Il faut bien reconnaître que sur le moment, on était loin d'imaginer à quel point cet événement bouleverserait le quotidien de la planète. Pendant que j'étais confinée à Dublin, j'ai eu l'idée d'une intrigue impliquant un couple, enfermé dans son appartement, aux yeux de qui cet isolement forcé dans un monde incertain constituait l'opportunité qu'ils attendaient de longue date. L'envie m'a pris de raconter cette histoire, et je l'ai fait.

Tout au long de mes trois confinements successifs, ces personnages m'ont tenu compagnie. J'espère que cette histoire vous aura plu, dans le quotidien moins anxiogène que nous connaissons depuis.

Remerciements

Je tiens ici à remercier mon agente littéraire Jane Gregory, mes chargées d'édition Sarah Hodgson et Stephanie Glencross, Penelope Killick pour ses e-mails salvateurs, Casey King pour sa formidable connaissance d'An Garda Síochána, Andrea Carter qui a bien voulu répondre un samedi matin aux interrogations juridiques qui se posaient à moi, à toutes les équipes de David Higham, Blackstone Publishing, Corvus/Atlantic Books et Gill Hess. Merci à Hazel Gaynor et Carmel Harrington pour nos échanges audio WhatsApp rythmés par des cafés Nespresso, nos discussions Zoom et les coffrets dégustation Quarantini ; j'y arriverais probablement sans vous, mais ça me manquerait. Et, comme toujours, merci à maman, papa, John et Claire. Iain Harris, j'espère que cette dédicace te comblera autant que tes applis de *flight tracking*, tes blazers sport et les messages que tu recevras de ceux qui auront lu ton nom dans mes livres.

Enfin, merci à vous, chers lecteurs. Je vous dois tout.

l'Archipel

Suspense, thriller,
roman noir, policier…
Il y a forcément un titre
de notre catalogue que vous aimerez !

Découvrez notre collection sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur

www.facebook.com/editionsdelarchipel/

@editions_archipel

Achevé de numériser en novembre 2025
par Atlant'Communication